This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Beyle

BWP

PROMENADES
DANS ROME,

PAR

M. DE STENDHAL.

Henri Beyle

*

ARPAGON. — Mon argent, mon argent, mon argent! — Je crie de mon argent comme on crie au voleur, et personne ne vient à mon secours. — J'ai perdu mon argent, mon argent, mon argent! — Il ne m'a pas volé, au moins? — Mon argent. — J'ai perdu mon argent, mon argent, mon argent. — Je ne dis rien, mais je suis le plus malheureux. — Il ne m'a point volé, mon argent. — Il ne m'a point volé, mon argent. — Il ne m'a point volé, mon argent

..., dans l'Avare (act. V, sc. 3), a dit : *Je* PRO-
DE *ne prétendre rien à tous vos biens.*

oiqu'il en soit, *Féraud* est d'avis que la conjonctiu
st plus correcte ; et M. *Laveaux*, qui pense de même,
pour motif que *protester*, emportant, dans l'idée de
qui emploie cette expression, quelque chose d'assuré,
manquable, qui bannit tout doute, toute incertitude,
et alors la préposition *de*, puisqu'elle marque par
même doute, incertitude, contingence.

NIR :

Un grand ennemi ne peut être gagné,
Et je le *punirois de* m'avoir épargné.
(*Corneille*, Héraclius, act. III, sc. 2.)

.... Le ciel me *punit d'*avoir trop écouté
un oracle imposteur la fausse obscurité.
(*Voltaire*, OEdipe, act. IV, sc. 1.)

les *punissez* pas *d'*être nés dans mon flanc.
(Le même, Mariamne, act. IV, sc. 4.)

PÉLER.

Remarques détachées si ce verbe pronominal demande la
devant un infinitif.

SASIÉ :

lassons de tout, nos plaisirs ont leur fin ;
on n'est jamais *rassasié* de vivre.
(*L. Racine*, Épître II.)

Le monde est RAVI DE *pouvoir faire un crime*
qui la pratiquent. (*Massillon.*)

, et suis *ravi de* voir
ents cèdent à ton devoir.
lle, le Cid, act. II, sc. 2.)

REP TEZ *pas* DE *voir le*

act. IV, sc. 5.)

PROMENADES

DANS ROME.

TOME I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRIE,

PALAIS-ROYAL.

De l'Amour. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Vie de Rossini, deuxième édition. 2 vol. in-8°. 12

Racine et Shakspeare, première partie. In-8°. 3

Racine et Shakspeare, deuxième partie, ou Réponse au manifeste de l'Académie Française. In-8°. 3

Armance. 3 vol. in-12. . . . . 10 fr.

Vies de Haydn, de Mozart, et de Métastase. 1 vol. in-8°. . 7

Histoire de la peinture en Italie. 2 vol. in-8°. 15

Rome, Naples et Florence, troisième édition. 2 vol. in-8°. 10

D'un nouveau complot contre les Industriels. In-8°. . . . 3

PARIS, IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

Cicchin del

Couché fils sculp

PROMENADES

DANS ROME,

PAR

M. DE STENDHAL.

Henri Beyle

✱

ESCALUS. — Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu misanthrope et envieux? — MERCUTIO. — J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite.

Shakspeare.

✱

TOME PREMIER.

Paris.

DELAUNAY, LIBRAIRE

De S. A. R. Mme. la Duchesse d'Orléans,

Palais-Royal.

1829.

E W.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas un grand mérite, assurément, que d'avoir été six fois à Rome. J'ose rappeler cette petite circonstance, parce qu'elle me vaudra peut-être un peu de confiance de la part du lecteur.

L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage; rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. Le dix-neuvième siècle pense tout le contraire, et a ses raisons pour cela. La liberté, en appelant à donner leur avis une infinité de braves gens qui n'ont pas le temps de se former un *avis*, met tout parleur dans la nécessité de prendre un *air grave* qui en impose au vulgaire, et que les sages pardonnent, vu la nécessité des temps.

Cet itinéraire n'aura donc point le pédantisme nécessaire. A cela près, pourquoi ne mériterait-il pas d'être lu par le voyageur qui va devers Rome? A défaut du talent et de l'éloquence qui lui manquent, l'auteur a mis beaucoup d'attention à visiter les monumens de la ville éternelle. Il a commencé à écrire ses notes en 1817, et les a corrigées à chaque nouveau voyage.

L'auteur entra dans Rome, pour la première fois, en 1802. Trois ans auparavant elle était république. Cette idée troublait encore toutes les têtes, et valut à notre petite société l'escorte de deux observateurs qui ne nous quittèrent pas durant tout notre séjour. Quand nous allions hors de Rome, par exemple, à la *Villa Madama* ou à *Saint-Paul hors des murs*, nous leur faisions donner un *bocal* de vin, et ils nous souriaient. Ils vinrent nous baiser la main le jour de notre départ.

M'accusera-t-on d'*égotisme* pour avoir rapporté cette petite circonstance? Tournée en style académique ou en style grave, elle

aurait occupé toute une page. Voilà l'excuse de l'auteur pour le ton tranchant et pour l'*égotisme*.

Il revit Rome en 1811; il n'y avait plus de prêtres dans les rues, et le code civil y régnait, ce n'était plus Rome. En 1816, 1817 et 1823, l'aimable cardinal Consalvi cherchait à plaire à tout le monde, et même aux étrangers. Tout était changé en 1828. Le Romain, qui s'arrêtait pour boire à une taverne, était obligé de boire debout, sous peine de recevoir des coups de bâton sur un *Cavaletto*.

M. Tambroni, M. Izimbardi, M. degli Antonj, M. le comte Paradisi, et plusieurs autres Italiens illustres que je nommerais s'ils étaient morts, auraient pu faire avec toutes sortes d'avantages ce livre que moi, pauvre étranger, j'entreprends. Sans doute, il y aura des erreurs, mais jamais l'intention de tromper, de flatter, de dénigrer. Je dirai la vérité. Par le temps qui court, ce n'est pas un petit engagement, même à propos de colonnes et de statues.

Ce qui m'a déterminé à publier ce livre,

c'est que souvent, étant à Rome, j'ai désiré qu'il existât. Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant.

Je suppose que quelquefois on prendra un de ces volumes dans sa poche en courant le matin dans Rome. C'est pourquoi j'ai laissé quelques petites répétitions plutôt que de faire des renvois qui pourraient se rapporter au volume que l'on n'a pas avec soi. D'ailleurs ce livre-ci n'a point l'importance qu'il faut pour que l'on se donne la peine d'aller au renvoi. Je conseille d'effacer chaque article avec un trait de crayon, à mesure qu'on aura vu le monument dont il parle.

Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou du moins l'auteur les croit telles.

PROMENADES

DANS ROME.

MONTEROSI (25 milles de Rome), 3 *août* 1827. — Les personnes avec qui je vais à Rome disent qu'il faut voir Saint-Pétersbourg au mois de janvier et l'Italie en été. L'hiver est partout comme la vieillesse. Elle peut abonder en précautions et ressources contre le mal, mais c'est toujours un mal; et qui n'aura vu qu'en hiver le pays de la volupté, en aura toujours une idée bien imparfaite.

De Paris, en traversant le plus vilain pays du monde que les nigauds appellent la belle France, nous sommes venus à Bâle, de Bâle au Simplon. Nous avons désiré cent fois que les habitans de la Suisse parlassent arabe. Leur amour exclusif pour les *écus neufs* et pour le service de France,

où l'on est bien payé, nous gâtait leur pays. Que dire du lac Majeur, des îles Borromées, du lac de Como? si non plaindre les gens qui n'en sont pas fous.

Nous avons traversé rapidement Milan, Parme, Bologne; en six heures on peut apercevoir les beautés de ces villes. Là ont commencé mes fonctions de *Cicerone*. Deux matinées ont suffi pour Florence, trois heures pour le lac de Trasimène, sur lequel nous nous sommes embarqués, et enfin nous voici à huit lieues de Rome, vingt-deux jours après avoir quitté Paris; nous eussions pu faire ce trajet en douze ou quinze. La poste italienne nous a fort bien servis; nous avons voyagé commodément avec un landau léger et une calèche, sept maîtres et un domestique. Deux autres domestiques viennent par la diligence de Milan à Rome.

Le projet des dames avec lesquelles je voyage est de passer une année à Rome; ce sera comme notre quartier général. De là, par des excursions, nous verrons Naples, et toute l'Italie au-delà de Florence et des Apennins. Nous sommes assez nombreux pour former une petite société pour les soirées qui, dans les voyages, sont le moment pénible. D'ailleurs, nous chercherons à être admis dans les salons romains.

Nous espérons y trouver les mœurs italiennes,

que l'imitation de Paris a un peu altérées à Milan et même à Florence. Nous voulons connaître les habitudes sociales, au moyen desquelles les habitans de Rome et de Naples cherchent le bonheur de tous les jours. Sans doute notre société de Paris vaut mieux; mais nous voyageons pour voir des choses nouvelles, non pas des peuplades barbares comme le curieux intrépide qui pénètre dans les montagnes du Thibet, ou qui va débarquer aux îles de la mer du Sud. Nous cherchons des nuances plus délicates; nous voulons voir des manières d'agir plus rapprochées de notre civilisation perfectionnée. Par exemple, un homme bien élevé, et qui a cent mille francs de rente, comment vit-il à Rome ou à Naples? Un jeune ménage qui n'a que le quart de cette somme à dépenser, comment passe-t-il ses soirées?

Pour m'acquitter avec un peu de dignité de mes fonctions de *Cicerone*, j'indique les choses curieuses; mais je me suis réservé très-expressément le droit de ne point exprimer mon avis. Ce n'est qu'à la fin de notre séjour à Rome que je proposerai à mes amis de voir un peu sérieusement certains objets d'art dont il est difficile d'apercevoir le mérite, quand on a passé sa vie au milieu des jolies maisons de la rue des Mathurins et des lithographies coloriées. Je ha-

sarde, en tremblant, le premier de mes blasphèmes : ce sont les tableaux que l'on voit à Paris qui empêchent d'admirer les fresques de Rome. J'écris ici de petites remarques tout-à-fait personnelles, et non point les idées des personnes aimables avec lesquelles j'ai le bonheur de voyager.

Je suivrai cependant l'ordre que nous avons adopté ; car, avec un peu d'ordre, on se reconnaît bien vite au milieu du nombre immense de choses curieuses que renferme la ville éternelle. Chacun de nous a placé les titres suivans à la tête de six pages de son petit carnet de voyage :

1°. Les ruines de l'antiquité : le Colysée, le Panthéon, les arcs de triomphe, etc. ;

2°. Les chefs-d'œuvre de la peinture : les fresques de Raphaël, de Michel-Ange et d'Annibal Carrache

(Rome a peu d'ouvrages des deux autres grands peintres *le Corrège* et *le Titien*);

3°. Les chefs-d'œuvre de l'architecture moderne : Saint-Pierre, le palais Farnèse, etc. ;

4°. Les statues antiques : l'Apollon, le Laocoon, que nous avons vues à Paris ;

5°. Les chefs-d'œuvre des deux sculpteurs modernes : Michel-Ange et Canova ; le *Moïse* à San Pietro in Vincoli, et le tombeau du pape *Rezzonico* dans Saint-Pierre ;

6°. Le gouvernement, et les mœurs qui en sont la conséquence.

Le souverain de ce pays jouit du pouvoir politique le plus absolu, et en même temps il dirige ses sujets dans l'affaire la plus importante de leur vie, celle du salut.

Ce souverain n'a point été prince durant sa jeunesse. Pendant les cinquante premières années de sa vie, il a fait la cour à des personnages plus puissans que lui. En général, il n'arrive aux affaires qu'au moment où ailleurs on les quitte, vers soixante-dix ans.

Un courtisan du *pape* a toujours l'espoir de remplacer son maître, circonstance que l'on n'observe pas dans les autres cours. Un courtisan, à Rome, ne cherche pas seulement à plaire au pape, comme un chambellan allemand veut plaire à son prince, il désire encore obtenir sa bénédiction. Par une *indulgence in articulo mortis*, le souverain de Rome peut faire le bonheur éternel de son chambellan ; ceci n'est point une plaisanterie. Les Romains du dix-neuvième siècle ne sont pas des mécréans comme nous ; ils peuvent avoir des doutes sur la religion dans leur jeunesse ; mais on trouverait à Rome fort peu de déistes. Il y en avait beaucoup avant Luther, et même des athées. Depuis ce grand homme, les papes ayant eu peur ont veillé sérieusement sur l'éducation.

Le peuple de la campagne est tellement imbu de catholicisme, qu'à ses yeux, rien dans la nature ne se fait sans miracle.

La grêle a toujours pour but de punir un voisin qui a négligé de parer de fleurs la croix qui est au coin de son champ. Une inondation est un avertissement d'en haut, destiné à remettre dans la bonne voie tout un pays. Une jeune fille meurt-elle de la fièvre au mois d'août : c'est un châtiment de ses galanteries. Le curé a soin de le dire à chacun de ses paroissiens.

Cette superstition profonde des gens de la campagne se communique aux classes élevées, par les nourrices, les bonnes, les domestiques de toute espèce. Un jeune *marchesino* Romain, de seize ans, est le plus timide des hommes [1], et n'ose parler qu'aux domestiques de la maison; il est beaucoup plus imbécile que son voisin le cordonnier ou le marchand d'estampes.

Le peuple de Rome, témoin de tous les ridicules des cardinaux et autres grands seigneurs de la cour du pape, a une piété beaucoup plus

[1] Voir l'*Ajo nell' imbarazzo*, comédie fort gaie du comte Giraud. Les arrangeurs qui nous l'ont fait connaître à Paris, ont eu peur de nos mœurs qui sont collet-montées, ils ont remplacé la gaieté par des mots fins.

éclairée; toute espèce d'*affectation* est bien vite affublée d'un sonnet satirique [1].

Le pape exerce donc deux pouvoirs fort différens; il peut faire, comme prêtre, le bonheur éternel de l'homme qu'il fait *assommer* comme roi [2]. La peur que Luther fit aux papes du seizième siècle a été si forte, que si les états de l'Église formaient une île éloignée de tout continent, nous y verrions le peuple réduit à cet état de vasselage moral dont l'antique Égypte et l'Étrurie ont laissé le souvenir, et que de nos jours on peut observer en Autriche. Les guerres du dix-huitième siècle ont empêché l'abrutissement du paysan italien.

Par un hasard heureux, les papes qui ont régné depuis 1700 ont été des hommes de mérite. Aucun état d'Europe ne peut présenter une liste semblable pour ces cent vingt-neuf ans. On ne saurait trop louer les bonnes intentions, la modération, la raison et même les talens qui ont paru sur le trône pendant cette époque.

[1] Voir le sonnet sur les cardinaux nommés en dernier lieu, dix personnes sont peintes en seize vers.

[2] Histoire de ce pauvre jeune homme qui a été *massolato* à la porte *del Popolo*, en 1825. Il était innocent. Détails de l'exécution de Béatrix Cenci, en 1599; bonté de Clément VIII, qui régnait alors; anxiété de ce pape pour lui conférer une absolution, juste au moment nécessaire.

Le pape n'a qu'un seul ministre, *il segretario di stato*, qui, presque toujours, jouit de l'autorité d'un premier ministre. Pendant les cent vingt-neuf années qui viennent de s'écouler, un seul *segretario di stato* a été décidément mauvais, le cardinal *Coscia*, sous Benoît XIII, et encore a-t-il passé neuf ans en prison au château Saint-Ange.

Il ne faut jamais demander de l'héroïsme à un gouvernement. Rome redoute, avant tout, l'*esprit d'examen* qui peut conduire au protestantisme; aussi l'art de penser y a-t-il toujours été découragé et au besoin persécuté. Depuis 1700 Rome a produit plusieurs bons antiquaires; le dernier en date, *Quirino Visconti*, est connu de toute l'Europe et mérite sa célébrité. A mon gré c'est un homme unique. Deux grands poëtes ont paru en ce pays : Métastase, auquel nous ne rendons pas justice en France, et, de nos jours, Vincenzo Monti (l'auteur de la *Basvigliana*), mort à Milan en octobre 1828. Leurs œuvres peignent bien leurs siècles. Ils étaient fort pieux tous les deux.

La carrière de l'ambition n'est pas ouverte aux laïcs. Rome a des princes, mais leurs noms ne se trouvent pas dans l'almanach royal du pays (*le Notizie*, de Cracas); ou, s'ils s'y glissent, c'est pour quelque fonction de bienfaisance gratuite et

sans pouvoir, comme celles qui furent ôtées à M. le duc de Liancourt par le ministre Corbière. Si le gouvernement représentatif n'amenait pas à sa suite l'esprit d'examen et la liberté de la presse, quelque pape honnête homme, comme Ganganelli ou Lambertini, donnerait à ses peuples une chambre unique chargée de voter le budget.

Il faudrait alors des talens pour être *Tesoriere*, c'est le nom du ministre des finances. Cette chambre pourrait être composée de dix députés des villes, de vingt princes romains et de tous les cardinaux. Autrefois ces messieurs étaient les conseillers du pape.

On peut craindre ici une guerre civile et fort cruelle, aussitôt que les dix-neuf millions d'Italiens verront l'Autriche, qui est leur Croquemitaine, engagée dans quelque guerre de longue durée; alors les deux partis tourneront les yeux vers le roi de France.

Rome est un état despotique; mais les emplois sont à vie, et l'on ne destitue personne. Sous Léon XII, le carbonarisme et M. de Metternich ont tout changé. La terreur règne à Ravenne et à Forli. Les hommes les plus distingués sont en prison ou en fuite. Florence est l'*Oasis* où tous les pauvres persécutés d'Italie cherchent un asile.

Ceux qui manquent tout-à-fait d'argent vont vivre en Corse.

Il y a deux façons de voir Rome : on peut observer tout ce qu'il y a de curieux dans un quartier et puis passer à un autre ;

Ou bien courir chaque matin après le genre de beauté auquel on se trouve sensible en se levant. C'est ce dernier parti que nous prendrons. Comme de vrais philosophes, chaque jour nous ferons ce qui nous semblera le plus agréable ce jour-là ; *Quàm minimè credula posteri.*

Rome, 3 *août* 1827. — C'est pour la sixième fois que j'entre dans la *ville éternelle*, et pourtant mon cœur est profondément agité. C'est un usage immémorial parmi les gens affectés d'être ému en arrivant à Rome, et j'ai presque honte de ce que je viens d'écrire.

9 *août.* — Notre projet étant de passer ici plusieurs mois, nous avons perdu quelques jours à courir, comme des enfans, à tout ce qui nous semblait curieux. Ma première visite, en arrivant, fut pour le Colysée, mes amis allèrent à Saint-Pierre ; le lendemain nous parcourûmes le Musée et les *stanze* (ou chambres) de Raphaël au Vatican. Effrayés du nombre de choses à noms célèbres, devant lesquelles nous passions, nous nous

enfuîmes du Vatican ; le plaisir qu'il nous offrait était trop sérieux. Aujourd'hui, pour voir la ville de Rome et le tombeau du Tasse, nous sommes montés à Saint-Onuphre, vue magnifique ; de là nous avons aperçu de l'autre côté de Rome le palais de Monte-Cavallo, nous y sommes allés. Les grands noms de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran nous ont ensuite attirés. Hier, jour de pluie, nous avons vu les galeries Borghèse, Doria, et les statues du Capitole. Malgré l'extrême chaleur, nous sommes toujours en mouvement, nous sommes comme affamés de tout voir, et rentrons, chaque soir, horriblement fatigués.

10 *août.* — Sortis de chez nous, ce matin, pour voir un monument célèbre, nous avons été arrêtés en route par une belle ruine, et ensuite par l'aspect d'un joli palais où nous sommes montés. Nous avons fini par errer presque à l'aventure. Nous avons goûté le bonheur d'être à Rome en toute liberté, et *sans songer au devoir* de voir.

La chaleur est extrême ; nous montons en voiture de bon matin ; vers les dix heures, nous nous réfugions dans quelque église, où nous trouvons de la fraîcheur et de l'obscurité. Assis en silence sur quelque banc de bois à dossier, la tête renversée et appuyée sur ce dossier, notre âme sem-

ble se dégager de tous ses liens terrestres, comme pour voir le *beau* face à face. Aujourd'hui, nous nous sommes réfugiés à Saint-André della Valle, vis-à-vis les fresques du Dominiquin ; hier ce fut à Sainte-Praxède.

12 *août*. — Cette première folie s'est un peu calmée. Nous désirons voir les monumens d'une façon complète. C'est ainsi, maintenant, qu'ils nous feront le plus de plaisir. Demain matin nous allons au Colysée, et ne le quitterons qu'après avoir examiné tout ce qu'il y faut voir.

13 *août*. — Le 3 août nous traversâmes ces campagnes désertes, et cette solitude immense qui s'étend autour de Rome à plusieurs lieues de distance. L'aspect du pays est magnifique ; ce n'est point une plaine plate ; la végétation y est vigoureuse. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aquéduc ou quelque tombeau en ruines qui impriment à cette campagne de Rome un caractère de grandeur dont rien n'approche. Les beautés de l'art redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété, qui est le grand défaut du plaisir de voir des paysages. Souvent en Suisse, un instant après l'admiration la plus vive, il se trouve qu'on s'ennuie. Ici l'âme est préoccupée de ce grand peuple,

qui maintenant n'est plus. Tantôt on est comme effrayé de sa puissance, on le voit qui ravage la terre; tantôt on a pitié de ses misères et de sa longue décadence. Pendant cette rêverie, les chevaux ont fait un quart de lieue; on a tourné un des plis du terrain; l'aspect du pays a changé, et l'âme revient à admirer les plus sublimes paysages que présente l'Italie. *Salve magna parens rerum.*

Le 3 août nous n'avions pas le loisir de nous livrer à ces sentimens, nous étions troublés par la coupole de Saint-Pierre qui s'élevait à l'horizon; nous tremblions de n'arriver à Rome qu'à la nuit. Je parlai aux postillons, de pauvres diables fiévreux, jaunes et à demi morts; la vue d'un écu les fit sortir de leur torpeur. Enfin, comme le soleil se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent dans la *Via Condotti*, et nous proposèrent de descendre chez *Franck*, près la place d'Espagne. Mes amis prirent un logement sur cette place; là nichent tous les étrangers.

La vue de tant de fats ennuyés m'eût gâté Rome. Je cherchai des yeux une fenêtre de laquelle on dominât la ville. J'étais au pied du *Pincio;* je montai l'immense escalier de la *Trinità de' Monti*, que Louis XVIII vient de faire restaurer avec magnificence, et je pris un logement dans la mai-

son habitée jadis par Salvator Rosa, *Via Gregoriana*. De la table où j'écris je vois les trois quarts de Rome; et, en face de moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à ceci. L'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénètre tout entière. Mais il me semble que, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas.

Le soir du 3 août j'étais si troublé que je ne sus pas faire mon marché, et je paie mes deux chambres de la *Via Gregoriana* beaucoup au delà de leur valeur. Mais en un tel moment comment s'occuper de soins si petits? Le soleil allait se coucher, et je n'avais plus que quelques instans; je me hâtai de conclure, et une calèche ouverte (ce sont les fiacres du pays) me conduisit rapidement au Colysée. C'est là plus belle des ruines; là, respire toute la majesté de Rome antique. Les souvenirs de Tite-Live remplissaient mon âme;

je voyais paraître Fabius Maximus, Publicola, Menennius Agrippa. Il est d'autres églises que Saint-Pierre : j'ai vu Saint-Paul de Londres, la cathédrale de Strasbourg, le dôme de Milan, Sainte-Justine de Padoue; jamais je n'ai rien rencontré de comparable au Colysée.

15 *août.* — Mon hôte a placé des fleurs devant un petit buste de Napoléon qui est dans ma chambre. Mes amis gardent définitivement leurs logemens sur la place d'Espagne, à côté de l'escalier qui monte à la Trinità de' Monti.

Supposez deux voyageurs bien élevés, courant le monde ensemble; chacun d'eux se fait un plaisir de sacrifier à l'autre ses petits projets de chaque jour; et, à la fin du voyage, il se trouve qu'ils se sont constamment gênés.

Est-on plusieurs? Veut-on voir une ville? On peut convenir d'une heure le matin, pour partir ensemble. On n'attend personne; on suppose que les absens ont des raisons pour passer cette matinée seuls.

En route, il est entendu que celui qui met une épingle au collet de son habit devient invisible; on ne lui parle plus. Enfin, chacun de nous pourra, sans manquer à la politesse, faire des courses seul en Italie, et même retourner en France; c'est là notre charte écrite et *signée*, ce

matin au Colysée, au troisième étage des portiques, sur le fauteuil de bois placé là par un Anglais. Au moyen de cette charte, nous espérons nous aimer autant au retour d'Italie qu'en y allant.

L'un de mes compagons a beaucoup de sagesse, de bonté, d'indulgence, de douce gaieté; c'est le *caractère allemand*. Il a de plus une raison ferme et profonde qui ne se laisse éblouir par rien; mais quelquefois il oubliera pendant un mois d'employer cette raison supérieure. Dans la vie de tous les jours, on dirait un enfant. Nous l'appelons Frédéric : il a quarante-six ans.

Paul n'en a pas trente. C'est un fort joli homme, et d'infiniment d'esprit, qui aime les saillies, les oppositions, le cliquetis rapide de la conversation. Je crois qu'à ses yeux, le premier livre du monde, ce sont les Mémoires de Beaumarchais. Il est impossible d'être plus amusant et meilleur. Les plus grands malheurs glisseraient sur lui sans lui faire froncer le sourcil. Il ne pense pas plus à l'année qui vient qu'à celle qui passa il y a cent ans. Il veut connaître ces beaux-arts *dont on lui a tant parlé*. Mais je suppose qu'il les sent comme Voltaire.

Je ne sais si je nommerai de nouveau Paul et Frédéric dans la suite de ces notes. Ils les ont eues chez eux pendant plus d'un mois. Je ne

sais s'ils sont allés jusqu'au bout, mais ils ont trouvé leurs portraits ressemblans. Il y a deux autres voyageurs d'un tour d'esprit assez sérieux, et trois femmes, dont l'une comprend la musique de Mozart. Je suis bien sûr qu'elle aimera Le Corrège. Raphaël et Mozart ont cette ressemblance : chaque figure de Raphaël, comme chaque air de Mozart, est à la fois dramatique et agréable. Le personnage de Raphaël a tant de grâce et de beauté, qu'on trouve un vif plaisir à le regarder en particulier, et cependant il sert admirablement au drame. C'est la pierre d'une voûte que vous ne pouvez ôter sans nuire à la solidité.

Je dirais aux voyageurs : En arrivant à Rome ne vous laissez empoisonner par aucun avis; n'achetez aucun livre, l'époque de la curiosité et de la science ne remplacera que trop tôt celle des émotions; logez-vous *Via Gregoriana*, ou du moins au troisième étage de quelque maison de la place de Venise, au bout du *Corso;* fuyez la vue et encore plus le contact des curieux. Si en courant les monumens pendant vos matinées vous avez le courage d'arriver jusqu'à l'*ennui par manque de société*, fussiez-vous l'être le plus éteint par la petite vanité de salon, vous finirez par sentir les arts.

Au moment de l'entrée dans Rome, montez

en calèche; et suivant que vous vous sentirez disposé à sentir le *beau inculte et terrible*, ou le beau joli et arrangé, faites-vous conduire au Colysée ou à Saint-Pierre. Vous n'y arriveriez jamais si vous partiez à pied, à cause des choses curieuses rencontrées sur la route. Vous n'avez besoin d'aucun itinéraire, d'aucun cicerone. En cinq ou six matinées votre cocher vous fera faire les douze courses que je vais indiquer.

1°. Le Colysée ou Saint-Pierre.

2°. Les *loges* et les *salles* de Raphaël au Vatican.

3°. Le Panthéon, et ensuite les onze colonnes, restes de la basilique d'Antonin le Pieux, desquelles Fontana fit, en 1695, l'hôtel de la Douane de terre. C'est là qu'on vous conduit en arrivant à Rome, si votre consul ne vous a pas envoyé une dispense à Florence. Là on s'ennuie et l'on prend de l'humeur pendant trois heures.

Une fois j'ai déserté le *Vetturino* en lui laissant mes clefs, et suis entré dans Rome comme un promeneur, par la *Porta Pia*. Il faut suivre le chemin en dehors des murs, à gauche de la porte *del Popolo*, le long du *Muro torto*.

4°. L'atelier de Canova, et les principales statues de ce grand homme dispersées dans les églises et dans les palais : Hercule, lançant Lycas à

la mer, dans le joli palais de M. le banquier Torlonia, duc de Bracciano, sur la place de Venise, au bout du *Corso*; le tombeau de Ganganelli aux *Saints-Apôtres*; les tombeaux du pape Rezzonico et des Stuarts à Saint-Pierre, la statue de Pie VI, devant le maître-autel. Il faut s'accoutumer à ne regarder dans une église que ce qu'on y est venu chercher.

5°. Le *Moïse* de Michel-Ange à San Pietro in Vincoli; le *Christ* de la Minerve; la *Pietà* à Saint-Pierre, première chapelle à droite en entrant. Vous trouverez tout cela fort laid, et serez étonné de l'honorable mention que j'en fais ici.

6°. La basilique de Saint-Paul, à deux milles de Rome, du côté d'Ostie. Remarquez près de la porte de la ville, en sortant, la pyramide de *Cestius*. Ce Cestius fut un financier comme le président Hénaut. Il vivait sous Auguste.

7°. Les ruines des Thermes de Caracalla; et en revenant l'église de la *Navicella*, *San-Stefano Rotondo*; la colonne Trajane, et les restes de la basilique découverte à ses pieds en 1811.

8°. La *Farnesina*, près du Tibre, rive droite, côté Étrusque. Là se trouvent les aventures de Psyché, peintes à fresque par Raphaël. Allez voir la galerie d'Annibal Carrache, au palais Farnèse; et l'Aurore du Guide, au palais Rospigliosi, place de Monte-Cavallo.

Tout près de là l'église de Sainte-Marie-des-Anges, par Michel-Ange; architecture sublime. La statue de sainte Thérèse à Santa Maria della Vittoria, et en revenant la jolie petite église appelée le Noviciat des Jésuites.

9°. La *Villa Madama*, à mi-coteau, sur le Monte-Mario. C'est l'une des plus jolies choses que Raphaël ait faites en architecture. Voyez au retour la *Villa di Papa Giulio*, à une demi-lieue hors de Rome, près la porte *del Popolo*. Allez voir à côté le paysage de l'*Aqua Acetosa*. Le roi de Bavière y a fait placer un banc.

10°. Les galeries Borghèse, Doria, Sciarra, et la galerie pontificale, au troisième étage du Vatican.

11°. Si vous vous sentez disposé à voir des statues, faites-vous conduire au Musée *Pio Clementin* (au Vatican) ou aux salles du Capitole. Les pauvres têtes qui ont le pouvoir ne font ouvrir ces musées qu'une fois la semaine; cependant, si le peuple de Rome peut payer les impôts et voir un écu, c'est parce qu'un étranger a pris la peine de le lui apporter.

Il est impossible qu'une de ces choses-là ne vous plaise pas infiniment.

Allez revoir ce qui vous aura touché, cherchez les choses semblables. C'est la porte que la nature vous ouvre pour vous faire pénétrer dans le temple

des beaux-arts. Voilà tout le secret du talent du cicérone.

Rome, 16 *août*. — Le Colysée offre trois ou quatre points de vue tout-à-fait différens. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colysée; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots, qui par troupes de quinze ou vingt font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, depuis Benoît XIV, qui restaura cet édifice, vient prêcher ici le vendredi. Tous les jours, excepté au moment de la sieste ou le dimanche, vous rencontrez des maçons servis par des galériens; car il faut toujours réparer quelque coin de ruines qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie.

On monte dans les couloirs des étages supérieurs par des escaliers assez bien réparés. Mais si l'on n'a pas de guide (et à Rome tout cicérone tue le plaisir), l'on est exposé à passer sur des voûtes bien amincies par les pluies et qui peuvent

s'écrouler. Parvenu au plus haut étage des ruines, toujours du côté du nord, on aperçoit vis-à-vis de soi, derrière de grands arbres et presque à la même hauteur, *San-Pietro in Vincoli*, église célèbre par le tombeau de Jules II et le Moïse de Michel-Ange.

Au midi, le regard passe par dessus les ruines de l'amphithéâtre, qui, de ce côté, sont beaucoup plus basses, et va s'arrêter au loin dans la plaine, sur cette sublime basilique de Saint-Paul, incendiée en 1823. Elle est à demi cachée par de longues files de cyprès. Cette église fut bâtie au lieu même où l'on enterra, après son martyre, l'homme dont la parole a créé ce fleuve immense qui, sous le nom de religion chrétienne, vient encore aujourd'hui se mêler à toutes nos affections. La qualité de *saint*, qui une fois fut le comble de l'honneur, nuit aujourd'hui à saint Paul. Cet homme a eu sur le monde une bien autre influence que César ou Napoléon. Comme eux, pour avoir le plaisir de commander, il s'exposait à une mort probable. Mais le danger qu'il courait n'était pas *beau* comme celui des soldats.

Du haut des ruines du Colysée, on vit à la fois avec Vespasien qui le bâtit, avec saint Paul, avec Michel-Ange. Vespasien, triomphant des Juifs, a passé sous cet arc de triomphe que vous apercevez là-bas, à l'entrée du *Forum*, et que, de nos

jours encore, le Juif évite dans sa course. Ici, plus près, est l'arc de Constantin; mais il fut construit par des architectes déjà barbares : la décadence commençait pour Rome et pour l'Occident.

Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Ailleurs, ces souvenirs pourraient être communs; pour le voyageur placé sur ces ruines, ils sont immenses et pleins d'émotion. Ces pans de murs, noircis par le temps, font sur l'âme l'effet de la musique de Cimarosa, qui se charge de rendre sublimes et touchantes les paroles vulgaires d'un *libretto*. L'homme le plus fait pour les arts, J.-J. Rousseau, par exemple, lisant à Paris la description la plus sincère du Colysée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération; et pourtant celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser, et à avoir peur de son lecteur.

Je ne parle pas du vulgaire né pour admirer le pathos de Corine; les gens un peu délicats ont ce malheur bien grand au dix-neuvième siècle, quand ils aperçoivent de l'exagération, leur âme n'est plus disposée qu'à inventer de l'ironie.

Pour lui donner une idée quelconque des restes de cet édifice immense, plus beau peut-être aujourd'hui qu'il tombe en ruines, qu'il ne le fut

jamais dans toute sa splendeur, (alors ce n'était qu'un théâtre, aujourd'hui c'est le plus beau vestige du peuple romain), il faudrait connaître les circonstances de la vie du lecteur. Cette description du Colysée ne peut se tenter que de vive voix, quand on se trouve, après minuit, chez une femme aimable, en bonne compagnie, et qu'elle et les femmes qui l'entourent veulent bien écouter avec une bienveillance marquée. D'abord le conteur se commande une attention pénible, ensuite il ose être ému; les images se présentent en foule, et les spectateurs entrevoient, par les yeux de l'âme, ce dernier reste encore vivant du plus grand peuple du monde. On peut faire aux Romains la même objection qu'à Napoléon. Ils furent criminels quelquefois, mais jamais l'homme n'a été plus grand.

Quelle duperie de parler de ce qu'on aime! Que peut-on gagner? le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres. Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs. Delà peut-être cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion.

Il faudrait que le lecteur, qui n'est pas à Rome, eût la bonté de jeter les yeux sur une litho-

graphie du Colysée, (celle de M. Lesueur), ou du moins sur l'image qui est dans l'Encyclopédie.

L'on verra un théâtre ovale, d'une hauteur énorme, encore tout entier à l'extérieur du côté du nord, mais ruiné vers le midi : il contenait cent sept mille spectateurs.

La façade extérieure décrit une ellipse immense; elle est décorée de quatre ordres d'architecture : les deux étages supérieurs sont formés de demi-colonnes et de pilastres corinthiens; l'ordre du rez-de-chaussée est dorique, et celui du second étage ionique. Les trois premiers ordres se dessinent par des colonnes à demi engagées dans le mur, comme au nouveau théâtre de la rue Ventadour.

Le monde n'a rien vu d'aussi magnifique que ce monument : sa hauteur totale est de cent cinquante-sept pieds, et sa circonférence extérieure de mille six cent quarante-un. L'arène où combattaient les gladiateurs a deux cent quatre-vingt-cinq pieds de long sur cent quatre-vingt-deux de large. Lors de la dédicace du Colysée par Titus, le peuple romain eut le plaisir de voir mourir cinq mille lions, tigres et autres bêtes féroces, et près de trois mille gladiateurs. Les jeux durèrent cent jours.

L'empereur Vespasien commença ce théâtre à

son retour de Judée; il y employa douze mille Juifs, prisonniers de guerre; mais il ne put le finir; cette gloire était réservée à Titus, son fils, qui en fit la dédicace l'an 80 après Jésus-Christ [1].

Quatre cent quarante-six ans plus tard, c'est-à-dire l'an 526 de notre ère, les Barbares de Totila en ruinèrent diverses parties, afin de s'emparer des crampons de bronze qui liaient les pierres. Tous les blocs du Colysée sont percés de grands trous. J'avouerai que je trouve inexplicables plusieurs des travaux exécutés par les Barbares, et que l'on dit avoir eu pour objet d'aller fouiller dans les masses énormes qui forment le Colysée. Après Totila, cet édifice devint comme une carrière publique, où, pendant dix siècles, les riches Romains faisaient prendre des pierres pour bâtir leurs maisons, qui, au moyen âge, étaient des forteresses. Encore, en 1623, les *Barberini*, neveux d'Urbain VIII, en tirèrent tous

[1] Chercher au Musée à Paris (n°. 1047), le tableau de Jules Romain, dont le premier plan peint si nettement la cérémonie du triomphe de Vespasien et de Titus, et l'arc triomphal sous lequel les Juifs prisonniers sont contraints de passer. Cette cérémonie était pour les peuples anciens comme serait aujourd'hui donner un soufflet à toute une armée, ou signer la capitulation de Baylen.

les matériaux de leur immense palais. De là le proverbe,

Quod non fecerunt barbari fecere Barberini [1].

17 *août* 1827. — Une fois, vers la fin du moyen âge (1377), Rome a été réduite à une population de trente mille habitans; M. le cardinal Spina disait même hier douze mille : maintenant elle en a cent quarante mille. Si les papes ne fussent pas revenus d'Avignon, si la Rome des prêtres n'eût pas été bâtie aux dépens de la Rome antique, nous aurions beaucoup plus de monumens des Romains; mais la religion chrétienne n'eût pas fait une aillance aussi intime avec le *beau;* nous ne verrions aujourd'hui ni Saint-Pierre, ni tant d'églises magnifiques répandues dans toute la terre : Saint-Paul de Londres, Sainte-Geneviève, etc. Nous mêmes, fils de chrétiens, nous serions moins sensibles au *beau*. A six ans peut-être vous avez entendu parler avec admiration de Saint-Pierre de Rome.

Les papes devinrent amoureux de l'architecture [2], cet art éternel qui se marie si bien à la

[1] Ce que n'ont pas fait les Barbares, les Barberins l'ont fait. Paul II fit abattre le côté méridional.

[2] Ce n'est pas quand la vertu la plus pure occupe la chaire de saint Pierre, et quand les personnes appelées

religion de la terreur; mais, grâces aux monumens romains, ils ne s'en tinrent pas au gothique. Ce fut une infidélité à l'enfer. Les papes, dans leur jeunesse, avant de monter sur le trône, admiraient les restes de l'antiquité. Bramante inventa l'architecture chrétienne; Nicolas V, Jules II, Léon X furent des hommes dignes d'être émus par les ruines du Colysée et par la coupole de Saint-Pierre.

Lorsqu'il travaillait à cette église, Michel-Ange, déjà très-vieux, fut trouvé un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige, errant au milieu des ruines du Colysée. Il venait monter son âme au ton qu'il fallait pour pouvoir sentir les beautés et les défauts de son propre dessin de la coupole de Saint-Pierre. Tel est l'empire de la beauté sublime; un théâtre donne des idées pour une église.

Dès que d'autres curieux arrivent au Colysée,

à l'administration des peuples sont remarquables par la réunion de la piété et des talens, qu'il est nécessaire, pour l'écrivain philosophe, de protester de son respect pour les autorités établies. Malgré leurs erreurs elles maintiennent l'*ordre légal*, et cet ordre est maintenant le premier besoin des sociétés. Il faudra peut-être des siècles à la plupart des peuples de l'Europe pour atteindre au degré de bonheur dont la France jouit sous le règne de Charles X. P.

le plaisir du voyageur s'éclipse presque en entier. Au lieu de se perdre dans des rêveries sublimes et attachantes, malgré lui il observe les ridicules des nouveaux venus, et il lui semble toujours qu'ils en ont beaucoup. La vie est ravalée à ce qu'elle est dans un salon : on écoute malgré soi les pauvretés qu'ils disent. Si j'avais le pouvoir, je serais tyran, je ferais fermer le Colysée durant mes séjours à Rome.

18 *août.* — L'opinion commune est que Vespasien fit construire le Colysée dans l'endroit où étaient auparavant les étangs et les jardins de Néron; c'était à peu près le centre de la Rome de César et de Cicéron. La statue colossale de Néron fut placée près de ce théâtre; delà le nom de *colosseo.* D'autres prétendent que cette dénomination vient de l'étendue surprenante et de la hauteur colossale de cet édifice.

Comme nous, les Romains avaient l'usage de célébrer par une fête l'ouverture d'une maison nouvelle; un drame, représenté avec une pompe extraordinaire, faisait la dédicace d'un théâtre; celle d'une naumachie était célébrée par un combat de barques; des courses de chars, et surtout des combats de gladiateurs, marquaient l'ouverture d'un cirque; des chasses de bêtes féroces faisaient la dédicace d'un amphithéâtre. Titus,

comme nous l'avons vu, fit paraître, le jour de l'ouverture du Colysée, un nombre énorme d'animaux féroces qui tous furent tués [1]. Quel doux plaisir pour des Romains! Si nous ne sentons plus ce plaisir, c'est à la religion de J.-C. qu'il en faut rendre grâce.

Le Colysée est bâti presque en entier de blocs de *travertin*, assez vilaine pierre remplie de trous comme le tuf, et d'un blanc tirant sur le jaune. On la fait venir de Tivoli. L'aspect de tous les monumens de Rome serait bien plus agréable au premier coup d'œil, si les architectes avaient eu à leur disposition la belle pierre de taille employée à Lyon ou à Édimbourg, ou bien le marbre dont on a fait le cirque de Pola (Dalmatie).

On voit des numéros antiques au-dessus des arcs d'ordre dorique du Colysée; chacune de ces arcades servait de porte. De nombreux escaliers conduisaient aux portiques supérieurs et aux gradins. Ainsi, en peu d'instans, cent mille spectateurs pouvaient entrer au Colysée et en sortir.

[1] Ut fera quæ nuper montes amisit avitas
Altorumque exul nemorum, damnatur arenæ
Muneribus, commota ruit; vir murmure contra
Hortatur, nixusque genu venabula tendit:
Illa pavet strepitus, cuneosque erecta theatri
Despicit, et tanti miratur sibila vulgi.
Claud. in Ruf., l. 2.

On dit que Titus fit construire une galerie qui partait de son palais sur le mont Esquilin, et lui permettait de venir au Colysée sans paraître dans les rues de Rome. Elle devait aboutir entre les deux arcs marqués des n°s. 38 et 39. Là on remarque un arc qui n'est pas numéroté. (Voir *Fontana*, *Neralco* et *Marangonius*.)

L'architecte qui a bâti le Colysée a osé être simple. Il s'est donné garde de le surcharger de petits ornemens jolis et mesquins, tels que ceux qui gâtent l'intérieur de la cour du Louvre. Le goût public à Rome n'était point vicié par l'habitude des fêtes et des cérémonies d'une cour comme celle de Louis XIV. (Voir les *Mémoires de Dangeau.*) Un roi devant agir sur la *vanité* est obligé d'inventer des distinctions et de les *changer souvent.* Voir les *Fracs de Marly*, inventés par Louis XIV. (Saint-Simon.)

Les empereurs de Rome avaient eu l'idée simple de réunir en leur personne toutes les magistratures inventées par la république à mesure des besoins des temps. Ils étaient consuls, tribuns, etc. Ici tout est simplicité et solidité; c'est pour cela que les joints des immenses blocs de travertin, qu'on aperçoit de toutes parts, prennent un caractère étonnant de grandiose. Le spectateur doit cette sensation, qui s'accroît encore par le souvenir, à l'absence de tout petit ornement; l'at-

tention est laissée à la masse d'un si magnifique édifice.

La place où l'on donnait les jeux et les spectacles s'appelait *Arène* (*arena*), à cause du sable qui était répandu sur le sol les jours où les jeux devaient avoir lieu. On prétend que cette arène était anciennement plus basse de dix pieds qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle était entourée d'un mur assez élevé pour empêcher les lions et les tigres de s'élancer sur les spectateurs. C'est ce qu'on voit encore dans les théâtres en bois, destinés en Espagne aux combats de taureaux. Ce mur était percé d'ouvertures fermées par des grilles de fer. C'est par là qu'entraient les gladiateurs et les bêtes féroces, et que l'on emportait les cadavres.

La place d'honneur, parmi les Romains, était au-dessus du mur qui entourait l'arène, et s'appelait *Podium*; de là on pouvait jouir de la physionomie des gladiateurs mourans, et distinguer les moindres détails du combat. Là se trouvaient les siéges réservés aux vestales, à l'empereur et à sa famille, aux sénateurs et aux principaux magistrats.

Derrière le Podium commençaient les gradins destinés au peuple; ces gradins étaient divisés en trois ordres, appelés *Meniana*. La première division renfermait douze gradins, et la seconde quinze; ils étaient en marbre. Les gradins de la

troisième division étaient, à ce qu'on croit, construits en bois. Il y eut un incendie, et cette partie du théâtre fut restaurée par Héliogabale et Alexandre. La totalité des gradins pouvait contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs; et on estime que vingt mille se plaçaient debout dans les portiques de la partie supérieure, bâtis en bois.

On distingue, au-dessus des fenêtres de l'étage le plus élevé, des trous dans lesquels on suppose que s'enchâssaient les poutres du *Velarium*. Elles supportaient des poulies et des cordes, à l'aide desquelles on manœuvrait une suite d'immenses bandes de toile qui couvraient l'amphithéâtre, et devaient garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. Quant à la pluie, je ne conçois pas trop comment ces tentes pouvaient mettre à l'abri de ces pluies battantes que l'on éprouve à Rome.

Il faut chercher dans l'Orient, parmi les ruines de Palmyre, de Balbec ou de Pétra, des édifices comparables à celui-ci pour la grandeur; mais ces temples étonnent sans plaire. Plus vastes que le Colysée, ils ne produiront jamais sur nous la même impression. Ils sont construits d'après d'autres règles de beauté, auxquelles nous ne sommes point accoutumés. Les civilisations qui ont *créé cette beauté* ont disparu.

Ces grands temples élevés et creusés dans l'Inde

ou en Égypte, ne rappellent que les souvenirs ignobles du despotisme, ils n'étaient pas destinés à plaire à des âmes généreuses. Dix mille esclaves ou cent mille esclaves ont péri de fatigue, tandis qu'on les occupait à ces travaux étonnans.

A mesure que nous connaîtrons mieux l'histoire ancienne, que de rois ne trouverons-nous pas plus puissans qu'Agamemnon; que de guerriers aussi braves qu'Achille! mais ces noms nouveaux seront pour nous sans émotions. On lit les curieux mémoires de *Bober*, empereur d'Orient, vers 1340. Après y avoir songé un instant, on pense à autre chose.

Le Colysée est sublime pour nous, parce que c'est un vestige vivant de ces Romains dont l'histoire a occupé toute notre enfance. L'âme trouve des rapports entre la grandeur de leurs entreprises et celle de cet édifice. Quel lieu sur la terre vit une fois une aussi grande multitude et de telles pompes? L'empereur du monde (et cet homme était Titus!) y était reçu par les cris de joie de cent mille spectateurs; et maintenant quel silence!

Lorsque les empereurs essayèrent de lutter avec la nouvelle religion prêchée par saint Paul, qui annonçait aux esclaves et aux pauvres l'égalité devant Dieu, ils envoyèrent au Colysée beaucoup de chrétiens souffrir le martyre. Cet édifice fut donc en grande vénération dans le moyen âge;

c'est pour cela qu'il n'a pas été tout-à-fait détruit. Benoît XIV, voulant ôter tout prétexte aux grands seigneurs qui, depuis des siècles, y envoyaient prendre des pierres comme dans une carrière, fit ériger autour de l'arène quatorze petits oratoires, chacun desquels contient une fresque exprimant un trait de la passion du Sauveur. Vers la partie orientale, dans un coin des ruines, on a établi une chapelle où l'on dit la messe; à côté une porte fermée à clef indique l'entrée de l'escalier de bois par lequel on monte aux étages supérieurs.

En sortant du Colysée par la porte orientale, vers Saint-Jean-de-Latran, on trouve un petit corps-de-garde de quatre hommes, et l'immense arc-boutant de briques élevé par Pie VII, pour soutenir cette partie de la façade extérieure prête à s'écrouler.

Je parlerai dans la suite, quand le lecteur aura du goût pour ces sortes de choses, des conjectures proposées par les savans à propos des constructions trouvées au-dessous du niveau actuel de l'arène du Colysée, lors des fouilles exécutées par les ordres de Napoléon (1810 à 1814).

J'invite d'avance le lecteur à ne croire en ce genre que ce qui lui semblera prouvé, cela importe à ses plaisirs; on ne se fait pas d'idée de la présomption des *cicérones* romains.

Rome, 17 *août*. — Que de matinées heureuses j'ai passées au Colysée, perdu dans quelque coin de ces ruines immenses! Des étages supérieurs on voit en bas, dans l'arène, les galériens du pape travailler en chantant. Le bruit de leurs chaînes se mêle au chant des oiseaux, tranquilles habitans du Colysée. Ils s'envolent par centaines quand on approche des broussailles qui couvrent les siéges les plus élevés où se plaçait jadis le peuple roi. Ce gazouillement paisible des oiseaux qui retentit faiblement dans ce vaste édifice, et de temps à autre, le profond silence qui lui succède, aident sans doute l'imagination à s'envoler dans les temps anciens. On arrive aux plus vives jouissances que la mémoire puisse procurer.

Cette rêverie, que je vante au lecteur, et qui peut-être lui semblera ridicule,

> C'est le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
>
> La Fontaine.

A vrai dire, voilà le seul grand plaisir que l'on trouve à Rome. Il est impossible pour la première jeunesse, si folle d'espérances. Si, plus heureux que les écoliers de la fin du dernier siècle, le lecteur n'a pas appris le latin péniblement durant sa première enfance, son âme sera peut-

être moins préoccupée des Romains et de ce qu'ils ont fait sur la terre. Pour nous, qui avons traduit pendant des années des morceaux de Tite Live et de Florus, leur souvenir précède toute expérience. Florus et Tite Live nous ont raconté des batailles célèbres, et à huit ans quelle idée ne se fait-on pas d'une bataille! C'est alors que l'imagination est fantastique, et les images qu'elle trace immenses. Aucune froide expérience ne vient en rogner les contours.

Depuis les imaginations de la première enfance, je n'ai trouvé de sensation analogue, par son immensité et sa ténacité, qui triomphe de tous les autres souvenirs, que dans les poëmes de lord Byron. Comme je le lui disais un jour à Venise, en citant le *Giaour*, il me répondit : « C'est pour cela » que vous y voyez des lignes de points. Dès que » l'expérience des temps raisonnables de la vie » peut attaquer une de mes images, je l'abandonne, » je ne veux pas que le lecteur trouve chez moi les » mêmes sensations qu'à la *Bourse*. Mais vous, » Français, êtres légers, vous devez à cette dis- » position, mère de vos défauts et de vos vertus, » de retrouver quelquefois le bonheur facile de » l'enfance. En Angleterre, la hideuse nécessité du » travail apparaît de toutes parts. Dès son entrée » dans la vie, le jeune homme, au lieu de lire les » poëtes ou d'écouter la musique de Mozart, en-

» tend la voix de la triste expérience qui lui crie :
» *Travaille dix-huit heures par jour, ou après-*
» *demain tu expireras de faim dans la rue !* Il faut
» donc que les images du *Giaour* puissent braver
» l'expérience et le souvenir des réalités de la
» vie. Pendant qu'il lit, le lecteur habite un autre
» univers; c'est le bonheur des peuples malheu-
» reux... Mais vous, Français, gais comme des
» enfans, je m'étonne que vous soyez sensibles à ce
» genre de mérite. Trouvez-vous réellement beau
» autre chose que ce qui est *à la mode?* Mes
» vers sont à la mode parmi vous, et vous les
» trouverez ridicules dans vingt ans. J'aurai le
» sort de l'abbé Delille. »

Je ne prétends nullement que ce soient là les *paroles expresses* du grand poëte qui me parlait, pendant que sa gondole le conduisait de la Piazzetta au Lido.

La phrase qu'on vient de lire est la dernière précaution que je prendrai contre la petite critique de mauvaise foi.

Je me souviens que j'eus la hardiesse de lui faire de la morale : Quand on est aussi aimable que vous, comment peut-on *acheter* l'amour?

Cette rêverie de Rome, qui nous semble si douce, et nous fait oublier tous les intérêts de la vie active, nous la trouvons également au Colysée ou à Saint-Pierre, suivant que nos âmes sont

disposées. Pour moi, quand j'y suis plongé, il est des jours où l'on m'annoncerait que je suis roi de la terre, que je ne daignerais pas me lever pour aller jouir du trône; je renverrais à un autre moment.

19 *août.* — Paul, le plus aimable de nos compagnons de voyage, a pris le Colysée en grippe. Il prétend que ces ruines l'ennuient ou le rendent malade. — Voici la manière de se servir de cet itinéraire : on peut faire les mêmes courses que nous, et alors lire le livre de suite.

Ou bien, on peut chercher dans les titres courans, au haut des pages, la description du monument que l'on se sent *la curiosité de voir ce jour-là.* Tout le talent du cicérone consiste à conduire les voyageurs dont il s'est chargé, aux monumens qui, dans un instant donné, doivent leur faire le plus de plaisir. Si, par exemple, il commençait par les fresques de Michel-Ange, à la *chapelle Sixtine*, il n'en faudrait pas davantage, si les voyageurs sont Français, pour les dégoûter à jamais de la peinture.

Je ne fatiguerai pas le lecteur, qui a déjà tant de choses à voir, en le forçant à lire les noms d'une foule d'artistes médiocres. Je ne nommerai que ce qui s'est élevé au-dessus de la qualité d'*ouvrier.* Les curieux qui voudront connaître les noms

des auteurs de tant de statues maniérées et de tableaux ridicules qui garnissent les églises de Rome, les trouveront dans l'Itinéraire de *Fea* ou dans celui de *Vasi*. Ces messieurs avaient un but différent du mien; d'ailleurs, ils craignaient de déplaire.

Je ne nommerai pas non plus les objets d'arts par trop insignifians; on les verrait, avec plaisir, à Turin, à Naples, à Venise, à Milan; mais, dans une ville riche de toutes les ruines de l'antiquité et de tant de monumens élevés par les papes, leur nom est un poids inutile pour l'attention, qu'il est facile de mieux employer.

Bandello, que Henri II fit évêque d'Agen, (1550), est un excellent romancier, qui, je ne sais pourquoi, ne jouit pas de la réputation dont il est digne; il a laissé neuf volumes de Nouvelles charmantes, peut-être un peu trop gaies, où l'on voit, *comme dans un miroir*, les mœurs du quinzième siècle. Bandello se trouvait à Rome en 1504 [1]. Il n'invente rien, ses nouvelles sont

[1] Voir le comte Mazzuchelli: ce savant de Brescia avait un esprit judicieux et un peu lourd, et d'ailleurs ne voulait pas se brouiller avec la justice. Le comte Mazzuchelli a laissé d'excellentes notices sur la plupart des Italiens célèbres du moyen âge. Pignotti, Muratori, Mazzuchelli et Verri doivent être crus de préférence à tous les historiens modernes. Si après avoir lu l'histoire de

fondées sur des faits vrais. On y voit ce qu'était Rome du temps de Raphaël et de Michel-Ange. Il y avait bien plus de magnificence, d'esprit et de gaîté à la cour des papes, qu'à celle d'aucun roi de l'Europe. La moins barbare était celle de François Ier., et l'on y trouvait encore bien des traces de grossièreté. Le sabre tue l'esprit.

Tous les genres de mérite, même celui qui est fondé sur l'art de penser et de découvrir la vérité dans les matières difficiles, étaient alors bien venus à Rome. Là se rencontraient tous les plaisirs. Une politesse qui passait pour parfaite ne nuisait point à l'originalité des esprits. Je conseille au voyageur de lire quelques Nouvelles de *Bandello*, choisies parmi celles dont la scène est à Rome; cela le guérira des préjugés qu'il a pu prendre dans *Roscoë*, *Sismondi*, *Botta*, et autres historiens modernes [1].

Pour moi, j'ai cherché à indiquer le plus de faits possibles. J'aime mieux que le lec-

Toscane, de Pignotti, et l'histoire de Milan, de Verri, en tout 12 vol. in-8°., la curiosité est excitée et non pas fatiguée; on peut entreprendre la collection des écrivains originaux dont Verri et Pignotti ont donné des extraits faits avec conscience.

[1] Les amateurs de ces peintures naïves, énergiques et vraies, peuvent demander le *Novelliere*, publié en 1815 par Silvestri à Milan, 22 volumes.

teur trouve une phrase peu élégante, et qu'il ait, sur un monument, une petite idée de plus. Souvent, au lieu d'une expression plus générale, et par-là moins dangereuse pour l'auteur, je me suis servi du *mot propre*. Rien ne choque davantage le bel usage du dix-neuvième siècle. Mais je tiens au mot propre, parce qu'il laisse un souvenir distinct.

20 *août*. — Si l'étranger qui entre dans Saint-Pierre entreprend de tout voir, il prend un mal à la tête fou, et bientôt la satiété et la douleur rendent incapable de tout plaisir. Ne vous laissez aller que quelques instans à l'admiration qu'inspire un monument si grand, si beau, si bien tenu ; en un mot, la plus belle église de la plus belle religion du monde. Regardez les deux admirables fontaines de la place, l'imagination la plus riante peut-elle se figurer rien de plus joli ? Cherchez dans l'église le tombeau de Clément XIII (Rezzonico) de Canova. La piété du pape, la douleur des lions, la beauté du génie colossal, la simplicité de la figure de la Religion méritent tous vos regards. Peut-être Canova n'avait-il pas l'âme assez sombre et assez forte pour inventer la tête de la Religion catholique ; peut-être aussi les formes élégantes, et surtout la pose du génie colossal, rappellent-

elles un peu la fatuité moderne. J'aime mieux les anges en demi-relief du tombeau des trois derniers Stuarts ; ce sont bien là ces génies bienfaisans, gracieux intermédiaires entre un pouvoir inexorable non moins qu'immense, et un être aussi faible que l'homme.

Près le tombeau des Stuarts se trouve la porte de l'escalier qui conduit sur les combles de Saint-Pierre. Montez, vous vous trouverez sur la place publique d'une petite ville. On parvient à la croix par un escalier qui rampe entre les deux calottes de la coupole. La vue que l'on a de l'intérieur de l'église au-dessous de soi, est à faire frémir.

En revenant vers la façade, derrière les statues colossales, on aperçoit dans le lointain la montagne d'Albano. Après cette vue si belle, descendez dans les souterrains, vous y trouverez le tombeau de l'infâme Alexandre VI, le seul homme qu'on ait pu croire une incarnation du diable.

En sortant de Saint-Pierre, voyez l'architecture du mur extérieur de l'église, au couchant, derrière la sacristie. Après quoi passez à un objet absolument différent, allez aux jardins Borghèse ou à la Villa Lante. Faute de cette méthode, vous vous fatiguerez étonnamment et arriverez plus vite au *dégoût de l'admiration*. C'est le seul sentiment que le voyageur ait à redouter ici.

autant de femmes remarquables, du moins à mes yeux. Mots spirituels et fins de M. le cardinal Spina. Quand on y réfléchit, on trouve, aux reparties de ce *porporato*, la profondeur du génie de Mirabeau. M. le cardinal de Gregorio a plus de verve que nos hommes les plus aimables et autant d'esprit; il est fils de Charles III (*Carlos tercero*, cet homme singulier qui a tout fait en Espagne).

Les gens d'esprit à Rome ont du *brio*, ce que je n'ai observé qu'une seule fois chez un homme né à Paris. On voit que les hommes supérieurs de ce pays-ci méprisent l'affectation; ils diraient volontiers : « *Je suis comme moi, tant mieux pour* » *vous.* » Le bon cardinal Hœfelin, malgré ses quatre-vingt-douze ans, est toujours dans le monde, occupé, comme Fontenelle, à adresser des choses fines aux jeunes femmes. J'aime le caractère ferme et vif de M. le cardinal Cavalchini, l'ancien gouverneur de Rome.

La conversation de ces hommes décidés est toujours singulière, pourvu qu'ils aient reçu assez d'éducation pour savoir rendre leurs idées. Les cardinaux ont à peu près le costume de Bartholo dans le *Barbier* de Rossini, un habit noir, avec des passe-poils rouges et des bas rouges. Ils parlent beaucoup de Rossini, et ils parlent toujours aux plus jolies femmes, mesdames Dodwell, Sorlofra, Martinetti, Bonacorsi. Madame Dodwell est une

jeune Romaine d'une famille française, les *Giraud* (prononcez Gira-o); cette charmante tête offre la perfection du *joli* italien. Giacomo della Porta copiait la beauté d'après des têtes comme celle de madame la princesse Bonacorsi, pour laquelle on se brûle la cervelle. Madame la duchesse Lante, qui a été la plus jolie femme de son temps, rappelle aujourd'hui, par les grâces de son esprit, ces femmes célèbres du dix-huitième siècle, chez lesquelles Montesquieu, Voltaire et Fontenelle aimaient à se rencontrer.

M. de La*** est l'homme aimable par excellence : gai, de bon goût, il représente sa nation telle qu'elle était autrefois. M. d'Italinski, envoyé de Russie, est un philosophe de l'école du grand Frédéric; beaucoup d'esprit et de science, encore plus de simplicité, c'est un sage, comme le milord-maréchal de J.-J. Rousseau. On lui a donné des secrétaires de légation qui voient tout ce qui se passe en Italie, et dont l'esprit brillant rappelle la manière d'être des hommes les plus aimables du siècle de Louis XV. — Histoire du conclave de Léon XII nommé par le cardinal Severoli.

Je n'oublierai de la vie les momens heureux que je dois à l'esprit vif et pittoresque de M. le comte K****; mais, hélas! je crains de nuire aux gens en les nommant dans un livre peu *grave* qui va droit son chemin, sans s'incliner

devant aucun préjugé, qu'il soit à *gauche* ou à *droite*.

On n'est pas plus aimable à rencontrer que M. de Funchal, ambassadeur de Portugal. C'est un esprit singulier qui chasse l'ennui d'un salon même diplomatique (où l'on ne peut parler de tout ce qui fait ailleurs le sujet habituel de la conversation). Au reste, rien de moins diplomatique que les soirées des ambassadeurs à Rome: excepté dans le groupe où se trouve l'ambassadeur, on parle de nouvelles comme chez Cracas.

Où trouver en Europe une réunion comparable à celle dont je viens de nommer quelques acteurs? Chaque soir on rencontre les mêmes personnes dans un salon différent.

Les glaces sont excellentes; les murs garnis de huit ou dix tableaux des grands maîtres. Le *brio* qu'il y a dans la conversation dispose à goûter leur mérite. Pour être poli envers le souverain, on dit, dans l'occasion, quelques mots en faveur de Dieu.

Les vexations éprouvées pour nos passe-ports, à Modène et ailleurs, nous avaient donné les préventions les plus injustes. Les voyageurs trouvent chez M. d'Appony des manières franches et fort polies; on croirait parler à un jeune colonel hongrois. Depuis la lutte établie entre l'aristocratie de la naissance et celle de l'argent, je ne connais pas en Europe de salons pré-

férables à ceux de Rome; il est impossible que cent indifférens réunis se donnent réciproquement plus de plaisir; n'est-ce pas la perfection de la société?

En France, nous marchons à la liberté; mais, en vérité, par un chemin bien ennuyeux. Nos salons sont plus collets-montés et plus sérieux que ceux d'Allemagne ou d'Italie. Je sais bien qu'on s'y présente pour avoir de l'avancement ou améliorer sa position dans son parti. Rien de pareil à Rome; chacun cherche à s'amuser, mais à deux conditions, sans se brouiller avec sa cour, et sans déplaire au pape. L'aimable comte Demidoff, qui s'est brouillé avec Léon XII, est allé s'établir à Florence.

J'ai eu le bonheur de recevoir cinq ou six invitations pour voir des tableaux précieux que l'on ne montre pas. Je me figure que ces chefs-d'œuvre ont été acquis d'une manière peu correcte, ou plutôt le propriétaire ne veut pas recevoir, dans sa chambre à coucher, vingt étrangers chaque semaine. Un Italien qui aime un tableau, l'accroche en face de son lit, pour le voir en s'éveillant, et son salon *reste sans ornement*. On veut ici des plaisirs réels, et le *paraître* n'est rien [1].

[1] Voir le Baron de Fœneste, curieux roman d'Agrippa d'Aubigné.

J'oubliais que ce soir j'ai été obligé de m'éloigner d'un groupe de jeunes femmes pour écouter un homme grave qui m'a fait toute l'histoire de Molinos, qui, avant d'aller en prison, fut sur le point d'être cardinal. L'histoire de Molinos est encore de mise à Rome; c'est comme à Paris le ministère de M. de Serres. Vous savez sans doute que Molinos était un Espagnol qui proposait aux dames d'aimer Dieu comme un amant bon enfant. Ce système fut transporté en France par l'aimable madame Guyon, l'amie de Fénélon. Si Madeleine et Marthe, les amies de Jésus-Christ, eussent vécu du temps de Louis XIV, elles eussent été envoyées à la Bastille. Bayle a fait un excellent article sur mademoiselle Bourignon. Par les soins de Molinos, plusieurs dames romaines aimaient Dieu comme mademoiselle Bourignon. Cet amour est admirablement peint dans les lettres de sainte Thérèse; on y trouve une sensibilité passionnée et pas d'affectation; c'est le contraire d'un poëme moderne.

Grotta-Ferrata, 21 *août*. — Hier soir on nous a fait peur de la fièvre. Au mois d'août, nous a-t-on dit, il faut habiter les délicieux coteaux d'Albano, qui s'élèvent comme une île volcanique vers l'extrémité méridionale de la campagne de Rome. Le jour on peut venir voir des

monumens à Rome, on peut même assister à des soirées; mais il faut éviter de se trouver exposé à l'air une heure avant et une heure après le coucher du soleil. Tout cela n'est peut-être qu'un préjugé; beaucoup de gens ont la fièvre, et sans doute elle est terrible; mais l'évite-t-on en quittant Rome? M. le chevalier d'Italinsky, envoyé de Russie, prétend que non; il a quatre-vingts ans et habite ce pays depuis douze ou quinze. La plupart des personnes aimables que nous avons entrevues hier soir habitent les collines sur lesquelles Frascati, Castel-Gondolfo, Grotta-Ferrata et Albano sont nichés, par exemple la jolie madame Dodwell. Un Français fort obligeant établi à Rome, nous a fait avoir une belle maison de campagne près du lac d'Albano. Nous l'avons louée pour deux mois à un prix fort modérée. A peine le marché fait, ce matin de bonne heure, nous sommes partis par un soleil incroyable, c'est la zone torride; le cocher refusait presque de marcher. Pas un brin d'herbe verte dans la campagne, tout est jaune et calciné.

Nous avons eu plus de peur que de mal : notre calèche allait si vite, que nous avons créé du vent. A peine arrivés à la montée de la colline, nous avons trouvé un petit *venticello* délicieux qui venait de la mer. Nous l'apercevons en même temps pas trop loin de nous sur la droite; elle

est du bleu le plus foncé; nous distinguons fort bien les voiles blanches des navires qui sillonnent cette mer d'azur.

Nous sommes tous amoureux de notre nouvelle habitation. Nous avons de grandes chambres superbes d'architecture, et proprement blanchies à la chaux tous les ans. Avant de me coucher j'ai passé une heure à considérer, à la lueur de ma lampe de cuivre au long pied, les bustes antiques qui sont dans ma chambre. Si ce n'était leur poids énorme, je les achèterais pour les emporter en France. Il y a un César magnifique.

22 *août.* — De ma fenêtre je pourrais jeter une pierre dans le lac de Castel-Gondolfo; et de l'autre côté, à travers les arbres, nous voyons la mer. La forêt qui s'étend d'ici à Frascati nous offre une promenade pittoresque, et toute la journée nous y avons trouvé une fraîcheur délicieuse. A chaque cent pas nous sommes surpris par un site qui rappelle les paysages du *Guaspre*. Pour tout dire, en un mot, ceci est comparable aux rives du lac de Como, mais d'un genre de beauté bien plus sombre et majestueux.

Quelques personnages prudens ont voulu nous faire peur des brigands, mais un homme d'esprit (M. le cardinal Benvenuti) les a supprimés. Le quartier-général de ces messieurs était à Frosi-

none, pas fort loin d'ici, et l'on peut y aller par les bois sans paraître dans la plaine. Se faire brigand dans ce pays, s'appelle *prendre le bois* (*prendere la macchia*); être brigand, *esser alla macchia*. Le gouvernement traite assez souvent avec ces gens-là et puis leur manque de parole. Ce pays pourrait être civilisé en dix-huit mois par un général français ou anglais, et ensuite il serait aussi estimable que peu curieux, quelque chose dans le genre de New-Yorck.

Je désire, comme honnête homme, surtout quand je suis en butte aux vexations des polices italiennes, que toute la terre obtienne le gouvernement légal de New-Yorck; mais, dans ce pays si moral, en peu de mois l'ennui mettrait fin à mon existence.

En 1823 je fus à Naples avec un homme de bon sens, qui passait son temps à avoir peur qu'on ne lui volât dix-huit chemises qu'il avait dans sa valise. Nous nous sommes affranchis de ces tristes sensations; nous avons fort peu d'argent et des montres de 36 francs; nous ne fermons rien à clef. Ces précautions sont toujours de mise dans les pays sauvages. En Angleterre on nous estimait d'après la beauté de la montre et des bijoux d'or déposés sur le *somno*. Les *souverains* qui paraissaient dans notre bourse augmentaient évidemment notre considération. C'est que dans

les pays aristocratiques il faut montrer la richesse, et la cacher ici. C'est par l'oubli de ces précautions qu'un grand nombre d'Anglais se font voler en Italie. Quelquefois, comme ce beau jeune homme tué près de Naples avec sa femme, ils se piquent d'honneur contre les brigands, et font feu avec des pistolets de poche sur quatre ou cinq voleurs bien armés.

Le génie anglais est de *lutter contre les obstacles*. Nous, Français, qui n'avons pas ce mérite, sommes convenus de rire des petits vols au lieu de faire une scène dans les auberges. On ne vient qu'une fois en Italie; il faut faire le sacrifice de vingt-cinq louis, s'attendre à vingt-cinq petits vols et ne jamais se mettre en colère. *Ride si sapis*. Cette admirable idée est de Frédéric.

23 *août*. — Nous avons traversé la forêt de Castel-Gondolfo à Frascati, par de petits chemins délicieux, et sommes allés voir les *ville Bracciano*, *Conti*, *Mondragone* qui tombent en ruines, *Taverna*, *Ruffinella*, et enfin la villa *Aldobrandini*, la plus charmante de toutes. Nous avons fait cent fois le péché d'envie. Les grands seigneurs qui firent construire ces belles maisons et ces jardins ont obtenu la plus belle union des beautés de l'architecture et de celles des arbres.

La campagne de Rome est jaune, la verdure

a tout-à-fait disparu. Il n'y a de vert que les pins et les chênes-verts. Ces arbres sont bien sérieux; nos yeux regrettent les souvenirs de Richemont et de Hagley-Park. Ah! si les Anglais avaient eu un *Palladio*, que n'eût pas fait dans le genre des *ville* cette nation si riche et si aristocratique! A mon âge, je ne puis encore me défendre d'un premier mouvement de respect pour un vieillard qui habite un beau palais.

Figurez-vous la villa Aldobrandini, au lieu de la maison carrée de Hagley (près Birmingham).

24 *août*. — Nous nous sommes trouvés ce matin une certaine disposition à recevoir des idées par des figures bien peintes, plutôt que par des mots alignés dans une ligne. Nous sommes allés à Rome, au palais Borghèse. Notre début, vraiment noble, a été de donner un scudo (5 francs 38 cent.) au custode; nous étions six [1]. Nous l'avons prié de nous mettre vis-à-vis la *Descente de croix*, tableau célèbre de la seconde manière de Raphaël, avant qu'il eût vu Rome et Michel-

[1] Une personne seule donne 2 francs, et, si elle porte un titre, 10 francs. Voilà le mécanisme de l'effet du *titre* sur le Romain. Il ne se croit nullement honoré par la présence de l'homme titré, en cela le contraire du calico français, qui vous méprise si vous payez comptant ce que vous prenez chez lui.

Ange. Nous avons vu la chasse de Diane du Dominiquin, la Sybille de Cumes, du même; les portraits de César Borgia et d'un cardinal, attribués à Raphaël; l'Amour divin et l'Amour profane du Titien; un portrait de Raphaël, par Timoteo d'Urbin; un portrait de la *Fornarina*, par Jules Romain. David a laissé vingt tableaux; et Raphaël, mort à trente-sept ans, trois cents. C'est que le dessin n'est qu'une science exacte fort accessible à la patience. Les personnages de la Descente de croix étaient un peu plus difficiles à créer que ceux de *Léonidas*. Ils ont l'âme noble et tendre. Or, que pensez-vous de l'*âme* du père des Horaces? Le style de la Descente de croix de Raphaël est dur et sec; il y a de la petitesse dans la manière, c'est l'opposé du Corrège; on y trouve même une grosse faute de dessin. Le custode du palais Borghèse, touché de notre générosité, voulait à toute force nous montrer le reste de sa collection; nous nous sommes enfuis. Nous étions, cinq minutes après, au palais Doria, dans le Corso, où nous avons vu le plus beau Claude Lorrain qui soit sur le continent (c'est le Moulin); un tableau du Garofolo, le pont Lucano sur le chemin de Tivoli, et beaucoup d'autres paysages de Gaspard Duguet Poussin, dit le *Guaspre*; le portrait de Machiavel, par André del Sarto; six paysages demi-circulaires d'Anni-

bal Carrache, qui y a représenté les époques les plus remarquables de la vie de la Madone, la fuite en Égypte, la visitation, la naissance de Jésus, l'assomption, etc.; le portrait d'Innocent X, par Vélasquez, qui paraît singulier parmi de si belles choses, et une grande Madone de Sasso-Ferrato. Nous étions fatigués d'admirer : nous sommes allés le soir à la jolie soirée de madame M....., et nous venons de rentrer chez nous, à Grotta-Ferrata, comme une heure sonnait. Il n'y a plus de brigands depuis deux ans; cependant le cocher mourait de peur évidemment, ce qui ne rassurait pas nos compagnes de voyage.

Grotta-Ferrata, *le 25 août.* — Excepté dans les jours de vive émotion, où l'imagination est créatrice, et donne des sensations même à propos d'un ouvrage médiocre, mes amis ne regardent un tableau qu'autant qu'il est attribué à l'un des vingt-neuf peintres dont voici les noms :

École de Florence.

Michel-Ange.	Le Frate.
Léonard de Vinci.	André del Sarto.

École romaine.

Raphaël.	Perrugin.
Jules Romain.	Michel-Ange et Polydore de Carravage.
Le Poussin.	
Le Lorrain.	Le Garofolo.

École lombarde.

Luini.
Le Corrège.
Le Parmigianino.

École de Venise.

Giorgion.
Le Titien.
Paul Véronèse.
Le Tintoret.
Les deux Palma.
Sébastien del Piombo.

École de Bologne.

Les trois Carraches.
Le Guide.
Le Dominiquin.
Le Guerchin.
Cantarini ou le Pesarèse.
Francia.

La plupart des tableaux de la galerie Borghèse ont été achetés directement des peintres ou des personnes qui les avaient eus de ceux-ci. C'est un des lieux du monde où l'on peut étudier avec le plus de sécurité le *style* d'un maître.

26 *août.* — Nous sommes retournés à Rome. Nous avons débuté par l'académie de Saint-Luc, où nous avons vénéré le crâne véritable du divin Raphaël. Il indique que Raphaël était de bien petite taille. Je serais ridicule si j'avouais l'attendrissement dont je me suis senti pénétré. Je me répétais à demi-voix :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et morlente mori.

Un goût sévère peut blâmer le marivaudage de cette pensée; mais j'aime ces vers depuis si longtemps, que les répéter ajoute à mon émotion. On voit ici trois portraits de Raphaël faits par lui-même, et où il n'a eu garde de se donner ce petit air précieux d'un *jeune duc modeste* qu'on lui connaît à Paris, grâce à M. Quatremère.

En sortant de l'académie de Saint-Luc, nous sommes allés à San-Gregorio, à cause des deux martyres de Saint-André, fresques admirables du Guide et du Dominiquin. Situation tranquille et heureuse de cette petite église. Ceci rappelle à Frédéric *la Vie tranquille*, roman d'Auguste La Fontaine.

J'aime bien mieux les fresques que les tableaux à l'huile; mais les fresques sont invisibles pendant deux mois aux yeux qui arrivent de Paris. Nos compagnes de voyage regrettaient des tableaux à l'huile. D'excellens petits chevaux, méchans et maigres à faire peur, ont parcouru au galop tout l'intervalle qui nous séparait du Vatican. Là, au troisième étage du portique de la cour de Saint-Damase, dans une grande chambre dont les murs nus sont recouverts d'une teinte de vert tendre, nous avons trouvé la Transfiguration et la Communion de saint Jérôme, cent fois mieux placées en vérité que jamais elles ne le furent en France.

Comme on ne peut pas excommunier le pape, Pie VII s'est bien gardé de restituer aux couvens leurs biens et leurs tableaux. Il a réuni dans ce petit musée une cinquantaine d'ouvrages excellens. Le Crucifiement de saint Pierre du Guide, plusieurs tableaux de Raphaël et du Perrugin. J'ai remarqué de ce dernier maître un saint Louis, roi de France, qui a la mine d'un jeune diacre contrit; ce n'était pas la physionomie de cet homme sublime, qui eût été le meilleur disciple de Socrate. Mais, enfin, dans ce tableau est bien sensible la lumière *dorée* (comme si elle passait à travers un nuage au coucher du soleil), par laquelle ce peintre éclaire ses ouvrages, et qui en fait le *ton général.*

Le ton général du Guide est *argentin;* celui de Simon de Pesaro cendré, etc., etc. On remarque, dans la *Vierge au Donataire* de Raphaël, une faute de dessin épouvantable dans le bras de la figure de saint Jean, maigre à faire peur. Si je ne craignais de choquer les gens moraux, j'avouerais que j'ai toujours pensé, sans le dire, qu'une femme appartient réellement à l'homme qui l'aime le mieux. J'étendrais volontiers ce blasphème aux tableaux. A Paris nous en étions si peu amoureux, que nous parlions de notre amour d'une façon presque officielle, comme un mari.

Cinq heures ont sonné, mes amis sont allés dîner chez un ambassadeur; je suis descendu seul dans Saint-Pierre. Il y a justement un grand banc de bois à dossier vis-à-vis le tombeau des Stuarts (par Canova), où se trouvent ces deux anges si jolis. De là j'ai vu venir la nuit dans ce temple auguste. A la chute du jour sa physionomie change de quart d'heure en quart d'heure. Peu à peu tous les fidèles sont sortis; j'ai entendu les derniers bruits, et ensuite les pas retentissans des porte-clefs fermant successivement toutes les portes avec un tapage qui faisait tressaillir. Enfin, l'un d'eux est venu m'avertir qu'il n'y avait plus que moi dans l'église. J'étais sur le point de céder à la tentation de m'y cacher et d'y passer la nuit; si j'avais eu un morceau de pain et un manteau, je n'y aurais pas manqué. J'ai donné 2 paules au porte-clef, ce qui m'assure une immense considération pour l'avenir.

Voilà une journée telle qu'aucun autre pays de la terre ne peut la fournir. J'ai fait, à l'*Armelino*, dans le Cours, un dîner magnifique qui m'a coûté 3 fr. (56 baïoques). M. *Mercadante* était assis vis-à-vis de moi; tout le monde parlait avec étonnement d'un courrier du commerce, qui, traversant hier la forêt de Viterbe, a tué deux voleurs et pris le troisième. Ce courrier était Français, ce qui m'a fait plaisir. Après quoi, joli

concert chez madame L***; la musique y était médiocre, mais on la sentait avec passion. Quels yeux divins que ceux de madame C***, écoutant un certain air bouffe de Paisiello (l'air du *Pédant* dans la *Scuffiara*, chanté avec verve par un amateur)! Nous rentrons à Grotta-Ferrata à deux heures; nous n'avons plus peur.

27 *août.* — Ce qu'il y a de plus beau en musique, c'est incontestablement un récitatif dit avec la méthode de madame Grassini et l'âme de madame Pasta. Les *points d'orgue*, et autres ornemens qu'invente l'âme émue du chanteur, peignent admirablement (ou, pour dire vrai, *reproduisent dans votre âme*) ces petits momens de repos délicieux que l'on rencontre dans les vraies passions. Pendant ces courts instans, l'âme de l'être passionné *se détaille les plaisirs* ou *les peines* que vient de lui montrer le pas en avant fait par son esprit. Ceci, expliqué en dix pages élégantes, serait *compris de tous et augmenterait la masse de science qui permet aux sots d'être pédans.* J'en aurais le talent que je ne le ferais pas. Je ne désire être compris que des gens nés pour la musique; je voudrais pouvoir écrire dans une langue sacrée.

Les arts sont un privilége, et chèrement acheté! Par combien de malheurs, par combien de

sottises, par combien de journées de profonde mélancolie! Je remarquais au concert d'hier soir quelques-unes des plus jolies femmes de Rome. La beauté romaine, pleine d'âme et de feu, me rappelle Bologne; il y a ici de plus longs momens d'indifférence ou de tristesse.

On aperçoit l'effet du grand monde. Ces dames ont un peu de l'indifférence d'une duchesse de l'ancien régime [1]; mais leur vivacité les emporte; elles changent souvent de place, s'agitent beaucoup dans un salon, elles n'en sont que plus belles. Tant de mouvemens dérangeraient à Paris une jolie robe de victorine.

28 *août*. — La plus belle forêt du monde est celle de la *Riccia*. De grands rochers nus couleur de bistre percent au milieu de la plus belle verdure et des accidens de feuillage les plus pittoresques. On voit bien, à l'étonnante vigueur de la végétation, que la montagne d'Albano est un ancien volcan. Malgré la chaleur accablante partout ailleurs et la crainte des serpens, nous avons erré toute

[1] Voir la Galerie des Dames françaises, Londres (Paris) 1790, in-8°., de 207 pages, contenant 58 portraits du temps. Le peintre est ridicule, mais il y a de la ressemblance. M. le docteur Wuillermé donne une explication singulière de la mauvaise santé des grandes dames en 1789.

la journée à deux lieues environ de la *Riccia*. Nous avons commencé nos courses par revoir pour la cinquième fois les fresques du Dominiquin au couvent de Saint-Nil. Ce saint Nil, moine grec, fut en son temps un homme du plus grand courage et tout-à-fait supérieur. Il a trouvé un peintre digne de lui. Ce que j'ai raconté de son histoire à nos compagnes de voyage, a doublé l'effet de la fresque du Dominiquin. Je m'en suis profondément affligé avec ces dames. Elles sont loin encore d'aimer et de comprendre la peinture. Le sujet ne fait rien au mérite du peintre; c'est un peu comme les paroles d'un *libretto* pour la musique. Tout le monde s'est moqué de cette idée, même le sage Frédéric.

29 *août*. — On a beaucoup parlé peinture hier soir chez madame la duchesse de D*****. Il y avait sur le piano un magnifique portrait de César Borgia, par Giorgion [1], qu'elle voulait acheter. Un homme, remarquable par le feu de son es-

[1] M. le comte Borgia, de Milan, après avoir fait la guerre du temps de Napoléon avec une bravoure digne de ses aïeux, protège les arts pendant la paix; il vient de faire exécuter par Palaggi une fort bonne copie de ce portrait. L'original appartient au célèbre graveur Longhi, le maître des Anderloni et des Garavaglia, dont je vous conseille d'acheter les gravures.

prit, a en quelque sorte improvisé sans projet; il parlait des arts, et, comme il voyait son succès dans les yeux des auditeurs, il a réellement été touchant. Ce matin, la partie de notre petite caravane, qui possède le pouvoir exécutif, a décidé qu'au lieu d'aller chercher de la fraîcheur dans la grotte de Neptune à Tivoli, comme le projet en avait été arrêté, nous irions voir des tableaux. Cette fois on a demandé des fresques.

Nous avons débuté par l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi; c'est, ce me semble, la plus *intelligible* des fresques. Comme nous étions fort près du *saint Sébastien*, fresque du Dominiquin, à l'église de Sainte-Marie des Anges, nous y sommes entrés. L'architecture de Michel-Ange est si belle, qu'il ne s'est point trouvé d'attention de reste pour le pauvre saint Sébastien, un peu terne dans sa couleur et un peu portefaix dans sa forme. Nous sommes allés rapidement (sans faire arrêter la calèche et sans céder à aucune tentation) à Saint-André *della Valle*; le saint Jean du Dominiquin a été compris, ensuite les trois autres évangélistes. L'air si noble, tempéré par une timidité charmante, des figures de femmes qu'il a peintes au-dessus du grand autel, a produit tout l'effet possible, et un si grand effet, que l'on est allé sur-le-champ à la galerie Borghèse où nous n'avons regardé que la chasse de

Diane du Dominiquin. La jeune nymphe, qui se baigne sur le premier plan, et qui peut-être louche un peu, a séduit tous les cœurs. Nous avons passé fièrement les yeux baissés devant les autres tableaux. Enfin, on est arrivé à la *Farnesina*.

Là sont les fresques les plus belles peut-être de Raphaël, et certainement les plus faciles à comprendre: les sujets sont pris dans l'histoire de Psyché et de l'Amour, jadis mise en français par La Fontaine. Après une demi-heure passée en silence à regarder, on s'est souvenu qu'hier soir on fit plusieurs allusions à la vie de Raphaël. A Rome, Raphaël est comme autrefois Hercule dans la Grèce héroïque; tout ce qui a été fait de grand et de noble dans la peinture on l'attribue à ce héros. Sa vie elle-même, dont les événemens sont si simples, devient obscure et fabuleuse, tant elle est chargée de miracles par l'admiration de la postérité. Nous parcourions doucement le joli jardin de la Farnesina, sur la rive du Tibre; ses orangers sont chargés de fruits. L'un de nous a raconté la vie de Raphaël, ce qui a semblé augmenter l'effet de ses ouvrages.

Né le vendredi saint, 1483, il mourut à pareil jour, en 1520, à l'âge de trente-sept ans.

Le hasard, juste une fois, sembla rassembler tous les genres de bonheur dans cette vie si courte. Il eut la grâce et la retenue aimable d'un courtisan

sans en avoir la fausseté ni même la prudence. Réellement simple comme Mozart, une fois hors de la vue d'un homme puissant, il ne songeait plus à lui. Il rêvait à la beauté ou à ses amours. Son oncle *Bramante*, le fameux architecte, se chargea toujours d'intriguer pour lui. Sa mort à trente-sept ans est un des plus grands malheurs qui soient arrivés à la pauvre espèce humaine.

Il était né à Urbin, petite ville pittoresque, située dans les montagnes entre Pesaro et Pérouse. Rien qu'à voir ce pays, on conçoit que les habitans doivent briller par l'esprit et la vivacité. Vers 1480, les beaux-arts y étaient à la mode. Le premier maître de Raphaël fut son père, peintre médiocre, sans doute, mais non pas *affecté* (voir un tableau de Jean Sanzio, au musée de Brera à Milan). Le peintre non affecté étudie la nature, et la rend comme il peut. Le peintre maniéré enseigne à son malheureux élève certaines *recettes* pour faire un bras, une jambe, etc. Voir les tableaux des grands peintres loués par Diderot, les Vanloo, les Fragonard, etc. Raphaël, encore enfant, acquit de nouvelles idées en voyant les ouvrages de Carnevale, peintre moins médiocre que son père[1]. Il alla

[1] Les curieux peuvent chercher la vie de Raphaël par l'anonyme, 150 pages in-4°. Le Florentin Vasari est ennemi de Raphaël et partisan de Michel-Ange.

à Pérouse travailler dans la boutique de Pierre Vannucci, que nous appelons le *Perrugin*. Bientôt il fut en état de faire des tableaux absolument semblables à ceux de son maître, si ce n'est que ses airs de tête sont moins bourgeois. Ses figures de femme sont déjà plus belles, leur physionomie annonce un caractère noble *sans être sec*. C'est à Milan, au musée de Brera, que se trouve l'un des chefs-d'œuvre de la jeunesse de Raphaël, le *Mariage de la Vierge*, gravé par le célèbre Longhi. L'âme tendre, généreuse, pleine de grâces du jeune peintre, commence à se faire jour à travers le profond respect qu'il sent encore pour les préceptes de son maître. On voyait avant la révolution, chez M. le duc d'Orléans, un Christ portant sa croix et marchant au supplice, charmant petit tableau absolument du même caractère, c'était comme un bas-relief. Raphaël eut toujours horreur des compositions *chaudes*, si chéries de Diderot et autres gens de lettres; cette âme sublime avait senti que ce n'est qu'à son corps défendant que la peinture doit représenter les points extrêmes des passions.

Le *Pinturicchio*, peintre célèbre par les ouvrages qu'il avait faits à Rome avant la naissance de Raphaël, prit ce jeune homme avec lui pour l'aider dans les fresques de la sacristie de Sienne. Ce qui est incroyable, c'est qu'il n'en fut pas ja-

loux, et ne lui joua aucun mauvais tour. Bien des personnes pensent que la peinture n'avait rien produit jusqu'alors d'aussi agréable que les grandes fresques de cette sacristie ou bibliothéque. Raphaël ne fut pas seulement l'aide du Pinturicchio. A peine âgé de vingt ans, il se chargea des esquisses et des *cartons* de la presque totalité de ces fresques charmantes, et qui semblent peintes d'hier, tant les teintes ont conservé de fraîcheur. Ces immenses tableaux représentent les diverses aventures d'Énéas Silvius Piccolomini, savant célèbre, qui devint pape sous le nom de Pie II, et régna six ans.

Il me semble que l'on peut attribuer à Raphaël plusieurs des têtes admirables que l'on voit dans cette sacristie. Au lieu de cet air *dévot*, *égoïste* et *triste* que l'on trouve ordinairement dans les têtes peintes, vers 1503, dans l'État Romain et la Toscane, quelques-uns des personnages des fresques de Sienne annoncent un caractère pieux, tendre et un peu mélancolique, qui fait désirer de devenir leur ami. Si ces gens-là avaient plus de force d'âme, ils s'élèveraient à la *générosité*.

En 1504, Raphaël quitta Sienne pour Florence; il y rencontra un des génies de la peinture, fra Bartolommeo *della Porta*; ce moine montra à son jeune ami *le clair-obscur*, et Raphaël lui enseigna *la perspective*.

En 1505, nous trouvons Raphaël à Pérouse, où il peint la chapelle de Saint-Sévère. La déposition de croix que nous avons vue au palais Borghèse est de ce temps. Raphaël retourna ensuite à Florence, d'où il partit pour Rome, en 1508. Les ouvrages qu'il a faits, de 1504 à 1508, sont de sa seconde manière : par exemple, la Madone avec Jésus enfant et saint Jean, au milieu d'un paysage orné de rochers, que l'on admire à la *tribune* de la galerie de Florence [1].

En 1508, Raphaël, âgé de vingt-cinq ans, arriva à Rome; jugez des transports que la vue de la ville éternelle dut faire naître dans cette âme tendre, généreuse et si amoureuse du beau ! La nouveauté de ses idées, et son extrême douceur, excitèrent l'admiration du terrible Jules II, avec lequel, grâce au Bramante, il se trouva d'abord en re-

[1] J'ai énoncé un peu sèchement toutes ces dates, parce que l'on a publié quarante volumes peut-être sur cette époque de la vie de Raphaël. On a voulu embrouiller tout ceci. En général, ces fatras sont écrits par des partisans de Michel-Ange, grands ennemis de Raphaël. C'est ici surtout qu'il ne faut croire que ce que l'on a vérifié sur les ouvrages de ce grand peintre. Un religieux de ma connaissance est allé s'établir à Urbin. Après trois ou quatre ans de travaux, il nous donnera une vie de Raphaël en trois volumes. Voilà la littérature consciencieuse que l'on rencontre souvent en Italie. Ici le plaisir est de travailler et non d'obtenir une récompense.

lation. Ainsi, comme Canova, ce grand homme n'eut aucun besoin de l'intrigue. A cette époque, la seule passion que nous trouvions chez Raphaël, est celle de l'antique. On le chargea de peindre les *stanze* du Vatican; en peu de mois il fut regardé, par Rome entière, comme le plus grand peintre qui eût jamais existé. Pour une fois, la mode se trouva d'accord avec la vérité. Raphaël devint l'ami de tous les gens d'esprit de son temps, parmi lesquels se trouve un grand homme, l'*Arioste*, et l'écrivain qui à lui seul forme l'opposition du siècle de Léon X, l'*Arétin*. Pendant que Raphaël peignait les *stanze*, Jules II appela Michel-Ange auprès de lui.

Les partisans de ce dernier furent les seuls ennemis de Raphaël, mais Raphaël ne fut point le leur. On ne voit pas qu'il ait jamais haï personne, il était trop occupé de ses amours et de ses travaux. Quant à Michel-Ange, il ne comprenait guère le génie de son rival; il disait que ce *jeune homme était un exemple de ce que peut faire l'étude*. C'est Corneille parlant de Racine. Raphaël fut toujours plein de respect pour l'homme étonnant que les intrigues de la cour de Rome lui donnaient pour rival. Michel-Ange, dont l'âme n'était pas aussi pure, faisait des dessins fort savans, sur lesquels il faisait appliquer des couleurs par fra Sébastien del Piombo, élève du Giorgion.

On rencontre dans les galeries quelques tableaux créés ainsi; ils montrent les corps et non les âmes; chaque personnage a un peu l'air de ne s'occuper que de lui seul. Il y a quelque chose de David et rien de Mozart. Raphaël dut aux efforts de ses ennemis une extrême activité qui sembla l'abandonner vers la fin de sa carrière, quand Michel-Ange, un peu brouillé avec Léon X, passa plusieurs années à Florence sans rien faire.

Je vous ai fait voir la maison de Raphaël dans la rue qui mène à Saint-Pierre; c'est là qu'il rendit le dernier soupir en 1520, douze ans après son arrivée à Rome. Nous avons remarqué au palais Barberini, et dans la dernière salle de la galerie Borghèse, des portraits de la Fornarina, qui fut l'occasion de sa mort. Un autre portrait attribué à Raphaël fait l'un des ornemens de la *tribune* de la galerie de Florence. On voit dans cette tête un grand caractère, c'est-à-dire beaucoup de franchise, le dédain de toute ruse, et même cette férocité que l'on rencontre dans le quartier de Trastevere. Cette tête est à mille lieues de l'affectation d'élégance, de mélancolie et de faiblesse physique que le dix-neuvième siècle voudrait trouver chez la maîtresse de Raphaël. Nous nous vengeons en l'appelant laide. Raphaël l'aima avec constance et passion.

Nous parlerons plus tard des trois grands ou-

vrages de Raphaël qui se trouvent au Vatican : les *Loges*, les *Stanze* et les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées à Arras d'après ses cartons ou dessins coloriés. Ces grands travaux m'embarrassent beaucoup; je ne puis me résoudre à n'en pas parler avec détails, et je tremble d'être long.

On rend compte de diverses façons de l'immense quantité d'ouvrages que Raphaël fit pour Jules II et Léon X. Vers 1512, tous les gens riches de Rome lui faisaient la cour pour avoir quelque chose de sa main. Un peu avant sa mort, Agostino Chigi, riche banquier, obtint qu'il peindrait les aventures de Psyché dans ce charmant petit palais sur les rives du Tibre, où nous sommes maintenant. Raphaël vécut au milieu du bruit des armes. Dans sa jeunesse, un tyran à la Machiavel régnait à Pérouse, et la bataille de Marignan est de 1515.

Grotta-Ferrata, 30 *août*. — On trouve dans ce moment une société charmante dans les palais qui occupent les plus jolis sites de la montagne de Frascati. Il nous arrive souvent de ne pas aller à Rome et de rester à la campagne.

Hier soir il y avait à la villa Aldobrandini un homme d'esprit qui arrive de Naples, M. Melchior Gioja.

«Pour la Calabre actuelle, nous a-t-il dit, ce

sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. »

M. Melchior Gioja nous a fait passer une soirée charmante. Il nous parlait de la Calabre, de Naples, de la Grèce : car la Calabre est aussi grecque que l'Épire. Les habitans ont le front grec, le mouvement des yeux, le nez grecs.

M. Perronti est chef de bataillon dans les troupes françaises. Sa bravoure est prouvée par cent combats ; il a commencé sa carrière par être condamné à mort en 1800 ; il ne se vante de rien que d'être esprit fort. De ses batailles, pas un mot ; mais outre qu'il sait par cœur le *Compère Mathieu*, la *Jeanne* de Voltaire, etc., dont il cite des fragmens, il a toujours quelque nouvelle raison qu'il vous explique, pour prouver que cinq minutes après la mort on est tout juste aussi avancé que cinq minutes avant de naître. Le sort a voulu que cet esprit fort se soit trouvé dernièrement à Naples le jour d'une des fêtes de saint Janvier. Par malheur, lui et plusieurs de ses amis se laissèrent entraîner dans la cathédrale de Naples, au milieu de cette foule immense de gueux qui disent des injures à saint Janvier, et l'appellent *faccia verde*, si son sang tarde à se liquéfier. A peine Perronti est-il près de la balustrade de fer qui sépare le public du miracle qu'il pleure, il se précipite à genoux, et enfin

se fait appliquer sur le front et sur la bouche, le reliquaire qui contient le précieux sang de saint Janvier. La cérémonie finie, il se cache dans un confessionnal. Le lendemain, honteux et confus, il répondait à tous les quolibets : *C'est plus fort que moi.* Ainsi sont les Italiens esprits forts; tous les souvenirs chéris de l'enfance, qui forment le caractère, sont liés aux cérémonies pompeuses de la religion catholique; on ne voit plus heureusement de ces francs athées du quinzième siècle, comme l'Arétin,

Che disse mal d'ognun fuor che di Dio,
Scusandosi col dir non lo conosco [1].

M. Gioja nous disait : Un des négocians les plus riches de Milan voyageait gaiement en poste avec un de ses amis; la galanterie avait beaucoup de part à leur entretien, et, le voyage resserrant les nœuds de l'amitié, « je ne manquerai pas, à mon arrivée à Milan, de vous présenter à ma maîtresse, » disait le négociant à son ami. On arrive à

[1] L'Arétin fut à lui seul le Courrier Français, le Figaro, etc., en un mot l'opposition tout entière du quinzième siècle. Il est singulier qu'il n'ait pas été assassiné vingt fois. Un siècle plus tard, lorsque l'influence de Charles-Quint eut tout avili en Italie, l'Arétin n'eût pas vécu six mois après avoir écrit. Il mourut en riant. On lui fit cette épitaphe, qui est un chef-d'œuvre de

Loretto. Quelle ne fut pas la surprise de Melchior Gioja quand il vit son ami tourner au sérieux tout à coup, dépenser vingt-deux napoléons d'or pour faire dire des messes pour le salut de sa maîtresse et pour sa *bonne mort* à lui, et emporter force chapelets! Il ne reprit sa gaieté que vingt lieues plus loin, vers Pesaro.

Je serais obligé de faire du style pour donner une idée de ce que nous éprouvions, malgré nous, en revenant à une heure du matin à travers les bois, de la villa Aldobrandini à Grotta-Ferrata. Je gâterais, en essayant de le peindre, ce divin mélange de volupté et d'ivresse morale; et, après tout, les habitans de l'Ile-de-France ne pourraient me comprendre. Le climat est ici le plus grand des artistes.

Jamais nous ne nous serions douté de ces sen-

style; la langue italienne, souvent obscure, est ici claire et limpide :

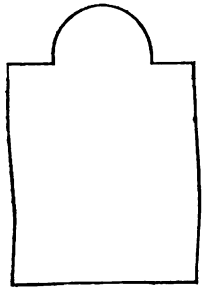
> Quì giace Aretin, poeta Tosco,
> Che disse mal d'ognun fuor che di Dio,
> Scusandosi col dir non lo conosco.

Pierre Arétin, né à Arezzo en 1491, mort en 1556, fut, comme on voit, le contemporain de tous les grands hommes de l'Italie. Les sots le calomnient, c'est le sort de l'opposition. Il a écrit des ouvrages fort indécens, mais moins dangereux, selon moi, que la Nouvelle Héloïse ou les sonnets de Pétrarque.

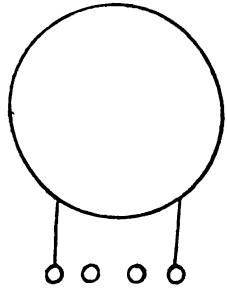
sations si nous avions vu l'Italie pendant l'hiver, ou seulement si nous fussions restés dans Rome.

1er. *septembre.* — Nous sommes allés voir ce matin l'église de l'*Anima*, la Navicella, Sainte-Praxède et Sainte-Agnès.

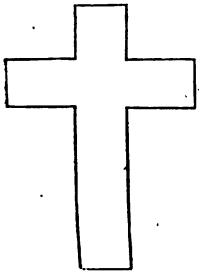
On peut se souvenir des églises de Rome, en les classant d'après leur forme. Il y en a quatre :



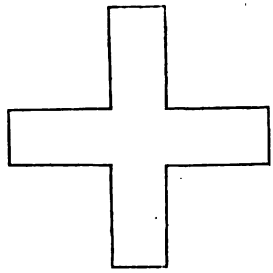
Basilique.



Panthéon.



Croix latine.



Croix grecque.

1°. La basilique, dont le plan général rappelle la forme d'une carte à jouer. Par exemple, Sainte-

Marie-Majeure; ordinairement le côté opposé à la porte d'entrée se termine en demi-cercle.

(Voir la petite basilique qu'on élève en ce moment vis-à-vis la Bibliothéque du Roi, à Paris).

La partie demi-circulaire opposée à la porte d'entrée est appelée *tribune* par les Italiens.

2°. La forme ronde, comme l'Assomption à Paris et le Panthéon à Rome.

3°. La croix latine, c'est la forme d'un crucifix couché par terre.

La partie de la croix qui commence à la porte d'entrée est beaucoup plus longue que les trois autres.

4°. La croix grecque. Dans cette forme d'église, les quatre parties de la croix sont de longueurs égales, comme Sainte-Agnès, place Navonne.

On compte, à Rome, huit basiliques :

Sainte-Marie-Majeure,
Saint-Paul hors des murs,
Saint-Jean-de-Latran,
Saint-Laurent hors des murs,
Saint-Sébastien,
Sainte-Marie in Trastevere,
Santa-Croce in Gerusalemme.

Saint-Pierre, quoique ayant la forme d'une croix latine, a conservé le nom de *basilique* qui indique la forme de l'église bâtie par Constantin et démolie sous Jules II.

12 septembre. — Notre passion pour la campagne et la forêt de la Riccia continue. Cependant nous sommes allés à Rome ce matin, le hasard nous a conduits aux *stanze* du Vatican. Aujourd'hui on comprenait Raphaël, on regardait ses ouvrages avec le degré de passion qui fait découvrir et sentir les détails, quelque enfumée que soit la peinture.

On peut prendre mesure d'habit à un homme dédaigneux et froid, comme Childe-Harod, qui, du haut de son orgueil, juge ses sensations et même son esprit dont il a beaucoup. Mais il n'est au pouvoir de personne de lui faire avoir du plaisir par les beaux-arts. Il faut que l'orgueil daigne se donner la peine d'être attentif : on ne peut pas faire avaler le plaisir comme une pilule; voilà ce que je pensais en style bas, sans le dire à mes amis.

Comme vous le savez, à son arrivée de Florence à Rome, en 1508, Raphaël reçut de Jules II l'ordre de peindre une muraille dans une des stanze du Vatican. D'autres peintres en grande renommée y travaillaient alors : c'étaient Pietro della Francesca, Bramantino de Milan, Luca di Cortona, Pietro della Gatta, et Pietro Perugino. Tous étaient plus âgés que Raphaël. On peut se figurer la haine et le mépris avec lesquels ils reçurent ce jeune homme si protégé.

Raphaël entreprit son tableau de *la dispute du*

Saint-Sacrement. Il avait à représenter une multitude de grands personnages, héros du christianisme, occupés à méditer on à disputer sur le mystère de la Trinité. On distingue aux coins d'un autel, sur lequel l'eucharistie est exposée, les quatre grands docteurs, Augustin, Grégoire, Jérôme et Ambroise. Viennent ensuite les théologiens célèbres, saint Thomas, saint Bonaventure, Scot. Plus loin, une foule de jeunes gens semble apprendre d'eux ce qu'il faut croire de ces mystères, sur lesquels se tromper est si dangereux. Dans la partie supérieure on aperçoit Jésus entre la Madone et saint Jean, et à ses côtés saint Pierre, saint Paul, saint Étienne, qui le premier mourut pour lui. Le Saint-Esprit paraît sous la forme d'une colombe; au plus haut du ciel on voit le Père Éternel entouré d'anges d'une beauté sublime [1].

On trouve bien des traces du Perrugin dans ce premier grand ouvrage de son élève. Au lieu de représenter l'or avec des couleurs, Raphaël, égaré par les idées de richesse qui dans l'esprit du vulgaire sont si voisines de celles de beauté, em-

[1] Vous aurez beaucoup plus vite du plaisir à Rome, si avant de quitter Paris vous avez lu les descriptions de ces fresques de Raphaël, en présence des gravures que Volpato en a données. Elles sont partout, et par exemple à la Bibliothéque du Roi.

ploya ici l'or lui-même pour les auréoles des saints et les rayons de la *gloire* de Dieu le Père. Cette *gloire* est dans le genre de celle de la fresque de Saint-Sévère. Dans quelques endroits le style est dur, mesquin, timide. Tout est traité avec ce soin extrême, que les nigauds appellent *sécheresse*, mais que beaucoup de personnes préfèrent aux *à peu près* rapides et vagues de la peinture moderne. Raphaël commença ce tableau par le côté droit; arrivé à gauche, on voit qu'il a déjà fait des progrès.

On croit que cette fresque fut finie en 1508. Jules II en fut tellement frappé, qu'il ordonna sur-le-champ, à des ouvriers maçons, de détruire à coups de marteau les fresques exécutées dans cette chambre par les peintres que nous avons nommés. Jules II voulut que toutes les peintures de ces salles fussent de Raphaël. On ne conserva que quelques ornemens du Sodome, et une voûte du Perrugin.

15 *septembre*. — L'aimable colonel Corner nous racontait ce soir, chez madame Lampugnani, qu'un jour, pendant que ses mules reposaient, il s'arrêta dans une auberge d'Espagne, et se mit à la fenêtre.

Un aveugle arriva, s'assit sur le banc devant l'auberge, accorda sa guitare, et puis se mit à jour négligemment. Une servante venait de

loin, portant un vase d'eau sur la tête. D'abord elle se mit à marcher en cadence, puis fit de petits sauts, et enfin, quand elle arriva près de l'aveugle, elle dansait tout-à-fait. Elle posa sa cruche, et se mit à danser de tout son cœur. Un garçon d'écurie, qui traversait la cour au loin, portant un bât de mule, laissa là son fardeau et se mit à danser. Enfin, en moins d'une demi-heure, treize Espagnols dansaient autour de l'aveugle. Ils s'occupaient fort peu les uns des autres. Il n'y avait pas vestige de galanterie, chacun avait l'air de danser pour son compte, et afin de se faire plaisir, comme on fume un cigare.

Les dames romaines se sont récriées sur la folie des Espagnols : se donner tant de peine pour rien ! « Il est certain, me disait M. Corner, qu'il y a dans notre caractère italien quelque chose de sombre et de tendre qui ne s'accommode point des mouvemens précipités. Cette nuance de délicatesse et de volupté douce manque tout-à-fait en Espagne, aussi la beauté y est-elle rare. Les Espagnoles n'ont de fort bien que la jambe et les jolis pieds qui leur servent à danser. C'est aussi ce qu'on peut louer le plus rarement chez nos femmes d'Italie. Ici tout mouvement, quand l'âme est rêveuse, semble un effort pénible. Il y a de beaux yeux en Espagne; mais ils sont durs, et

montrent plutôt l'énergie qu'il faut pour les grandes actions, que le feu sombre et voilé des passions tendres et profondes.

» L'Espagnol aime la musique qui fait danser; l'Italien la musique qui, en peignant les passions, redouble le feu de celle qui le dévore.

» Une ressemblance des deux peuples : c'est qu'une Espagnole, comme une Romaine, désire la même chose *six mois de suite*, ou n'est agitée par aucun désir, et s'ennuie. Une Française jeune porte dans ses volontés un feu et une pétulance qui étonnent et fatiguent l'âme plus prudente d'une Romaine. Mais ce feu de paille dure deux jours. Le caractère du tigre peint assez bien la volupté romaine, si l'on veut y joindre des momens de folie absolue. » — En effet, ai-je répondu, nous venons de rencontrer deux jeunes Romains avec leurs maîtresses et leurs familles, qui, montés sur une charrette, revenaient d'une partie de plaisir au mont *Testaccio*. Ils chantaient, gesticulaient, et étaient absolument fous, hommes et femmes; il n'y avait pas d'ivresse physique, mais jamais l'*ivresse morale* n'alla plus loin. Voir Casanova.

16 *septembre*. — Le matérialisme déplaît aux Italiens. L'*abstraction* est pénible pour leur esprit. Il leur faut une philosophie toute remplie

de terreur et d'amour, c'est-à-dire un Dieu pour premier moteur. La religion s'est sottement faite *ultrà* dans le Nord, elle marche au suicide. Qu'importe aux agens? N'ont-ils pas de bons carrosses? Tout cela n'est pas en Italie. Le promoteur le plus enthousiaste de la révolution de Naples était un prêtre. En ce pays, un pape habile peut ranimer le catholicisme pour plusieurs siècles.

L'Italien adore son Dieu par la même fibre qui lui fait idolâtrer sa maîtresse et aimer la musique. C'est que pour lui il entre beaucoup de crainte dans l'*amour*. L'essentiel, pour faire la conquête d'une Italienne, c'est d'avoir l'âme *exaltable*. L'esprit français, qui prouve du *sang-froid*, est un obstacle. C'est ce que l'aimable Paul ne veut pas comprendre. Il amuse beaucoup, mais ne séduit nullement; il est tout étonné de ne pas plaire à des femmes qu'il fait rire aux larmes.

18 *septembre*.—Après cinq ou six mois de séjour ici, nous entreprendrons de voir en détail chaque fresque des *stanze* de Raphaël au Vatican.

Maintenant nous traversons souvent ce sanctuaire de la peinture sublime. Nous jetons, en passant, un coup d'œil sur le tableau qui, *ce jour-là*, nous semble intéressant. Voici la liste des ouvrages faits par Raphaël dans ces salles obscures.

I.

Dans la salle de Constantin, les figures de la *Mansuétude* et de la *Justice*, peintes à l'huile sur le mur, et peut-être la tête de saint Urbain, pape. Après la mort de son maître, Jules Romain peignit à fresque la grande bataille de Constantin contre Maxence; le dessin seulement est de Raphaël. On attribue à ce grand homme le dessin des deux autres grandes fresques à droite et à gauche de la bataille. La figure de la *Mansuétude* a fait la conquête de nos compagnes de voyage dès le premier jour. Dans l'art de passionner une figure isolée, Raphaël ne connaît qu'un rival au monde, c'est *le Corrège*. *Fra Bartolomeo*, sait donner le sentiment de la vraie piété à un prophète isolé dans sa niche.

II.

Les quatre grandes fresques de la seconde salle sont de Raphaël.

1°. Héliodore chassé du temple;

2°. Le miracle de Bolsena, sur la fenêtre;

3°. Saint Léon arrête l'armée d'Attila, composition fort intelligible, qui ressemble un peu à un bas-relief. Nos dames trouvent qu'Attila a trop de grâces;

4°. Un ange délivre saint Pierre qui est en

prison. Ceci, en revanche, est un sujet que la seule peinture pouvait rendre.

III.

1°. La dispute du Saint-Sacrement, premier ouvrage de Raphaël au Vatican, 1508. Ce grand homme sait donner de la grâce même à des théologiens qui disputent. Que de génie ne fallait-il pas pour inventer cette grâce! c'est de la persuasion, de l'onction, de la candeur. Plusieurs têtes de jeunes évêques nous plaisent beaucoup. Quel dommage que Raphaël n'ait pas peint les tragédies de Shakespeare! disait-on hier.

2°. L'école d'Athènes, réunion idéale de tous les philosophes de l'antiquité. A droite, au coin, les portraits de Raphaël et du Perrugin, son maître. Il y a trois groupes principaux.

3°. Au plafond autour de la fenêtre et au-dessus, la *Prudence*, la *Force* et la *Tempérance*. La peinture n'a jamais rien exécuté de plus difficile. Il y a loin de là aux têtes de femmes du Titien et de Rubens; voir l'apothéose de Henri IV.

4°. Justinien et Grégoire IX aux deux côtés de la fenêtre. Nous avons remarqué les portraits de Jules II, de Léon X et de Paul III.

5°. Le *Mont Parnasse*. La tête d'Homère est inspirée. Celle de Sapho a choqué nos compagnes de voyage. Il y a trop de force et pas as-

sez de finesse et de mélancolie.. Un plafond de M. Ingres, au Louvre, rappelle un peu la manière de dessiner de Raphaël. C'est le contraire du *genre vaudeville*. Honneur à l'homme de courage qui ose lutter avec le genre français par excellence! Quand Raphaël ou Bethoven sont à la mode, le Parisien les adore, mais il ne les sent pas.

IV.

Cette salle fut peinte en 1517.

1°. L'incendie du *Borgo*. Dans les pensions de jeunes demoiselles à Paris, on fait dessiner la figure de femme qui est à droite. Elle porte un vase d'airain et appelle au secours. Nos compagnes de voyage l'ont reconnue avec le plus vif plaisir, et nous ne passons jamais ici sans nous arrêter devant cette fresque. Le Musée de Paris a de fort bonnes copies à l'huile de sept ou huit fresques des *stanze*. Quand le public aura-t-il la permission de les voir?

2°. La bataille d'Ostie, victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins; tout n'est pas de la main de Raphaël; beaux soldats, bien militaires;

3°. Le couronnement de Charlemagne, par saint Léon III;

4°. La justification de saint Léon III. La voûte de cette salle est du Perrugin.

Les soubassemens des *stanze* sont de Polydore

de Carravage, qui eut le bon esprit d'imiter les bas-reliefs de la colonne Trajane. C'est ce qui reste de plus *ressemblant* sur les Romains.

20 *septembre.* — Il faut absolument se faire une idée du mot style, autrement nous tomberions dans des périphrases infinies.

Le quai Voltaire est peuplé d'estampes qui représentent la *Madonna alla Seggiola* (que Waterloo a rendue au palais *Pitti*). Les amateurs distinguent deux gravures de ce tableau célèbre : l'une de Morghen, l'autre de M. Desnoyers. Il y a une certaine dissemblance entre ces estampes, c'est ce qui fait la différence des *styles* de ces deux artistes. Chacun a cherché d'une manière particulière l'imitation du même original.

Supposons le même sujet traité par plusieurs peintres, l'*Adoration des rois*, par exemple.

La force et la terreur marqueront le tableau de Michel-Ange. Les rois seront des hommes dignes de leur rang, et paraîtront sentir devant qui ils se prosternent.

Chez Raphaël, on songera moins à la puissance des rois; ils présenteront des formes plus distinguées, leurs âmes auront plus de noblesse et de générosité. Mais ils seront tous éclipsés par la céleste pureté de Marie et les regards de son fils. Cette action aura perdu sa teinte de férocité hé

braïque; le spectateur sentira confusément que Dieu est un tendre père.

Donnez le même sujet à Léonard de Vinci. La *noblesse* sera plus sensible que chez Raphaël lui-même; la force et la sensibilité brûlante ne viendront pas nous distraire; les petites âmes, qui ne peuvent pas s'élever jusqu'à la majesté naïve, seront charmées de l'*air noble* des rois. Le tableau, chargé de sombres demi-teintes, semblera respirer la mélancolie.

Il sera une fête pour l'œil charmé s'il est du Corrège. Mais aussi la divinité, la majesté, la noblesse ne saisiront pas le cœur dès le premier abord; les yeux ne pourront s'en détacher, l'âme sera heureuse, et c'est par ce chemin qu'elle arrivera à s'apercevoir de la présence du Sauveur des hommes.

Le *style* en peinture est la manière particulière à chacun de dire les mêmes choses. Chacun des grands peintres chercha les procédés qui pouvaient porter à l'âme cette *impression particulière* qui lui semblait le grand but de la peinture. Un choix de couleurs, une manière de les appliquer avec le pinceau, la distribution des ombres, certains accessoires, etc., *augmentent le style* d'un dessin. Tout le monde sent qu'une femme qui attend son amant ou son confesseur ne prend pas le même chapeau. Le vulgaire des artistes donne le nom de *style*, par excellence, au

style qui est à la mode. En 1810, quand on disait à Paris, cette figure a du *style*, on voulait dire cette figure ressemble à celles de David.

Chez le véritable artiste, un arbre sera d'un vert différent s'il ombrage le bain où Léda joue avec le cygne (délicieux tableau du Corrège, gravé par Porporati), ou si des assassins profitent de l'obscurité de la forêt pour égorger le voyageur (Martyre de saint Pierre l'inquisiteur, par le Titien, maintenant à Venise où le soleil le gâte.)

Vous sentirez le *style* de Raphaël quand vous reconnaîtrez la teinte particulière de son âme dans sa manière de rendre le *clair-obscur*, le *dessin*, la *couleur* (ce sont les trois grandes parties de la peinture).

23 *septembre*. — Je vois, avec une peine infinie, que je rebuterais mes amis si je voulais par force leur faire admirer les *stanze*. Au fond, telle enluminure de M. *Cammuccini* leur plaît davantage, et le *Déluge* de Girodet leur semble supérieur à Michel-Ange. Je me réfugie dans les explications historiques.

Pour bien comprendre la plupart des tableaux des grands maîtres, il faut se figurer l'atmosphère moral au milieu duquel vivaient Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, le Titien, le Corrège et tous les grands peintres qui ont paru avant l'école

de Bologne [1]. Eux-mêmes étaient imbus d'une foule de préjugés oubliés aujourd'hui, et qui régnaient avec force, surtout chez les vieillards riches et dévots qui leur commandaient des tableaux.

Un vieillard s'appelait *Jean-François-Louis*, il demandait au Corrège de lui faire un tableau représentant la Madone tenant le Sauveur dans ses bras, et il voulait voir autour du trône de Marie, saint Jean-Baptiste, saint François qui a vécu si long-temps après lui, et saint Louis, roi de France. Que peuvent se dire ces personnages, qui dans la vie réelle ont été séparés par tant de siècles? Le riche vieillard, qui portait leurs noms, voulait qu'ils fussent revêtus de tous leurs attributs, afin qu'on pût les reconnaître facilement. Ainsi, saint Laurent ne marche jamais sans avoir à ses côtés un petit gril qui rappelle celui sur lequel il souffrit le martyre. Sainte Catherine a toujours

[1] Voici quelques dates :

Michel-Ange, né en 1474, mort en 1563 ;
Léonard de Vinci, né en 1452, mort en 1519 ;
Fra Bartolommeo della Porta, né en 1469, mort en 1517 ;
Raphaël Sanzio, né en 1483, mort en 1520 ;
Le Corrège, né en 1494, mort en 1534 ;
Le Titien, né en 1477, mort en 1576 ;
Paul Véronèse, mort en 1588, au moment où naissaient les Carraches, le Guide, le Guerchin, le Dominiquin, les grands peintres de l'école de Bologne.

une roue, saint Sébastien porte des flèches, etc. Souvent il faut supposer que les saints placés dans un tableau sont invisibles les uns pour les autres. Vous sentez pourquoi les plus grands peintres se sont si peu occupés de la *composition* : c'est l'art de faire que tous les personnages d'un tableau concourent à une même action, comme cela se voit dans un drame.

Le *Bronzino* et la plupart des peintres florentins qui ont imité Michel-Ange à l'aveugle, comme nos sculpteurs imitent l'antique, ne songent qu'à faire de belles académies dans des positions fort singulières et à peine possibles. Ils ont été conduits à rechercher ce genre de mérite par les dévots qui leur demandaient un tableau représentant saint Pierre, saint Léon et saint François-Xavier. Quelle action commune peut lier ces personnages? Mais voici un grand avantage : le vieillard qui commandait le tableau, et probablement le peintre, croyaient fermement qu'au moment du jugement terrible qui suit la mort, saint Pierre, saint Léon et saint François-Xavier, seraient les avocats du dévot auprès du Tout-Puissant, et plaideraient sa cause avec d'autant plus de zèle qu'il les aurait plus honorés pendant sa vie. Vous avez vu dans Saint-Pierre, que les paysans d'aujourd'hui croient encore que le chef des apôtres est fort attentif, du haut du ciel, aux hommages

que l'on rend à sa statue de bronze, qui est dans son église au Vatican.

En suivant dans tous leurs détails les mœurs et les croyances du treizième et du quatorzième siècles, on verrait le pourquoi de plusieurs choses ridicules que l'on remarque dans les tableaux des grands peintres [1]. La religion chrétienne permettait alors toutes les passions, toutes les vengeances, et n'exigeait qu'une chose, c'est qu'on crût en elle.

24 *septembre.* — Du temps de Raphaël et de Michel-Ange, le peuple était, comme toujours, en arrière d'un siècle; mais la haute société raffolait des écrits de l'Arétin et de Machiavel. L'Arioste donnait des conseils à Raphaël pour son tableau du *Parnasse* au Vatican, et les plaisanteries qu'il a placées dans son divin poëme, retentissaient dans les palais des nobles. La religion ne produisait guère alors d'autre effet sur la classe élevée que de donner une passion aux vieillards : elle les guérissait de l'ennui et du dégoût de toutes choses par la peur de l'enfer.

Cette peur extrême, se réunissant au souvenir de l'amour qui avait été la passion de leur jeunesse,

[1] *L'auréole* des saints est peut-être l'imitation d'un effet électrique, que quelque jeune novice aura remarqué en allant éveiller avant le jour, pour *matines*, un vénérable vieillard qui couchait dans des draps de laine.

a créé tous les chefs-d'œuvre des arts que nous voyons dans les églises. C'est de 1450 à 1530 qu'ont été faites les plus belles choses; soixante ans plus tard, le désir de la gloire produisit l'école de Bologne, qui a imité toutes les autres, mais qui eut à agir sur des passions moins vierges. Je doute que le Guide crût beaucoup aux saints qu'il peignait. La *bonne foi* nuit peut-être à l'esprit, mais je la crois indispensable pour exceller dans les arts. Le Guide est touchant par ses têtes de belles femmes regardant le ciel, que nous appelons des *Madeleines*. Il disait avec enthousiasme : J'ai deux cents manières différentes de faire regarder le ciel par deux beaux yeux.

Un poëte, qui voulait plaire à la haute société du siècle de Raphaël, s'écriait : « Vous me demandez » ma croyance; je crois dans le bon vin et dans » le chapon rôti; en y croyant on est sauvé. »

Rispose allor Margutte : a dir tel tosto,
Io non credo più al nero che all' azzurro,
Ma nel cappone, o lesso, o vuolsi arrosto;
E credo alcuna volta anco nel burro.
. . . . . .
Ma sopra tutto nel buon vino ho fede,
E credo che sia salvo chi gli crede.

PULCI, *Morgante maggiore*,
Canto XVIII, Stanza 151.

Mais en 1515 la bourgeoisie et le bas peuple croyaient fermement aux miracles; chaque village

avait les siens, et on avait soin de les renouveler tous les huit ou dix ans; car, en Italie, un miracle vieillit, et les dévots l'avouent sans peine. Ils croient avec tant de sincérité, qu'ils répéteraient au besoin le mot de saint Augustin: *Credo quia absurdum*. Je crois, parce que c'est absurde.

25 *septembre*. — Les jésuites ont recréé de nos jours la religion telle qu'elle était avant Luther; ils disent à leurs élèves du collége de Modène: *Faites ce qui vous plaira, et ensuite venez nous le raconter*.

Qu'il y a loin de cette religion commode qui se contente de demander l'aveu des péchés, à la sombre croyance du bourgeois de Londres, qui le dimanche *ne va pas se promener* de peur d'offenser Dieu! Voir les sermons de M. Irwing, où la meilleure compagnie se presse tous les dimanches.

J'allais à l'église un dimanche matin à Glascow, avec le banquier auquel j'étais recommandé; il me dit: Ne marchons pas si vite, *nous aurions l'air de nous promener*. Son crédit eût été diminué par ce péché. En Amérique, on fait souvent descendre le dimanche le voyageur qui court en malle-poste. On veut le sauver malgré lui; voyager c'est travailler. On permet ce péché au courrier qui travaille pour l'intérêt d'argent de beaucoup de monde; mais on arrête le voyageur qui se damne

pour son intérêt particulier. On est plus immoral à Rome, mais pas si sot. Nous sommes ici en présence du point extrême des deux religions. Nous voyons un autre contraste, la liberté la plus pure et le despotisme le plus complet.

26 *septembre.* — Vers l'an 1515, quand François Ier. et la noblesse française s'immortalisaient dans les plaines de Marignan, le bas peuple d'Italie croyait sur la religion des choses telles, qu'un jour il paraîtra impossible qu'il y ait eu des gens dans le monde capables de les imaginer et de les écrire.

A la vérité les hommes supérieurs de cette époque avaient le malheur d'être athées, ou du moins ne voyaient dans Jésus-Christ qu'un philosophe aimable, dont la vie était exploitée par des gens adroits.

Après la barbarie complète du neuvième siècle, l'Italie avait eu des républiques marchandes qui lui donnèrent ce *fonds de bons sens* que, dans tout ce qui ne regarde pas les miracles et les saints, l'on retrouve encore dans le caractère italien. Depuis 1530 et Charles-Quint, tout ce qui était possible a été tenté pour l'avilir [1].

[1] Étudier le *règne-modèle* du grand-duc Come Ier., à Florence. Non content d'exiler tous les Toscans qui montraient quelque générosité, il les faisait assassiner au loin. Les hommes vils avaient seuls des droits à sa protection.

Mais dans l'intervalle de trois siècles, de la chute des républiques à l'importation du despotisme espagnol (de 1230 à 1530), les princes, qui dans chaque ville avaient usurpé le pouvoir souverain, vivaient avec les gens d'esprit du pays. Chose incroyable! mais qui paraîtra moins surprenante si l'on considère que Laurent de Médicis, Alphonse d'Est, Léon X, Jules II, les *Can della Scala*, les *Malatesta*, les *Sforza* et vingt autres, auraient été comptés parmi les premiers hommes de leur siècle, même quand une révolution les aurait privés du pouvoir.

La plupart des grands peintres ne survécurent pas de beaucoup à l'année 1520, marquée par la mort de Raphaël. Vers cette époque, l'incrédulité descendait rapidement dans les classes moyennes. « *Allez dire à mon ami le cardinal*, disait Rabelais mourant, « *que je vais chercher* » *un grand peut-être.* »

La liberté de penser dura en Italie jusqu'à Paul IV, qui avait été grand-inquisiteur (1555). Ce pape vit le péril que Luther faisait courir au catholicisme. Lui et ses successeurs s'occupèrent sérieusement de l'éducation des enfans, et bientôt les croyances les plus plaisantes recommencèrent à Rome, à Naples et dans toute l'Italie située au-delà de l'Apennin. Ce ne sont que crucifix qui parlent, que madones qui se fâchent,

qu'anges qui chantent les litanies à la procession.

Vers 1750, les hautes classes de la société partageaient encore ces croyances. Et enfin, en 1828, j'ai vu à Naples des familles fort nobles et fort riches croire à la liquéfaction du sang de saint Janvier, qui s'opère à jours fixes trois fois par an.

Les plus jolies femmes ôtent leur chapeau pour que le prêtre puisse appliquer sur leur front le reliquaire qui contient le vénérable sang.

Nous avons vu l'une des plus aimables répandre des larmes au moment où elle donnait un baiser à ce reliquaire, et un mois auparavant elle s'était donné mille peines pour faire venir de Marseille un exemplaire de Voltaire. L'introduire à Naples n'avait pas été une petite affaire. Les amis de cette dame recrutaient les leurs au café près de la poste, pour aller voir le vaisseau français, et au retour chacun prenait un volume de Voltaire dans chacune de ses poches.

Un soir nous entendîmes, sous les fenêtres de cette dame, des petards que des enfans tiraient dans la rue en l'honneur d'un saint dont c'était la fête; il y avait grande illumination et grand concours de peuple dans l'église voisine qui portait le nom de ce saint : la dame en dit beaucoup de mal. Quelques Français qui avaient aidé à faire prendre terre à l'exemplaire de Voltaire, virent dans ces plaisanteries l'effet des doctrines voltairiennes;

ils commençaient à s'égayer sur les miracles, mais on les reçut fort mal. Le belle Napolitaine ne se moquait du saint voisin que par *jalousie*. Elle s'appelait *Saveria*, et adorait saint Xavier, son patron, dont la fête, qui avait eu lieu quelques jours auparavant, avait été célébrée d'une façon beaucoup moins brillante. — Il y avait un fonds d'*italianisme* dans le caractère de Napoléon, c'était l'amour des cordons de toutes couleurs et la crainte du prêtre. La couleur éclatante des cordons entre pour beaucoup dans le plaisir que l'Italien sent à les regarder et à les porter.

A côté des croyances qui régnaient exclusivement en Italie vers 1769, époque de la naissance de Napoléon, l'amour entrainait aux démarches les plus étranges. Une bonne confession à Pâques effaçait tout; on avait bien peur pendant huit jours, et puis l'on recommençait. Il n'y avait nulle hypocrisie, on était de bonne foi dans la peur comme dans le plaisir.

28 *septembre*. — Rome a été république un instant en 1798. De 1800 à 1809 elle fut gouvernée par Pie VII, qui, étant cardinal et évêque de Césène, avait fait une proclamation fort libérale. En 1809 elle se vit réunie à l'empire français, et le Code civil commença à la civiliser, en montrant à tous que la justice est le premier besoin La conscrip-

tion était vue avec horreur; mais les conscrits qui sont revenus civilisent leurs villages, comme le font en Russie les soldats qui ont vu la France. De 1814 à 1823, le cardinal Consalvi a résisté du mieux qu'il a pu à l'influence de M. de Metternich et des cardinaux payés par l'Autriche. Le cardinal Consalvi ne voulait pas croire aux carbonari, et avait la plus vive répugnance à ordonner des supplices. Cet homme supérieur avait une grande peur du diable.

Les choses ont bien changé sous Léon XII; la Romagne et Rome même ont vu des supplices atroces infligés à des innocens. Léon XII aussi avait une peur véritable du diable. La nuit, cette peur le réveillait en sursaut. — Anecdote de Munich.

En 1824 j'ai assisté à la canonisation de saint Julien. Le nouveau saint a été élevé à cette dignité, parce qu'entrant un jour chez un gourmand, c'était un vendredi, il voit des alouettes rôties sur la table; aussitôt il leur rend la vie; elles s'envolent par la fenêtre, et le péché devient impossible [1].

L'un de nous, qui a été en garnison dans des villages italiens, a souvent entendu parler dè Madones qui tournent les yeux ou qui soupi-

[1] *Historique.* Voir le *Diario di Roma*, journal officiel des États du pape. Montesquieu disait : *A quoi bon calomnier l'inquisition?* Un autre saint vient d'être canonisé pour avoir changé un chapon gras en carpe.

rent. L'effet assuré de ce genre de miracles est d'enrichir le cabaretier voisin. Au bout de six mois, lorsque le prodige commence à trouver des incrédules, l'autorité ecclésiastique le défend. Nos compagnes de voyage attendent avec impatience un tel miracle pour aller le voir. Nous remarquons que la haute société de Rome croit à ces miracles, ou du moins a peur d'offenser la Madone, en se permettant d'en plaisanter. La bourgeoisie s'en moque ouvertement. Le bas peuple de Trastevère, ou du quartier des Monti, y croit fermement, et ferait un mauvais parti à qui manifesterait un doute.

Un de ces jours, un jeune peintre allemand, du plus grand talent, fut frappé de la beauté céleste d'une jeune femme qui était sur la porte de sa maison, *via della Longara*. Sans songer à mal, le peintre s'arrêta à quelques pas d'elle. Un homme à favoris énormes parut bientôt sur la porte, s'approcha de l'étranger, et lui dit, avec un regard expressif : *Passa o mai più non passerai.* Va-t'en, ou bientôt tu ne pourras plus t'en aller.

L'administration française a laissé, dans l'âme des Romains, un souvenir colossal qui, peu à peu, se change en admiration.

La classe moyenne, qui à Rome commence à l'homme qui jouit de cent louis de rente, lit Voltaire et le Compère Mathieu, qui lui semble bien

plus joli que Voltaire. Les hautes classes, au contraire, ont horreur des mauvais livres, et j'ai trouvé sur les sofas une traduction italienne de Rollin, annotée par M. Letronne, qui passe, parmi les jeunes marquis, pour un philosophe bien hardi.

En revanche, rien n'est comparable au solide bon sens des bourgeois de Rome. Dialogue de la populace avec le pauvre jeune homme, qui fut *massolato* à la porte du Peuple vers 1825. Le jeune homme, qui peut-être n'avait pas seize ans, s'écriait, en marchant au supplice : Ah! je suis innocent de la mort du prêtre! Le peuple lui répondait en chœur : *Figlio, pensa a salvar l'anima; del resto poco cala.* Mon ami, pense à sauver ton âme, le reste n'est plus rien pour toi.

Un boucher fut condamné aux galères, en 1824, pour avoir vendu de la viande un vendredi. A la vérité, à la même époque, dans un département du midi de la France, un procureur du roi concluait, devant son tribunal, à une amende de deux cents francs et à quinze jours de prison, contre deux voyageurs qui avaient mangé de la viande un vendredi. En France, on s'est contenté de dire : Voilà un juge qui veut avoir la croix. A Rome, le peuple a été indigné de la condamnation du boucher *e se l'è legata al dito*, et, me disait un Romain, le peuple se l'est liée au doigt; ce qui veut dire, a mis cette condamnation au

nombre des griefs dont un jour il se vengera. Ce peuple est moins éloigné que nous des grandes actions; il *prend quelque chose au sérieux*. En France, dès qu'on a expliqué avec esprit le *pourquoi* d'une bassesse, elle est oubliée.

12 *octobre* 1827. — Nous nous plaisons à la campagne et négligeons Rome. Il me semble que nos compagnes de voyage ne regrettent pas encore le joli château à dix lieues de Paris. Le sage Frédéric a dit, qu'en ce qui le concerne, le jour des regrets serait la veille du départ pour retourner en France.

L'année dernière, le mois d'août fut passé dans un joli château; de là nous épiions le plus chétif cabriolet qui cheminait sur la grande route. Un excellent télescope de Reichenbach était braqué; le moindre sot qui arrivait faisait événement, tant on s'amuse à la campagne. Pour qu'elle soit agréable, il faut y porter des passions ou la lassitude des passions. Mais qu'y peut trouver un être aimable et bon qui a grande envie de s'amuser, et qui meurt de peur d'être ridicule en s'amusant? Les richesses, la naissance, ne font que rendre le mal plus incurable; on est privé de deux sources de désirs non encore proscrites par la vanité.

Je soupçonne que tels sont les motifs qui amènent à Rome; mais tout cela a été soigneusement

déguisé par toutes les phrases *convenables* (le *convenable* est le grand malheur du dix-neuvième siècle), sur le plaisir de la tranquillité, l'amour des fleurs, des beaux arbres, etc.; et l'on sacrifie tout cela au désir de voir Rome. Sur quoi je dis : un homme qui sèmerait du blé, et toujours au bout de trois mois passerait la charrue sur son champ, voyant que le blé ne se reproduit pas, n'aurait aucune idée de la formation des épis et de la manière dont le blé se récolte.

Et mes amis se moquent de moi.

26 *octobre*.—Excepté pour les faits très-voisins de nous, comme la conversion des protestans par les dragons de Louis XIV, ou pour les faits insignifians, comme la victoire de Constantin sur Maxence; l'histoire, comme on dit, n'est qu'une fable convenue; mais on ne se fait pas d'idée de la vérité de cette maxime. Si jamais vous vous trouvez à Édimbourg ou à Copenhague, dans les salons les mieux composés, faites-vous raconter l'histoire de la *terreur*, ou celle du 18 brumaire.

Les faits suivans, qu'il est de mon devoir de raconter à mes amis, ne sont guère moins prouvés ou plus romanesques que tout ce qu'il est d'usage de croire au collége sur l'histoire de France; cependant j'invite la plupart des lecteurs à sauter cinq ou six pages.

M. Courier, dont la mort encore impunie ne fait pas l'éloge des juges de France, m'avait prêté l'excellent livre de M. Clavier, qui donne l'*histoire probable de la guerre de Troie.*

M. Clavier fut un véritable savant, tel que les Boissonade, les David, les Hase et quelques autres.

Énée, après avoir échappé, avec quelques soldats, au massacre qui suivit la prise de Troie, entreprit avec eux un voyage de mer alors de la plus grande hardiesse. Après avoir erré entre tous les écueils de la Méditerranée, il aborda enfin en Italie dans les *campi Laurenti.* Un étranger, qui arrivait avec deux cents guerriers mourans de faim, était respectable dans ces temps de petite population. Énée, moins pleureur que ne l'a fait Virgile, épousa Lavinia, fille du roi Latinus, et fonda une ville nommée *Lavinium.* Il mourut après avoir eu de Lavinia un fils nommé Ascagne, lequel fonda *Alba Longa*, trente ans après que son père eut fondé Lavinium.

Le fils d'Ascagne naquit par hasard dans une forêt, ce qui lui fit donner le nom de *Silvius*, qui devint celui de sa dynastie.

Le fils de celui-ci, *Eneas Silvius*, lui succéda, et voici les noms des rois qui régnèrent de père en fils dans Albe : Latinus, Silvius, Alba, Atis, Capis, Capetus, Tiberinus. Ce dernier se noya dans le fleuve *Albula*, qui prit le nom de Tibre.

Tiberinus eut pour successeurs : Agrippa, Romulus, Aventinus, lequel fut tué par un coup de tonnerre, et donna le nom d'*Aventin* au mont sur lequel on l'enterra. C'est là qu'est aujourd'hui la jolie église de Sainte-Sabine, où nous avons remarqué ce charmant tableau de *Sasso-Ferrato*. Après Aventinus, régna Procus, qui eut deux fils, Numitor et Amulius ; ce dernier usurpa la couronne sur son frère aîné.

Nous voici enfin arrivés à la fable célèbre connue de toute la terre. Rea Silvia, fille de Numitor, et qui malgré elle avait été vouée au culte de Vesta, se trouva enceinte ; elle dit qu'un dieu avait été son époux. Il paraît qu'Amulius, redoutant les partisans de son frère, n'osa pas faire périr Rea Silvia. Elle accoucha de deux jumeaux, Romulus et Rémus, qui, par ordre d'Amulius, furent exposés dans les bois sur la rive gauche du Tibre (au *Velabro*, vers l'endroit où est aujourd'hui l'*Arco di Giano Quadrifronte*). Une louve, ou une femme, connue par ce surnom injurieux, donna son lait à Rémus et à Romulus. Arrivés à l'âge de dix-huit ans, ils tuèrent l'usurpateur Amulius, et replacèrent leur aïeul Numitor sur le trône d'Albe. Mais Rémus et Romulus avaient vécu dans les bois, où ils subsistaient de vols, ainsi que leur troupe, composée des plus mauvais sujets des peuplades de la rive gauche du Tibre.

Ce genre de vie avait été ennobli en quelque sorte par le grand projet de rendre la couronne à leur aïeul Numitor. Cette restauration accomplie, les deux jeunes brigands s'ennuyèrent bientôt dans Albe, où ils étaient regardés comme des hôtes incommodes. Ils eurent recours à l'expédient dicté par la nécessité; car on ne pouvait alors ni voyager à l'étranger, ni aller habiter la campagne seul; ils résolurent de fonder une ville, et remirent au vol des oiseaux à décider lequel des deux choisirait le site de la ville et lui donnerait son nom. Rémus ne fut pas favorisé par le sort; il se fâcha et perdit la vie.

Le 21 d'avril, dans la troisième année de la sixième olympiade, Romulus, après avoir pris les augures, fonda sa ville sur le mont Palatin, où il avait été élevé, et lui donna la forme carrée. Ce jour, 21 d'avril, fut à jamais consacré parmi les Romains, qui l'appelaient *Palilia*.

D'après les rites prescrits par la religion de cette époque, le circuit de la ville fut tracé par une charrue attelée d'une vache et d'un taureau, celui-ci placé à droite.

L'enlèvement des Sabines eut lieu l'an IV de Rome. Il paraît qu'à la suite de cette entreprise Romulus fut battu; car, quatre années plus tard, l'an VIII de Rome, il fut obligé de partager la couronne avec Tatius, roi des Curites.

Tatius occupa le mont Tarpeius, appelé depuis Capitolin; ils l'enfermèrent dans la ville. La vallée qui sépare le mont Palatin du mont Capitolin, devint naturellement la place publique, ou le *Forum*, dans lequel les habitans de toutes ces petites cabanes placées sur le sommet des monts, passaient les jours de fête à discuter les moyens de n'être pas massacrés par les peuplades voisines; car alors tel était le droit de la guerre. Il y a loin de là à être conquis comme nous l'avons été en 1814 par les alliés. Cette terrible présence de la mort et du déshonneur le plus infâme, suite immédiate et immanquable de la conquête, explique l'histoire des quatre premiers siècles de Rome.

Tout Romain était laboureur et soldat, et ne pouvait pas être autre chose. Au milieu de ces terribles nécessités, lorsque la mort par la faim ou la mort par l'épée venait punir le moindre manque de prudence, on sent qu'aucun Romain ne perdait son temps à une chose aussi inutile que celle d'écrire l'histoire.

Le nom de ceux des rois de Rome qui n'ont rien fait a probablement été oublié, et le temps de leur règne réuni au règne du prince leur prédécesseur ou leur successeur qui s'était signalé par quelque établissement utile ou par quelque grande victoire. C'est ainsi que Romulus régna

trente-huit ans, et que le sage Numa Pompilius, qui donna des lois à Rome, eut un règne de quarante-cinq ans. Numa était Sabin, et réunit à la ville une partie du Quirinal (près de la colonne Trajane).

Tullus Hostilius, troisième roi, renferma le mont Cœlius dans l'enceinte de Rome, et y transporta les habitans d'Albe, qui venait d'être détruite.

Le premier des Tarquins voulut construire en pierres de taille le mur de Rome, jusque-là formé, à ce qu'il paraît, de simples moellons. La mort l'en empêcha, et ce projet fut exécuté par le sixième roi de Rome, Servius Tullius, qui monta sur le trône en l'année 176.

Quatre cent quatre-vingt-dix-huit ans plus tard, Sylla agrandit l'enceinte de Servius Tullius; plusieurs empereurs firent des augmentations partielles; et enfin, l'an 271 de Jésus-Christ et 1022 de Rome, l'empereur Aurélien construisit l'enceinte qui porte son nom.

Quoi qu'on en ait dit, il ne reste aucun vestige certain et reconnu de l'enceinte d'Aurélien. Les murs actuels n'ont que seize milles et demi de circonférence. Nous en avons fait le tour très-commodément en cinq heures, en nous arrêtant souvent pour chercher des vestiges de l'enceinte de Servius Tullius, et de celle d'Aurélien. Sortis par la porte *del Popolo*, nous sommes allés jus-

qu'au Tibre; revenant ensuite sur nos pas, nous avons passé devant le *muro Torto*, ensuite devant les portes de la villa Borghèse et de la maison de campagne de Raphaël. Nous avons vu les portes Salara, Pia, S. Lorenzo, Maggiore, S. Giovanni, S. Sebastiano, S. Paolo, et sommes venus rejoindre le Tibre, près du mont Testaccio.

La partie la plus ancienne des murs actuels ne remonte qu'à l'année 402 de l'ère chrétienne; à cette époque, l'empereur Honorius rétablit les murs, ainsi que le prouvent les inscriptions placées au-dessus de plusieurs des portes.

A droite du Tibre, c'est-à-dire sur le territoire étrusque, les murs de la ville sont tout-à-fait modernes et n'offrent aucun intérêt. Vers l'an 850, le pape Léon IV éleva des murs pour défendre Saint-Pierre du pillage des Sarrasins, et cette portion de la ville s'appela *città Leonina*. Quatre portes sont ouvertes sur le territoire étrusque: deux dans le *Trastevere;* les portes Portèse, sur le bord du Tibre, et Saint-Pancrasse: deux dans la ville de Léon IV; savoir, Cavalleggieri et Angelica.

28 *octobre.*—Ce matin nous nous sommes embarqués en dehors de la porte *del Popolo*, sur un grand bateau que nous avions fait venir de *Ripetta;* c'est le port du Tibre, derrière le palais Borghèse.

Nous avions pris un grand bateau, parce que le cours du Tibre, dans Rome, passe pour être d'une navigation dangereuse. Nous avons passé sous quatre ponts, le pont Saint-Ange, orné par le Bernin, dont la direction est nord et sud; les ponts *Sixte*, *Quatro Capi* et *San Bartolomeo*. Nous avons vu les restes de trois ponts ruinés, savoir: le pont Vatican, le pont Palatin, et le Sublicio; nous avons pénétré dans la *cloaca maxima*.

Du temps d'Auguste, Rome était divisée en quatorze quartiers (*regiones*); on a les noms que portaient ces régions vers l'an 380. Rome est encore divisée aujourd'hui en quatorze *Rioni*, ou quartiers, dont les noms sont écrits au coin des rues.

Ce sont Monti, vers Sainte-Marie-Majeure, dont la population est regardée comme féroce;

Trevi, ainsi nommé à cause de la belle fontaine;

Colonna, Campo Marzo, Ponte, Parione, Regola, S. Eustachio, Pigna, Campitelli, S. Angelo, Ripa;

Et, sur le territoire étrusque, Trastevere, célèbre par l'énergie de ses habitans, et Borgo; c'est le nom que Sixte-Quint lui donna en 1587. C'était auparavant la citta Leonina.

Rome, 2 *novembre* 1827. — Un préfet du roi Murat nous racontait, ce soir, qu'un Calabrois, *homme honnête et bon*, était venu lui proposer

un jour, dans la simplicité de son cœur, de faire assassiner à frais communs son ennemi, dont il venait de découvrir la retraite, et que le préfet cherchait de son côté, parce que le ministre de la police lui avait donné l'ordre de l'arrêter. Madame L*** s'est fait répéter les mots *bon* et *honnête*, ils étaient dits de bonne foi. On peut être bon et honnête à Cozenza ou à Pizzo tout en faisant assassiner son ennemi. Du temps des Guise on pensait ainsi à Paris; et il n'y a pas cinquante ans que la bonne compagnie de Naples avait encore ces idées; tel était le point d'honneur. Ne pas se venger dans certain cas par l'assassinat, c'était comme à Paris recevoir un soufflet.

Voilà le plaisir de voyager. Je m'émerveille de cette anecdote, que je crois véritable; racontée à Paris, elle m'eût fait hausser les épaules.

Dans les petites villes, à partir de la frontière de Toscane vers Pérouse, jusqu'à Reggio de Calabre et à Otrante, un différent pour un mur mitoyen produit des injures qui blessent si profondément ces cœurs sensibles et sombres (à la façon de J.-J. Rousseau dans ses dernières années), qu'il faut du sang. Le préfet napolitain, notre ami, reprochait à un paysan de ne pas payer ses impôts. *Que voulez-vous que je fasse, monsieur?* répondit le paysan, *la grand'route ne produit rien.* Il ne passe personne, j'y

vais cependant souvent avec mon fusil; mais je vous promets d'y aller chaque soir, jusqu'à ce que j'aie ramassé les treize ducats qu'il vous faut. Notez bien, si vous voulez comprendre les contemporains de Cimarosa, que ce paysan n'a pas la moindre idée qu'il doit légitimement ces treize ducats au roi, qui pour ce prix-là donne la justice, l'administration publique, etc., etc. Il regarde le roi comme un homme heureux qui occupe une belle place anciennement établie; cet homme heureux est le plus fort, et par le moyen de ses gendarmes extorque de lui, paysan des Calabres, treize ducats, qu'il aimerait bien mieux employer à faire dire des messes pour l'âme de son père. Le droit du roi sur les treize ducats lui semble absolument le même que celui que lui, paysan, exerce sur la grande route, la *force*.

Quelle distance de ces idées à celles qui, depuis la vente des biens nationaux, règnent dans les villages de France!

Comment voulez-vous établir un gouvernement constitutionnel parmi de tels êtres? Grâce au climat et à la race des hommes (ce sont des Grecs) [1], l'éducation fera en dix ans à Naples ce qu'elle ne peut opérer qu'après un demi-siècle en

[1] Voir la savante dissertation de M. le docteur Edwards, sur les races d'hommes, et les rapports de la physiologie et de l'histoire. Paris, 1829.

Bohème. Un Frédéric II, avec dix ans d'enseignement mutuel, placerait ce pays à la hauteur des chambres. Le *carbonarisme* n'est peut-être qu'un enseignement mutuel auquel le *danger* donne une sanction étonnante (on fusille encore dans les Calabres en juin 1827). C'est la canaille élevée par les moines qui est abominable; n'oubliez pas que beaucoup de petites villes renferment des hommes qui, au besoin, suivraient la ligne des Mirabeau, des Babeuf, des Dupont de Nemours. Je citerai M. le colonel Tocco, parce qu'il est en lieu de sûreté. Comment voulez-vous engager un tel peuple à se battre pour l'*honneur*? il se battra pour se venger de son ennemi ou pour obéir à *san Genaro*. Notez que son imagination est si vive, qu'elle en est folle; il se fait une image terrible de la douleur et des blessures.

Quant à se battre pour son roi, vous venez de voir quelles idées il se fait de cet être heureux et puissant. Que lui importe qu'il s'appelle Ferdinand ou Joachim !

Le Turc est bien moins idolâtre que l'adorateur de san Genaro. Mais je m'arrête ; les hommes qui ont le pouvoir et qui donnent des bals aux gens riches, ont prié ceux-ci de flétrir du nom d'*inconvenans* certains détails vrais que l'on pourrait donner sur les gouvernemens. Il y aurait du cynisme à raconter ce qui se passe dans les palais de Naples

et de Rome. Il faut se borner aux généralités, et invoquer pour l'Italie le bienfait de l'*éducation*. L'Espagne n'a pas eu un Voltaire, il lui faut vingt années comme 1826 et dix mile supplices. — Demandez l'histoire des religieuses de Boiano.

Rome, 4 *novembre*. — Que ne peut-on pas oser dans un pays qui n'a fait qu'entrevoir la civilisation moderne du 17 mai 1809 jusqu'en avril 1814? Quel immense bienfait pour l'artisan de Rome, que la mise en activité du Code civil! Et vous lui parlez des *deux chambres*; c'est parler de millions au malheureux qui a besoin de 5 fr. pour aller dîner. Ce soir chez M. Tambroni, un de mes nouveaux amis, qui sera cardinal, déplorait l'existence de cette époque *corruptrice* (administration française de 1809 à 1814); il m'a dit fort poliment que tous les Français étaient *hérétiques*. (Ne prêchent-ils pas les *bonnes actions* et *l'examen personnel*?)

Le Romain éclairé qui regrette le plus le tribunal de première instance, la cour d'appel et toute l'*admirable justice* du régime français (c'est leur mot), voit cependant avec bien de la peine que nous soyons des hérétiques (aujourd'hui en 1828.)

Pendant cinq années une idée singulière se répandait à Rome, c'est que l'on pouvait obtenir

quelque chose d'un préfet sans payer sa maîtresse ou son confesseur.

Mon ami disait : « Ici il est permis d'oser aux » ouvriers qui cultivent la vigne du Seigneur ; si » le zèle les égare un instant, ils n'ont pas à crain- » dre le rire de l'impiété et les récits satiriques de » votre liberté de la presse. »

Si dans une famille composée de quatre sœurs, lui ai-je répondu, on fait une robe d'une certaine étoffe lilas aux deux aînées, les cadettes meurent de chagrin jusqu'à ce qu'elles aient obtenu une robe semblable. Notre littérature a donné à la France le droit d'aînesse en Europe, Napoléon et la république ont renouvelé ce droit. La France a une certaine chose nommée la *Charte*, la Russie et l'Italie pleureront jusqu'à ce qu'elles aient une charte.

6 *novembre.*—Aujourd'hui nous nous sommes réveillés avec la curiosité d'étudier plus exactement le site des diverses enceintes de Rome.

Il faut avoir un plan de Rome ancienne, et chercher les murs bâtis par Romulus. C'est à peu près comme Paris, que l'on trouve d'abord dans une petite partie de l'île Notre-Dame. Cette retraite de brigands courageux, nommée Rome, n'occupa d'abord que le seul mont Palatin (aujourd'hui villa Farnese), et ensuite le mont Ca-

pitolin. Numa, que je suppose pour le moment le successeur immédiat de Romulus, comprit dans la ville une partie du mont Quirinal.

Tullus Hostilius, que l'on regarde comme le troisième roi de Rome, après avoir détruit Albe, en transporta les citoyens dans sa ville, suivant les usages de ces temps primitifs, et les établit sur le mont Cœlius (où est aujourd'hui la villa Mattei). Du haut du mont Cœlius, qui fut enfermé dans les murs de Rome, les Albains apercevaient les ruines de leur patrie.

Ancus Marcius, successeur de Tullus, détruisit les villes de Tellène, Ficana et Politorium; il en transporta les habitans sur le mont Aventin (où est aujourd'hui le prieuré de Malte), et il enferma ce mont dans le mur de Rome. Il jeta sur le Tibre un pont de bois, qui depuis fut rendu célèbre par la valeur d'Horatius Coclès. Il eût été de la dernière imprudence d'établir un pont sans le défendre par une forteresse; Ancus Martius construisit une citadelle sur le *Janicule*, point très-important à occuper; car les villes d'Étrurie, dominées par les prêtres, gouvernées sous eux par des rois, et jouissant d'un degré de civilisation fort avancé, commençaient à être jalouses de Rome.

Les rois d'Étrurie ou *lucumons*, contrariés par les prêtres, n'attaquèrent pas Rome d'assez bonne heure pour la détruire; mais ils lui firent courir de-

rudes dangers, et enfin, après plusieurs siècles de guerres continues, pendant lesquelles les Romains adoptèrent en partie la religion de l'Étrurie, ce pays finit par être conquis [1]. Je demande pardon pour cette digression, qui dessine la position militaire de Rome pendant les premiers siècles de son existence. Le danger venait presque toujours de la rive droite du Tibre, le côté étrusque.

Servius Tullius construisit tout autour de la ville des murs très-solides en bloc carrés de pierre volcanique. Il établit un rempart nommé *Agger*, depuis l'extrémité orientale du Quirinal, jusqu'à l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par l'église de *Santo-Vito*, sur l'Esquilin. Rome comprenait alors sept collines à l'Orient du Tibre; de là le nom de *Septicollis*. On voit qu'on ne fit pas attention, en lui donnant ce nom, à la petite forteresse établie sur le Janicule (rive droite du Tibre.) L'enceinte de Servius Tullius avait environ huit milles; il ajouta deux monts à la ville, le Viminal et l'Esquilin, ainsi qu'une partie du Quirinal.

Depuis Servius Tullius jusqu'à l'empereur Aurélien, Rome, devenue puissante, se défendit par ses armées, et ne fut pas réduite à songer à la force de ses murs. Mais Aurélien craignit que les Barba-

[1] Pignotti raconte fort bien tout ceci sans emphase, et sans chercher à se donner de l'importance. *Voir* Micali et Niebuhr.

res, dans quelqu'une de leurs excursions, ne s'emparassent par surprise de la capitale de l'empire. Il commença une enceinte nouvelle qui fut achevée par *Probus*, successeur de Tacite.

Notre étude d'aujourd'hui a eu pour but de nous faire une idée nette de la Rome qu'habitèrent les héros. Nous sommes allés revoir le tombeau de Caïus Poblicius Bibulus, place *Macel de' Corvi*, au commencement de la montée de Marforio, à l'extrémité méridionale du Corso. Ce monument vénérable fut érigé hors des murs de Servius Tullius pour honorer la mémoire d'un citoyen qui avait bien mérité de la patrie. Il est de travertin, et orné de quatre pilastres qui supportent un bel entablement. Cela nous a fait plus de plaisir que la plus belle statue.

Dans l'étude de ces antiquités reculées, l'essentiel est d'admettre pour probable ce qui est probable, et de ne croire que ce qui est prouvé; je ne parle pas de preuves mathématiques, chaque science a un dégré de certitude différent.

On dit que le mur d'Aurélien avait presque cinquante milles d'étendue; le contemporain *Vopiscus* l'assure.

Vous savez que les murs actuels n'ont que seize milles. La partie la plus ancienne ne remonte qu'à l'année 402, et fut relevée par les ordres d'Honorius. Il faut se faire une idée nette des dix ou onze

collines sur lequelles Rome s'étendit, et étudier leur histoire. Le mont Capitolin avec ses deux sommets; le mont Cœlius, nommé d'abord *Querquetularius* à cause des chênes qui le couvraient, etc.

Grâce à d'immenses travaux, les monumens anciens de Rome ont tout-à-fait changé d'aspect depuis 1809, et la sience qui s'en occupe est devenue plus raisonnable.

J'ai beaucoup abrégé l'article précédent, et toutefois je crains qu'il ne soit encore bien ennuyeux. Il épargnera des recherches assommantes aux voyageurs curieux de ces sortes de détails. J'espère que les autres sauteront de temps en temps huit ou dix pages.

M. Nibby a publié un ouvrage sur les murs de Rome. On peut consulter Nardini, Fontana, et vingt autres.

La logique a fait de grands progrès depuis ces savans. On aime mieux ignorer que croire à la légère.

De tous ces livres, un seul doit trouver grâce à vos yeux; achetez chez M. Giegler, libraire à Milan, l'édition française de *Quirino Visconti*. Les gravures sont de l'aimable Locatelli. La lecture de *Visconti* augmente le plaisir que l'on trouve à Rome.

10 *novembre*.— Ce matin, nos compagnes de voyage se plaignaient de ne pas trouver de mu-

sique en Italie. Sur ce qu'on leur avait dit de ce pays, je crois qu'elles se figuraient qu'on ne s'y parle qu'en chantant. Elles déclarent que tous les voyageurs sont des menteurs.

Dans la rue, vis-à-vis le café *de' Servi*, à Milan, nous avons trouvé de la musique bouffe sublime, à laquelle ces dames n'ont pas seulement fait attention. Dans la rue, en France, on rencontre des reparties pleines de finesse et d'à-propos, et de la musique à faire grincer des dents.

Un voyageur note ce qu'il trouve de singulier; s'il ne dit pas qu'il fait jour en plein midi à Modène, en conclurez-vous que le soleil ne se lève pas sur le quartier général des jésuites? Un voyageur note les différences; entendez que tout ce dont il ne parle pas se fait comme en France.

Rien de plus faux que cette dernière ligne. Non, l'action la plus simple ne se fait pas à Rome comme à Paris; mais cette différence à expliquer, c'est le comble de la difficulté. Un de mes amis l'a tenté autrefois, les gens graves ont dit qu'il était chimérique. Leurs yeux, accoutumés à se fixer sur les grands intérêts des peuples, ne voient pas les nuances de mœurs et de passions.

L'Italie a sept ou huit centres de civilisation. L'action la plus simple se fait d'une manière tout-à-fait différente à Turin et à Venise, à Milan et à Gênes, à Bologne et à Florence, à Rome et

à Naples. Venise, malgré des malheurs inouïs qui vont l'anéantir, a la franche gaieté; Turin, la bilieuse aristocratie. La bonhomie milanaise est célèbre autant que l'avarice génoise. Pour être considéré à Gênes, il faut ne manger que le quart de son revenu; et, si l'on est vieux et riche, jouer de mauvais tours à ses enfans; par exemple, mettre dans leurs contrats de mariage des conditions insidieuses. Mais tout est plein d'exceptions dans ce monde. La maison d'Italie où l'on reçoit les étrangers avec le plus de grâce, est celle de M. le marquis *di Negri*, à Gênes. La position de *la Viletta*, jardin de cet homme aimable, est unique pour la beauté et le pittoresque. J'y ai vu un médecin célèbre qui se fâche lorsque les Anglais veulent le payer à chaque visite. Malgré cet éclatant contraste, Gênes n'en est pas moins la ville de l'avarice; on dirait une petite ville du midi de la France.

Les Bolonais sont remplis de feu, de passions, de générosité, et quelquefois d'imprudence. A Florence, on a beaucoup de logique, de prudence, et même d'esprit; mais je n'ai jamais vu d'hommes plus libres de passions; l'amour même y est si peu connu, que le plaisir a usurpé son nom. Les grandes et profondes passions habitent Rome. Pour le Napolitain, il est l'esclave de la sensation du moment; il se souvient aussi peu de ce qu'il sentait hier, qu'il ne prévoit le sentiment qui de-

main l'agitera. Je crois qu'aux deux bouts de l'univers on ne trouverait pas des êtres aussi opposés, et se comprenant si peu, que le Napolitain et l'habitant de Florence.

On a plus de gaîté à Sienne, qui n'est qu'à six lieues de Florence : on trouve de la passion à Arezzo. Tout change en Italie toutes les dix lieues. D'abord les races d'hommes sont différentes. Supposez deux îles de la mer du Sud que le hasard d'un naufrage a peuplées de chiens lévriers et de barbets; une troisième est remplie d'épagneuls; une quatrième, de petits chiens anglais mopses. Les mœurs seront différentes. Grâce au saugrenu de la comparaison, vous saisirez toute l'étendue de la différence que l'expérience établit entre le flegmatique Hollandais, le Bergamasque à demi fou tant ses passions sont vives, et le Napolitain à demi fou tant il suit avec impétuosité la *sensation du moment*.

Long-temps avant les Romains, l'Italie était divisée en vingt ou trente peuplades, non-seulement étrangères les unes pour les autres, mais ennemies. Ces états, conquis plus ou moins tard par les Romains, gardèrent leurs mœurs et probablement leur langage. Ils ressaisirent leur individualité lors de l'irruption des Barbares, et reconquirent leur indépendance au neuvième siècle lors de l'établissement des célèbres républiques

du moyen âge. Ainsi, l'effet de la différence des races d'hommes a été fortifié par les intérêts politiques.

Cinq ou six petits détails de mœurs auraient montré plus clairement ce que j'ai tâché d'indiquer par ces phrases pleines de gravité.

11 *novembre*.—Les meilleurs voyages en Italie sont ceux de Forsyth, de Brosses, Misson, Duclos, Lalande. Les mémoires de Casanova, édition de Leipsick, peignent fort bien les mœurs antérieures au coup de canon du pont de Lodi (1796). Le voyage le plus curieux par le ridicule est celui du prêtre Eustace, qui prétend qu'à Rome l'administration française voulait *vendre les matériaux de Saint-Pierre*. Quelques Anglais deviennent rouges de colère quand on rappelle que Napoléon dépensait des millions pour déterrer la basilique près la colonne Trajane, la colonne de Phocas, le temple de la Paix, etc. Comme le siècle est méfiant, je vais citer M. *Eustace*.

« What then will be..... the horror of my reader when I inform him..... the french committee turned its attention to Saint-Peter's and employed a company of Jews to estimate and *purchase* the gold, silver, and bronze, that adorn the inside of the edifice, as well as the copper that covers the vaults and dome on the outside! »

Ce livre a eu huit éditions en Angleterre, et nous le voyons chez tous les voyageurs de la classe élevée. Il faut que la France soit bien grande pour exciter une haine aussi furibonde.

Burke, le Châteaubriand de l'Angleterre, a dit de nous pire encore.

Les commis marchands français, qui courent l'Italie, savent par cœur les traits d'esprit du président Dupaty, aussi ridicule qu'Eustace. Son voyage a eu quarante éditions, et celui du président de Brosses n'a pu arriver à la seconde.

12 *novembre.* — Les différences que j'ai notées entre Florence, Naples, Venise, etc., s'effacent chez les hommes dont les pères avaient cinquante mille livres de rente. Beaucoup de jeunes gens riches et nobles de Naples ont l'air gai d'un jeune Anglais au bal d'Almack.

Chez les jeunes Italiens, qui ne sont ni très-nobles ni très-riches, la haine, l'amour, etc., empêchent la vanité de naître. En général ils sont mal vêtus, ils portent trop de barbe et de cheveux, leurs cravates et leurs bagues sont trop massives. Tout cela leur nuit beaucoup auprès des belles dames qui viennent du Nord. Elles ne trouvent de grâces qu'aux jeunes dandys florentins; les passions ne leur font pas oublier la vanité. Ils sont fort beaux. Les bals du prince Borghèse, à Florence, nous ont frappés. Tous les samedis son altesse offre à la

société trente-sept salons de plein pied, magnifiquement meublés et éclairés. Son architecte, homme d'esprit, a fait faire toutes les étoffes à Lyon; les dessins sont adaptés à la grandeur de chaque salon, et la couleur est calculée de manière à faire accord ou contraste avec la couleur de la tenture du salon voisin. Les bals du prince Borghèse et du banquier Torlonia, à Rome, sont supérieurs à ceux donnés jadis par l'empereur Napoléon et à tout ce que nous avons vu dans le Nord.

15 *novembre*. — Hier, au bal de M. Torlonia, nous avons rencontré huit ou dix jeunes banquiers allemands, fort riches, dit-on. Ces messieurs ont des talens; ils sont poëtes, musiciens, peintres, etc. Aucun d'eux ne présente l'idée d'une nouvelle édition de Turcaret, comme.....

Le roi de Bavière fait des vers singuliers et remplis d'âme, s'ils ne sont excellens. Quant à l'histoire ancienne, on ne s'en doute qu'en Allemagne. Tout ce qu'on publie en France sur l'antiquité est à mourir de rire. Rappelez-vous cet académicien qui, trouvant dans une inscription, *Jupiter Feretrius*, traduit : *Jupiter et le roi Feretrius*. Toute l'Allemagne se moque de lui; il n'en est que plus fier, et dit que les Allemands sont des barbares.

Tout ce bavardage incohérent est le procès verbal de notre conversation d'hier. — Nos dames se sont liées avec M. de Strombeck, l'un des

hommes les plus spirituels, les plus naïfs et les plus savans que j'aie rencontrés. Il nous explique avec candeur les rares vestiges des premiers siècles de la république. Il ne craint pas de se déshonorer en disant souvent: *Je ne sais pas.* Quelquefois il nous fait rire, en nous citant la manière dont les écrivans français, et par exemple La Harpe, traduisent les auteurs grecs ou latins, qu'ils disent admirer. Je ne pensais pas que nous fussions si fats. Courier me l'avait cependant bien dit; mais je croyais que sa misanthropie exagérait.

Le 17 *novembre* 1827. — Rome comprend dans ses murs dix ou onze collines qui serrent le Tibre de fort près et en font un fleuve rapide et profondément encaissé. Ces collines semblent dessinées par le génie de Poussin, pour donner à l'œil un plaisir grave et en quelque sorte funèbre. Suivant moi, Rome est plus belle par un jour de tempête. Le beau soleil tranquille d'une journée de printemps ne lui convient pas. Ce sol semble disposé exprès pour l'architecture. Sans doute il n'y a pas ici comme à Naples une mer délicieuse, la volupté manque; mais Rome est la ville des tombeaux; le bonheur qu'on peut s'y figurer, c'est le bonheur sombre des passions, et non l'aimable volupté du rivage de Pausilippe.

Quelle vue plus singulière que celle du prieuré de Malte, bâti sur le sommet occidental du mont Aventin, qui, du côté du Tibre, se termine en précipice! Quelle impression profonde produisent, vus de cette hauteur, le tombeau de *Cecilia Metella*, la voie Appienne et la campagne de Rome! A l'autre extrémité de la ville, au nord, que peut-on préférer à la vue que l'on a du *monte Pincio*, occupé jadis par trois ou quatre couvens, et que le gouvernement français a transformé en un jardin magnifique? Croiriez-vous que les moines sollicitent la destruction de ce jardin, le seul qui existe à Rome à l'usage du public? Le cardinal Consalvi fut un impie aux yeux des curés de campagne, qu'il s'est donnés pour collègues, parce qu'il n'accorda pas exclusivement à une vingtaine de moines Augustins, la vue délicieuse de la campagne de Rome et du *monte Mario*, placé vis-à-vis le Pincio. Rien ne dit que les Augustins ou Camaldules ne rentreront pas dans leurs droits. Les collines élevées, qui dans Rome bordent le Tibre, forment des vallées tortueuses et profondes. Les labyrinthes, produits par ces petites vallées et les collines, semblent disposés, suivant le mot du fameux architecte *Fontana*, pour donner lieu à l'architecture d'étaler ce qu'elle a de plus beau.

J'ai vu des Romains passer des heures entières

dans une admiration muette, appuyés sur une fenêtre de la *Villa Lante* sur le mont Janicule. On apperçoit au loin les belles lignes formées par le palais de Monte-Cavallo, le Capitole, la tour de Néron, le Monte-Pincio et l'académie de France, et l'on a sous les yeux, au bas de la colline, le palais Corsini, la Farnesina, le palais Farnèse [1]. Jamais la réunion des jolies maisons de Londres et de Paris, fussent-elles badigeonées avec cent fois plus d'élégance, ne donnera la moindre idée de ceci. A Rome, souvent une simple *remise* est monumentale [2].

Ce n'est point sur les collines qu'on a bâti la rue du Corso, et la Rome actuellement habitée, mais bien dans la plaine, auprès du Tibre, et au pied des monts. La Rome moderne occupe le champ de Mars des anciens; c'est là que Caton et

[1] C'est à peu près d'ici qu'est prise la grande vue perspective de Rome, gravée par Piranesi. C'est un portrait fort ressemblant dans le *style* des portraits d'Holbein. (Grande abondance de détails secs; voir l'admirable portrait d'Érasme au Louvre).

[2] C'est ce qui fait que les architectes qui aiment leur art ne peuvent plus quitter Rome. M. *Páris*, dont les recueils sont maintenant à la bibliothéque de Besançon, voulut bien, en 1811, m'expliquer Rome. Les idées de cet homme habile et passionné, fort intéressantes pour moi, feraient longueur ici.

César venaient se livrer aux exercices gymnastiques, nécessaires au général comme au soldat, avant l'invention de la poudre.

Il faudrait jeter les yeux sur la carte géologique du sol de Rome, donnée par M. Brochi.

La Rome habitée se termine au midi par le mont Capitolin et la roche Tarpeïenne, à l'occident par le Tibre, au delà duquel il n'y a que quelques mauvaises rues, et à l'orient par les monts Pincio et Quirinal. Les trois quarts de Rome à l'orient et au midi, le mont Viminal, le mont Esquilin, le mont Cœlius, l'Aventin, sont solitaires et silencieux. La fièvre y règne, et on les cultive en vignes. C'est au milieu de ce vaste silence que se trouvent la plupart des monumens que va chercher la curiosité du voyageur.

18 *novembre*.—Plus une sensation est inaccoutumée, plus vite on s'en fatigue. C'est ce qu'on lit dans les yeux ennuyés de la plupart des étrangers qui courent les rues de Rome un mois après leur arrivée. Dans la ville qu'ils habitent, ils voyaient un objet d'art huit ou dix fois par an; à Rome il leur faut voir chaque jour huit ou dix choses qui ne sont nullement utiles pour faire gagner de l'argent, et nullement plaisantes, elles ne sont que *belles*.

Les étrangers ont bientôt par dessus les yeux

des tableaux, des statues et des grands ouvrages de l'architecture. Si pour comble de malheur, par suite de quelque caprice du gouvernement des prêtres, il n'y a pas de spectacle, les voyageurs prennent Rome en guignon. Le genre de conversation qu'ils peuvent rencontrer le soir chez les ambassadeurs, n'est encore que de l'admiration pour les chefs-d'œuvre des arts. Rien ne semble plus insipide. Dès les premiers simptômes de la maladie que je viens d'indiquer, on ne doit pas marchander le remède; il faut fuir et aller passer huit jours à Naples ou dans l'île d'Ischia; et, si l'on en a le courage, y aller par mer; on s'embarque à Ostie.

A Paris, dès l'instant qu'on est décidé à entreprendre le voyage de Rome, il faudrait s'imposer la loi d'aller au musée de deux jours l'un; on accoutumerait son âme à la sensation du beau. Les deux statues de Michel-Ange, qui sont au musée d'Angoulême, feraient comprendre le grandiose du quinzième siècle.

Grotta-Ferrata, 20 *novembre*. — Quand on veut savoir l'histoire, il faut avoir le courage de la regarder en face. Ce soir, chez la jolie madame Dod*** qui a une charmante *conversazione* à Frascati, de l'autre côté de notre forêt, un moine le R. P. Rangoni, nous disait : « Les gens de Mo-

dène ont le diable au corps, mais il y a là un prince énergique et sensé qui comprime le carbonarisme et l'impiété.

» Je me trouvais à Modène, continue-t-il, quand on pendit le prêtre N., noble et carbonaro. »

Je supprime de tristes détails.

» Mais cette mort, continue le père Rangoni, a été provoquée par une mort dans le sens contraire, et je pourrais même dire deux. Depuis Salicetti, le plus beau génie que l'Italie ait produit pour la police a été sans doute *Giulio Besini*. C'était un homme sans naissance, qui, s'appuyant sur la peur comme M. *Manger* de Cassel, parvint à cette fortune immense dans un petit état despotique, d'être le favori d'un souverain homme de sens et très-fin lui-même.

» Besini était directeur de la police à Modène. Le souverain avait eu un autre favori qui est devenu fou, et dans sa folie dit des horreurs de la maison d'Autriche.

» Le père de Giulio Besini était juge, et comme tel chargé de prononcer sur le sort de certains accusés auxquels on imputait le crime de carbonarisme. La veille de la sentence, Besini père dit, avec un singulier mélange d'envie de servir son prince, et de respect pour son métier de juriste : « *Il n'est pas prouvé que les gens à juger demain* « *soient sectaires* (carbonari), *mais je les con-*

» *damnerai à mort comme fauteurs.* » Il expira dans la nuit, quinze heures seulement après ce propos.

» Son fils Giulio voulut, contre l'usage, assister à ses obsèques, qui eurent lieu la soirée suivante. Il était dans l'église, pleurant à chaudes larmes et regardant le drap mortuaire qui couvrait son père, lorsqu'une vieille femme s'approche et lui dit : *Tu vois où est ton père, si tu ne changes tu y seras bientôt.* On peut juger si le chef tout-puissant de la police la plus terrible qui fût jamais fit faire des recherches, et avec quelle rapidité; mais la vieille femme avait disparu, et probablement était un des jeunes gens qui regardaient les *carabiniers* courir et s'agiter dans l'église (c'est le nom des gendarmes à Modène).

» Giulio Besini eut, dit-on, une peur extrême, mais ne changea rien dans sa manière d'agir. La faveur dont il jouissait lui était devenue trop nécessaire. Il sortait rarement et bien accompagné; il avait obtenu d'avoir une garde. Un soir il céda tout à coup à une envie de se promener qui lui vint; il sort donnant le bras à un ami; deux carabiniers, par lesquels il se faisait toujours accompagner, venaient de tourner le coin d'une rue; tout à coup l'ami qui accompagnait Besini se sent renverser d'un coup de poing, Besini lui-même tombe; il était percé d'une courte épée qui,

entrant près du foie, remontait vers le cœur et sortait par l'épaule; il survécut quatre heures.

» Jamais recherches ne furent mieux dirigées que celles qui suivirent cet horrible attentat, et jamais recherches ne furent plus infructueuses. Les circonstances de la blessure, de la mort, de la poursuite ont occupé le pays pendant plusieurs mois (et formé le caractère des jeunes Modénois de dix-huit ans). Le malheureux Besini, homme rempli d'esprit et de courage, avait eu un pressentiment. Du reste, le genre de vie du Pygmalion de Télémaque, ni d'aucun tyran, ne peut être comparé à celle que cet ambitieux a menée pendant les six mois qui se sont écoulés entre la mort de son père et la sienne. »

Ce singulier récit avait produit le plus profond silence dans le salon, il touchait à des intérêts pour lesquels on pend dans les états de Léon XII. J'omets vingt circonstances pittoresques, mais odieuses; nous n'avons pu deviner de quel parti est notre *fratone*. Il s'est tu; et, pendant que le silence continuait encore, il a pris une glace tranquillement (à fort petites cuillerées, et *saporitamente* comme un cardinal célèbre).

Le *fratone* sentait qu'il avait payé son billet d'entrée dans le salon, et n'a plus ouvert la bouche de toute la soirée. Il regardait madame Lampugnani et souriait à ce qu'elle disait; la céleste

beauté de la jeune Milanaise faisait oublier au moine les intérêts de son ambition.

Cette grande figure sombre recouverte de la superbe robe noire et blanche de l'ordre de saint Dominique était réellement imposante. Le *fratone* a plu à nos compagnes de voyage; madame Lampugnani nous fera dîner avec lui. Je place ici ce que le P. Rangoni nous a dit huit jours après.

« Lors de l'enfantillage, nommé à tort révolution du Piémont, les élèves de l'université de Modène se révoltent. Ils reçoivent de leurs chefs occultes l'ordre de s'apaiser, et tout à coup ils se laissent apaiser. Les troupes étaient déjà en marche. L'aide de camp de S. A. officier Piémontais, qui avait réussi à apaiser la sédition, dit à *** : « Deux » élèves m'ont servi à ramener les autres, il faut » les récompenser. » — « Il faut les punir, » dit cet homme de sens. Et on les enferme dans la prison de Rubiera.

« Pendant vingt-cinq ans M. le marquis Sanguinetti, à cause de son attachement à M. le duc de Modène, avait été en butte à la police de Napoléon. Il eut deux fils chassés de l'université, pour la part qu'ils avaient prise à la révolte, et vint demander grâce. — « Allez en exil avec eux. »

A l'occasion de toutes ces anecdotes, dont je supprime les plus vives, on récite un sonnet de Maggi. Je retiens les trois derniers vers, qui pei-

gnent l'état des âmes de 1530 à 1796, depuis la prise de Florence jusqu'au réveil de l'Italie par armées Françaises.

Darsi pensier della commun salvezza
La moderna viltà periglio stima,
E par ventura il non aver fortezza [1].

Le roi de B*** a parfaitement rendu cette pensée dans une pièce de vers que S. M. a daigné lire chez madame Martinetti.

22 *novembre*. — Ce soir Frédéric a fort bien défendu le voyageur Lalande contre les injures d'un savant anglais. Les jésuites, amis de M. de Lalande, lui fournirent un fort grand nombre de Mémoires sur chaque ville d'Italie. Ces Mémoires avaient l'avantage d'être écrits par des jésuites habitant ces villes; et l'on en trouve de fort bons extraits dans le voyage de Lalande. Cet athée célèbre a de la simplicité, de l'esprit; il n'est impatientant que lorsqu'il copie les sottises que MM. Cochin ou Falconet ont imprimées sur les beaux-arts. Il faut voir de quel ton ces artistes inconnus parlent des plus grands maîtres. La partie historique du voyage de

[1] Recueil du P. Ceva, pag. 113. Le soir, avant de nous séparer, nous lisons souvent avec plaisir un sonnet ou deux. Les littératures de France ou d'Angleterre n'ont rien de comparable aux sonnets et aux *nouvelles*.

Lalande est remplie de falsifications jésuitiques. Il se garde bien, par exemple, de parler des lettres que Pétrarque a écrites sur la cour des papes. Malheureusement Pétrarque veut faire du beau style latin, et devient souvent vague et obscur. On écrirait de plaisans *Mémoires* avec ces lettres; nous en avons lu plusieurs, en rentrant, dans le bel exemplaire in-folio des *OEuvres de Pétrarque*, que le libraire *de Romanis* vient de vendre à Frédéric au prix de 180 paules; on l'aurait eu pour un louis à Paris.

J'oubliais une grande discussion sur le *beau idéal* chez madame la duchesse de D***. M. le cardinal Spina, monsignor N. et M. Nystrom, jeune architecte suédois, ont parlé avec tout l'esprit possible. Les premiers siècles de la peinture ne se sont pas doutés du *beau idéal.*

Voyez les peintures du *Ghirlandajo* faites vers l'an 1480, en Toscane. Les têtes sont d'une vivacité qui surprend, d'une vérité qui enchante. On appelait *beau* ce qui était fidèlement copié, le *beau idéal* eût passé pour incorrection. Ce siècle voulait-il honorer un peintre, il l'appelait le *singe* de la nature. Les peintres n'aspiraient qu'à être des miroirs fidèles, rarement choisissaient-ils. L'idée de *choisir* ne parut que vers 1490.

GROTTA-FERRATA, 23 *novembre.* — Le temps est

décidément à la pluie; nous allons passer trois jours à Rome, afin de voir Saint-Pierre, comme si nous devions nous en *éloigner pour jamais*.

ARTICLE PREMIER.

ASPECT EXTÉRIEUR.

Rome, 24 *novembre*. — Ce matin, lorsque notre calèche a débouché du pont Saint-Ange, nous avons aperçu Saint-Pierre au bout d'une rue étroite. Napoléon avait annoncé le projet de marquer son entrée dans Rome par l'achat et la démolition de toutes les maisons qui sont à la gauche de cette rue. Il dit une fois que ce décret-là serait signé par son fils; mais le monde s'est remis au petit pas, et le régime constitutionnel est trop sage pour faire jamais une aussi folle dépense.

Nous avons suivi cette rue droite ouverte par Alexandre VI, et sommes arrivés à la place *de' Rusticucci*, sur laquelle, tous les jours à midi, la garde du pape monte la parade avec force musique et tambours, mais sans jamais pouvoir prendre le pas. Cette place s'ouvre sur l'immense colonnade formant deux demi-cercles à droite et à gauche qui annonce si bien le plus beau temple de la religion chrétienne. Le spectateur aperçoit à droite, au-dessus de cette colonnade, un palais

fort élevé, c'est le *Vatican*. Il vaudrait mieux, pour l'effet de Saint-Pierre, que ce palais n'existât pas.

La place comprise entre les deux parties semi-circulaires de la colonnade du Bernin (mais, je vous en prie, ayez les yeux sur une lithographie de Saint-Pierre), est à mon gré la plus belle qui existe. Au milieu, un grand obélisque égyptien; à droite et à gauche, deux fontaines toujours jaillissantes dont les eaux, après s'être élevées en gerbe, retombent dans de vastes bassins. Ce bruit tranquille et continu retentit entre les deux colonnades, et porte à la rêverie. Ce moment dispose admirablement à être touché de Saint-Pierre, mais ils échappe aux curieux qui arrivent en voiture. Il faut descendre à l'entrée de la place *de' Rusticucci*. Ces deux fontaines ornent cet endroit charmant, sans diminuer en rien la majesté. Ceci est tout simplement *la perfection de l'art*. Supposez un peu plus d'ornemens, la majesté serait diminuée; un peu moins, il y aurait de la nudité. Cet effet délicieux est dû au cavalier Bernin, dont cette colonnade est le chef-d'œuvre. Le pape Alexandre VII eut la gloire de la faire élever. Le vulgaire disait qu'elle gâterait Saint-Pierre.

La place ovale, dont les deux extrémités sont terminées par les deux parties de la colonnade, a sept cent trente-huit pieds de long sur cinq cent

quatre-vingt-huit de large. Vient ensuite une place à peu près carrée, et qui finit à la façade de l'église. La longueur totale de ces trois places qui précèdent Saint-Pierre est, à partir de la rue par laquelle on y arrive, de mille cent quarante-huit pieds.

Les deux portiques circulaires du Bernin se composent de deux cent quatre-vingt-quatre grosses colonnes de travertin et de soixante-quatre pilastres; ces colonnes forment trois galeries. Dans de certaines solennités, les carrosses des cardinaux passent sous celle du milieu. La base des colonnes est d'ordre toscan; le fût d'ordre dorique, et l'entablement d'ordre ionique; elles ont trente-neuf pieds deux tiers de haut. Les deux portiques semi-circulaires ont cinquante-six pieds de large et cinquante-cinq de hauteur. La balustrade supérieure est ornée de cent quatre-vingt-douze statues de douze pieds de haut, comme celles du pont Louis XVI. Les statues de Rome sont en travertin; elles furent faites sous la direction du cavalier Bernin, et présentent des mouvemens assez ridicules, mais on ne les regarde pas; et, comme elles sont bien placées, elles contribuent à l'ornement.

L'homme qui nous apprend le plus de choses sur l'antiquité, parce qu'au lieu de faire des phrases comme Cicéron il conte net, Pline nous dit que Nuncoré, roi d'Égypte, fit élever dans la ville

d'Héliopolis l'obélisque qui est à Saint-Pierre. Caligula le fit transporter à Rome; on le plaça dans le cirque de Néron au Vatican. Constantin bâtit sa basilique de Saint-Pierre sur une partie de l'emplacement de ce cirque; mais, jusqu'en 1586, l'obélisque, chose étonnante, resta debout dans le lieu où Caligula l'avait mis, c'est-à-dire à l'endroit où se trouve maintenant la sacristie de Saint-Pierre, bâtie par Pie VI.

En 1586, presque un siècle avant la construction de la colonnade, Sixte-Quint fit placer l'obélisque où il se voit aujourd'hui. Ce transport, qui coûta 200,000 francs, fut exécuté par l'architecte *Fontana*, au moyen d'un mécanisme admirable, que de nos jours personne ne pourrait inventer, ni peut-être même imiter. A la fin du moyen âge, on a transporté jusqu'à des clochers à une distance de soixante ou quatre-vingts pas du lieu qu'ils occupaient d'abord [1]. L'obélisque du Vatican a soixante-seize pieds de haut et huit pieds dans sa plus grande largeur. La croix qui le surmonte est à cent vingt-six pieds du pavé. Cet obélisque n'a point d'hiérogliphes; il n'est pas le plus grand de ceux de Rome, mais quelques personnes le regardent comme le plus curieux, parce

[1] Pignotti, Histoire de Toscane : cette histoire *raconte*, elle est amusante.

que, n'ayant jamais été renversé, il a été conservé dans toute son intégrité.

Aux côtés de l'obélisque, on voit les deux fontaines. Les brillantes pyramides d'écume blanche qui s'élèvent dans les airs retombent dans deux bassins formés chacun d'un seul morceau de granit oriental de cinquante pieds de circonférence. Le jet le plus élevé monte à soixante-quatre pieds.

ARTICLE II.

HISTOIRE DE L'ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-PIERRE ET DE L'ÉGLISE ACTUELLE.

Saint-Pierre occupe l'emplacement du cirque où Néron se livrait à sa passion pour les courses de chars; beaucoup de martyrs y trouvèrent la mort [1]. Les premiers chrétiens ensevelirent leurs

[1] Voici le récit de Tacite (Ann. l. xv, § 44) :

Pereuntibus addita ludibria ut ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, at que ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur. Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, et Circense ludibrium edebat, habitu aurigæ permixtus plebi, vel curriculo insistens. Dès que la religion des martyrs a été la plus forte, elle a eu ses auto-da-fé, et plusieurs rois d'Espagne en ont joui comme Néron. Les pauvres brûlés sont toujours les mêmes, les âmes passionnées et poétiques. La civilisation, en étiolant ces deux dernières qualités, va détruire la cruauté.

restes dans une grotte placée au pied du mont Vatican ; peu à près, l'apôtre saint Pierre ayant été mis en croix (voir le tableau du Guide au Vatican), son corps fut transporté dans ce cimetière par un de ses disciples, appelé Marcel. *Sic dicitur.*

L'an 65 de Jésus-Christ, le pape Anaclet fit ériger un oratoire dans le lieu où l'apôtre avait été enseveli.

L'an 306, Constantin se fit chrétien pour se donner un parti et faire oublier ses crimes.

Conquérir l'empereur était un pas immense pour la nouvelle religion ; on fut bientôt d'accord. Pour prix de l'absolution générale que lui conférait le baptême, le nouveau chrétien dut faire élever une somptueuse basilique. C'est l'antique Saint-Pierre dont aujourd'hui il ne reste plus rien [1].

Cette église eut la forme d'un caré long, et fut divisée en cinq nefs séparées par quatre rangs de vingt-deux colonnes chacun ; elle avait cinq portes, et ressemblait beaucoup à Saint-Paul hors des murs. Suivant l'usage de la primitive église, cette basilique était précédée par une petite place

[1] Voir Gibbon. Cet écrivain est savant, il dit la vérité ; mais il faut la saisir à travers un style déclamatoire. Gibbon avait de la petitêsse dans le caractère, et sacrifiait à la mode.

carrée environnée d'un portique (comme celui de la madone de *San Celso* à Milan). Ce portique était soutenu par quarante colonnes. On enleva toutes ces colonnes aux temples de la religion, que l'empereur abandonnait.

La basilique élevée par Constantin dura onze siècles. Vers l'an 1440, elle menaçait ruine, et Nicolas V entreprit de bâtir un nouveau Saint-Pierre. Ce pape fut un homme d'un vrai génie et qui peut être aima les arts d'un amour plus sincère que Léon X lui-même. On démolit, par ses ordres, le temple de *Probus Anicius*, situé tout près de l'ancienne basilique; et, sur la place qu'occupait le temple, on jeta les fondemens d'une nouvelle *tribune* en dehors et au couchant de l'ancienne église, à laquelle on ne toucha point. Rosellini et Léon-Baptiste Alberti furent les architectes de Nicolas V; mais ce prince mourut (1455), et le nouvel édifice, qui n'était élevé que de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, fut abandonné. Quelques années après, Paul II, Vénitien, donna cinq mille écus pour le continuer. Toutes les nations de la chrétienté fesaient des offrandes à Saint-Pierre de Rome. Leur produit était si considérable, que le clergé de l'église était largement payé par les offrandes reçues à certaines fêtes de l'année, depuis l'heure de tierce jusqu'au lendemain.

Enfin parut sur le trône pontifical Jules II

Ce pape avait le génie des grandes choses. Si l'on considère ce qu'il a fait et l'âge avancé auquel il lui fut permis de commencer à agir, on peut le comparer à Napoléon. Il n'a régné que dix ans, de 1503 à 1513. Il était né à Savone, et s'appelait della Rovère (du Chêne). De là le chêne qui formait ses armes, et que l'on retrouve en mille endroits de Rome. Jules II voulut finir Saint-Pierre; il se connaissait en hommes, et choisit le dessin du célèbre Bramante Lazzari; il lui dit de chercher à faire la plus belle chose du monde et de ne pas songer à la dépense. Bramante admirait la coupole de la cathédrale de Florence; il sentit que cet ornement, par son inutilité et par sa grandeur, convenait à la religion chrétienne. Bramante se proposa de surpasser la coupole de Florence: la sienne devait être éclairée d'une vive lumière; il avait élevé jusqu'à la corniche quatre énormes piliers destinés à la soutenir, lorsque la mort l'arrêta.

L'église devait avoir la forme d'une croix grecque, (dont les quatre branches sont égales).

Bramante mourut en 1514, une année après Jules II. L'aimable Léon X parvint au trône, d'où le poison le précipita neuf ans plus tard, en 1522. Il donna pour architectes à Saint-Pierre, Julien de San Gallo et le grand Raphaël. Ils fortifièrent les fondations des quatre piliers, qu'ils ju-

gèrent trop faibles pour soutenir une coupole immense. Raphaël conçut, dit-on, le projet de donner à l'église la forme d'une croix latine, celle qu'elle a maintenant. En 1520, une imprudence d'amour et l'erreur d'un médecin conduisirent ce grand homme au tombeau. Les architectes nommés par plusieurs papes changèrent souvent le plan de l'édifice. Enfin Paul III, ne se laissant point égarer par des intrigues puissantes, donna la direction de Saint-Pierre à Michel-Ange, (1546).

Ce grand homme eut l'idée de donner au dôme de Saint-Pierre la forme du Panthéon; il fit le modèle, mais il mourut avant que la coupole fût achevée. Heureusement Michel-Ange était à la mode lorsqu'il mourut, et, malgré l'envie qu'ils en avaient, on empêcha ses successeurs de changer le dessin de la coupole. Elle ne fut achevée qu'en 1573, par Jacques *della Porta*. La voûte extérieure fut construite en vingt-deux mois, sous Sixte-Quint; mais les architectes changèrent le dessin de la façade, qui, au lieu du triste placage que l'on voit aujourd'hui, devait se composer de colonnes isolées comme celles du Panthéon. L'obscurité que l'on aperçoit au fond des portiques de ce genre convient tout-à-fait à la religion chrétienne. Le vestibule actuel de Saint-Pierre pourrait mener à un théâtre.

Paul V (Borghèse), eut la gloire de terminer le

plus bel édifice du monde. Charles Maderne, plus courtisan qu'architecte, reprit l'idée de la croix latine, afin de renfermer dans la nouvelle basilique tout l'espace occupé par l'ancienne, et qui avait été consacré par le sang des martyrs et par un culte de onze siècles. Cet architecte voulait plaire aux prêtres et mourir riche. Il éleva de chaque côté de la nef les trois chapelles les plus voisines de l'entrée, et termina, en 1612, la façade sur laquelle on lit en caractères énormes :

PAVLVS V BVRGHESIVS ROMANVS, ETC.

Le Bernin ajouta plus tard les deux grands arcs aux extrémités de la façade; il commença la construction d'un clocher, que fort heureusement on fut obligé de démolir. Il fit ensuite la fameuse colonnade sous Alexandre VII, et l'effet de Saint-Pierre fut doublé.

En 1784, Pie VI a bâti une sacristie; mais de son temps l'architecture touchait au dernier terme de la décadence. Heureusement on ne voit guère cette sacristie cachée derrière le côté gauche de l'église, dont elle gâte le contour extérieur.

Si je ne craignais d'abuser de la patience du lecteur, je placerais ici quelques extraits du livre curieux que Fontana a publié sur la basilique du Vatican (*Tempio Vaticano illustrato*, etc., in-fol.)

Suivant Fontana, les sommes dépensées pour cet édifice s'élevaient, en 1694, à 47 millions d'écus romains. L'écu romain, qui vaut aujourd'hui 5 fr. 38 cent., ne valait alors que 3 fr. 12 sols, monnaie de Louis XIV. Saint-Pierre avait donc coûté 169 millions 200 mille livres. En 1694, le marc d'argent valait quarante francs, il en vaut maintenant cinquante-deux; ainsi, en monnaie d'aujourd'hui, Saint-Pierre avait coûté, du temps de Fontana, 220 millions de francs.

ARTICLE III.

LA FAÇADE.

La mauvaise façade de Saint-Pierre, toute composée de petites parties, a cent cinquante-sept pieds romains de haut et trois cent soixante-six de large. Les colonnes, qui sont disposées de manière à ne produire aucun effet, ont cependant quatre-vingt-six pieds de hauteur et huit pieds de diamètre. (Hauteur des colonnes, quatre-vingt-six pieds et demi, la corniche dix-huit pieds, l'attique trente-un, la balustrade cinq pieds et demi, les statues seize; total égal, cent cinquante-sept pieds).

Si le plan de Michel-Ange avait été respecté, du milieu de la place on eût aperçu la coupole, (à peu près comme on aperçoit le dôme des

Invalides du côté du midi); tandis qu'aujourd'hui on ne voit qu'une façade carrée comme celle d'un palais. Remarquez au-dessus d'une porte, dans la bibliothéque du Vatican, la vue de Saint-Pierre, tel qu'il eût été d'après le plan de Michel-Ange. Est-il sûr que Raphaël soit l'auteur du plan qu'on a préféré?

La croix placée au haut de Saint-Pierre est à quatre cent trente-deux pieds de terre. Les 28 et 29 juin de chaque année, jours consacrés à saint Pierre et à saint Paul, cette façade, les trois coupoles et la colonnade sont illuminées au moyen de trois mille huit cents lanternes et de six cent quatre-vingt-dix flambeaux. C'est du balcon, au-dessus de la porte principale, que le jeudi-saint et le jour de Pâques le souveraiu pontife donne la bénédiction *urbi* et *orbi*.

En avançant vers l'église, on se trouve sous un grand vestibule sans physionomie. Aux deux extrémités sont deux mauvaises *statues équestres* qui portent les noms de Constantin et de Charlemagne, bienfaiteurs des papes. Si Charlemagne avait eu le génie qu'on lui prête, il eût donné aux papes une province entière, mais située au milieu de la France.

Saint-Pierre a cinq portes : l'une d'elles est murée et ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans, pour la cérémonie du jubilé. Le jubilé, qui une

fois réunit à Rome quatre cent mille pèlerins de toutes les classes, n'a rassemblé que quatre cents mendians en 1825. Il faut se presser de voir les cérémonies d'une religion qui va se modifier ou s'éteindre.

ARTICLE IV.

VUE GÉNÉRALE DE L'INTÉRIEUR DE SAINT-PIERRE.

On pousse avec peine une grosse portière de cuir, et nous voici dans Saint-Pierre. On ne peut qu'adorer la religion qui produit de telles choses. Rien au monde ne peut être comparé à l'intérieur de Saint-Pierre. Après un an de séjour à Rome, j'y allais encore passer des heures entières avec plaisir. Presque tous les voyageurs éprouvent cette sensation. On s'ennuie quelquefois à Rome le second mois du séjour, mais jamais le sixième; et, si on y reste le douzième, on est saisi de l'idée de s'y fixer.

Quand vous serez assez malheureux pour désirer connaître les dimensions de Saint-Pierre, je vous dirai que la longueur de cette basilique est de cinq cent soixante-quinze pieds; elle a cinq cent dix-sept pieds de large à la croisée. La nef du milieu a quatre-vingt-deux pieds de largeur et cent quarante-deux de hauteur. Elle est ornée de grosses statues de saints de treize

pieds de proportion. Saint-Pierre est si beau, qu'on oublie leur laideur. Le *rococo*, mis à la mode par le Bernin, est surtout exécrable dans le genre colossal. C'est Dorat chargé de faire l'oraison funèbre de Napoléon. C'est encore le Bernin qui a gâté l'intérieur de Saint-Pierre par une foule de mauvais médaillons de marbre, représentant divers papes. On peut dire qu'ils donnent l'idée de la magnificence à qui ne les examine pas en détail. Cet effet est dû au grandiose de l'architecture, à l'extrême propreté et aux soins infinis que l'on se donne pour que tout, dans Saint-Pierre, rappelle au voyageur qu'il est dans le palais du souverain.

En arrivant près du grand autel (en vérité c'est un voyage), on aperçoit une sorte de trou revêtu de marbres magnifiques et de bronzes dorés. Quatre-vingt-seize petites lampes sont allumées jour et nuit autour de la balustrade de marbre qui environne ce lieu surbaissé. Là reposent les restes de saint Pierre; c'est ici que ce premier chef de l'église souffrit le martyre; ce lieu vénérable s'appelle la *Confession* (l'apôtre a *confessé* sa religion en donnant son sang pour elle); on a placé ici la statue de Pie VI, qui mourut en France dans l'exil; elle est de Canova; la tête est traitée avec mollesse; elle n'en est que plus ressemblante.

Le grand autel est disposé comme dans la primitive église; le célébrant regarde le peuple; le pape seul a le droit d'y dire la messe.

Heureusement cet autel est assez simple, je le voudrais d'or massif; un baldaquin en bronze d'une hauteur énorme le fait apercevoir de loin. Cet ornement était nécessaire; mais on gémit quand on se rappelle qu'il a été fait avec du bronze enlevé au Panthéon. C'est le cavalier Bernin qui exécuta ce baldaquin en 1663. Croiriez-vous qu'il est plus élevé que le palais Farnèse? Le sommet est à quatre-vingt-neuf pieds du pavé, c'est vingt-quatre pieds de plus que le fronton de la colonnade du Louvre : on y employa mil huit cent soixante-trois quintaux de bronze [1].

Rien ne sent l'effort dans l'architecture de Saint-Pierre, tout semble grand naturellement. La présence du génie de Bramante et de Michel-Ange se fait tellement sentir, que les choses ridicules ne le sont plus ici, elles ne sont qu'insignifiantes.

Je ne crois pas que des architectes aient jamais mérité un plus bel éloge.

[1] On trouve sous le portique du Panthéon une inscription dans laquelle un pape se glorifie d'avoir fait faire, avec un bronze inutile, des canons et le baldaquin de Saint-Pierre. Léon X n'eût pas pensé ainsi; mais c'était un grand prince. Trop souvent, depuis la peur de Luther, le pape n'a été qu'un prêtre à tête étroite.

Je serais injuste si je n'ajoutais pas le nom du Bernin à celui de ces deux grands hommes. Le Bernin, qui dans sa vie essaya tant de choses à l'étourdie, a parfaitement réussi pour le baldaquin et pour la colonnade.

En levant les yeux, quand on est près de l'autel, on aperçoit la grande coupole, et l'être le plus plat peut se faire une idée du génie de Michel-Ange. Pour peu qu'on possède le feu sacré, on est étourdi d'admiration. Je conseille au voyageur de s'asseoir sur un banc de bois et d'appuyer sa tête sur le dossier; là il pourra se reposer et contempler à loisir le vide immense qui plane au-dessus de sa tête.

Le diamètre intérieur du Panthéon est de cent trente-trois pieds romains, la coupole de Michel-Ange a cent trente pieds de diamètre, elle commence à cent soixante-trois pieds du pavé. On compte, du pavé jusqu'à la voûte de la lanterne, trois cent soixante-neuf pieds. Pour soutenir le poids de ce temple élevé dans les airs, il a fallu donner au mur vingt-quatre pieds d'épaisseur.

Sur la frise de l'entablement, on lit, en caractères de quatre pieds et demi de haut exécutés en mosaïque, le fameux jeu de mots sur lequel est fondée la puissance du pape, et en vertu duquel la totalitée du sol de la France a été donnée trois fois à l'Église.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum. Il faut avouer qu'on lui devait cet honneur.

Gardez-vous de chercher les noms de cette foule d'artistes médiocres qui ont rempli Saint-Pierre de tableaux, de statues, de bas-reliefs, de tombeaux, etc. De leur vivant ils étaient à la mode. Je nommerai ceux qui ont quelque mérite. La plupart ont été plus médiocres ici qu'ailleurs; ils avaient peur.

Lorsqu'on a pu s'arracher au spectacle de la coupole, on arrive au fond de l'église; mais, si l'on a de l'âme, déjà l'on est abîmé de fatigue et l'on n'admire plus que *par devoir*.

Au fond de la tribune on remarque quatre figures gigantesques en bronze, qui soutiennent du bout du doigt, avec grâce et comme feraient des danseurs dans un ballet de Gardel, un fauteuil aussi en bronze. Il sert d'étui à la chaire de bois dont saint Pierre et ses successeurs se servirent long-temps pour leurs fonctions ecclésiastiques. Au peu d'effet que produisent ces quatre statues colossales, placées dans le plus beau lieu du monde, vous reconnaissez l'*esprit* du Bernin. Que n'eût pas fait Michel-Ange avec cette masse de bronze, sur des spectateurs préparés par la colonnade, par la vue de l'église et par la coupole!

Mais Michel-Ange manquait d'intrigue pour se faire employer [1]. Le génie, dans le genre terrible, n'ayant plus reparu sur la terre depuis la mort de ce grand homme, il ne nous reste qu'à le copier. Il faudrait construire en bronze une statue imitée du Moïse de San Pietro in Vincoli, et dont la tête serait couronnée par la *Gloire*, telle qu'elle existe au-dessus de la chaire de Saint-Pierre.

On appelle *gloire* un amas de rayons dorés. Cet ornement, qui environne l'hostie consacrée dans un ostensoir, est une *gloire*. *Ostensoir*, c'est l'instrument avec lequel on donne la bénédiction.

Voici des détails exacts.

Ces quatre figures colossales de bronze représentent deux docteurs de l'église latine : saint Ambroise et saint Augustin ; et deux de l'église grecque : saint Athanase et saint Jean Chrysostome. Ces deux derniers sont plus près du mur et ont quatorze pieds de proportion, les docteurs latins ont seize pieds. Ces quatre statues en bronze pèsent cent seize mille livres. On peut monter à l'aide d'une échelle et voir la chaire de Saint-Pierre, qui est de bois avec d'anciens ornemens en ivoire et en or. On remarque deux anges de-

[1] Voir l'Histoire de la Peinture en Italie, tom. II, pag. 275.

bout sur les côtés de la chaire de bronze soutenue par les quatre docteurs, et au-dessus, deux enfans qui portent la tiare et les clefs pontificales. On a tiré parti d'une fenêtre qui, au moyen de glaces de couleur jaune, éclaire le fond de la *gloire*, et produit, au coucher du soleil, un effet assez piquant. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, couronne tout l'ouvrage.

Cette partie lumineuse, qu'on aperçoit de loin au fond de l'église, est environnée d'une multitude d'anges et de séraphins, qui paraissent adorer la chaire de Saint-Pierre. Ceci ne laisse pas que d'être très-hardi sous le rapport des préséances. On employa pour cette *gloire* deux cent dix-neuf mille livres de bronze arraché au portique du Panthéon; la dépense fut d'environ 600,000 francs.

Il va sans dire que les vitres de couleur jaune sont de l'invention du Bernin. L'effet total me semble *joli*, et par-là peu digne de ce temple qui est *beau*. Mais, au reste, ces deux mots ne sont pas bien séparés dans beaucoup de têtes du Nord.

Un pape, homme d'esprit, pourrait faire cadeau à quelque église d'Amérique, des quatre statues du Bernin, admirables pour des bourgeois, mais tout-à-fait indignes, par leur exagération comique, de la place qu'elles occupent dans Saint-Pierre.

En revanche, à côté de ces danseurs en mitre, le spectateur aperçoit à sa gauche un tombeau qui est d'une beauté sublime; c'est celui de Paul III (Farnèse). *Giacomo della Porta* l'exécuta sous la direction de Michel-Ange. Au-dessous de la figure du pape, qui est de bronze, se trouve cette célèbre statue de marbre blanc représentant la Justice, qui est si belle qu'il a été nécessaire de la couvrir d'une draperie de cuivre. Examinez cette tête; c'est le caractère de beauté des Romaines, saisi avec un rare talent. Elle est belle sous tous les aspects, ainsi que doit être la véritable sculpture. Cette statue m'a valu l'honneur de disputer pendant dix ans avec l'immortel Canova. Il y trouvait trop de *force*.

Le tombeau à droite est celui d'Urbain VIII (Barberini), mort en 1644, cent vingt-quatre ans après Raphaël, et il n'y a rien qui n'y paraisse. La figure d'Urbain VIII est de bronze; la Charité et la Justice sont en marbre; le Bernin voulut plaire à la mode, et réussit; on arrivait au siècle du *joli*, lequel change tous les cinquante ans. Le tombeau d'Urbain VIII n'est guère meilleur que le monument de M. de Malesherbes, au Palais de Justice à Paris, ou que le tombeau du cardinal de Belloy, à Notre-Dame.

On trouve quelque plaisir à regarder les bas-reliefs de stuc doré qui ornent la voûte de la tri-

bune de Saint-Pierre. Celui du milieu, qui représente Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre, fut exécuté d'après un dessin de Raphaël. Le crucifiement de saint Pierre est imité du fameux tableau du Guide, et la décollation de saint Paul, d'un bas-relief de l'Algarde. Mais tout cela est exécuté mollement et en style académique, le malheureux statuaire avait peur d'être lui-même. Je parierais qu'il est mort riche et comblé d'honneurs.

L'axe de Saint-Pierre suit à peu près exactement la ligne d'orient en occident; la longueur de l'église, de la porte à la tribune, est de cinq cent soixante-quinze pieds et demi; la largeur, prise au grand autel, est de cinq cent dix-sept pieds et demi.

En allant de la porte d'entrée vers le grand autel, on peut remarquer, après le troisième arc à droite et à gauche, que la grande nef se rétrécit de huit pieds; on entre dans la croix grecque, projetée par le Bramante.

Là aurait été l'entrée du temple, si l'on eût suivi son plan.

Jules II en posa la première pierre le 18 avril 1506 dans la fondation, derrière la statue de sainte Véronique.

Le jour de l'Ascension, nos compagnes de voyage ont vu avec étonnement, et même avec

une sorte de terreur, plusieurs centaines de paysans de la Sabine; ils étaient réunis dans la grande nef, autour d'une statue de saint Pierre en bronze. Ils ont usé, par leurs baisers, le pied de bronze de cette idole. Ces paysans descendent de leurs montagnes pour célébrer la grande fête dans Saint-Pierre, et assister à la *funzione*. Ils sont couverts de casaques de drap en lambeaux; leurs jambes sont entourées de morceaux de toiles, retenus par des cordes en losanges; leurs yeux hagards sont cachés par des cheveux noirs en désordre; ils portent contre leur poitrine des chapeaux de feutre, auxquels la pluie et le soleil n'ont laissé qu'une couleur d'un rouge noirâtre; ces paysans sont accompagnés de leurs familles, non moins sauvages qu'eux.

Après les avoir examinés dans toutes les parties de l'église où leur dispersion nous permettait de les voir de près, nous sommes revenus au saint Pierre en bronze, placé à droite dans la grande nef. Cette statue, raide, fut un Jupiter; c'est maintenant un saint Pierre. Elle a gagné en moralité personnelle; mais ses sectateurs ne valent pas ceux de Jupiter. L'antiquité n'eut ni inquisition, ni Saint-Barthélemy, ni *tristesse puritaine*.

Le son de voix de ces paysans, qui me semble *beau*, fait horreur à nos compagnes de voyage.

Telle est l'origine de tous nos différens : beaucoup de choses insignifiantes à mes yeux leur semblent jolies, et ce qui est la beauté sublime pour moi leur fait peur. Les Romains, qui entendent parler de Michel-Ange depuis leur enfance, sont accoutumés à le vénérer, c'est un culte. Leur âme simple et grande le comprend.

Les habitans de la montagne entre Rome, le lac de *Fucinô*, Aquila et Ascoli, représentent assez bien à mon gré l'état moral de l'Italie, vers l'an 1400. A leurs yeux rien ne se fait que par miracle ; c'est la perfection du principe catholique ; si la foudre tombe sur un vieux châtaignier, c'est que Dieu veut punir le propriétaire. J'ai retrouvé le même état moral dans l'île d'Ischia.

Nos compagnes de voyage ont remarqué des paysans à genoux, à huit ou dix pas d'un confessionnal ; on voyait s'abaisser sur leur tête une longue verge blanche qui venait enlever leurs péchés *véniels*. Quelques confessionnaux privilégiés étaient occupés par trois moines tenant chacun une gaule. On ne rit jamais en Italie ; tout ceci était fort grave. Du reste, il n'y avait pas dans l'église un seul Romain des hautes classes.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre description de l'intérieur de Saint-Pierre, nous allons parler :

1°. De la coupole,

2°. Parvenus au fond de l'église, nous suivrons le mur du nord; en revenant vers la porte d'entrée, nous examinerons les tombeaux, les tableaux en mosaïque, etc., qui se trouvent dans la nef du nord (à la droite du voyageur qui entre).

Nous arriverons ainsi à la première chapelle à droite en entrant, remarquable à cause du fameux groupe de Michel Ange, nommé la *Pietà* (la Madone soutient sur ses genoux le corps de son fils).

3°. Enfin, nous retournerons de la porte au fond de l'église, en suivant le mur du midi, et nous arriverons ainsi au tombeau de Paul III, qui termine ce côté; nous aurons vu tout Saint-Pierre.

ARTICLE V.

LA COUPOLE.

Vous savez que Bramante avait élevé jusqu'à la corniche les quatre énormes piliers de la coupole, qui ont chacun deux cent six pieds de circonférence. L'église de *San-Carlo alle Quattro Fontane* occupe exactement l'espace d'un de ces piliers et ne paraît pas petite.

Bramante jeta les quatre grands arcs qui, comme des ponts, unissent ces piliers l'un à l'autre.

Voilà ce que Michel-Ange trouva; c'est là-

dessus qu'il éleva sa coupole. Elle a cent trente pieds de diamètre, c'est-à-dire trois pieds de moins que celle du Panthéon. Elle commence à cent soixante-trois pieds du pavé, et sa hauteur, prise depuis sa base jusqu'à l'ouverture de la lanterne, est de cent cinquante-cinq pieds. On ne croirait jamais que la petite lantèrne qui est au-dessus a cinquante-cinq pieds de haut, l'élévation d'une maison ordinaire. Ainsi, la coupole de Michel-Ange, enlevée de dessus les piliers, et placée par terre, aurait deux cent soixante pieds de haut, élévation qui surpasse celle du Panthéon. Montons sur les combles de Saint-Pierre pour voir la partie extérieure du dôme : le piédestal de la boule de bronze a vingt-neuf pieds et demi de hauteur; la boule elle-même sept pieds et demi. La croix qui couronne l'église est haute de treize pieds.

La hauteur totale de Saint-Pierre, depuis le pavé de l'église jusqu'au dernier ornement de la croix, est de quatre cent vingt-quatre pieds. Les Romains comptent onze pieds de plus, je crois, parce qu'ils mesurent l'élévation à partir du pavé de l'église souterraine, où est le tombeau d'Alexandre VI.

Cette hauteur fait frémir quand on songe que l'Italie est fréquemment agitée de tremblemens de terre, que le sol de Rome est volcanique, et qu'un instant peut nous priver du plus beau mo-

nument qui existe. Certainement jamais il ne serait relevé; nous sommes trop raisonnables. Deux moines espagnols, qui se trouvèrent dans la boule de Saint-Pierre lors de la secousse de 1730, eurent une telle peur, que l'un d'eux mourut sur la place [1].

Pour que l'œil soit satisfait, le contour extérieur de la partie sphérique d'une coupole ne doit pas être le même que le contour intérieur; la coupole de Saint-Pierre a deux calottes, et entre les deux rampe l'escalier par lequel on monte jusqu'à la boule.

Le *tambour* de la coupole (la partie cylindrique), est percée de seize fenêtres; c'est à travers ces fenêtres, qu'en se promenant au *Pincio* on aperçoit quelquefois le soleil qui se couche.

La voûte de la coupole est divisée en seize compartimens ornés de stucs dorés et de tableaux en mosaïques qui représentent Jésus-Christ, la Vierge, les apôtres, des saints, des anges. Comme effet de peinture, tout ceci est mal arrangé; il fallait un homme de génie, un Corrège, un Michel-Ange, un Raphaël, un Annibal Carrache, qui aurait osé inventer quelque chose. On ne trouva

[1] Lors du tremblement de terre de 1813, le lit de M. Nystrom, qui loge près de Saint-Pierre, fut éloigné de la muraille de sa chambre de trois pouces.

que de pauvres diables d'imitateurs, sans originalité ni audace, un cavalier d'Arpin, par exemple, qui a fait le Père Éternel, qui est sur la voute de la lanterne. Les quatre évangélistes, aussi en mosaïque, qui occupent le haut des façades principales des quatre piliers de la coupole, sont de César *Nebbia* et de Jean *de' Vecchi*. Chacun de ces piliers est orné de deux niches l'une au-dessus de l'autre, exécutées sur les dessins du chevalier Bernin. Elles produisent un assez bon effet. Les niches supérieures ont des balcons et des colonnes torses de marbre blanc; ces colonnes, nommées *Vitinee*, soutenaient autrefois le baldaquin placé au-dessus de la confession de Saint-Pierre, dans la basilique bâtie par Constantin [1]. Elles avaient été enlevées au temple de Jérusalem.

Pour les quatre figures en marbre de quinze pieds de proportion, qui remplissent les niches inférieures des piliers du côté du grand autel, il eût fallu le génie de Michel-Ange. Rien n'est plus médiocre que la sainte Véronique qui présente un saint Suaire, et la sainte

[1] Voir l'effet de ces colonnes dans un tableau attribué à Jules Romain, placé au Musée du Louvre, n°. 1046, près le portrait de François Ier. C'est une circoncision du Sauveur, cérémonie qui a lieu dans le temple de Jérusalem.

Hélène tenant une croix. Le saint Longin est du chevalier Bernin. La quatrième statue, saint André, est du célèbre sculpteur flamand François *Quenoy*, qu'en Italie on appelle *il Fiamingo*.

Je me fais violence pour ne pas placer ici deux pages de petits faits qui me semblent intéressans, parce que j'aime Saint-Pierre.

ARTICLE VI.

COTÉ DU NORD.

Après avoir vu en conscience les choses notées dans les pages précédentes, nous étions trop fatigués pour rien examiner avec détail. Nous sommes revenus le lendemain, et après avoir revu la coupole et être arrivés aux tombeaux de Paul III et de Urbain VIII, nous avons rebroussé chemin vers les portes de l'église, en suivant, à partir du tombeau d'Urbain VIII, le mur du nord.

Nous avons remarqué d'abord une mosaïque représentant saint Michel archange; c'est une copie du célèbre tableau du Guide, que nous vîmes, le lendemain de notre arrivée, aux Capucins de la place Barberini. Le premier parmi les peintres, le Guide eut l'idée d'imiter la beauté grecque pour les traits du visage; il étudia les têtes du groupe de Niobé, et surtout celle de

cette malheureuse mère. Nous verrons, dans une lettre adressée au comte *Baldassar Castiglione*, par Raphaël, qu'il cherchait la beauté en copiant les plus belles têtes de femmes qu'il pouvait rencontrer et *corrigeant* leurs défauts. Le travail qui devait se faire dans la tête d'un grand peintre pour *trouver la beauté*, était embarrassé par les rêveries de Platon, fort à la mode du temps de Raphaël.

La grande sérénité que l'on remarque sur le front et dans le haut de la tête de l'archange saint Michel, vient évidemment des Grecs, et ce me semble ne se trouve jamais chez Raphaël.

On voit tout près de l'archange la plus belle mosaïque de Saint-Pierre; elle est du chevalier *Cristofari;* c'est la copie de la sainte Pétronille du Guerchin, dont l'original fut à Paris et se trouve maintenant au Capitole. La sainte est représentée au moment de son exhumation; la mosaïque a su conserver presque toute la chaleur du tableau, qui est l'un des chefs-d'œuvre de son auteur. L'un de nous, le représentant du goût français, a été fort choqué de ce que le Guerchin a donné à quelques-uns de ses personnages le costume italien de l'an 1650. Ce tableau est chaud comme un roman de l'abbé Prévôt.

On passe devant le tombeau de Clément X (Altieri), mort en 1676; tout y est médiocre. Le

martyre de saint Érasme du Poussin est un tableau estimable, mais fort désagréable à voir.

En revanche, presque tout est sublime dans le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), mort en 1769. Son père, riche banquier de Venise, avait acheté pour lui le chapeau de cardinal (au prix de 300,000 fr.) L'argent ne fut peut-être pas étranger à sa promotion à la papauté. Toute sa vie, le bon Rezzonico eut des remords de cette grande simonie. Ce fut un homme médiocre, fort honnête et dévot de bonne foi.

C'est ce que l'immortel Canova a divinement exprimé dans la tête de ce pape, qu'il a représenté priant. La figure colossale de Clément XIII est à genoux sur son mausolée, la tête est tournée vers le grand autel de Saint-Pierre; à gauche du voyageur est la figure de la Religion, debout; elle tient une croix. De l'autre côté est le génie de la mort, assis, et dans l'attitude de la douleur. Ce génie est peut-être trop joli; il a le tort de réveiller un peu l'idée de la fatuité.

La porte d'une sacristie, qui se trouve dans la partie inférieure du mausolée, produit un admirable effet; on dirait qu'elle mène dans le royaume de la mort. C'est ainsi que le génie sait tirer partie des difficultés. C'est aux deux côtés de cette porte que l'on voit ces admirables figures de lions si célèbres parmi les artistes; ils expriment deux

nuances différentes d'une extrême douleur : l'accablement profond et la colère. Peut-être sommes-nous ici en présence de la perfection de l'art. Canova était fort pauvre lorsque ses protecteurs lui firent obtenir de la maison *Rezzonico* la *commission* de ce tombeau ; il fut obligé de tailler lui-même le manteau de la figure qui représente la religion ; il perça, à l'aide d'un vilebrequin, appuyé sur le côté gauche de la poitrine, tout l'espace qui se trouve entre ce manteau et le côté de la statue de la Religion. Telle fut l'origine des vives douleurs d'estomac dont ce grand artiste s'est plaint toute sa vie, et qui l'ont conduit au tombeau en 1823, à l'âge de soixante-trois ans.

J'ai vu beaucoup de personnes admirer sans réserve la figure du pape et les deux lions. La Religion laisse quelque chose à désirer ; on regrette dans le front et dans les yeux l'absence de la force terrible de Michel-Ange. Les dessinateurs de l'école de David appliquaient leur froid compas au génie de la mort, et trouvaient, je crois, quelque chose à reprendre dans les proportions d'une jambe [1].

On peut comparer à ce tombeau celui de Marie-Christine, à Vienne, par Canova ; celui du ma-

[1] J'ai vu, en 1810, un rapport à l'empereur, dans lequel M. Denon assurait que Canova savait dessiner.

réchal de Saxe, à Strasbourg; celui de Jules II, par Michel-Ange, (à Rome, dans l'église San Pietro in Vincoli); ceux des Médicis, à Florence, qui sont de Michel-Ange; celui du général Moore, à Saint-Paul de Londres; et enfin le tombeau de Paul III (Farnèse), dans Saint-Pierre.

Le tombeau de Marie-Christine est composé d'un trop grand nombre de figures et manque un peu d'unité; il plaît surtout aux âmes froides. Les tombeaux des Médicis, à Florence, ont le défaut contraire; ils ne présentent qu'une figure; dans celui du maréchal de Saxe, il n'y a de bien que la tête et la position du corps, qui montrent l'intrépidité avec laquelle ce général s'avance vers la mort.

Le tombeau du général Moore, à Londres, serait voisin de la perfection s'il eût été exécuté par un sculpteur. Enfin, je ne serais pas étonné que la voix de la postérité ne plaçât avant tous les autres le tombeau de Clément XIII. S'il était dans une église gothique, telle que la cathédrale de Cologne où celle de Florence, la lumière terrible et vraiment catholique, qui à travers les vitraux peints descend jusqu'au pavé, doublerait l'effet de la tête de Rezzonico, et ôterait au génie de la mort l'air un peu trop mondain et les derniers vestiges du mauvais goût inventé par le Bernin.

Presque en face du chef-d'œuvre de Canova, on

voit une grande mosaïque ridicule qui représente la barque de saint Pierre sur le point d'être submergée, et Jésus venant au secours de l'apôtre. La peur ignoble de saint Pierre rappelle le personnage comique de don Abondio des *Fiancés* de M. Manzoni. L'auteur de ce tableau est Lanfranc, de Bologne, cet intrigant si cher aux hommes puissans, si heureux et si adroit, qui sema de tant d'épines la carrière du pauvre Dominiquin. Sifflé par tout le monde, le Dominiquin finit par douter du mérite de ses plus beaux ouvrages, (par exemple, les fresques de Saint-André della Valle, à Rome).

Toutes les statues des environs sont ridicules, on dirait toujours un danseur représentant dans quelque ballet le personnage d'un saint; telle est à la salle de l'Institut, à Paris, la statue de Fénélon. Je me contenterai de nommer les statues de saint Bruno, de saint Joseph Calasance, de saint Cajetan et de saint Jérôme Émilien, placées près du tombeau de Rezzonico.

Je suis fâché que celui de Benoit XIV (Lambertini), ce grand prince et cet homme aimable, ne soit pas meilleur. Il mourut en 1758, époque de décadence complète pour la sculpture. Son tombeau est de Pierre Bracci.

Nous sommes arrivés à la belle mosaïque qui fait pendant avec la Transfiguration de Raphaël,

placée de l'autre côté de l'église, au midi : c'est la célèbre *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Inférieure pour la sublimité des têtes à la Transfiguration, la Communion l'emporte par le *clair-obscur;* il y a *unité* par le clair-obscur, c'est pourquoi elle produit plus d'effet dans Saint-Pierre. Ce tableau a un autre avantage, l'unité du sujet. La mosaïque est de Cristofari.

On passe devant deux tombeaux médiocres. Celui de Grégoire XIII (Boncompagni), que le massacre de la Saint-Barthélemi réjouit si fort, est de marbre. Le tombeau de stuc, où d'abord Boncompagni avait été placé, a été accordé, après son départ, aux cendres de Grégoire XIV.

La chapelle du Saint-Sacrement est fermée par une grille de fer; cette chapelle est riche et non pas belle. Le tabernacle de l'autel a été fait d'après les dessins du chevalier Bernin; c'est un petit temple de dix-neuf pieds de haut, décoré de douze colonnes de lapis. Pierre de Cortone, mélange de talens et de mauvais goût, a peint à fresque le tableau principal; c'est une Trinité. Dans la même chapelle on voit un autre autel avec un tableau de saint Maurice, peint par le Pellegrini. C'est devant cet autel que se trouve placé sur le pavé le tombeau de Sixte IV, disposé à peu près comme celui du cardinal de Richelieu à la Sorbonne. Ce pape, mort en 1484, a eu pour sculpteur An-

toine Pollajolo. Ce fut Jules II, encore cardinal, qui fit élever ce tombeau à son oncle. On fait voir à côté de l'autel la porte de communication qui conduit au Vatican (dans l'appartement où sont placés les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël). Cette chapelle commence la nef ajoutée par Paul V à la croix grecque; on peut remarquer au point de l'union une légère irrégularité de construction.

On passe devant les tombeaux d'Innocent XI et de la célèbre comtesse Mathilde. La tête de cette femme si utile à l'église est du Bernin.

La chapelle de saint Sébastien possède la mosaïque du martyre de ce saint. Cristofari l'exécuta d'après la fresque du Dominiquin qui est à Sainte-Marie-des-Anges.

On arrive enfin à la chapelle *della Pietà*, ainsi nommée parce qu'on voit sur l'autel le fameux groupe de Michel-Ange; la Vierge soutient sur ses genoux le corps mort de son fils. Ce groupe est en marbre.

Dans cette belle langue italienne on appelle *una Pietà* (une Pitié), par excellence, la représentation du spectacle le plus touchant de la religion chrétienne. Michel-Ange exécuta ce chef-d'œuvre pour le cardinal de Villiers, abbé de Saint-Denis et ambassadeur de Charles VIII auprès du pape Alexandre VI.

Le *Ciacconio* dit en latin : « Ce cardinal se trouvant à Rome, il fit faire, par Michel-Ange Buonarotti, fort jeune alors, un magnifique groupe de marbre représentant la divine Vierge-Marie et son fils mort, gisant entre les bras de sa mère. Il fit placer ce groupe dans la chapelle royale de France à Saint-Pierre du Vatican. »

Il s'agit ici de l'antique Saint-Pierre, dont il n'existe plus rien. Les trois pages qui suivent sont une digression que l'on peut passer sans inconvénient.

Lorsque Louis XI, faisant trancher la tête au duc de Nemours, ordonne que ses petits-enfans soient placés sous l'échafaud pour être baignés du sang de leur père, nous frémissons à la lecture de l'histoire; mais ces enfans étaient jeunes, ils étaient peut-être plus étonnés que touchés par l'exécution de cet ordre barbare; ils n'avaient pas encore assez de connaissance des malheurs de la vie pour comprendre toute l'horreur de cette journée.

Si l'un d'eux, plus âgé que les autres, sentait cette horreur, l'idée d'une vengeance atroce comme l'offense remplissait sans doute son âme et y portait la vie et la chaleur. Mais une mère au déclin de l'âge, une mère qui ne put aimer son mari, et dont toutes les affections s'étaient réunies sur un fils jeune, beau, plein de génie, et cepen-

dant sensible comme s'il n'eût été qu'un homme ordinaire, il n'y a plus d'espoir pour elle, plus de soutien; son cœur est bien loin d'être animé par l'espoir d'une vengeance éclatante. Que peut-elle, pauvre et faible femme, contre un peuple en fureur qui vient d'assassiner son fils? Elle a perdu ce fils, le plus aimable et le plus tendre des hommes qui avait précisément ces qualités qui sont senties vivement par les femmes, une éloquence enchanteresse employée sans cesse à établir une philosophie où le nom et le sentiment de l'amour reviennent à chaque instant [1].

Après l'avoir vu périr dans un supplice infâme, elle soutient sur ses genoux sa tête inanimée. Voilà sans doute la plus grande douleur que puisse sentir un cœur de mère.

Mais la religion vient anéantir en un clin d'œil ce qu'il y aurait d'attendrissant dans cette histoire si elle se passait au fond d'une cabane. Si Marie croit que son fils est Dieu (et ici elle ne peut en douter), elle le croit tout-puissant. Dès lors le lecteur n'a qu'à descendre dans son âme; et, s'il est susceptible de quelque sentiment vrai, il

[1] Ainsi que Me. Dupin, argumentant contre M. Salvator, nous ne considérons ici Jésus que comme un homme. Nous protestons de notre respect pour la morale publique.

verra que Marie ne peut plus aimer Jésus de l'amour de mère, de cet amour si intime qui se compose de souvenirs d'une ancienne protection et d'espérance d'un soutien à venir.

S'il meurt, c'est apparemment que cela convient à ses desseins; et cette mort, loin d'être touchante est odieuse pour Marie, qui, tandis qu'il se cachait sous une enveloppe mortelle, avait pris de l'amour pour lui. Il devait tout au moins, s'il avait eu pour elle la moindre reconnaissance, lui rendre ce spectacle invisible.

Il est superflu de faire remarquer que cette mort est inexplicable pour Marie. C'est un Dieu tout-puissant et infiniment bon qui souffre les douleurs d'une mort humaine, pour satisfaire à la vengeance d'un autre Dieu infiniment bon.

La mort de Jésus, laissée visible à Marie, ne pouvait donc être pour elle qu'une cruauté gratuite. Nous voici à mille lieues de l'attendrissement et des sentimens d'une mère.

La représentation d'un fait dans lequel Dieu lui-même est acteur peut être singulière, curieuse, extraordinaire, mais ne saurait être touchante. Canova lui-même eût en vain essayé de nous arracher des larmes par un groupe représentant Marie déplorant la mort de son fils. Dieu peut être bienfaiteur; mais, comme il ne s'*ôte rien* en nous comblant de bienfaits, ma recon-

naissance, si je la sépare de l'espoir d'obtenir de nouveaux avantages par la vivacité de ses transports, ma reconnaissance, dis-je, ne peut qu'être moindre de ce qu'elle serait envers un homme.

Et ce Japonais, me dira-t-on, qui, dans le tableau de Tiarini placé à Bologne dans la chapelle de saint Dominique, voit ressusciter son enfant par saint François Xavier? — S'il sent la reconnaissance la plus vive, répondrai-je, c'est par un homme qu'elle lui est inspirée. Si c'était Dieu qui fît ce miracle, lui qui est tout-puissant, pourquoi a-t-il laissé mourir ce pauvre enfant? Et même saint François Xavier, de quoi se prive-t-il en le ressuscitant? C'est Hercule ramenant Alceste du royaume des morts, mais ce n'est pas Alceste se sacrifiant pour sauver les jours de son époux.

Le seul sentiment que la Divinité puisse inspirer aux faibles mortels, c'est la terreur; et Michel-Ange sembla né pour imprimer cet effroi dans les âmes par le marbre et les couleurs. Quand les fresques de la chapelle Sixtine deviendront visibles à vos yeux, vous comprendrez combien il entra de vraie logique dans le talent de Michel-Ange, et combien par conséquent, son mérite doit être durable; il survivra même au souvenir du catholicisme.

Ce grand homme commença comme Canova, par imiter fidèlement la nature. Ensuite les prédications et la mort de Savonarola lui firent comprendre la *religion catholique*, et il adopta le style sublime et terrible dans lequel personne ne peut lui être comparé. Né à Florence en 1474, il mourut à Rome en 1563.

On remarque dans un coin de la chapelle *della Pietà*, une grille de fer qui entoure une colonne torse en marbre; c'est celle sur laquelle Jésus-Christ s'appuya en disputant contre les docteurs dans le temple de Salomon. Quelques personnes supposent que cette colonne est une des douze de même forme que Constantin avait fait venir de Grèce, et qui, par son ordre, furent placées autour du tombeau du prince des apôtres dans l'antique Saint-Pierre.

L'urne antique ornée de bas-reliefs que l'on voit ici appartint à *Probus Anicius*, préfet de Rome, mort en 395. Elle servait pour les fonds baptismaux dans l'ancienne basilique.

Le grand arc, qui de la nef du milieu conduit à la *Pietà*, est large de quarante pieds et demi et haut de soixante-onze. La petite coupole qui précède la chapelle a cent vingt-cinq pieds de hauteur et quarante-cinq pieds dans son plus grand diamètre. Les mosaïques sont des copies grossières, d'après Pierre de Cortone et Ciro Ferri.

ARTICLE VII.

NEF DU MIDI.

Après avoir examiné le côté du nord, nous avons traversé l'église en passant devant les cinq portes d'entrée. La forme des fenêtres qui sont au-dessus est trop mondaine, et toute cette façade intérieure est à refaire. Pie VI l'a gâtée, en y faisant placer deux horloges, l'un Français et l'autre Italien (qui, au coucher du soleil, marque toujours vingt-quatre heures).

Le plafond de l'église est resplendissant d'or comme la galerie de Compiègne; ce sont des rosaces et des caissons en stuc doré. Nous avons remarqué au-dessus des grands arcs, qui communiquent de la nef principale aux nefs latérales, un grand nombre de statues dans lesquelles on a cherché la beauté grecque, arrangée comme il le fallait pour plaire au seizième siècle, c'est-à-dire que le sculpteur a réuni à l'expression de la force et de la justice, celle de la volupté. Ce lambris doré avec magnificence fait de Saint-Pierre la chapelle d'un grand souverain, dont la puissance se fonde sur la religion, et non pas une église catholique. Ne trouvez-vous pas que le seul genre gothique est en harmonie avec une religion terrible, qui dit, au plus grand nombre de ceux qui entrent dans ses églises, *tu seras damné?* Saint-Pierre convenait parfaitement à la cour élégante d'un pape, homme d'esprit

tel que Léon X. Les papes les plus bigots, qui depuis y ont fait travailler, n'ont pu lui faire perdre ce caractère de beauté mondaine et *courtisanesque.* La prière dans Saint-Pierre n'est pas l'élan du cœur vers un juge terrible qu'il faut fléchir à tout prix. C'est une cérémonie à remplir envers un être bon et indifférent pour bien des choses.

Toutes ces idées, présentées à nos compagnes de voyage, n'ont point passé sans opposition. Je prie le lecteur de se souvenir que je ne fais que l'office d'*avocat général;* je propose des *motifs de conviction.* J'invite à se méfier de tout le monde et même de moi. L'essentiel est de n'admirer que ce qui a fait réellement plaisir, et de croire toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper. Par exemple, monseigneur D****, qui dînait hier à côté de moi, chez M. l'ambassadeur de Russie, et nous vantait avec ferveur l'administration de la justice criminelle à Rome (peu de mois après il a été fait cardinal). Je demande pardon pour le parler bref, et en quelque sorte *tranchant.* Souvent trois mots mis au lieu d'un adouciraient la forme, mais porteraient cet itinéraire à trois volumes.

La première chapelle, à gauche en entrant dans Saint-Pierre, le long du mur méridional, est celle des fonts baptismaux; c'est une superbe conque de porphyre de douze pieds de long sur six de

large, qui contient l'eau consacrée; elle fut longtemps le couvercle du tombeau de l'empereur Othon II, mort à Rome en 983. L'ornement assez ridicule, en bronze doré, a été exécuté en 1698, sur les dessins de Fontana. On voit autour de cette urne trois mosaïques médiocres : celle du milieu représente Jésus-Christ baptisé par saint Jean; c'est la copie d'un froid tableau de Charles Maratte. Pendant les premiers siècles du christianisme, on ne baptisait à Rome qu'à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran.

En s'avançant vers le fond de l'église, on rencontre à gauche le tombeau de Marie Sobieski Stuart, reine d'Angleterre, morte à Rome en 1755. On a essayé ici une chose qui semble fort raisonnable aux gens d'esprit, tels que d'Alembert, Chamfort, etc., mais qui produit toujours un mauvais effet. Le portrait de la reine d'Angleterre, exécuté en mosaïque, est placé au milieu d'ornemens sculptés. Au-dessous de ce tombeau, se trouve la porte de l'escalier qui conduit à la grande coupole, et sur les combles de Saint-Pierre.

Nous avons revu le plus aimable des chefs-d'œuvre de Canova; c'est le tombeau de Jacques III, roi d'Angleterre, et de ses deux fils, le cardinal d'Yorck et le Prétendant, époux de cette spirituelle comtesse d'Albany, qui fut aimée d'Alfieri. Le roi d'Angleterre actuel, Georges IV, fi-

dèle à sa réputation du *gentleman* le plus accompli des trois royaumes, a voulu honorer la cendre de princes malheureux, que de leur vivant il eût envoyé à l'échafaud s'ils fussent tombés en son pouvoir. La forme de ce tombeau est un peu gothique. Sur une plinthe on voit les bustes des trois Stuarts en demi-relief, traités d'une manière un peu efféminée, et qui rappelle l'absence totale de caractère que l'on remarquait chez ces hommes, sans doute les plus malheureux de leur siècle.

Au-dessous de ces bustes, un grand bas-relief représente la porte d'un tombeau, et aux deux côtés deux anges, dont, en vérité, il m'est impossible de décrire la beauté.

Vis-à-vis est un banc de bois sur lequel, en 1817 et 1828, j'ai passé les heures les plus douces de mon séjour à Rome. C'est surtout à l'approche de la nuit que la beauté de ces anges paraît céleste. Ils me rappelaient le souvenir de *la Nuit* du Corrège, à Dresde. En arrivant à Rome, c'est auprès du tombeau des Stuarts qu'il faut venir essayer si l'on tient du hasard un cœur fait pour sentir la sculpture. La beauté tendre et naïve de ces jeunes habitans du ciel apparaît au voyageur long-temps avant qu'il puisse comprendre celle de l'Apollon du Belvédère, et bien long-temps avant qu'il soit sensible à la sublimité des marbres d'Elgin. Comparés à la statue de Thé-

sée, ces anges sont presque un portrait. C'est contre ces anges que se déchaîne le plus la haine furibonde de certains hommes qui, pour le malheur des arts, se sont faits sculpteurs. Que ne se faisaient-ils fabricans de draps ou banquiers! ils seraient arrivés plus vite à l'opulence.

Le tableau en mosaïque de la seconde chapelle est une présentation de la Madone au temple. Les mosaïques de la coupole sont des copies d'après Charles Maratte, qui est aux grands peintres ce que les tragédies de La Harpe sont à celles de Voltaire.

Je ne dirai rien des petites coupoles ovales qui servent d'ornement aux nefs latérales de Saint-Pierre; après tout, il vaut mieux qu'elles existent. Elles font l'effet d'un médiocre accompagnement de basse sous un beau chant.

Nous nous sommes arrêtés long-temps devant le tombeau d'Innocent VIII, Cibo, mort en 1492; il est de bronze, et montre l'exactitude un peu sèche dont on se piquait vers la fin du quinzième siècle. Cela vaut bien mieux que l'ignorance présomptueuse de notre *laisser-aller* actuel. Le sculpteur fut Antoine Pollajuolo. Ce pape est représenté, sur son tombeau, de deux façons différentes, c'est-à-dire vivant et mort.

Vis-à-vis est une porte qui conduit à la tribune des musiciens, et au-dessus de cette porte l'on

dépose toujours le corps du pape, dernier mort.

Là, depuis le mois d'août 1823, reposait le vénérable Pie VII, lorsque Léon XII est venu prendre sa place le 15 février 1829. Quand le successeur d'un pape vient encore une fois le remplacer, on descend les restes de l'avant-dernier souverain dans les souterrains de Saint-Pierre (*le grote*), ou on les rend à la famille.

Le cardinal Consalvi a pourvu, par son testament, à ce que son bienfaiteur, mort très-pauvre, ne manquât pas d'un tombeau. C'est M. Thorwaldsen qui en est chargé; je l'ai vu fort avancé dans son atelier (1828). Ce sont, comme à l'ordinaire, trois figures colossales, celle du pape et deux vertus. Pie VII est représenté assis et donnant la bénédiction. Avec un peu d'audace, on l'eût montré debout, et répondant à la colère de Napoléon. Une des vertus, est la Sagesse qui lit dans un livre; l'autre est *la Force de caractère* qui, vêtue d'une peau de lion, croise les bras et lève les yeux au ciel.

Si cet ouvrage est supérieur à tous les tombeaux vulgaires que l'on rencontre à Saint-Pierre, il faut en rendre grâce à la révolution opérée dans les arts par l'illustre David. Ce grand peintre *a tué la queue du Bernin.* (Je demande pardon pour ce mot d'un grand peintre de mes amis.)

La dernière chapelle de la partie ajoutée par

Paul V est celle du chœur (*del coro*). Là, tous les jours officie le chapitre de Saint-Pierre, composé d'un cardinal archiprêtre, d'un monsignore, qui est son vicaire, de trente chanoines, trente-six bénéficiaires et vingt-six clercs. Cette chapelle, à elle seule grande comme une église, est séparée du reste de Saint-Pierre par des glaces ajustées entre les barreaux de fer de la porte. Elles préservent du froid les vieux prêtres qui viennent chanter ici les louanges du Seigneur, et les *soprani* qui les aident de leurs aigres voix. La voûte est ornée magnifiquement, on dirait par un sculpteur grec tant on y aperçoit de figures nues qui se détachent en blanc sur un fond d'or. Ces ornemens outragent à la fois l'esprit et la lettre du christianisme; mais ceux qui ordonnèrent ces figures à *Giacomo della Porta*, mort vers 1610, n'en savaient pas davantage. Les convenances n'avaient pas encore fait ces tristes progrès qui, aujourd'hui, confinent dans le genre ennuyeux les artistes qui travaillent pour l'église.

Le dimanche matin vers midi, on voit réunies devant cette porte de fer beaucoup de jolies Anglaises donnant le bras à leurs tristes maris. Ces messieurs ont d'énormes moustaches. Les étrangers finissent par se connaître tous de vue. Les castrats de 1828 sont pitoyables; Rome a grand besoin d'un pape ami des arts, autrement on n'y

viendra plus. La seule belle voix de ce genre était à Dresde il y a six ans, aussi y avait-il toujours foule à la messe du roi.

En face de nous, au fonds de la nef que nous suivons, on distingue de loin une mosaïque assez bien exécutée, d'après la Transfiguration de Raphaël. A cause de l'absence de clair-obscur, on ne distingue pas le sujet d'aussi loin que celui de la Communion de saint Jérome; mais le grand nom de Raphaël enlève l'admiration, et l'effet produit est magnifique. Ce n'est qu'en 1758 que cette mosaïque a été placée ici.

Nous avons remarqué en passant le tombeau de Léon XI, Médicis, qui occupa la chaire de Saint-Pierre pendant vingt-sept jours, en avril 1605. Lorsqu'il était cardinal, ce pape avait été envoyé par Clément VIII au roi de France Henri IV, pour recevoir de ses mains la *ratification des conditions au prix desquelles le Saint-Siége lui accordait l'absolution des censures*. Le bas-relief, qui représente cette mission du cardinal de Médicis, est de l'Algarde, sculpteur, qui placé dans une école moins mauvaise, n'eût pas été sans talens. Il a fait les trois statues obligées de ce tombeau.

Celui d'Innocent XI, Odescalchi, mort en 1689, est d'un sculpteur bourguignon, Étienne Monot. Le bas-relief est relatif à la levée du siége de Vienne par les Turcs.

Nous arrivons à la chapelle Clémentine, ainsi nommée de Clément VIII, qui la fit construire. La mosaïque de l'autel d'après *André Sacchi*, représente un des miracles de saint Grégoire le Grand, dont le corps est placé près de là.

La croisée méridionale, ainsi que celle du nord, est terminée en *cul de four*, comme disent les architectes. On y voit le fameux crucifiement de saint Pierre du Guide; c'est une copie en mosaïque de ce tableau célèbre que les victoires de l'armée d'Italie avaient amené à Paris, et que Waterloo a renvoyé au troisième étage du Vatican. Le Guide, rempli de l'idée des statues grecques, n'a pas donné à son saint Pierre le corps d'un portefaix. C'est souvent le défaut du Guerchin et des autres grands peintres de l'école de Bologne.

L'autel à gauche présente un tableau de Spadarino. C'est sainte Valérie qui apporte sa tête à saint Martial, évêque, pendant qu'il célèbre la messe. On peut s'arrêter devant le tableau voisin; saint Thomas veut toucher le côté de Jésus-Christ; (je suis toujours surpris que ce grand acte de philosophie soit représenté dans les églises). Cette mosaïque est faite d'après un tableau de M. Cammuccini, que l'on regarde à Rome comme le plus grand peintre vivant. Ses ouvrages sont-ils comparables à ceux de MM. Gérard, Gros, Delaroche, et autres illustres Français? On dit que M. Cam

muccini a beaucoup aidé à la réputation de M. Torwaldsen, et que M. Torwaldsen n'a pas nui à la réputation de M. Cammuccini. La diplomatie fait la moitié du talent des artistes modernes.

En avançant vers le fond de l'église, on remarque, entre deux colonnes de granit noir, une porte toujours ouverte; elle conduit à la sacristie bâtie par Pie VI.

Nous sommes arrivés ensuite à un effroyable tombeau. Un énorme squelette de cuivre doré soulève une draperie de marbre jaune; c'est le dernier ouvrage du Bernin. Là repose Alexandre VII, Chigi. Le pape est à genoux, on le voit entouré de figures de femmes qui représentent la Justice, la Prudence et la Charité. Le Bernin avait osé montrer la Vérité dans toute la simplicité de son costume; on l'a revêtue d'une draperie de bronze.

Je ne nierai pas qu'il n'y ait ici un certain feu d'exécution qui attire les regards du peuple. J'ai souvent vu devant ce tombeau huit ou dix paysans de la Sabine arrêtés bouche béante. Mais ce qui est fait pour toucher le vulgaire, révolte mes amis. Voici la grande difficulté des arts et de la littérature au dix-neuvième siècle: Le monde est rempli de gens que leurs richesses appellent à *acheter*, mais à qui la grossièreté de leur goût défend d'*apprécier*. Ces gens sont la pâture des charlatans. Les succès qu'ils font étouffent

la réputation du peintre, homme de talent. Heureux cet homme de talent s'il ne devient pas envieux et méchant! Il faudrait prendre son parti et travailler pour le *gros* public ou pour *the happy few*. On ne peut plaire à la fois à tous les deux. Je dirais aux artistes : Les Mémoires d'une contemporaine ont trouvé d'abord un bien autre succès que les pamphlets de *Courier*.

Les paysans de la Sabine, après avoir considéré l'énorme squelette doré du tombeau d'Alexandre VII, retournent dans leurs montagnes bien meilleurs catholiques. Voilà un effet que notre clergé de France n'entend point lorsqu'il proscrit la musique et les beaux-arts; les plaisanteries de Voltaire lui font trop de peur. Il faut que le peuple respire la religion par tous les pores. Avant qu'on ne défendît le *Requiem* de Mozart à Saint-Sulpice, j'y voyais des gens fort peu dévots.

Sous le tombeau d'Alexandre VII est la porte qui ouvre sur la place de Sainte-Marthe. M. le cardinal Spina nous disait avant-hier qu'il faut entrer dans Saint-Pierre par cette porte; le premier coup d'œil est plus singulier. Voilà une idée anglaise.

Près de là est un mauvais tableau de Vanni, qui représente la chute de Simon le Magicien. Le sujet de ce tableau n'étant pas admis officiellement par l'église, on ne l'a pas traduit en mosaïque.

Sur l'autel de saint Léon-le-Grand on voit, entre deux colonnes de granit rouge oriental, un bas-relief de l'Algarde, que quelques personnes regardent comme son chef-d'œuvre. Saint Léon détourne Attila, roi des Huns, de continuer sa marche vers Rome, en lui montrant saint Pierre et saint Paul irrités contre lui. Il ne faut pas se souvenir du même sujet traité par Raphaël. Je ne conçois pas en vérité comment M. Cicognara a pu faire des grands hommes de tous les tristes sculpteurs qui ont rempli l'intervalle entre Michel-Ange et Canova. Ce sont d'habiles ouvriers dans le genre de M. l'abbé Delille, et rien de plus. Plusieurs ont bien connu la coupe du marbre comme lui la coupe des vers. Je me rappellerai toujours avec plaisir la description de la Pêche à la ligne par M. l'abbé Delille. On trouvera de même quelques jolies petites statues de l'Algarde. Bien des gens préféreront la Pêche à la ligne au récit de Cinna :

Jamais contre un tyran entreprise conçue, etc.

La médiocrité de tous ces sculpteurs, vantés par M. Cicognara ne vous semble-t-elle pas confirmée par le tombeau d'Alexandre VIII, Ottoboni? De Rossi a fait le pape en bronze, la Religion et la Prudence en marbre. Le bas-relief qui représente une Canonisation faite par Alexandre VIII en

1690, a beaucoup de réputation. Est-ce là le même art que celui qui a produit les tombeaux des Médicis à Florence?

Après ce tombeau on arrive à celui de Paul III, et au fond de l'église, dont maintenant nous avons fait le tour.

Une réflexion triste domine toutes les autres. Le gouvernement des deux chambres va parcourir le monde et porter le dernier coup aux beaux-arts. 1°. Les souverains, au lieu de songer à faire une belle église, penseront à placer des fonds en Amérique pour être de riches particuliers en cas de chute. Les deux chambres, une fois impatronisées dans un pays, je vois deux choses : 1°. elles ne donneront jamais vingt millions pendant cinquante ans de suite pour faire un monument comme Saint-Pierre;

2°. Elles amèneront dans les salons une foule de gens fort estimables, fort honorables, fort riches, mais privés par leur éducation de ce tact fin nécessaire pour les beaux-arts. Je souhaite à ceux-ci de pouvoir se tirer de ces trois malheurs.

Si jamais l'on voulait finir Saint-Pierre, il faudrait remplacer tous les mauvais tableaux par des mosaïques exécutées d'après l'*Assomption* et le saint Pierre du Titien, la Résurrection du Christ

d'Annibal Carrache, la sainte Cécile de Raphaël, le martyre de saint André du Dominiquin (fresque à Saint-Grégoire à Rome), la Déposition de Croix du Corrège (au Musée Marie-Louise à Parme), la Descente de Croix de Daniel de Voltarre (à la Trinità de' Monti à Rome), etc., etc.

Je préférerais, à beaucoup de ces tableaux, des mosaïques exécutées d'après certaines parties des fresques de Michel-Ange à la Sixtine, ici on les verrait; mais on m'a sifflé ce matin comme je proposais cette idée à mes compagnons de voyage. Presque toutes les statues placées dans Saint-Pierre sont ridicules, M. Rauch de Berlin en ferait de meilleures.

Le vestibule a trop l'air mondain; il y faudrait absolument quatre grands tombeaux, c'est-à-dire le souvenir de la mort mêlé à celui d'un grand homme. Quelle belle idée pour la religion!

Il manque dans Saint-Pierre un orgue digne d'un tel vase.

Saint-Pierre, éclairé au gaz et par une seule masse de lumière placée au-dessus du grand autel, présentera peut-être un jour un spectacle dont nous n'avons pas d'idée. Mais de quel mot profane viens-je me servir? *Présenter un spectale!* Hélas! les beaux jours de Saint-Pierre sont passés; pour y avoir du plaisir, pour y trouver une émotion profonde, il faut d'abord être croyant.

Les combles de Saint-Pierre et l'église souterraine méritent fort d'être vus, mais je n'ose retenir le lecteur plus long-temps. Je sacrifie vingt pages de petits faits qui m'intéressaient beaucoup en les écrivant.

Grotta-Ferrata, 2 *décembre*. — Avant-hier nous sommes venus à Rome tout exprès pour voir *les Grâces*, groupe célèbre de Canova. Voici la traduction d'une lettre que j'ai volée à madame Lampugnani, cette femme si naïve, si fière, si belle et si jeune. Cette froideur étonnante qui augmente le charme de sa figure n'est pas celle qui montre l'impossibilité des passions, mais leur absence. Rien ne semble digne de donner de l'émotion [1]. En voyant tant de beauté et tant d'impassibilité pour tout ce qui est commun, l'être le plus calme ne peut se défendre d'un moment de rêverie. Après ce portrait de peintre, voici son esquisse du chef-d'œuvre de Canova :

« Carissima Sorella,

» Je n'ai pas rencontré dans tout notre voyage » d'Italie, de statue qui m'ait fait l'impression du » groupe des trois *Grâces* de Canova. Ces char-

[1] Ce caractère est souvent joué en Angleterre, par exemple; mais il ne produit d'effet qu'autant qu'on le croit sincère.

» mantes sœurs ont beaucoup plus d'esprit qu'au-
» cune des *Vénus* que nous connaissons, ce groupe
» est d'ailleurs d'une décence parfaite. Les trois
» statues sont de grandeur naturelle; la différence
» d'âge est bien marquée.

» Les trois sœurs, légèrement enlacées dans les
» bras l'une de l'autre, sont représentées dans un
» de ces momens de joie et d'amitié vive et folle
» que l'on trouve loin des regards des hommes
» chez les jeunes filles d'ailleurs les plus retenues.
» Le sculpteur est indiscret de les avoir ainsi re-
» présentées, mais c'est la faute de l'art et non
» pas celle de ces jolies sœurs. La plus jeune des
» Grâces demande à sa sœur aînée un baiser que
» celle-ci lui refuse, et que la seconde essaie de
» lui faire obtenir [1].

» En considérant ce groupe du vrai point de
» vue, on aperçoit de face l'aînée des Grâces, et
» les deux autres sont vues de profil. Le bras
» droit de l'aînée des sœurs est abandonné sur l'é-
» paule de la seconde et s'y repose avec amour,

[1] Remarque du traducteur. Il fallait une sensibilité exquise pour que la Grâce pût naître, et en même temps une action extrêmement peu importante; autrement, puisqu'il y a sensibilité profonde, la Passion aurait paru et la grâce n'eut plus été qu'accessoire, comme dans les divines madones du Corrège. Rappelez-vous les fresques et le musée de Parme, ou mieux encore celui de Dresde.

» tandis que de sa main gauche elle presse dou-
» cement la taille de la plus jeune et tempère
» ainsi la rigueur du refus qu'elle lui fait éprouver.
» Le seul Canova au monde était digne de faire
» cette main qui protége et caresse tout à la fois.
» L'aînée des Grâces, qui dans l'intention du
» sculpteur doit donner l'idée de la grâce noble,
» a un air de raison et de majesté que tempère
» une beauté touchante.

» Je trouve plus de physionomie et de mouve-
» ment à la seconde; sa tête, toute sa personne
» sont remplies d'expression; son sourire et son
» regard spirituel caressent comme ses jolies
» mains, avec l'une elle essaie de faire baisser la
» tête à sa sœur aînée. Du reste, comme elle ne
» demande ni ne refuse, elle est dans l'attitude
» du repos, une jambe passée devant l'autre. Il y
» a dans cette pose une aisance, un abandon qui
» est presque de la volupté; une nuance de plus,
» et les hommes y verraient peut-être l'habitude
» de la coquetterie.

» La troisième Grâce a quelque chose de l'en-
» fance; mais ce n'est point l'air étourdi, c'est
» l'ingénuité tendre. Elle a posé avec une aimable
» confiance son bras droit sur l'épaule de sa sœur
» aînée, et de sa main gauche, qu'elle appuie lé-
» gèrement sur la poitrine de cette sœur chérie,
» elle la presse de lui accorder le baiser qui fait

» le sujet de l'action. De cette main s'échappe
» un voile léger qui achève la peinture morale
» de la Grâce si différente de la Volupté, et
» cache une partie des charmes de la sœur aînée.
» Le torse un peu penché de la plus jeune des
» sœurs donne une admirable variété au groupe,
» et ne laisse voir que ses jolies épaules point
» trop maigres, ce que demandait cependant
» le très-jeune âge de cette aimable fille.

» Peut-être cette longue description vous fera-
» t-elle regarder avec plus de plaisir la gravure
» de ce groupe que vous trouverez dans ma lettre.
» Remarquez que lorsque l'on est au point de
» vue, l'ensemble présente tous les détails de la
» plus parfaite des femmes.

» L'intérêt de ce petit drame, la plus jeune
» obtiendra-t-elle un baiser? est suffisant pour
» animer la scène, mais point assez vif pour faire
» oublier les formes, etc., etc.[1]. »

[1] C'est ainsi que, dansce que les Français appellent une comédie de caractère, le *Misanthrope*, par exemple, l'intrigue est suffisante pour animer la scène, mais point assez vive pour faire oublier la peinture ni le développement du caractère bourru d'Alceste et de la coquetterie de Célimène. — Il va sans dire que cette explication n'est point dans la lettre de la belle Milanaise, à laquelle je crains bien d'avoir fait perdre toutes ses grâces en l'abrégeant. L'italien ose être passionné. Malgré le manque d'*unité*, cette langue vivra; car elle fournit des

3 *décembre.* — Je viens d'entendre prononcer d'une manière délicieuse ces jolis vers latins :

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago [1].
VAL. FLACCUS.

Ils ont été adressés à Frédéric par un de nos amis allemands qui retourne chez lui, et que nous somme allé accompagner jusqu'au *Ponte-Molle.* Je l'aimais tant, que je croyais occuper la première place dans son cœur. Mais j'ai bien vu, au ton des adieux, que Frédéric était le préféré. Il a raison.

5 *décembre* 1827. — La vérité triste et crue sur beaucoup de choses, ne se rencontre à Paris que dans la conversation de quelque viel avoué d'humeur acariâtre. Tous le reste de la société se plaît à jeter un voile sur le vilain côté de la vie.

paroles à la musique, et elle ose exprimer naïvement la passion. L'italien *parlé* se compose de huit ou dix langues absolument différentes. Le patois *milanais* n'est compris de l'habitant de Gênes que par la ressemblance qu'il peut avoir avec l'italien *écrit*, qui n'est en même temps la langue *parlée*, qu'à Rome, à Sienne et à Florence. Dans la seule ville de Naples on compte quatre langues différentes. Il y a ici de la sensibilité et pas de vanité. *En Italie, on ne songe au voisin que pour s'en méfier ou le haïr.*

[1] Del nostro amore e del caro compagno, deh ! non ti fuga la rimembranza.

L'excès du déguisement devient quelquefois ridicule parmi les gens qui ont eu le malheur de naître très-nobles et très-riches; mais en général cette manière de représenter la vie fait le charme de la société française.

Le Romain ne déguise, par aucun compliment, *l'âpreté du réel de la vie*. La société dans laquelle il vit est semée de trop de dangers mortels pour qu'il s'expose, au risque de faire des fautes de raisonnement, ou à celui de donner de faux avis. Son imagination devient folle à chaque découverte d'un malheur inconnu. Elle veut tout voir d'un premier coup d'œil, et ensuite tâcher de s'y accoutumer.

Ce *respect pour la vérité*, et la *permanence des désirs*, sont à notre avis les deux grands traits qui séparent le plus le Romain du Parisien. Paul disait fort bien hier : cette sincérité, pour nous inusitée, de la société romaine, lui donne un premier aspect de méchanceté; elle est pourtant la source de la *bonhomie*. Votre ami ne vous reçoit pas chaque jour avec une nuance différente. Cela troublerait la rêverie et le *dolce far niente*, qui sous ce climat sont le premier des plaisirs, et le terroir fertile dans lequel germe la volupté.

Les peuples sont inintelligibles les uns pour les autres. Le mot de *bonhomie italienne* vous a fait hausser les épaules; cette bonhomie tue l'esprit.

Quand il s'y appliquerait curieusement toute

sa vie, un Romain, homme d'esprit, un *Gherardo de Rossi*, un N*** ne parviendrait jamais à se figurer l'étendue de la *légèreté parisienne*. A chaque moment ne pouvant arriver à la vérité, il supposerait de l'hypocrisie dans l'objet de ses observations. Voir l'affaire des tabacs en avril 1829.

Madame N*** nous disait ce soir : Le plus grand plaisir du voyage est peut-être *l'étonnement du retour*. Je vois qu'il donne de la valeur aux êtres et aux choses les plus insipides.

On ne pourra s'imaginer connaître un peu la Rome actuelle, que lorsqu'on sera dans l'habitude d'avoir de fréquentes conversations avec des gens du pays. Il ne faut pas choisir ses interlocuteurs dans le *primo ceto*. Les gens fort riches et fort bien élevés des pays étrangers, ont à peu près les manières et le caractère des français de la cour de Louis XV. On trouve chez eux une vanité, très-susceptible, assez ordinairement de la politesse un peu lourde, du reste une absence presque complète, de toutes les passions et de toutes les habitudes qui donnent une physionomie locale.

Nous leur trouvons le défaut de nous singer un peu. Un bourgeois milanais, dandy de son métier portait l'épaule en dedans, parce que la dernière estampe du journal des modes de Paris avait cette faute de dessin.

Frédéric, l'homme sage de notre petite caravane, est parvenu à nous lier avec des bourgeois

aisés, mais non pas riches. Nous n'avons pu obtenir que des négocians; car ceux des Romains qui vivent de leurs rentes, évitent par peur toute espèce de rapports avec les étrangers qu'ils supposent toujours mal vus par leur gouvernement. Ils sont moinscurieux et plus prudens. Tout ce qui tient au commerce ne se gêne point pour maudire la façon de gouverner de Léon XII.

Un des amis de Frédéric consent quelquefois à venir prendre une tasse de chocolat avec nous. C'est un Romain de la vieille-roche, je veux dire un homme dont le moral était formé avant 1797, et l'établissement de la *république romaine*. Quoique très-libéral au fond, il croit presque à un grand nombre de miracles. Son grand-père, qui l'a élevé, était entré dans le monde vers 1740, et y croyait tout-à-fait.

Notre ami nous raconte que dans son enfance on allait voir à Saint-Paul, le fameux crucifix qui parla à sainte Brigite; un autre crucifix de sainte Marie *Transpontine* s'était entretenu plusieurs fois avec saint Pierre et saint Paul. Un jour, la Madone de Saint-Côme et Saint-Damien au Forum (cette église singulière, qui fut autrefois le temple de Rémus et de Romulus) reprit aigrement saint Grégoire, qui passait devant elle sans la saluer. Cette scène a été mise en vers latins il y a quelque mille ans, par l'abbé Joachim, ou par le vénérable Beda, qui y croyaient fermement.

VIRGO MARIA.

Heus tu! quò propares, temerarie claviger? heus tu!
Siste gradum.

SANCTUS GREGORIUS.

Quæ reddita vox mihi percutit aures?
Quis cœli regis me sceptra vicesque gerentem
Impius haud dubitat petulanti lædere linguâ?

VIRGO MARIA.

Siste gradum! converte oculos, venerare vocantem.

SANCTUS GREGORIUS.

O mirum! ô portentum! effundit imago loquelas!
(At fortè illudunt sopitos somnia sensus).
Me ne vocas ô effigies! Hanc labra moventem
Flectentemque caput video. Quid quæris imago?
Nomen, imago, tuum liceat cognoscere.

VIRGO MARIA.

Mater
Sancta tui Domini tibine est ignota Gregori?
Virgo parens, ignara tori, tactûsque virilis,
Regia progenies, rosa mystica, fœderis arca,
Excelsi regina poli, domus aurea, sponsa tonantis,
Justitiæ speculum et clypeus, Davidica turris
Janua cœlorum, tibine est ignota, Gregori?

LA MADONE.

Holà! ho! où vas-tu téméraire porte-clef? Holà! arrête-toi.

SAINT GRÉGOIRE.

Quelle voix frappe mon oreille? Quel impie a l'insolence de m'attaquer, moi qui porte le sceptre du roi du ciel, et qui suis son vicaire ici-bas.

LA MADONE.

Arrête, téméraire! tourne les yeux, et adore qui t'appelle?

SAINT GRÉGOIRE.

O chose admirable! ô prodige! une image me parle! Mais peut-être le sommeil égare-t-il mes sens. M'appelle-tu, ô image? Mais je la vois qui remue les lèvres; elle baisse la tête! Que demandes-tu, image? Qu'il me soit permis de connaître ton nom.

LA MADONE.

Quoi donc, ô Grégoire! est-ce que tu peux méconnaître la mère de ton saint Seigneur? Ne reconnais-tu pas la vierge-mère, celle qui n'a jamais approché ni du lit, ni des embrassemens d'un homme, la fille des rois, la rose mystique, l'arche d'alliance, la reine du ciel, la maison d'or, l'épouse de celui qui tient le tonnerre, le miroir et le bouclier de la justice, la tour de David, la porte des cieux?

SANCTUS GREGORIUS.

Ignaro veniam concede, insignis imago,
Virgo Maria priùs nunquàm mihi visa : loquentem
Nunquàm te priùs audivi : quis talia vidit ?

VIRGO MARIA.

Parco lubens : posthàc sed reddere verba salutis
Debita mente tene. Quò te nunc semita ducit ?

SANCTUS GREGORIUS.

Supra altare tuum missam celebravit odoram
Presbyter Andreas : animam liberavit, et ecce
Impatiens, semicocta, jacet prope limina clausa
Gurgitis. Illa viam petit à me.

VIRGO MARIA.

Perge Gregori.

SAINT GRÉGOIRE.

Image illustre, pardonne à qui a péché par ignorance! jamais je n'ai vu la Vierge Marie; jamais je ne t'ai entendu parler. Qui a vu de telles choses?

LA MADONE.

Je te pardonne volontiers; mais, dorénavant, rappelle-toi de te conformer à ton devoir. — Où vas-tu?

SAINT GRÉGOIRE.

Le prêtre André vient de célébrer une messe sur un de tes autels; il a délivré une âme du purgatoire; et voilà que, impatiente et à demi cuite, elle s'est avancée jusqu'à la porte encore fermée de l'abîme immense; elle me demande de lui ouvrir.

LA MADONE.

Continue ton chemin, je te le permets.

On allait voir dans la charmante église de Sainte-Sabine (du mont Aventin), une grosse pierre que le diable lança du haut de la voûte à saint Dominique pour l'écraser; mais la pierre fut détournée, et le saint miraculeusement garanti. Ce récit pourrait bien cacher une tentative d'assassinat.

Il n'y a pas un siècle que l'on montrait à Saint-Sylvestre (*al campo Marzo*), le portrait de

Jésus, fait, disait-on, par le Sauveur lui-même, et qu'il envoya au roi Abgarus. Eusèbe rapporte les lettres d'Abgarus à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à Abgarus; mais il ne dit rien de l'image [1]. On prétend que Jean Damascène en a parlé.

L'arche d'alliance, ainsi que la baguette de Moïse, celle d'Aaron, et une partie du corps de Jésus-Christ, se trouvaient à Saint-Jean-de-Latran. On montrait dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, qui est presque vis-à-vis, de l'autre côté de la grande route qui conduit à Naples, une des pièces d'argent que reçut Judas, la lanterne de ce traître, et la croix sur laquelle fut crucifié le Bon Larron.

San-Giacomo Scossacavalli possédait la pierre sur laquelle Jésus-Christ fut circoncis, on voyait l'empreinte d'un des talons du jeune enfant; cette pierre était sur l'autel de la Présentation.

On conservait, sur l'autel de sainte Anne, la table de marbre qui avait été préparée pour le sacrifice d'Isaac.

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, envoya ces reliques avec l'ordre de les placer dans Saint-Pierre; mais quand le char qui les portait passa devant Saint-Jacques, il fut arrêté par une main invisible, et les chevaux presque renversés

[1] J. Reiskii exercitationes de imaginibus Christi.

du contre-coup. De là le nom de *Scossacavalli* donné à Saint-Jacques, qui eut les reliques.

Les livres qu'on lisait habituellement à Rome vers 1720, sont presque aussi curieux que les miracles que l'on croyait à la même époque. Pour se souvenir d'une bibliothéque, il faut parcourir un de ses volumes. Demandez d'un air fort sérieux à la bibliothéque du palais Barberini, ou à celle du Vatican :

Les Conformités de Saiut-François avec Jésus-Christ;

Le Psautier de la Vierge;

L'Evangile éternel.

Quant à la *Taxe de la chancellerie apostolique*, on a honte de ce livee, et on ne le montre pas aux étrangers, pour peu qu'ils aient l'air moqueur. Mais vous le verrez à Florence sans difficulté. Il est intitulé: *Taxa cameræ seu cancellariæ apostolicæ*. Les écrivains les plus célèbres par leur impiété ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la finesse d'esprit et à la logique à la fois *délicate et profonde* qui guide les casuistes dans la déduction de leurs raisonnemens. Beaucoup d'historiens à la mode pourraient prendre des leçons de logique chez ces écrivains ecclésiastiques si négligés aujourd'hui.

Ainsi que chez les philosophes arabes, la donnée primitive des raisonnemens de ces gens-là

n'est peut-être pas assez prouvée; mais on ne peut trop admirer la force et la profondeur avec lesquelles ils en déduisent des conséquences.

J'oubliais le miracle de sainte Marie-Majeure : on y conserve une des images de la Madone peintes par saint Luc, et plusieurs fois on a trouvé les anges chantant les Litanies autour de ce tableau.

6 *décembre*. — Nous venons de visiter les antiquités du quartier des Juifs. C'est le pape Paul IV, *Caraffa*, (ce vieillard napolitain, qui de bonne foi se croyait infaillible, et craignait d'être damné s'il ne suivait les mouvemens secrets qui lui ordonnaient de persécuter), qui commença à vexer les Juifs (1556). Il les obligea d'habiter le *Ghetto*, ce quartier sur les bords du Tibre, près du *Ponte-Rotto*, maintenant si sale et si misérable. Les Juifs furent forcés de rentrer dans le *Ghetto* à vingt-quatre heures (c'est-à-dire au coucher du soleil); Paul IV voulut qu'ils vendissent leurs possessions et ne leur permit d'autre négoce que celui des vieilles hardes. Ils furent astreints à porter un chapeau jaune. Grégoire XIII donna à ces mesures un complément raisonnable; il obligea un certain nombre de Juifs à écouter tous les samedis un sermon chrétien.

Malgré toutes ces vexations et bien d'autres qui me feraient passer pour jacobin si je les rap-

portais, telle est l'admirable énergie avec laquelle ce peuple malheureux tient encore à la loi de Moïse, qu'il n'a pas laissé de multiplier beaucoup. Les Juifs ont un précepte qui leur ordonne de se marier au plus tard à vingt ans sous peine d'être traités avec opprobre et comme gens vivant en péché.

Tout cet ensemble de persécutions, inventé par le pape Caraffa, était tombé en désuétude sous le règne de l'aimable cardinal Consalvi ; mais depuis la mort de Pie VII tout a recommencé : les Juifs sont enfermés dans leur *Ghetto* à huit heures; avant-hier, au spectacle, on nous a fait observer que le parterre était entièrement rempli, parce que c'était le jour où les portes du *Ghetto* restent ouvertes jusqu'à dix heures (ou deux heures et demie de nuit, le soleil se couchant actuellement à sept heures et un quart. Les *vinti-quatro* (les vingt-quatre heures) changent tous les quinze jours. Le parti rétrograde tient beaucoup à cette façon peu commode de faire sonner les horloges ; l'autre manière s'appelle *alla francese.*

Frédéric lisait ce soir l'*Histoire de la Littérature romaine* de M. *Baehr.* Il nous raconte plusieurs usages des Romains des premiers siècles. Pendant long-temps la main de fer de la nécessité éloigna de Rome toute espèce de luxe. Frédéric parle avec éloge des ouvrages de MM. Dorow et Otfried Muller, sur l'ancienne Étrurie.

8 *décembre* 1827. — Ordinairement les étrangers maudissent les restes du temple d'Antonin le Pieux, quoique ces onze colonnes forment peut-être la plus belle ruine de ce genre qui existe à Rome. On y a construit la douane. Là est conduit le malheureux étranger qui arrive; et pour peu que trois ou quatre calèches aient précédé la sienne, et qu'elles soient remplies d'Anglais, dont le *spleen* saisit l'occasion d'une querelle avec les douaniers, on peut fort bien attendre deux ou trois heures; vous fâcherez-vous? *That is the question.*

Non, l'orgueil déplacé des Anglais sera pour vous comme l'ivresse d'un Ilote pour un Lacédémonien. Non, vous songerez à cette masse de patience que vous avez mise à part avant de vous présenter dans ce pays de petites vexations et de petits despotes. Je vous conseille d'aborder un douanier d'un air riant, et de lui donner un *paul* (52 centimes). Touché d'une si grande générosité et de votre air gai, cet homme sera utile *al signor Francese.* Ce nom, lié à celui de Napoléon, est encore d'un poids immense en Italie. Ah! si nos ministres savaient exploiter l'héritage de ce grand homme! quelle influence ne donneraient-ils pas au Roi de France, en sachant distribuer aux plus dignes, comme le fit Louis XIV, vingt pensions de cent louis et trente croix!

Pendant que votre voiture attend son tour à la douane, montez chez *madama Giacinta*, à vingt pas de là, et choisissez une chambre. Vous y serez à deux pas du *Corso*, du libraire *Cracas*, où on lit les journaux, et de la *Trattoria dell' Armellino* (de la Belette), où je me réfugie quelquefois pour éviter la fatuité française, et les Anglais, porteurs de grandes moustaches, qui peuplent les environs de la place d'Espagne.

Je vois encore d'ici l'air de supériorité polie du comte D. N., auquel, *à sa prière*, au moment où il partait pour Rome, j'avais indiqué ma modeste *madama Giacinta*. En m'en parlant à son retour, le comte avait l'air de Louis XIV, à qui l'on eût proposé de monter en coucou. Car enfin, puisqu'il faut l'avouer, une chambre fort propre chez *madama Giacinta* ne coute que deux francs.

Il ne reste du temple d'Antonin le pieux que onze colonnes de marbre grec cannelées et d'ordre corinthien; elles ont trente-neuf pieds six pouces de haut et quatre pieds deux pouces de diamètre. La base est attique et le chapiteau orné de feuilles d'olivier.

Quoique très-endommagée par les incendies, cette ruine est magnifique. Ces onze colonnes formaient une partie latérale du portique qui entourait le temple. Tâchez de vous les figurer ainsi; oubliez l'ignoble douane, et voyez le reste du monument tel qu'il exista pour les Romains. Si vous

Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir le rôle de la Madone; tout à coup on entend venir un professeur, les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction, connues de tout le monde à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le collége que l'écolier qui était tombé du brancard, en faisant le rôle de la Madone, serait pape un jour. Cette histoire nous a coûté quatre *Paoli*, et vous semblera ridicule par son peu d'importance, si lorsque vous la lirez Léon XII n'est plus pape.

En revenant dans la rue *del Corso*, nous avons vu le palais *Sciarra*, d'une architecture fort agréable. La galerie de tableaux de ce palais étant située au midi et bien éclairée, nous l'avons réservée pour un jour de pluie. Il faut au contraire aller au palais Doria, naturellement obscur, à onze heures, un jour de beau soleil.

Rien de plus curieux, pour qui aime la peinture, qu'une ancienne copie de Raphaël faite par un bon peintre. La galerie *Sciarra* est fière de la copie de la Transfiguration, attribuée à *Monsu Valentin* (bon peintre français, mort jeune en 1632). On voit ici des ouvrages de ce Garofolo, élève de Raphaël, dont le palais Borghèse a trente-deux tableaux, et la galerie Doria

les plus grands ouvrages qui existent. Cet homme a de la sécheresse, de la dureté, mais de la grandeur et de la simplicité, choses si rares depuis le seizième siècle. Les ouvrages du Garofolo ressemblent aux tragédies médiocres du grand Corneille. On voit à la galerie *Sciarra*, des Barroche, des Guide, des André del Sarto, des tableaux d'Innocenzo da Imola, copiste de Raphaël, et de ce *Sacchi*, dont il y a cinquante ans on voulait faire un grand peintre, je ne sais pourquoi. Rien n'est étonnant comme un charlatanisme lorsqu'il est tombé; sous ce point de vue, l'histoire de plusieurs de nos grands hommes de 1829 sera curieuse à lire en 1850. Moi, qui vous parle, j'ai vu M. Esménard tenant l'état de grand homme, et plus prôné que ne l'est aujourd'hui M. ***. La dernière salle du palais *Sciarra* possède un portrait par Raphaël, peint en 1518, deux ans avant sa mort; la *Vanité* et la *Modestie*, tableau célèbre de Léonard de Vinci, inférieur à sa réputation; une Décollation par Giorgion, rival du Titien, qui mourut d'amour à trente-quatre ans. Le froid Titien mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans. Nous avons admiré, nos compagnes de voyage surtout, une Madeleine, ouvrage sublime du Guide. Sur la fin de sa vie, ce grand homme devint joueur, et faisait quelquefois, quand il était pressé par ses créanciers, jusqu'à trois tableaux en un jour.

On passe devant plusieurs palais, dont les façades, pleines de style, n'ont besoin, pour faire beaucoup d'effet, que d'une rue plus large. On arrive au palais Doria, qui jadis appartenait à la famille Pamphili, enrichie par le pape Innocent X, vers 1650.

Ce palais, fort grand, est moins remarquable par l'architecture, qui date du dix-septième siècle, époque de décadence, que par sa superbe galerie de tableaux. Nous ne nous y sommes arrêtés qu'un instant; nos compagnes voulaient, ce matin, voir de l'architecture; elles prétendaient la comprendre.

Vers la fin du règne de Louis XIV, du temps de madame de Sévigné, quand les ouvrages de La Bruyère, de Descartes et de Bayle étaient dans toutes les mains, le duc de Mazarin et la duchesse de Guise faisaient couvrir de plâtre les statues qui leur appartenaient, et brûler les tableaux qu'ils trouvaient indécens. Sous Louis XIII, un M. Desnoyer, sous-ministre, qui voulait de l'avancement, fit couper en morceaux la Léda du Corrège. Nous avions au Musée un tableau de ce grand peintre, qui a disparu vers 1816. Où est-il?

Le prince Pamphili, qui vivait en 1688, était fort riche et fort jeune; les Jésuites le pressaient vivement d'entrer dans leur société. Ce pauvre jeune homme se décida à faire mettre des chemises de

plâtre à un grand nombre de magnifiques statues antiques dont il venait d'hériter de son père. Il fit barbouiller une fameuse Vénus du Carrache. Quelques années plus tard, il devint amoureux, se maria, et renvoya les Jésuites; il fit ôter le plâtre qui voilait ses statues; mais malheureusement les maçons avaient souvent *rustiqué* le marbre, afin que le plâtre pût prendre.

Avant-hier, à la galerie Farnèse, on nous a montré un petit habillement de fer-blanc, placé, il y a quelques mois, sur toutes les statues, afin de plaire à un grand personnage. Ce sont en général des vieillards qui possèdent les palais et les galeries de tableaux, et il est à craindre que le retour de sévérité ecclésiastique, que l'on éprouve à Rome en ce moment, ne soit fatal à plusieurs objets d'art.

On voit près du palais Doria les deux palais Bonaparte. En arrivant sur la place voisine la vue est frappée par l'aspect d'une sorte de forteresse; c'est le palais de Venise; il fut bâti en 1468, avec des pierres du colysée. Là résidait l'aimable cavalier Tambroni, en sa qualité de directeur des artistes allemands à Rome. L'empereur d'Autriche s'est emparé de ce palais, qui appartint à la république de Venise jusqu'à sa chute, en 1798. C'est là que madame la comtesse Appony donne ses jolis vendredis.

11 *décembre.* — Vis-à-vis est le palais de M. Torlonia, duc de Bracciano, où ce soir nous sommes allés au bal [1]. De la condition la plus vulgaire, M. Torlonia s'est élevé, par son savoir-faire, à la position la plus brillante. L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine. La bouche surtout, exempte de toute sympathie chez les gens à argent, est souvent d'une atroce laideur. M. Torlonia est curieux à entendre lorsqu'il raconte l'histoire de la rivalité des jeunes princes romains qui sollicitaient la main de ses filles. Il a une sorte de naïveté dans son respect sans bornes pour l'argent. Pendant plus de dix ans il n'a pas osé venir habiter le palais où l'on dansait ce soir, une diseuse de bonne aventure lui avait prédit qu'il mourrait la première nuit qu'il y coucherait.

Voilà des préjugés profondément enracinés. Rien de plus naturel, tout le monde apprend ici la théologie qui mène à tout, et la physique mène en prison. M. Torlonia est le banquier de tous les Anglais qui viennent à Rome, et fait des bénéfices énormes, en leur payant leurs livres ster-

[1] Ce riche banquier n'est plus. Il a suivi de près au tombeau un homme aussi haï que lui-même était envié. Léon XII est mort le 10 février et M. Torlonia, le 28. Le célèbre père Fortis, général des jésuites les avait précédés de fort peu de jours.

ling en écus romains. Chaque hiver est égayé par quelque nouveau conte, où figurent, d'un côté, la lésinerie du froid et tranquille banquier, et de l'autre la grande colère de quelque riche Anglais, qui se plaint du *change*. En revanche, M. Torlonia donne à ses cliens des bals charmans, dont l'entrée ne serait pas trop payée à quarante francs par tête. Ce jour-là il n'est plus avare.

Les quatre côtés de la cour de son palais sont occupés par une galerie magnifique et qui communique à plusieurs vastes salons, dans lesquels on danse. Les meilleurs peintres vivans, MM. Palaggi, Cammuccini, Landi, les ont ornés de peintures. Un salon a été construit pour placer d'une manière convenable le fameux groupe colossal de Canova, *Hercule furieux lance Lycas dans la mer*. Les jours de bal ce groupe est éclairé d'une façon pittoresque, par des masses de lumières placées dans des points indiqués par Canova lui-même. Les fêtes de M. Torlonia sont plus belles et mieux entendues que celles de la plupart des souverains de l'Europe. Il y a par exemple toujours assez de monde, et jamais la foule incommode d'un *rout*. Remarquez-vous au milieu des groupes formés par les plus belles femmes de l'Angleterre et de Rome, un petit vieillard au regard inquiet, et qui porte un gilet blanc trop long? C'est le maître du logis; il raconte sans doute aux étrangers

quelque anecdote d'économie intérieure. Par exemple, ce petit Portugais, à la tête si bien frisée, et si petillant d'esprit, M. le comte de F*** admirait, il n'y a qu'un moment, les glaces magnifiques placées vis-à-vis l'Hercule de Canova. M. Torlonia annonce une anecdote. On fait cercle autour de lui et il entre dans tous les détails d'une ruse adroite, au moyen de laquelle il obtint des marchands de glaces de Paris un rabais de cinq pour cent.

Il se vêtit encore plus mal qu'à l'ordinaire, sa physionomie prit une teinte encore plus misérable et plus juive; ainsi grimé, il se présenta aux marchands de Paris, auxquels il dit que ce banquier italien, si avare, le fameux Torlonia, l'avait chargé, lui pauvre miroitier de Rome, d'acheter des glaces à Londres ou à Paris. Il offrait de payer comptant. C'est ainsi, poursuit le millionnaire triomphant, que j'ai arraché un rabais de cinq pour cent sur le prix le plus restreint que j'aurais pu obtenir en me présentant sous mon nom; ce rabais de cinq pour cent fit une somme assez ronde. Et les petits yeux du banquier brillent de joie et perdent pour un moment leur air inquiet.

Plus tard, vers les une heure, le duc de Bracciano parlait de ses fils au groupe où était la pauvre miss Bathurst. *Un tel*, disait-il (en montrant

l'aîné), je crois, est un nigaud, il aime les tableaux, les arts, les statues: je lui laisserai trois millions et deux duchés. Mais l'autre, c'est bien différent, celui-là est un homme! il connaît le prix de l'argent; aussi lui laisserai-je ma maison de banque, il l'augmentera, l'étendra, et un jour vous le verrez, non pas plus riche que tel ou tel prince, mais que tous les princes romains pris ensemble; et s'il arrive à la moitié de la prudence de son père, il fera son fils pape.

(Comme l'ont fait le banquier Rezzonico ou Agostino Chigi, que Bandello peint fort bien, Agostino était un homme d'esprit qui s'attacha à rendre plus heureuse du côté de l'argent, la position de tous les hommes de talent, ses contemporains.)

A deux pas du duc, la célèbre lady N*** était attristée de voir cette figure à argent. « Torlo» nia, disait-elle, ne devrait pas se trouver aux » bals qu'il donne, les princesses ses filles en fe» raient les honneurs. Malgré soi, on fait atten» tion à cette figure : on y voit trop qu'il est in» capable de jouir des belles choses qu'il a réunies » autour de lui, et cela en paralyse l'effet. » Pour moi, dans tous ces propos, je vois beaucoup d'envie. M. Torlonia est *l'homme à argent* par excellence; il se moque de la louange et n'a pas de journaux à lui pour le vanter; à la vérité tout

le monde se connaît à Rome, et le charlatanisme *y est impossible*. (Voilà pourquoi, s'il est un pays où l'on puisse encore espérer des artistes, c'est Rome.)

Nos compagnes de voyage avaient pris en horreur M. Torlonia, et d'abord ne voulaient pas aller à son bal. J'ai eu besoin d'une grande éloquence pour faire oublier cette répugnance. Depuis le prince jusqu'au laquais, tout le monde parle ces jours-ci d'un jeune M. de Saint-Pri***, qui, vivant en étourdi et étant arrivé sans y songer au fond de sa bourse, vient de se brûler la cervelle pour sortir d'embarras. On ne manque pas de dire que Torlonia lui a durement refusé une avance de quelques milliers de francs la veille de sa mort, et le lendemain matin, dix minutes peut-être avant que le jeune Français ne se brûlât la cervelle, le banquier a reçu des fonds pour lui.

Cet homme, si jalousé, n'a eu aucun tort dans cette affaire. Il possède un véritable talent pour deviner les *mouvemens d'argent* ou *de denrées* qui ont lieu dans cette Italie, appauvrie par la paresse de ses habitans, et bien plus encore par les règlemens baroques que de temps à autre quelque intrigant adroit arrache à ses souverains. Par exemple, le pape Léon XII, qui dans sa jeunesse a été un homme aimable et rien de plus,

vient de mettre un impôt très-cher sur les *veturini* qui amènent à Rome les voyageurs, sans lesquels cette ville malheureuse n'aurait pas de quoi payer une messe. Ce soir, grande indignation là-dessus, vers la fin du bal. Tout ira mal ici jusqu'à ce qu'un pape ait l'esprit de prendre un banquier pour ministre des finances; mais l'usage veut que le trésorier de l'église soit *monsignore*, c'est-à-dire prélat. Après quatre ans d'exercice, on ne peut point faire de cardinal sans qu'il n'ait un chapeau. On ne peut pas non plus le destituer sans le faire cardinal. C'est ainsi qu'un insigne fripon, mort depuis peu, obtint le chapeau du temps de Pie VI.

Il est impossible de rien voir de plus distingué et de plus noble que les princesses, filles de M. le duc de Bracciano. Peut-être rougissent-elles un peu de la tournure de leur père. Je n'ai pas rencontré trois bals en ma vie supérieurs aux siens. On y trouve le *confort* réuni à une élégance suprême; nos compagnes de voyage ont été forcées d'en convenir. Mais, me disait l'une d'elles, je vois errer autour de moi l'ombre de ce malheureux Saint-Pri***, dont la vie eût été sauvée avec la moitié de ce que coûte ce souper magnifique. — Madame, Chamfort disait que, quand on va dans le grand monde, il faut tous les matins avaler un crapaud.

12 *décembre.* — La rue du *Cours* finit au mont Capitolin; Rome attend un pape ami des arts, qui, en abattant quelques maisons, pratiquera une montée qui, toujours dans la direction du *Corso*, arrivera à peu près au jardin des Capucins, sous l'église d'*Ara Cœli*. Quand on est au bout du cours, entre les deux palais Bonaparte, on tourne à droite, et l'on arrive à la magnifique église *del Giesu*.

C'est la maison centrale des Jésuites, là réside leur général.

A cause de l'élévation du mont Capitolin et de la disposition des rues, il fait assez ordinairement du vent près de l'église des Jésuites. Un jour le diable, dit le peuple, se promenait dans Rome avec le vent; arrivé près de l'église *del Giesu*, le diable dit au vent : « J'ai quelque chose » à faire là-dedans, attendez-moi ici. » Depuis le diable n'en est jamais sorti, et le vent attend encore à la porte.

Cette église magnifique a été élevée en 1580, sur les dessins de Vignole; l'intérieur est fort riche; un peintre médiocre nommé Baciccio l'a rempli de grandes fresques. Il y a de la chaleur et un beau désordre dans le groupe des vices renversés par un rayon qui part du nom de Jésus. On remarque surtout l'autel à gauche, sous lequel repose, dans un tombeau de bronze doré,

orné de pierreries, le corps de saint Ignace. Cet aventurier espagnol, rempli d'exaltation et un peu fou, mourut en 1556, et fut canonisé en 1622. Les généraux ses successeurs, et entre autres *Lainez*, homme à comparer, pour le talent, au cardinal de Richelieu, et même à saint Paul, ont fait les Jésuites ce qu'ils sont. Je voudrais bien qu'un athée écrivit leur histoire *sine irâ et studio*. Cette société n'est-elle pas l'une des plus remarquables, depuis celle instituée par Lycurgue, depuis celle instituée par Moïse? M. de Lalande disait: « Savez vous pourquoi tous les prêtres du monde » me prônent, c'est que je suis un athée-jésuite? »

Ce sont deux Français qui sont coupables des exécrables sculptures que l'on voit auprès du tombeau de saint Ignace, MM. Legros et Tendon. En sortant *del Giesu*, on arrive bientôt à une petite place, de laquelle on aperçoit les trois palais placés sur le mont Capitolin, et le grand escalier qui y conduit. Tout cela n'a rien de fort beau; mais il y a des jours où l'on est ému par les souvenirs de l'histoire et par ce grand nom de *Capitole*.

13 *décembre*. — Mes compagnons de voyage sont déjà un peu *las d'admirer*; chaque jour ils attendent avec impatience leurs lettres de Paris. J'ai le rare bonheur de passer ma vie avec des

personnes d'un esprit fort aimable et du commerce le plus doux : mais, dans ce qui me semble une belle fresque, elles ne voient encore, qu'un morceau de mur enfumé.

Il faut des études préparatoires pour le voyage de Rome. Ce qui ajoute au désagrément de cette fâcheuse vérité, c'est que tout le monde, dans la la société à Paris, croit fermement aimer les beaux-arts et s'y connaître. C'est par amour pour les beaux-arts que l'on vient à Rome, et là, cet amour vous abandonne, et, comme à l'ordinaire, la haine est sur le point de le remplacer.

La perfection de ces maudites études préparatoires, auxquelles il faut bien en venir après quelques jours d'humeur, serait que l'œil apprît à voir sans que le cerveau s'affublât des préjugés du maître *qui enseigne à voir.*

La poste aux lettres, à Rome, est vers le milieu du Corso, sur l'admirable place *Colonna* (ainsi nommée à cause de la colonne élevée en l'honneur de Marc-Aurèle-Antonin). Ce matin, à notre grand chagrin, le courrier est en retard de huit heures, et il a été décidé de ne pas s'écarter des lieux où nous pouvons le rencontrer. Il fallait trouver une course à faire sur la route du nord, par laquelle arrivent les lettres de France. Nous sommes sortis par la porte *del Popolo.* A deux milles de là nous avons trouvé le Ponte-Molle. C'est sur ce

pont, appelé jadis *Milvius*, que Cicéron fit arrêter les ambassadeurs Allobroges (Dauphinois), qui, dans l'intention de délivrer leur pays du joug des Romains, ou plutôt pour se lier avec la faction dominante, avaient conspiré avec Catilina. Nous avons cherché à reconnaître le paysage placé par Raphaël, dans la grande bataille du Vatican. Constantin battit son rival Maxence, entre le *Ponte-Molle* et le lieu appelé *Saxa Rubra*.

En 1552, Jules III fut délivré des mains des Allemands le jour de Saint-André. Il fit élever par Vignole un petit temple, chef-d'œuvre d'élégance, en l'honneur de cet apôtre. On le trouve à gauche, en revenant vers la porte *del Popolo*. De là nous sommes allés à la jolie cassine, dite du *pape Jules*. Rien de plus gracieux et de plus agréable à habiter en été; mais il faudrait ne pas craindre la fièvre. C'est ainsi que devrait être le Trianon à Versailles. Nos compagnes de voyage en ont eu l'idée; c'est un progrès. Quelques Anglais riche devrait placer dans son parc une copie de cette villa, chef-d'œuvre de Balthasard Peruzzi.

Le palais voisin fut élevé par Vignole. On y voit des fresques de *Zuccari*, peintre médiocre, mais qui font plaisir à cause du lieu où on les rencontre.

La porte *del Popolo*, quoique arrangée par

Michel-Ange, est peu frappante; mais l'église voisine, Sainte-Marie-du-Peuple, est fort belle. Les tombeaux qu'on y voit furent élevés vers l'an 1540; c'était le siècle du bon goût. Le sac de Rome en 1527; avait dispersé les élèves de Raphaël mais dès que l'esprit des Romains pût oublier les horreurs de la guerre et songer aux beaux-arts, ils revinrent aux idées qui avaient régné avec Léon X.

Vers l'an 1099, quelque homme adroit épouvanta le peuple de Rome de l'ombre de Néron, mort seulement mille trente-un ans auparavant. Le cruel empereur, enterré dans le tombeau de sa famille sur le *Collis Hortulorum* (mont des Jardins), aujourd'hui *Monte-Pincio*, s'amusait à reparaître de nuit pour tourmenter les vivans. Probablement à cette époque on ne faisait pas grande différence entre un démon et un *empereur romain*, persécuteur des chrétiens. L'on ne manqua pas de bâtir bien vite la jolie église où nous sommes, et Néron effrayé n'a plus reparu. Si vous aimez en peinture la vénérable antiquité, cherchez dans la première chapelle à droite en entrant, et dans la troisième, des ouvrages du Pinturicchio, élève du Perrugin et compagnon de Raphaël. Les tableaux de ce peintre (je parle de ceux de Rome et non des immortelles fresques de Sienne) sont plus curieux qu'agréables, ils

inspirent ce qu'on appelle un *intérêt historique*. On le retrouve encore ici à la voûte du chœur.

Il faut examiner deux beaux tombeaux du *Sansovin*. Le tableau de la chapelle qui est à droite du maître-autel, est d'Annibal Carrache, c'est une Assomption. Les deux tableaux voisins sont de Michel-Ange de Carravage; ce grand peintre fut un scélérat. L'avant dernière chapelle appartient à la famille du banquier Chigi, pour qui Raphaël peignit la *Farnesina*. On dit que cette chapelle Chigi fut élevée sur ses dessins. L'exécrable goût du dix-huitième siècle éclate dans le tombeau de la princesse Odescalchi-Chigi.

Vers 1760 les artistes d'Italie ne valaient guères mieux que les notres. Du reste l'humidité a gâté presque tous les tableaux. Le désir d'orner les églises de peintures s'empara des gens riches vers l'an 1300; mais il est heureux que depuis on ait eu l'idée de former des galeries, une toile peinte à l'huile ne reste pas impunément deux siècles dans une église. Au sortir de Sainte-Marie-du-Peuple nous avons examiné l'obélisque placé entre la porte et le *Corso*; on aperçoit de là, dans toute leur longueur, trois rues fort droites qui traversent de part en part toute la Rome moderne, qui, comme vous savez, est bâtie dans le Champ-de-Mars de la Rome antique. La plus longue, celle

du milieu, s'appelle le *Corso*, parce que de temps immémorial on y fait des courses de chevaux, plaisir particulier au peuple italien et dont il est fou; c'est comme les combats de taureaux en Espagne.

La rue de *Ripetta*, à droite en entrant à Rome, conduit au port sur le Tibre. Les grosses barques qu'on y voit attachées viennent de Naples ou de Livourne. La rue à gauche s'appelle *del Babuino*. Le voyageur égaré se reconnaît dans Rome au moyen de ces trois rues et du Tibre, qui court à peu près du nord au sud. Mais souvent l'on se trouve dans une vallée tortueuse entre deux collines; alors le voyageur se dirige à l'aide d'une petite boussole placée derrière sa montre, et d'un petit plan de Rome grand comme la main qu'il faut toujours avoir sur soi, ainsi que son *permis de séjour*.

L'obélisque de la place du Peuple est de granit rouge couvert d'hiéroglyphes, il a soixante-quatorze pieds de haut. La mode toute-puissante dans les sciences comme ailleurs, fait qu'en 1829 on croit fermement à Rome aux découvertes hiéroglyphiques de MM. Young et Champollion. Le pape Léon XII les protégait; car enfin un prince, au dix-neuvième siècle, doit bien protéger quelque chose de relatif aux arts ou aux sciences. Croyons donc, jusqu'à de nouvelles découvertes, que cet

obélisque fut érigé à Heliopolis par le roi Ramessès, pour servir de décoration au temple du Soleil.

Les deux églises élevées par le cardinal Gastaldi, à l'entrée du Corso, sont d'un effet médiocre. Comment un cardinal n'a-t-il pas senti qu'il ne faut pas élever une église pour *faire pendant* à quelque chose? C'est ravaler la majesté divine.

Ce sont pourtant ces Français qui quelquefois font des choses si ridicules à Paris, qui ont construit ces rampes admirables qui du niveau de la place du Peuple conduisent au sommet du Monte-Pincio. Il faut tout dire, il y avait à Rome vers 1810, un architecte du plus rare talent Raphaël *Sterni*, et Rome est trop petite ville pour que l'intrigue et les mensonges des journaux, puissent assigner un rang aux artistes.

La petite plaine qui couronne le Pincio, est assez vaste pour offrir une promenade suffisante aux personnes en voiture. Au centre du jardin s'élève un obélisque, les arbres plantés par ordre de Napoléon sont déjà grands. Du côté de la villa de Raphaël le jardin se termine au mur d'enceinte de Rome qui est à hauteur d'appui et s'élève de cinquante ou soixante pieds au-dessus de la petite vallée, qui de la porte Pia descend à la villa Borghèse.

Dès qu'on voit une promenade plantée d'arbres en Italie, on peut être assuré qu'elle est l'ouvrage de quelque préfet français. La promenade de Spolette par exemple est due à M. Rœderer. Les Italiens modernes abhorrent les arbres; les peuples du Nord, qui n'ont pas besoin d'ombre vingt fois par an, les aiment beaucoup, cela tient à l'instinct de cette race d'hommes née dans les bois.

Le jardin du Pincio n'est pas enterré comme celui des Tuileries, il domine de quatre-vingts ou cent pieds le cours du Tibre et les campagnes environnantes. La vue est superbe. Là, en hiver, vers les deux heures, on voit assez souvent les jeunes femmes de Rome descendre de leur carrosse et se promener à pied; c'est leur bois de Boulogne. La promenade à pied est une innovation française. Les maisons d'éducation établies pour les jeunes filles par Napoléon commencent à changer les mœurs; il y a plus de promenades et moins de sigisbés. On ne dit plus à un étranger : Monsieur, vous ne pouvez pas être présenté en ce moment à la princesse une telle, car elle est *innamorata*. Un jour, au Pincio, je fus frappé de la tournure d'un homme remarquablement spirituel et un peu triste qui se promenait un gros bâton à la main, c'est M. Jérôme Bonaparte; il fut roi et commandait une division à Waterloo.

En avançant dans le Cours, on trouve à droite la grande église de Saint-Charles, qui n'est remarquable que par sa masse et sa coupole à double calotte. Nous avons vu ensuite le palais *Ruspoli*, dont le plus beau café de Rome occupe le rez-de-chaussée; on est frappé de la magnificence des salles et de leur peu de propreté. Le travail d'essuyer une table de marbre vingt fois par jour est le pire des supplices pour un Romain; le Français des basses classes, au contraire, se plaît dans l'activité. Différence de la race gauloise et de la romaine. Les Romains étaient beaucoup moins grands que les Gaulois et en avaient peur. Fort mécontens du café *Ruspoli*, nous sommes entrés vis-à-vis, dans l'église de *San-Lorenzo-in-Lucina*, où l'on voit un beau Crucifix attribué au Guide. Là furent déposés les restes du Poussin. M. le vicomte de Châteaubriand va lui faire élever un tombeau. Nous avons été chassés de cette église paroissiale par une mauvaise odeur bien prononcée.

Au coin de cette place existait, dans le *Corso*, l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, que le pape Alexandre VII fit barbarement démolir en 1660, afin, dit l'inscription, d'élargir la rue qui eût pu circuler tout au tour. Le nombre de monumens antiques détruits par les papes ou leurs neveux est fort considérable. On en rougit depuis quelques

années, et les faiseurs d'itinéraires ont ordre de n'en point parler. Mais d'abord Alexandre VII croyait bien faire ; et si les papes eussent habité toute autre ville que Rome, auraient-ils pris dans leur jeunesse le goût des beaux-arts, qui les porta, une fois parvenus au trône, à faire élever tant de monumens magnifiques? Nous voyons le palais Fiano bâti vers l'an 1300 sur les ruines d'un palais de Domitien.

16 *décembre.*—La rue du *Corso*, envers laquelle l'odeur de choux pouris, et les haillons aperçus dans les appartemens par les fenêtres, m'a rendu injuste pendant deux ans, est peut-être la plus belle de l'univers.

Un sentier dans une montagne peut être beau par la vue dont on jouit en se promenant. Le *Corso* est beau à cause des pierres qui sont rangées les unes au-dessus des autres. Les palais qui bordent cette rue ont beaucoup de *style*. Ce style est sublime et fort supérieur à celui de la rue Balbi, de Gênes. *Regent-Street*, à Londres, étonne mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'architecture gothique,

ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne d'Yorick.

La rue Saint-Florentin, quand on y entre par la rue Saint-Honoré, et qu'on regarde la terrasse des Tuileries, peut donner quelque idée du *Corso* à Rome.

Tous les enterremens du bon ton viennent y passer à la nuit tombante (à vingt-trois heures et demie). Là au milieu de cent cierges allumés, j'ai vu passer sur un brancard et la tête découverte la jeune marquise C. S., spectacle atroce et que je n'oublierai de ma vie, mais qui fait penser à la mort, ou plutôt qui en frappe l'imagination, et par-là, spectacle fort utile, à qui règne en ce monde, en faisant peur de l'autre.

La rue du Corso est par malheur étroite et humide, à peu près comme la rue de Provence à Paris; elle est bornée au levant par une suite de collines.

Le palais Chigi a des défauts; mais, par sa masse imposante, il contribue à faire vivre le nom du fameux banquier, contemporain de Raphaël. Quel que soit un homme à millions, en employant les meilleurs sculpteurs et architectes de son siècle, il a une chance d'être immortel. Si Samuel Bernard avait fait élever à Paris une copie exacte du palais Farnèse ou du palais Barberini, il serait

connu autrement que par les jolis vers de Voltaire sur les trois Bernard; surtout si ce palais était situé au coin du boulevart et de la rue du Mont-Blanc; il donnerait du *caractère* à tout ce quartier.

On va voir au palais Chigi quelques bonnes statues grecques et cinq ou six tableaux des Carraches, du Titien et du Guerchin. Les étrangers réservent ce palais pour les jours de pluie. Nos compagnes de voyage ont été extrêmement frappées de deux petits ouvrages du Bernin, qui représentent la Mort et la Vie. La Vie est figurée par un bel enfant de marbre blanc, qui dort sur un coussin en pierre de touche. Vis-à-vis est une tête de mort aussi en marbre blanc sur un coussin noir. Ceci rappelle bien le catholicisme; les anciens auraient eu horreur d'un tel spectacle [1].

Au milieu de la jolie place voisine s'élève la colonne *Antonine*; elle est composée de vingt-huit blocs de marbre blanc placés horizontalement les uns sur les autres. Son diamètre est de onze pieds et demi, et la hauteur totale de cent quarante-huit pieds. A l'aide d'un petit escalier fort incommode on arrive au sommet. L'ancien

[1] Voyez à la galerie de Florence le beau *génie de la Mort*. Canova, quoique très-pieux, était révolté de ces grossièretés, d'autant plus exécrables, qu'elles sont plus vraies; mais elles frappent fort.

piédestal de cette colonne est enterré de onze pieds. Ce fut le grand homme Sixte-Quint qui la fit restaurer en 1589. Il fit placer au sommet une statue de bronze dorée, nommée Saint Paul.

Les bas-reliefs qui entourent le fût de la colonne sont relatifs aux exploits de l'empereur Marc-Aurèle contre les Allemands. Ces bas-reliefs, souvent imités de ceux de la colonne Trajane, leur sont bien inférieurs. La forme totale de la colonne Antonine n'est pas bonne; elle fait le tuyau de poêle (terme d'artiste); mais l'ensemble de la place est fort joli. Comme nous examinions, avec nos lorgnettes, la statue du grand homme saint Paul, qui a remplacé celle d'un homme grand par la bonté, le courrier de France est arrivé, et toutes nos idées d'antiquités se sont envolées. Nous avons couru à la petite grille où, par protection (car tout est protection à Rome), nous avons obtenu nos lettres cinq minutes avant le reste du peuple. Nous avons dévoré les journaux de Paris, et jusqu'aux annonces de chevaux à vendre et d'appartemens à louer.

21 *décembre*. — Voici quinze jours que nous sommes éveillés dès les quatre heures du matin par les *piferari* ou joueurs de cornemuse. Ces gens-là dégoûteraient de la musique. Ce sont de

grossiers paysans couverts de peaux de mouton, qui descendent des montagnes des Abruzzes, et viennent donner des sérénades aux Madones de Rome, à l'occasion de la Nativité du Sauveur. Ils arrivent quinze jours avant Noël et ne partent que quinze jours après; on leur donne 2 *paoli* (1 fr. 4 cent.) pour une sérénade de neuf jours, soir et matin. Mais pour être bien vu des voisins et ne pas encourir une dénonciation au curé de la paroisse, tout ce qui a peur de passer pour libéral s'abonne pour deux *neuvaines*.

Rien n'est odieux comme d'être réveillé au milieu de la nuit par le son mélancolique des cornemuses de ces gens-là, il agace les nerfs comme celui de l'harmonica. Léon XII, qui en avait éprouvé l'ennui avant de monter sur le trône, leur a fait enjoindre de ne pas réveiller ses sujets avant quatre heures. Au fond de chaque boutique, à Rome, on voit une Madone éclairée le soir par deux lampes. Il n'est pas de Romain, je crois, qui n'ait aussi une Madone dans son appartement. Ils sont fort attachés à la mère du Sauveur; et, quoique la police se mêle de *protéger ce culte*, elle n'est pas encore parvenue à diminuer la ferveur du peuple. J'ai vu des artistes, qui craignaient de passer pour libéraux, peindre une Madone à fresque sur le mur de leur atelier, et payer 4 *paoli* aux *piferari* pour avoir deux neu-

vaines de sérénades. Le *piferaro*, à qui j'ai eu affaire pour mon petit appartement, m'a dit qu'il espérait rapporter chez lui 30 écus (161 fr.), somme énorme dans les Abruzzes, et qui lui permettra de passer sept ou huit mois sans travailler. Il m'a demandé si je croyais que Napoléon fût mort; il aimait ce grand homme évidemment; cependant il a fini par me dire : « S'il eût continué à être le plus fort, notre commerce tombait à rien (*andava a terra*). » Il a beaucoup considéré mes pistolets étalés dans ma chambre, comme signe de noblesse. Je l'ai comblé d'aise en lui permettant de les faire jouer. La physionomie du *piferaro* est devenue tellement féroce au moment où il faisait le geste de viser avec ces pistolets, que je l'ai conduit à madame Lampugnani. Il a eu le plus grand succès; on l'a fait dîner au cabaret voisin, et le soir il est venu répondre aux questions de ces dames sur son pays, sa famille, ce qu'il avait souffert dans les invasions des Allemands et des Napolitains, etc. Je ferais un volume de nos remarques sur les réponses du *piferaro*. Il nous a dit une chanson que les jeunes joueurs de cornemuse chantent aux belles Romaines :

Fior di castagna,
Venite ad abitare nella vigna,
Chè siete una bellezza di campagna.

Voici un couplet fait par un paysan, dont l'amie recevait les hommages d'un soldat français.

Io benedico il fior di camomilla :
Giacchè vi siete data a far la Galla,
Vi volto il tergo e me ne vado in villa.
Fior di Gran-Turco,
Voi mi fate paura più dell' orco,
E credo ancor, che la fareste a un Turco.

Rien n'est mélancolique comme la cantilène de ces chansons; plusieurs couplets ne sont pas trop décens. M. Von *** prétend que l'on trouverait dans les poëtes latins cette forme de chanson, dont le premier vers se compose du nom d'une fleur, il pense que cette forme est antérieure aux Romains.

Pour moi, ce qui m'en touche, c'est la musique empreinte d'une passion tellement profonde, et songeant si peu au voisin, qu'elle en est ennuyeuse. Qu'importe le voisin à l'homme passionné? il ne voit dans la nature que l'infidélité de sa maîtresse et son propre désespoir.

25 *décembre* 1827. — Nous revenons de Saint-Pierre. La cérémonie a été magnifique. Il y avait peut-être cent dames anglaises, dont plusieurs de la plus rare beauté. On a construit derrière le grand autel une enceinte tendue en damas

rouge. Sa sainteté nomme un cardinal pour dire la messe à sa place. On porte le sang du Sauveur au pape assis sur son trône derrière l'autel, et il l'aspire avec un chalumeau d'or.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi imposant que cette cérémonie; Saint-Pierre était sublime de magnificence et de beauté : l'effet de la coupole surtout m'a semblé étonnant; j'étais presque aussi croyant qu'un Romain.

Nos compagnes de voyage ne peuvent se lasser de se récrier sur un spectacle si grand et si simple. Elles n'ont trouvé que deux dames romaines de leur connaissance dans le bel amphithéâtre préparé pour les dames, et encore ces Romaines conduisaient-elles à Saint-Pierre des parentes de province, venues à Rome pour la *gran funzione*.

Elle a été favorisée par le plus beau soleil et un temps fort doux. En vérité, en voyant Saint-Pierre paré de ses plus beaux atours, si gai et si noble, on ne pouvait se figurer que la religion, dont on célébrait la fête, annonce un enfer éternel et qui doit engloutir à jamais la majeure partie des hommes. *Multi sunt vocati pauci verò electi.*

Nous avions été obligés d'abandonner nos compagnes de voyage fort bien placées dans l'amphithéâtre à droite du grand autel. Les plaisanteries voltairiennes de Paul me faisaient mal; je me suis accosté d'un monsignore de nos amis, grand lati-

niste, qui a voulu me convertir. C'était tomber de Caribde en Sylla.

Je lui ai dit, avec simplicité, pourquoi je riais, et, sans transition, il s'est mis à me parler de Tite Live. Avez-vous remarqué, m'a-t-il dit, que cent trente-huit ans après la fondation de Rome, il y avait encore des eaux stagnantes entre les collines? (Tit. Liv., lib. I, cap. 38). Après la prise de Veyes, le peuple veut quitter un territoire mal sain pour aller habiter sa conquête. Il en est détourné par les patriciens qui, à Veyes, n'auraient pas pu voler des terres. (Voir les notes faites sur Tite Live par Machiavel).

Les pestes nombreuses qui désolent une population si active et si sobre, nous semblent prouver que dès ce temps là il y avait ici l'*Aria cativa*. Romulus, dis-je à monsignor N., manquait de prévoyance, ou plutôt il crut fonder sur le mont Palatin une ville de deux ou trois mille habitans. Pour une ville cent fois plus grande, les montagnes voisines offraient des situations bien préférables. — Mais, me répond mon ami, qui nous dit que du temps de Romulus ces beaux sites des montagnes fussent à sa disposition? La superstition lui ordonnait probablement de bâtir sa ville au lieu où il avait été nourri. — D'ailleurs le mont Palatin était une position forte comme Venise. Les marais qui l'environnaient devenaient dange-

reux à traverser à la moindre crue du Tibre, qui quelquefois s'élève de dix pieds en une nuit.

Mon ami m'a raconté des anecdotes qui font le plus grand honneur à M. Capellari, moine blanc, depuis cardinal.

28 *décembre* 1827. — Nous sommes allés au Capitole (demandez le Campidoglio). Cette colline célèbre est située à l'extrémité méridionale du *Corso*. Parlons d'abord du Capitole antique, puis nous verrons ce qu'il est aujourd'hui.

La petite colline, qui fut le centre de l'empire romain, n'est maintenant élevée que de cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle avait deux sommets, l'un au levant et l'autre vers le Tibre; entre les deux se trouvait un espace appelé *Intermontium*. C'est là que nous voyons aujourd'hui la place du Capitole et la statue équestre de Marc-Aurèle [1].

Le sommet du côté du levant est occupé par l'église d'*Ara Cœli*, desservie par des moines de Saint-François. Ils sont en possession d'attirer

[1] Un sculpteur français, M. Falconnet, a fait un livre contre elle, et en passant injurie Michel-Ange. Diderot promettait l'immortalité à M. Falconnet qui en faisait fi; il y a soixante ans de cela. Avez-vous jamais entendu parler de M. Falconnet?

chez eux chaque année tous les dévots de Rome et des campagnes voisines, au moyen de l'exposition d'une poupée qu'on appelle *il Sacro Bambino*. Cet enfant de cire, magnifiquement emmaillotté, représente Jésus-Christ au moment de sa naissance. Voilà ce qu'on fait en 1829 pour accrocher quelque argent au lieu révéré jadis par les maîtres du monde comme le centre de leur puissance. C'était le Capitole proprement dit des anciens. Le sommet, qui est du côté du Tibre, plus élevé que l'autre, était la citadelle, *Arx*.

Le mont Capitolin environné de hautes murailles n'était accessible que du côté de l'orient, où se trouvait le *Forum*. Cette forteresse formait la fin de la ville vers l'occident et le nord. Du haut de ce rempart élevé et du portique du temple de Jupiter, la vue sur le Champ de Mars et le *Monte Mario* devait être magnifique. Maintenant on arrive au mont Capitolin par l'occident et par l'orient, et toute la Rome moderne est au pied du Capitole. Les Romains y arrivaient par trois chemins, *Clivus Sacer*, *Clivus Capitolinus*, *Centum Gradus-Rupis Tarpeïæ*.

C'est dans l'*Intermontium* que Romulus, manquant de soldats, ouvrit un asile pour tous les brigands des environs. Ces hommes courageux empruntèrent tous les arts et même la religion à

leurs voisins les Étrusques, peuples très-civilisés, chez lesquels les prêtres s'étaient emparés de tout le *réel* du pouvoir.

On retrouve l'art de bâtir des Étrusques dans ce qui reste des murs de la forteresse du Capitole *Arx*. Ce sont de gros blocs rectangulaires de cette pierre volcanique qu'on appelle *pépérin*, parce que les gens du peuple trouvent qu'elle ressemble à du poivre pétri. On va voir ces ruines de la citadelle, si intéressantes pour qui a le cœur romain, au rez-de-chaussée du palais Caffarelli, à *Monte-Caprino*, qui est comme on voit le nom moderne de l'*Arx*. Les fortifications, dont nous avons trouvé là les ruines vénérables, furent faites après le départ des Gaulois. Nos terribles ancêtres détruisirent à Rome tout ce que le feu pouvait dévorer, et par conséquent les tablettes ou livres s'il y en avait. Il ne faut jamais perdre de vue que les Romains d'alors n'étaient que des brigands sans cesse sur le point d'être exterminés par leurs voisins plus civilisés qu'eux. L'histoire des Flibustiers, si amusante à lire, doit contenir, quant à la partie morale, tout ce qui nous manque de l'histoire de Rome à cette époque [1].

[1] Voilà ce que n'a pas dit un savant, nommé Lévêque, qui, sous Napoléon, publia trois volumes contre les an-

Le peu que je viens de dire renferme je crois tout ce qu'on sait. J'invite le lecteur à se méfier beaucoup de ces ennemis jurés de toute saine logique, qu'on appelle parmi nous des *savans*, et dont le charlatanisme nous présente de temps à autre de longues narrations sur les premiers siècles de Rome. Si l'on peut trouver quelque certitude, ce n'est qu'au milieu des ruines vénérables que nous visitons en ce moment un Tite-Live à la main. Nous avons lu hier soir, à la maison, l'extrait de Tite-Live donné par M. Micali, dans son *Histoire d'Italie avant les Romains*. Cet homme d'esprit, que nous avons vu à Florence, prépare une troisième édition de son ouvrage. Dans notre petite caravane, composée de sept personnes, quatre adorent les Romains et trois les exècrent. Quoique dise ma raison, leur souvenir me touche profondément.

Il paraît que les Romains, tant qu'ils furent brigands et sans cesse à la veille de périr, construisaient leurs bâtimens avec des troncs de chêne qu'ils arrachaient dans la forêt au milieu de laquelle ils vivaient. Delà le fort grand nombre

ciens Romains, dont l'âpre vertu déplaisait à l'usurpateur. En vérité on ne trouve de vraie science qu'au delà du Rhin. A Paris on imprime fièrement aujourd'hui ce que l'on a appris hier.

d'incendies qui détruisirent successivement les monumens élevés sur le mont Capitolin.

Il n'est pas au centre de Rome une toise de terrain qui n'ait été occupée successivement par cinq ou six édifices également célèbres, et il faut toute l'assurance d'un *savant* pour décider que tel fragment informe appartient plutôt au siècle des Tarquins qu'à celui des Gracques.

Lorsque Tarquin l'Ancien fesait creuser les fondemens du temple de Jupiter, on trouva la tête d'un certain *Tolus* avec les chairs encore fraîches. Cet incident si extraordinaire frappa le peuple, on consulta les augures qui ne manquèrent pas de répondre que cette tête, *caput*, annonçait clairement que ce lieu serait la capitale du monde. Ainsi ce mont appelé d'abord *Saturnius* parce que Saturne y avait régné, ensuite Tarpeïen parce que Tarpeïa, jeune Romaine qui trahissait son pays, y avait été tuée par les Sabins, prit enfin le nom de *Capitolium* formé des deux mots latins *caput Toli* (tête de Tolus).

Telles sont les fables convenues au sujet du Capitole, si cher à l'orgueil romain. Probablement on croyait à ces fables du temps de Tite-Live tout autant qu'aujourd'hui; mais on se serait perdu en osant écrire la vérité, ou, si quelqu'un l'a fait, son manuscrit a été détruit. Le sénat, qui exerçait le pouvoir sacerdotal, ne se serait pas

contenté de mettre à l'index l'écrivain irréligieux. Alors, être irréligieux, c'était être anti-patriote, c'est-à-dire un homme exécrable tramant la ruine de sa patrie.

Le célèbre temple de Jupiter Capitolin occupait le sommet oriental de la colline (où il a été remplacé par la sombre église d'*Ara cœli* et le sacré *Bambino*). Tarquin le Superbe fit construire ce temple pour accomplir le vœu fait par Tarquin l'Ancien, dans un moment critique où les Sabins étaient sur le point de détruire la peuplade romaine. Cette ville devint la maîtresse du monde, parce que pendant plusieurs siècles il a été évident, pour chacun de ses habitans, qu'il fallait être brave et prudent, ou périr. Les patriciens inventèrent la religion pour dominer les momens de colère du peuple. Deux ou trois fois l'état fut sauvé à cause du respect que ce peuple avait pour le *serment*.

Il faut que, dès ces temps reculés, les monumens aient parlé fortement à l'imagination italienne, disposée aussi par sa mobilité à croire aux miracles; car, dès que les patriciens de Rome eurent un peu de loisir et d'argent, ils bâtirent des temples, mais ils ne voulurent point de prêtres. Voilà le trait remarquable de la politique romaine. Apparemment ils étaient éclairés par ce qui se passait chez leurs voisins les Étrusques.

1er. *janvier* 1828. — Le temple de *Jupiter Optimus Maximus*, sans cesse recommandé par les patriciens à la vénération du peuple, dura fort long-temps, puisqu'il ne fut rebâti que par Sylla (l'an de Rome 671); il fut renouvelé par Vespasien et refait par Domitien. Denis d'Halicarnasse dit qu'après la restauration de Sylla, il avait deux cents pieds romains de long et cent quatre-vingt-cinq de large; sa façade était au midi vers le Tibre. Cet édifice devait paraître d'une grandeur immense aux Romains des premiers siècles, dont la maison consistait en une seule chambre recevant le jour par une petite ouverture au-dessus de la porte. J'ai retrouvé cette façon de bâtir dans l'île d'Ischia.

Comme les Napolitains d'aujourd'hui, les Romains passaient leur vie en plein air. Le temple de Jupiter était probablement environné au nord et au couchant par un précipice de dix ou douze toises, ce qui le rendait facile à défendre. La façade était formée par un portique de trois rangs de colonnes; un portique semblable, mais appuyé seulement sur un double rang de colonnes, régnait sur les trois autres côtés, et servait d'abri contre les ardeurs du soleil et contre la pluie; on s'y trouvait réuni naturellement, comme dans nos campagnes les paysans se rassemblent le dimanche sous le portail de l'église paroissiale.

C'est devant ce temple, centre de la religion et de la grandeur des Romains, que les généraux vainqueurs venaient faire un sacrifice en actions de grâces pour leur victoire [1]. C'est là tout le *triomphe*; cérémonie qui mit l'émulation parmi les patriciens et empêcha ces aristocrates de tomber dans la torpeur, comme ceux de Venise. Le triomphe introduisait habilement dans le gouvernement de Rome le grand élément du gouvernement représentatif: *l'opinion publique.*

Le temple de *Jupiter Optimus Maximus* existait encore en son entier du temps de l'empereur Honorius, l'an 400 de notre ère. L'église de Rome comptait déjà une longue suite de papes. Quelle

[1] J'ai apporté à Rome le *Tite-Live* de M. Dureau Delamalle. Une traduction *jolie* et quelquefois bien plaisante est placée vis-à-vis un texte qui a l'avantage d'être imprimé en assez gros caractères. Il faut avoir un *Gibbon,* homme dont le style impatiente, mais qui a véritablement *lu les originaux* et qui fait un *rapport impartial.* On peut prendre la traduction anglaise de Niebhur, l'ouvrage de M. Micali sur l'*Italie avant les Romains*, Florus, Suétone, et les Vies des Romains par ce rhéteur, prêtre spirituel et hypocrite, que nous appelons le *bon* Plutarque. Montesquieu était gentilhomme, il n'a jamais osé flétrir les lettres de cachet ni demander les états généraux, souvent même, à propos de Rome, il se moque de son lecteur; à cela près sa *Grandeur des Romains* est admirable.

avait été leur politique à l'égard du temple le plus vénéré de l'Italie? Stilicon le dépouilla d'une partie de ses ornemens. Genseric, en 455, emporta la moitié des tuiles de bronze doré qui le couvraient. Toutefois, ce temple célèbre existait encore du temps de Charlemagne, vers l'an 800. Mais au onzième siècle on trouve tout à coup dans l'histoire qu'il est entièrement ruiné. Quelle force a renversé tant de colonnes? Par quelle raison n'a-t-on pas voulu changer, au moyen d'une cérémonie expiatoire, un temple payen en église chrétienne? Il était peut-être trop célèbre et trop aimé des peuples.

L'église des Capucins est formée de colonnes inégales, ramassées de côté et d'autre, mais l'ignorance des premiers chrétiens les a disposées à peu près comme ils les voyaient rangées dans les temples et les basiliques des payens, c'est ce que l'on remarque dans toutes les églises de Rome qui ont des colonnes.

8 *janvier* 1828. — Après avoir essayé de nous figurer ce qu'était le Capitole antique, nous sommes revenus au pied de la statue de Marc-Aurèle. Elle occupe le centre de la petite place en forme de trapèze, arrangée par Michel-Ange dans l'*Intermontium*. Ce fut Paul III (Farnèse) qui, vers l'an 1540, fit élever les deux édifices laté-

raux qui me semblent sans caractère, quoique de Michel-Ange. Il fallait en un tel lieu deux façades de temples antiques. Rien ne pouvait être trop majestueux ni trop sévère, et Michel-Ange semblait créé exprès pour une telle mission. Paul III renouvela la façade du palais du sénateur de Rome, qui occupe la pente du mont Capitolin, vers le Forum.

C'est encore Paul III qui a fait transporter ici, de la place qu'elle occupait près de Saint-Jean-de-Latran, l'admirable statue équestre de Marc-Aurèle Antonin. C'est la meilleure statue équestre en bronze qui nous soit restée des Romains. Les admirables statues des Balbus, à Naples, sont de marbre. Pour l'expression, le naturel admirable, et la beauté du dessin, la statue de Marc-Aurèle est le contraire de celles que nos sculpteurs nous donnent à Paris. Par exemple, le Henri IV du Pont-Neuf n'a l'air occupé que de ne pas tomber de cheval. Marc-Aurèle est tranquille et simple. Il ne se croit nullement obligé d'être un charlatan, il parle à ses soldats. On voit son caractère et presque ce qu'il dit.

Les esprits un peu matériels qui ne sont émus toute la journée que par le bonheur de gagner de l'argent ou par la crainte d'en perdre, préféreront le Louis XIV au galop de la place des Victoires. Quoique je ne voulusse pas passer ma

vie avec ces sortes de gens, cependant j'avouerai sans peine qu'ils ont tout-à-fait raison. L'action courageuse qu'ils accomplissent est la base du bon goût, *louer hardiment ce qui fait plaisir*; de là mon admiration pour M. Simond de Genève, qui plaisante le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

L'immense majorité des voyageurs pensait comme M. Simond, mais n'osait pas le dire.

Il n'en est pas de même quant à nos statues. Nous sommes sans rivaux dans notre admiration.

Un prince, ami des arts, pourrait essayer de placer une copie en bronze du Marc-Aurèle de Rome dans quelque coin du boulevart. Cette statue semblerait d'abord froide et sans grâce à nos gens d'esprit de Paris. Par la suite, à force de la voir louer dans le journal, ils l'admireraient.

La patrie de Voltaire, de Molière et de Courier est depuis long-temps la ville de l'esprit; mais le pays entre la Loire, la Meuse et la mer ne peut sentir les beaux-arts; pourquoi? il aime le *joli* et hait l'*énergie*.

D'où vient cette haine? Peut-être de ce que les nerfs sont montés sur un ton différent deux ou trois fois par jour par un climat trop inconstant. Qui peut aimer le Corrège à Paris, lorsqu'il fait un vent de nord-est? Ces jours-là il faut lire Bentham et Ricardo.

Des trois édifices qui décorent le Capitole moderne, celui qui se présente en face est le palais du sénateur de Rome, élevé vers l'an 1390, par le pape Boniface IX, sur les fondemens du *tabularium* de Catulus.

En 1390, on ne songeait guère au *beau*; avant de penser à vivre agréablement, il faut être sûr de vivre. Boniface IX cherchait à bâtir une forteresse. A la même époque, ou un peu auparavant, le Colysée servait de château-fort aux Annibaldi. L'arc de triomphe de *Janus quadrifrons*, cet admirable tombeau de *Cecilia Metella* (que nous avons vu dans la campagne, sur la route d'Albano), et beaucoup d'autres monumens antiques étaient employés comme forteresses.

Le premier pas que fait l'esprit de l'étranger qui aime les ruines, (c'est-à-dire dont l'âme un peu mélancolique trouve du plaisir à faire abstraction de ce qui est, et à se figurer tout un édifice tel qu'on le voyait jadis, quand il était fréquenté par les hommes portant la toge); le premier pas que fait un tel esprit, dis-je, est de distinguer les restes des travaux du moyen âge entrepris vers l'an 1300, pour servir à la défense, de ce qui fut construit plus anciennement pour donner la *sensation du beau*. Car, dès qu'ils ont du pain et un peu de tranquilité, les hommes de nos

races européennes sont amoureux de cette sensation *du beau*.

C'est à l'aide du petit nombre de colonnes subsistant encore dans une ruine que l'on se figure ce qu'était le monument ancien. Chaque petite circonstance de ce qui reste fait une révélation. Mais pour entendre la voix de la vérité, qui dans ce cas parle si bas, il ne faut pas être étourdi par les déclamations et le Phébus de l'esprit de système. Les êtres qui ne sont pas faits pour ce genre de sensations, trouvent de la *froideur* dans tout ce qui est raisonnable.

Comme, en visitant le Capitole moderne, nous cherchions aujourd'hui des plaisirs d'architecture, nous ne sommes entrés dans les musées (ouverts deux fois par semaine, le jeudi et le lundi), que pour reconnaître que dans le bâtiment à gauche du spectateur se trouvent le Gladiateur mourant, la Vénus du Capitole, le buste de Brutus et autres chefs-d'œuvre que nous avons vus à Paris, (les têtes romaines ont une proéminence au-dessus des oreilles, c'est l'activité militaire).

Dans l'édifice qui est à droite, et qu'on appelle le *palais des Conservateurs*, on voit une statue de Jules-César, qui passe avec raison pour le seul portrait reconnu de ce grand homme qui existe à Rome; tout près de là se trouve le buste

de Cimarosa [1], que le cardinal Consalvi, ami de ce grand homme, demanda à Canova. Mais ce buste est placé de façon à ce qu'on ne puisse pas le voir. MM. les directeurs des musées de Rome méritent la palme du ridicule, même au préjudice de ceux de Florence, qui ne permettent pas aux curieux de porter un manteau l'hiver, dans leur galerie glaciale.

10 *janvier*. — On trouve dans le palais des Conservateurs quelques excellens tableaux, entre autres la sainte Pétronille de Guerchin, dont nous avons vu à Saint-Pierre la copie en mosaïque.

Après avoir mis quelques baïoques dans les petits sacs des prisonniers qui nous assourdissaient de leurs cris, nous sommes montés au pa-

[1] Le seul portrait ressemblant de Cimarosa appartient à la célèbre madame Pasta. Il lui a été donné par une amie intime de ce grand homme, qui l'avait dessiné elle-même. Plusieurs personnes, qui avaient fort bien connu Cimarosa, qui n'est mort qu'en 1801, ont été frappées de la ressemblance. Rien de plus rare que le portrait naïf et sincère d'un grand homme. Dans nos belles lithographies, on donne un air fat à Washington lui-même. — Nos gens considérables de Paris demandent que leur portrait exprime surtout la qualité qui *leur manque*. Tel est ce me semble la maxime fondamentale de l'art du portrait: voyez nos grands contemporains exposés au salon.

lais du sénateur, pour voir la célèbre Louve de bronze frappée de la foudre. (Sculpture étrusque.)

Nous parlerons plus tard des galeries de tableaux et des statues du Capitole.

Après avoir admiré la vue dont on jouit du haut de la tour, nous sommes descendus au *Forum*, par la rue qui est à gauche, derrière la statue de *Marc-Aurèle*, et qui débouche vis-à-vis de l'arc de triomphe de Septime-Sévère.

Il paraît qu'au septième siècle, le *Forum* était encore dans toute sa splendeur; mais, en l'an 1084, lorsque les Gaulois de Brennus vinrent de nouveau à Rome sous la conduite de Robert Guiscard, ce centre de la magnificence romaine éprouva le sort que les Cosaques avaient envie de nous infliger en 1814. Ces édifices, si fameux dans tout l'univers, furent, précisément à cause de cela, dépouillés de tous leurs ornemens, et à ce qu'il paraît ruinés de fond en comble.

Par la suite, pour comble de misère, le Forum devint le marché aux bœufs, et c'est sous le nom ignoble de *Campo Vaccino*, qu'il a été connu jusqu'à l'époque des fouilles ordonnées par Napoléon.

Elles furent la suite d'une nouvelle conquête des Gaulois; il faut convenir que le courage guerrier de ce peuple a ravagé toute l'antiquité. La bravoure tient probablement à la vanité et au

plaisir de faire parler de soi; combien ne voit-on pas de maréchaux de France sortis de la Gascogne!

Quand les Romains actuels nous reprochent notre mauvais goût en fait d'arts, nous pouvons leur répondre par le compliment que Virgile adressa aux anci ens Romains:

Excudent alii spirantia molliùs æra;
Tu regere imperio populos, Romane, memento [1].
Æn., lib. 6.

Nos ancêtres, disait Paul à des Romains qui nous plaisantaient sur la laideur des rues de Paris, nos ancêtres ont fait à Rome deux incursions certaines et dévastatrices, celle de Brennus et celle de Robert Guiscard; sous un troisième Français, le connétable de Bourbon, Rome a été pillée, et les fresques de Raphaël abîmées. Enfin, le terrible droit de la guerre s'adoucissant, les Français qui, en 1798, pouvaient punir sévèrement N. et N, véritables assassins du général Duphot, et exercer les vengeances les plus justes, se contentèrent d'un traité de paix. Les chefs-d'œuvre des arts furent *plus utiles* à la France que les têtes de quelques misérables; et le général

[1] D'autres sauront mieux que toi donner à l'airain toute les grâces de la vie. Pour toi, Romain! souviens-toi que ton lot est de gouverner et de conquérir.

des Gaulois sut cette fois dompter assez sa colère pour voir l'*utile* [1].

Une émotion de curiosité que rien ne peut arrêter, porte le voyageur à parcourir en entier le *Forum*. Nous sommes revenus ensuite à l'arc de Septime-Sévère, que l'on rencontre à la descente du Capitole.

On sent bien, à l'aspect de ce monument, la profonde raison qui dirigeait l'esprit des anciens; on peut dire que chez eux le beau était toujours la saillie de l'utile. Ce qui frappe d'abord dans l'arc de Septime-Sévère, c'est la longue inscription destinée à porter l'histoire de ses exploits à la postérité la plus reculée. Et cette histoire *y arrive en effet*.

Ce fut l'an 205 de l'ère chrétienne que le sénat et le peuple romain élevèrent cet arc de triomphe en l'honneur de Septime-Sévère, de Caracalla et de Geta ses fils, pour les victoires

[1] On trouvera une liste assez peu complète, il est vrai, des objets d'art enlevés à l'Italie en 1798, à la suite du troisième volume du voyage du président de Brosses : 1°. Le président avait étudié l'antiquité en conscience ; 2°. son âme préférait le *beau* au *joli*; 3°. il était trop bien né pour descendre *au métier de charlatan*; 4°. il ne prévoyait pas que ses lettres seraient un jour imprimées. Elles sont peu goûtées ;

Le Français, né malin, *aime* le vaudeville.

remportées sur les Parthes et autres nations barbares de l'Orient. Cet arc est de marbre panthélique, avec trois ouvertures, comme celui de la place du Carrousel. Il est décoré de huit colonnes cannelées, d'ordre composite; les bas-reliefs sont déjà d'une sculpture médiocre et montrent la décadence. Vers la fin de la troisième ligne de l'inscription, et dans toute la quatrième, on voit que le marbre a été altéré. Lorsque Caracalla eut tué son frère Geta, il fit effacer son nom dans tous les monumens, et le fit remplacer ici par des mots qui ne faisaient point partie de l'inscription primitive. Un petit escalier de marbre, pratiqué dans l'intérieur d'un des piliers, conduit à la plate-forme, où l'on voyait autrefois les statues de Septime-Sévère et de ses fils Caracalla et Geta, assises sur un char de bronze, auquel étaient attelés quatre chevaux de front. Le char était environné de quatre soldats, dont deux à cheval et deux à pied. En 1803, le pape Pie VII fit enlever la terre qui cachait et conservait ce monument jusqu'à la hauteur de douze pieds.

Ici se présente le plus grand problème que la Rome moderne offre à la curiosité du voyageur. D'où sont venus ces dix à douze pieds de terre répandus sur le sol de la Rome antique? Cette terre couvre en partie la plupart des monumens,

même ceux qui sont placés dans des lieux élevés. Ce ne sont point des débris de briques ou de mortier, c'est de belle et bonne terre végétale.

15 *janvier*. — M. Demidoff, cet homme singulier, si riche et si bienfaisant, qui faisait collection de têtes de Greuze et de reliques de saint Nicolas, avait à Rome une troupe de comédiens français, et faisait jouer au palais *Ruspoli* des vaudevilles du Gymnase. Malheureusement il se trouva un jour qu'un des personnages d'un de ces vaudevilles s'appelait *Saint-Ange*, et l'on remarqua dans la pièce cette exclamation : *Pardieu !* Ces circonstances offensèrent beaucoup S. É. monseigneur *della Genga*, cardinal *vicaire* (chargé par le pape Pie VII des fonctions d'évêque de Rome). Plus tard, sous le règne de Léon XII, les acteurs de M. Demidoff, étourdis comme des Français, eurent le tort de donner un vaudeville dont un des personnages s'appelait *Saint-Léon*. Enfin, une fois, une représentation donnée le jeudi ne finit qu'à minuit et un quart, empiétant ainsi un quart d'heure sur le vendredi, jour consacré par la mort de Jésus-Christ. Ces motifs attirèrent sur M. Demidoff toutes les vexations de la police (dans ce pays, elle a encore les formes terribles de l'inquisition); et le Russe bienfaisant, qui faisait vivre plusieurs

centaines de pauvres, et donnait deux jolies fêtes par semaine, alla s'établir à Florence.

Pendant qu'il habitait le palais Ruspoli, M. Demidoff disait un jour en ma présence que, voulant laisser un monument de son séjour à Rome, il pourrait bien faire enlever les dix ou douze pieds de terre qui couvrent le pavé du *Forum*, depuis le Capitole jusqu'à l'arc de Titus. Le gouvernement mettait à sa disposition cinq cents galériens, que M. Demidoff devait payer à raison de cinq sous par jour Il comptait que, pendant l'hiver, il aurait autant de paysans des Abbruzes qu'il en voudrait, en les payant dix sous par jour.

On calcula tous les frais, le crayon à la main; la dépense totale ne devait pas s'élever à plus de 200,000 francs, y compris un canal pour conduire les eaux pluviales dans la *Cloaca Maxima* (vers l'arc de Janus Quadrifrons). Rome fut bien vite instruite de ce projet capital pour elle; il manqua, parce que le personnage d'un vaudeville s'appelait *Saint-Léon*; et l'on s'étonne de la haine du peuple de Rome!

23 *janvier*. — Ce matin, notre travail a commencé par l'examen du temple de *Jupiter Tonnant*, dont il ne reste que trois colonnes. C'est le monument le plus voisin du mur antique du Capitole. L'empereur Auguste, voyageant de nuit en

Espagne, un orage survint, et l'esclave qui l'éclairait fut tué par la foudre. C'est en mémoire de cet événement qu'Auguste éleva ce temple. On voit encore un fragment d'inscription qui annonce qu'il fut restauré par les empereurs Septime-Sévère et Caracalla. On ne conçoit pas trop cette restauration, après une durée de moins de deux siècles. Les trois colonnes qui restent de ce beau monument appartenaient au portique; elles soutiennent un morceau assez considérable d'entablement. Ces colonnes cannelées et d'ordre corinthien sont de marbre de Carrare, que les anciens appelaient de *Luni*. Leur diamètre est de quatre pieds deux pouces et leur hauteur de quarante-six pieds, différens instrumens de sacrifices sont sculptés en bas-reliefs sur la frise, qui, ainsi que l'entablement, est d'une rare beauté.

Les Français ont découvert devant ce temple le pavé de la rue antique, composé de blocs de lave basaltique. Cette rue, probablement le *Clivus Capitolinus*, était extrêmement étroite, disposition fort commode dans les pays où le soleil est dangereux. Nous avons examiné, avec une émotion d'enfant, ce pavé sur lequel César et Brutus ont marché. La rue était si étroite devant le temple de Jupiter Tonnant, que l'escalier nécessaire pour arriver à l'intérieur du temple avait été pratiqué entre les colonnes du portique.

24 *janvier* 1828. — Ces huit colonnes, que l'on voit près des restes du temple de Jupiter Tonnant, sont désignées par le nom de *Temple de la Fortune*. Un incendie détruisit ce monument du temps de l'empereur Maxence, et le sénat le fit reconstruire.

On voit combien, vers l'an 310, les arts étaient déjà tombés à Rome. Les colonnes de ce portique ont toutes un diamètre différent; ce qui indique qu'il a été maladroitement restauré avec les dépouilles d'autres édifices. Les colonnes sont d'ordre ionique et de granit oriental; quelques-unes ont douze pieds de circonférence; leur hauteur, y compris le chapiteau et la base, est de quarante pieds. Elles soutiennent une frise décorée d'un bas-relief représentant des ornemens. Les morceaux qui appartiennent au temple primitif sont d'un beau travail; rien de plus grossier, au contraire, que ce qui a été fait à l'époque de la restauration.

Plus loin, dans le Forum, on voit s'élever une colonne isolée. Elle est de marbre, d'ordre corinthien, et cannelée. Jusqu'en 1813, cette colonne a passé pour appartenir au temple de Jupiter *Custos*. Le 13 mars 1813, une des dernières fouilles ordonnées par Napoléon, conduisit les ouvriers jusqu'à l'inscription placée à huit ou dix pieds sous terre, et l'on vit que cette colonne avait été éle-

vée en l'honneur de Phocas, par Smaragde, exarque d'Italie, en l'année 608.

✱ OPTIMO CLEMENTI*ssimo piissi*MOQUE
PRINCIPI DOMINO N. *Focae imperato*RI
PERPETVO A DO CORONATO TRIVMPHATORI
SEMPER AVGVSTO
SMARAGDVS EXPRAEPOS. SACRI PALATII
AC PATRICIVS ET EXARCHVS ITALIAE
DEVOTVS EIVS CLEMENTIAE
PRO INNVMERABILIBVS PIETATIS EIVS
BENEFICIIS ET PRO QVIETE
PROCVRATA ITAL. AC CONSERVATA LIBERTATE
HANC STATVAM *majesta*TIS EIVS
AVRI SPLENDORE *fulgen*TEM HVIC
SVBLIMI COLVMNAE *ad* PERENNEM
IPSIVS GLORIAM IMPOSVIT AC DEDICAVIT
DIE PRIMA MENSIS AVGVSTI INDICT. VND.
PC. PIETATIS EIVS ANNO QVINTO.

Cette colonne portait une statue du tyran, en bronze doré. Après la chute de Phocas, on effaça son nom, qui vient d'être gravé de nouveau. Probablement Smaragde enleva cette colonne à quelque édifice du temps des Antonins.

Pour découvrir l'inscription en l'honneur de Phocas, on avait creusé le sol à quelques pieds seulement. Cette circonstance servit de pointe à un sonnet satirique qui, le lendemain de la découverte, courut dans Rome. Phocas parlait : « Un ouvrier avec une bêche, en deux jours, a

tout éclairci ; ma gloire renaît ; sots savans, les volumes par vous écrits, sur le nom à donner à ma colonne, placés les uns sur les autres, auraient formé une pile plus haute qu'elle. Combien vous eussiez été plus utiles et moins ennuyeux en jetant votre plume et prenant une bêche ! »

Près de cette colonne isolée et environnée d'une excavation profonde où nous sommes descendus, nous avons admiré trois colonnes magnifiques : elles sont en marbre pentélique, cannelées, et d'ordre corinthien ; elles ont quarante-cinq pieds de haut. Il n'y a pas long-temps que ce magnifique reste de l'antiquité s'appelait le temple de *Jupiter Stator*. Les savans lui donnent aujourd'hui le nom de *Græcostasis*. Les phrases de ces pauvres gens sont bien ridicules ; aussi ne faut-il point les lire : toute discussion, même bien conduite, diminue le plaisir du voyageur, et ôte quelque chose à la beauté des ruines admirables de l'antiquité [1].

L'entablement, supporté par les trois colonnes du *Græcostasis*, fait l'admiration des connaisseurs. Le monument dont elles faisaient partie devait être comparable au temple d'Antonin le

[1] I would not their vile breath should crisp the stream
Wherein that image shall for ever dwell ;
The unruffled mirror of the loveliest dream
That ever left the sky on the deep soul to beam.

CHILDE HAROLD, canto IV, stanza 53.

Pieux et au Panthéon. Il y a plaisir à revenir se pénétrer de la beauté du Græcostasis, toutes les fois que l'on passe près du Forum.

Le magnifique temple d'Antonin et de Faustine, que l'on aperçoit presque en face, a l'avantage de donner au voyageur une idée parfaitement nette d'un temple ancien. Celui-ci était sur la *Voie Sacrée*, et, dit-on, hors du *Forum;* la Voie Sacrée commençait vers le Colysée, et passant sous l'arc de Titus, devant le temple d'Antonin et de Faustine, et sous l'arc de Septime Sévère, arrivait au Capitole par le *Clivus Capitolinus*. Ce fut dans ce chemin, pratiqué au milieu des arbres fort élevés d'une forêt, que Romulus et Tatius, roi des Sabins, conclurent la paix. Les sacrifices que l'on fit en cette occasion et les cérémonies religieuses qui tous les mois avaient lieu sur la *Via Sacra* lui donnèrent son nom.

Le temple que nous examinons fut érigé par ordre du sénat, en l'honneur de Faustine, la jeune femme de Marc-Antonin. Après la mort de cet empereur, on ajouta son nom à l'inscription. Le portique est formé par dix grosses colonnes d'un seul bloc de marbre cipolin; elles ont quatorze pieds de circonférence et quarante-trois de hauteur. L'entablement est composé d'immenses blocs de marbre. Ce temple élevé en l'honneur de la femme du souverain régnant, peut servir à

nous donner une idée de la magnificence romaine.

La frise des deux parties latérales est chargée de bas-reliefs représentant des griffons, des candelabres, et d'autres ornemens très-bien sculptés. Le marbre cipolin est fort rare; les anciens l'appelaient *lapis carystius*. Les blocs qui forment les colonnes de ce temple sont les plus grands qui nous restent de cette sorte de marbre. Ce qui rend ce monument si précieux pour les voyageurs qui commencent l'étude de l'antiquité, c'est que les deux murs latéraux de la *cella* ou sanctuaire, subsistent encore. Les Romains montaient au portique du temple d'Antonin et Faustine par un escalier de vingt-un degrés. Il y a environ seize pieds de la base des colonnes du portique au niveau de la Voie Sacrée. Ce qui a probablement empêché que ces admirables colonnes n'aient été pillées par les Barberins ou quelques autres neveux de papes, c'est que ce temple avait été changé en une église dédiée à saint Laurent.

Rien de plus vénérable, par sa haute antiquité, que le temple de Romulus et Rémus que l'on voit ici près. Nous sommes sur le terrain où Rome a commencé. La *cella* de ce temple est de forme ronde. Il paraît qu'il a été réparé vers l'époque de Constantin (310). En 527, le pape Félix IV bâtit ici une église qu'il dédia à saint Côme et à saint Damien; du sanctuaire du temple des fon-

dateurs de Rome, il fit le vestibule de son église. Par les ordres d'Urbain VIII, le sol fut exhaussé; un escalier placé près du grand autel permet de descendre dans le temple antique. (Voir *Roma vetus ac recens* de Donato, page 237.)

C'est là que l'on trouva dans le quinzième siècle, de grandes tables de marbre, sur lesquelles est gravé le plan de Rome; depuis, on les a incrustées dans les murs de l'escalier du musée du Capitole. La porte de bronze de l'église de Saint-Côme appartenait probablement au temple des fondateurs de Rome. Les deux grosses colonnes à demi enterrées, que l'on voit près de cette porte, sont de marbre cipolin, et ont trente-un pieds de haut. Leur base repose sur le pavé de la *Voie Sacrée*. Elles demandent à quelque étranger riche et généreux la charité d'être déterrées comme celle de Phocas. Un pape, ami des arts, ne refuserait pas la permission nécessaire.

25 *janvier* 1828. — En avançant de quelques pas vers le Colysée, le voyageur est frappé par la vue de trois voûtes en briques placées à une grande hauteur; on croit qu'elles appartiennent à la basilique de Constantin. Lors de mes premiers voyages à Rome, cette ruine singulière était encore appelée le *Temple de la Paix*. Le style des morceaux de sculpture qu'on y voit encore montre la

décadence de l'art et annonce le siècle de Dioclétien. On en conclut que ces immenses voûtes de briques sont un reste de la basilique construite par Maxence, et à laquelle Constantin donna son nom lorsqu'il eut tué Maxence.

Les trois grands arcs que nous voyons occupaient toute la longueur de la nef à droite de l'entrée; sur les piliers de ces arcades paraissent encore des fragmens d'entablement en marbre; la voûte de la nef était soutenue par huit grandes colonnes de quarante-quatre pieds de haut et de dix-neuf pieds de circonférence. Une de ces colonnes était debout ici, vers 1610, et Paul V *Borghèse* la fit transporter au milieu de la place de Sainte-Marie-Majeure, où la foudre vint la frapper lorsque l'aimable de Brosses était à Rome (1740).

Les fouilles ordonnées par Napoléon ont découvert le pavé de ce monument; il est composé de marbre *jaune antique*, de marbre violet, et de marbre cipolin. On a reconnu que cette basilique avait servi d'église dans le moyen âge; ce titre l'avait probablement préservée des pillages de tous les jours; mais elle aura été détruite dans quelque incursion de barbares. Ce vaste édifice avait trois cent deux pieds de long sur deux cent deux de large. Les voûtes que nous voyons suspendues, pour ainsi dire, au-dessus de nos têtes, servaient

de chapelles à droite en entrant dans l'église.

On voit au bout du Forum l'église de S. Francesca Romana, bâtie au huitième siècle, et ornée d'une façade sous le règne de Paul V. Elle appartient à des moines fort obligeans; et dans une des cours de leur couvent nous avons reconnu une grande *tribune* (vous savez que c'est le nom qu'on donne à cette partie du temple opposée à la porte). Cette tribune est adossée à une autre parfaitement égale, et qui appartenait à un temple qui s'étendait vers le Colysée. L'ornement de ces deux tribunes est le même; elles répondaient à deux *cella* égales. Un des côtés de ces *cella* est resté debout; on y distingue une suite de niches alternativement rondes et carrées; chaque niche était environnée de colonnes formant portique; les voûtes étaient ornées de stucs dorés.

On reconnaît dans ces jolies ruines les restes du grand temple de Vénus et de celui de Rome, dont l'empereur Adrien lui-même fut l'architecte. Ce temple était placé entre deux portiques auxquels appartiennent les fragmens de colonnes colossales de granit qui couvrent le terrain tout à l'entour. La façade qui était vers le Colysée appartenait au temple de Vénus; celle du temple de Rome était tournée vers le Forum.

Apollodore, architecte de Trajan, trouva deux défauts au double temple élevé par Adrien; il

n'était plus temps d'y remédier. Cette critique lui coûta la vie.

Je demande pardon de la sécheresse des articles précédens. Pour faire en conscience le métier de cicérone, j'ai été obligé de supprimer beaucoup de conjectures, dont plusieurs sont curieuses et même vraisemblables; je les soumettrai au lecteur vers la fin de l'ouvrage, lorsque son œil sera plus accoutumé à distinguer dans une même ruine les travaux exécutés à différentes époques de l'antiquité. Je voudrais que le lecteur ne crût rien sur parole et sans l'avoir vérifié, et qu'il se méfiât de tout, même de cet itinéraire. *Croire sur parole* est souvent commode en politique ou en morale, mais dans les arts c'est le grand chemin de l'ennui.

On a fait une polémique immense à l'occasion des monumens du Forum. Il est bien que le voyageur place d'abord dans sa tête les faits que je viens de lui présenter, dont plusieurs sont incontestables et le reste fort probable.

« Vous êtes bien fier d'avoir vu Rome six fois! » me disait Paul ce matin au Forum, à propos des phrases que je viens d'écrire en abrégé. — « Le » plus grand malheur, » ai-je répondu, « qui » puisse arriver pour un jardin anglais qui plaît, » c'est de le connaître. Que ne donnerais-je pas » pour n'avoir vu en ma vie qu'un seul tableau du

» Corrège, ou pour n'être jamais allé au lac de » Como ! » Hélas ! toute science ressemble en un point à la vieillesse, dont le pire symptôme est la *science de la vie*, qui empêche de se passionner et de faire des folies pour rien. Je voudrais, après avoir vu l'Italie, trouver à Naples l'eau du Léthé, tout oublier, et puis recommencer le voyage, et passer mes jours ainsi. Mais cette eau bienfaisante n'existe point ; chaque nouveau voyage qu'on fait en ce pays a sa physionomie, et il entre par malheur un peu de science dans le sixième. Au lieu d'admirer les ruines du temple de Jupiter Tonnant comme il y a vingt-six ans, mon imagination est enchaînée par toutes les sottises que j'ai lues à ce sujet.

Voulez-vous ne voir Rome qu'une fois, cherchez à vous former bien vite une idée nette des onze collines sur lesquelles s'étendent les maisons de la Rome moderne et les vignes couvertes des ruines de la Rome antique. Partez de la porte du Peuple, près le Tibre ; suivez le chemin hors des murs, et faites le tour de la ville jusqu'au mont Testaccio (formé de débris de pots cassés) ; montez au prieuré de Malte, afin de jouir d'une vue délicieuse ; le lendemain sortez des murs par la porte du Vatican, et venez rentrer dans la ville vis-à-vis le prieuré de Malte ; le troisième jour montez à S.-Onuphre ou à la villa Lante.

Jouissez de cette vue magnifique qui se déroule à vos pieds, et vous aurez une idée *exacte* des collines romaines. Mais si vous voulez revenir à Rome avec plaisir et y avoir des surprises, ne cherchez point cette idée *exacte*, fuyez-la, au contraire. Il est vrai que vous ne pourrez briller en parlant de Rome; quelques personnes penseront même que vous n'y avez pas été.

27 *janvier*. — On nous raconte l'anecdote touchante du colonel Romanelli qui s'est tué à Naples parce que la duchesse C. l'avait quitté. Je tuerais bien mon rival, disait-il à son domestique, mais cela ferait trop de peine à la duchesse. — Le Forum étant fini, nous avons voulu voir ce matin les ruines des Thermes de Caracalla, qui sont dans la ville, c'est-à-dire dans l'enceinte des murs. Nous avons fait trois quarts de lieue; et pendant la dernière demi-heure nous avons marché au milieu des vignes et des collines, loin de toute habitation. Après nous être avancés au-delà du mont Capitolin et du Colysée, nous avons suivi les ruines des murs de Romulus; reconnu celles du grand cirque, remonté le ruisseau nommé *Acqua Crabra*, et sommes enfin arrivés à ces immenses murs de briques, but de notre voyage.

Ces restes incultes, remarquables seulement par la *grandeur* des pans de murs qui restent

debout, furent autrefois un des lieux de Rome les plus ornés. Il y avait dans ces Thermes seize cents siéges de marbre, apparemment comme ce siége de porphyre que l'on a gardé au musée du Louvre, et qui rappelle une anecdote sur l'élection des papes. Ici deux mille trois cents personnes pouvaient se baigner à la fois sans se voir; les petites chambres étaient revêtues de marbre précieux et ornées de bronze doré. A notre arrivée, un malheureux paysan, miné par la fièvre, a placé un bout de torche à l'extrémité d'un morceau de canne de dix à douze pieds; nous sommes descendus dans un lieu obscur, où il nous a fait voir les restes de la première enceinte de ces Thermes.

Ces choses-là sont bonnes à voir pour servir de *signe* à un souvenir; autrement rien de moins curieux.

Les grands pans de mur dont j'ai parlé forment quatre salles; la barbarie des derniers siècles les a dépouillées de tout ce qu'il a été possible d'emporter. On ne distingue plus que les niches où étaient les statues. Quelques-uns d'entre nous se sont hasardés à monter un escalier en colimaçon, où l'on peut distinguer des restes de pavé en mosaïque. Parvenus au haut du mur, les voyageurs ont été frappés de l'étendue de ces Thermes. On y avait réuni tout ce qui peut convenir aux différens exercices du corps, si néces-

saires même aux gens riches avant l'invention de la poudre.

Ces Thermes n'ont point de colonnes, ce qui, à mon gré, les prive de toute *expression;* ils sont pour moi comme des ruines de l'Orient. Il y avait ici quelque chose de fort admiré des anciens. Autant qu'on peut comprendre le texte d'Élius Spartianus, c'était une grande voûte appuyée sur une grille de bronze. Il est des jours où ces ruines incultes font beaucoup de plaisir; mais elles intéressent d'autant plus, selon moi, que la description qu'on en donne est moins compliquée. Il y a si peu de forme dans ce monument, qu'il n'a pour lui que la *réalité;* en d'autres termes : l'art, qui n'a pour moyen qu'un vain récit qui devient obscur pour peu qu'il veuille être détaillé, n'a pas de prise sur des ruines aussi informes; il faut absolument une vue pittoresque; et peu de peintres auraient assez de talent pour lui donner du caractère. Nous avons été frappés de la belle verdure des plantes, la plupart vénéneuses, s'il faut en croire notre guide, qui croissent à l'abri de ces grandes murailles.

Les Thermes, chez les anciens, tenaient à peu près la place de nos cafés et de nos *cercles*. Les Thermes de Dioclétien, sur le mont Quirinal, étaient plus vastes que ceux-ci; les Thermes de Titus et de Néron passaient pour plus beaux.

Nous verrons la preuve à Pompéia, qu les anciens se réunissaient dans des boutiques pour prendre le plaisir de la conversation, et s'y faisaient servir des boissons chaudes.

— Cette nuit il y a eu deux assassinats. Un boucher, presque enfant, a poignardé son rival, jeune homme de vingt-quatre ans, et fort beau, ajoute le fils de mon voisin, qui me fait ce récit. *Mais ils étaient tous deux*, ajoute-t-il, *du quartier dei Monti* (des Monts), *ce sont des gens terribles*. Notez que ce quartier est à deux pas de nous, du côté de Sainte-Marie-Majeure; à Rome, la largeur d'une place change les mœurs.

L'autre assassinat a eu lieu près Saint-Pierre, parmi des Transtéverins; c'est aussi un mauvais quartier, dit-on; superbe à mes yeux; il y a de l'*énergie*, c'est-à-dire, la qualité qui manque le plus au dix-neuvième siècle. De nos jours on a trouvé le secret d'être fort brave sans énergie ni caractère. Personne ne *sait vouloir;* notre éducation nous désapprend cette grande science. Les Anglais savent vouloir, mais ce n'est pas sans peine qu'ils font violence au génie de la civilisation moderne, leur vie en devient un effort continu.

Quelle disgression! et encore du genre odieux! me dit Paul. Mais n'avons-nous pas eu ces idées quand nous étions perchés sur les murs de briques des Thermes de Caracalla!

monsieur, quoi de plus naturel ! ne sommes-nous pas gouvernés par des prêtres)?

Le peuple de Rome admire et envie un Borghèse, un Albani, un Doria, etc., c'est-à-dire un prince romain fort riche et fort connu, dont on a vu le père, le grand-père, etc.; mais je n'ai jamais trouvé ici cette attention pleine de respect qui porte l'Anglais à rechercher dans son journal l'annonce du *rout* de milord tel, et du grand dîner donné *à une partie choisie*, par milady une telle. Cette vénération pour les hautes classes passerait ici pour le comble de la bassesse et du ridicule. Le Romain est beaucoup plus près des mœurs de la république, et, suivant moi, beaucoup plus homme. Pour faire une bassesse, il faut qu'on le paie *bien et comptant*.

J'excepterais de ce grand éloge tout ce qui, étant né avec plus de deux mille écus de rente (plus de 10,760 fr.), est étiolé par la vanité et les convenances, ou plutôt par la société des laquais. On ne saurait se faire d'idée, à Paris, des flatteries dont est l'objet, dès l'âge de deux ans, le fils aîné d'un marquis romain; il y aurait de quoi hébêter l'Arioste. On connaît le mot de Johnson sur les fils aînés des pairs d'Angleterre : le droit d'aînesse a ce grand avantage de ne faire qu'un sot par famille.

Lord Byron faisait un récit plaisant de la ré-

volution qui s'opéra autour de lui quand, à l'âge de dix ans, étant à l'école, il succéda au titre de son cousin et devint lord. Il aurait été plus heureux et plus grand poëte s'il n'eût été pair qu'à trente ans. Les universités de Cambridge et d'Oxford sont peut-être les établissemens les plus curieux du monde. Le pauvre bon sens est soigneusement écarté de ces cloîtres; Locke est en disgrâce, mais on y enseigne la mesure du vers grec nommé saphique. Aussi le parti tory se plaint-il amèrement, dans un de ses journaux, le *Blackwood Magazine*, de ne pas posséder un seul homme de talent. Ce sont toujours des bourgeois ennoblis qui mènent les affaires : les lords Liverpool, Eldon, Lyndhurst, etc. (1828). Les pairs français, dont on lit les discours, étaient-ils nobles en naissant ? Leurs fils les vaudront-ils ?

28 *février*. — Ce soir, chez M. Gherardo de' Rossi, M. l'abbé Viteleschi nous donne des détails incroyables sur l'ignorance et la faiblesse de caractère des princes et des cardinaux romains. Il confirme pleinement ce que le cardinal Lante me disait autrefois. Le cardinal Spina, qui est présent, a des accès de rire fou, mais ne dit mot; sous Pie VII en dépit des efforts du cardinal Consalvi, et surtout depuis la mort de ce pape, les Romains

sont gouvernés suivant l'*ordre inverse*. Ce sont les plus ineptes qui obtiennent les places et jouissent de toutes les distinctions. Comme ces nigauds ont la conscience qu'on se moque d'eux, ils deviendraient facilement cruels; mais le poignard du carbonarisme les retient. Le peuple, indigné, croit qu'il est mûr pour la république; ce régime serait le pire de tous pour vous, disais-je à mes amis, songez que Robespierre, Marat, et les auteurs des atrocités du régime de la terreur, avaient été formés par le gouvernement faible et bon de Louis XVI. Ce langage sincère me fait passer pour un homme de l'extrême droite. Le plus éloquent de mes républicains a été ravi le mois passé, parce que le sous-ministre lui a envoyé une collection de gravures pour le remercier d'un sonnet en l'honneur du pape. — Je me plaignais à un peintre de ce que les femmes du peuple, à Rome, souvent fort belles, ont rarement les deux épaules parfaitement égales. — Cela vient, m'a-t-il répondu, de l'usage de lancer de grands coups de poing dans le dos des jeunes filles pour les faire grandir. Ce sont leurs mères qui leur donnent cette marque d'intérêt.

— La morgue grossière du banquier enrichi et le sourire de supériorité de l'homme de haute naissance, sont également inconnus à Rome.

On leur rirait au nez ouvertement ; c'est ce qu'a éprouvé certain ambassadeur. Le peuple de Rome est fin, moqueur, satirique au suprême degré. Il n'est pas triste ; il faut un commencement d'espoir pour être triste. Il reconnaît bien vite le vrai mérite. Si les cours qui envoient ici des ambassadeurs voulaient savoir à quoi s'en tenir sur leur compte, elles pourraient demander ce qu'en pensent les bourgeois de Rome.

2 *mars*. — La noblesse romaine est à peu près ruinée, elle en est réduite à se réunir tous les soirs dans les salons de quelque ambassadeur. Les vendredis de madame la comtesse A*** étaient célèbres en 1825. Cette dame, née en Italie et élevée en Allemagne, est remarquable, dit-on, par les grâces de l'esprit. Le peuple romain l'admirait beaucoup, parce qu'elle a fait son confesseur archevêque.

M. d'Italinsky pense que la pauvreté de la noblesse donnera une couleur particulière à la révolution d'Italie. A Naples, à Florence, à Rome, la noblesse, ne voulant pas se mêler de ses affaires par paresse, a été ruinée par ses gens d'affaires. Elle est à la mendicité à Venise. Long-temps avant 1797, les nobles vénitiens ne se soutenaient qu'en abusant de leur droit de souveraineté; par exemple ils ne payaient pas l'impôt.

L'esprit d'ordre répandu à Milan, par Napoléon, a porté à l'économie une centaine de familles qui ont 80,000 livres de rentes, et professent des principes rétrogrades, mais sans fanatisme.

La noblesse du Piémont, au contraire, est, ce me semble, fort attachée aux principes politiques de l'extrême droite. M. le comte de Maistre était Savoyard, mais a vécu à Turin. La noblesse piémontaise jouit avec délices de sa supériorité sur le bourgeois; elle a beaucoup d'argent et de bravoure. Quelques-uns des jeunes gens compromis dans l'échauffourée de 1821, sont, dit-on, partisans d'un gouvernement légal. Les libraires font fortune à Turin.

La noblesse de Naples est franchement libérale; elle serait, au besoin, secondée par les prêtres. Ces messieurs lisent Filangieri et Vico, et raisonnent un peu comme nos Girondins.

La Romagne, Reggio, Modène et toute la Haute-Italie, attendent avec la patience de la haine le premier moment d'embarras qui surviendra à l'Autriche. La Lombardie espère alors faire cause commune avec les braves Hongrois; elle compte sur la France. Après la guerre, la paix pourra se faire en donnant un archiduc pour roi à l'Italie.

La noblesse de Naples a les yeux fixés sur l'Espagne. Les abominables vexations dont ils sont

les victimes font l'éducation des Espagnols. Ils ont vu le *serment* de don Miguel ; et, s'ils parviennent à se dégoûter de leurs moines, ils pourront, vers 1835, se donner une sorte de gouvernement représentatif. Je crois donc n'être pas chimérique en plaçant, vers 1840 ou 1845, l'époque de la révolution de l'Italie. Mais alors nous serons tous morts, me disait fort bien M. le cardinal Spina.

Y aura-t-il cascade ou pente douce ?

Si Louis XVI avait donné, mais de bonne foi, la charte de Louis XVIII, aurait-il pu prévenir les excès de la révolution? Probablement il eût été attaqué à main armée par le clergé et la noblesse.

Les princes d'Italie pourraient-ils empêcher les flots de sang que va coûter la révolution de leur pays exécutée par des gens outrés de colère, en accordant, pour voter le budget, une seule chambre composée des trois cents citoyens les plus riches de leurs états ? A chaque session cette chambre serait augmentée de vingt membres élus par les propriétaires payant 300 fr.

J'ai eu l'honneur de discuter ces hautes questions avec M. le cardinal Spina. Cet homme supérieur ne voyait aucun moyen de prévenir les effets de la colère qui anime tout ce qui sait lire en Italie. Aux yeux de gens en colère, une con-

cession ne prouve que de la faiblesse dans le prince qui l'accorde. Il faudrait donner sans délai le Code civil des Français, déjà essayé pendant le règne de Napoléon. En cas de révolution, la classe moyenne de Bologne, de Reggio, de Modène et de la Romagne défendrait son opinion avec héroïsme.

A Naples, le clergé est libéral comme on l'était en France vers 1789. Les nigauds seuls font exception, il faut y joindre les membres d'une certaine société secrète. Depuis Joseph II, le clergé est sans influence dans les états de l'Autriche; elle joue avec le jésuitisme sans le craindre, et voudrait le lancer aux autres souverains. Mais à l'instant de la révolte que je voudrais prévenir, à partir du Pô jusqu'aux Marais Pontins, le clergé, dirigé par les jésuites, sera espagnol et animé d'une haine furibonde contre toute amélioration. C'est à regret que j'ai parlé politique; mais dès qu'il y a intimité on ne parle d'autre chose en Italie; et, pour être honnête homme envers le lecteur, j'aime à noter chaque soir les idées entendues pendant la journée.

De tous les beaux-arts il n'en est qu'un qui résiste à la politique. On parlait aujourd'hui avec passion du *Pirate* et de la *Straniera*, opéras de M. Belini. On ne s'en tretient de tableaux et de

statues que dans les momens perdus pour ainsi dire, ou lorsqu'on redoute la présence de quelque espion.

3 *mars* 1828. — Ce soir, à la chute du jour, sous les grands arbres si sombres de la villa Strozzi, M. le comte C*** a récité, avec un accent inimitable, le sonnet qu'on va lire. Il nous semblait entendre Talma. Une sorte de mélancolie s'était emparée de la plus aimable société du monde. Les vers admirables de Foscolo ont redoublé ce que cette situation de l'âme a de touchant. En idéalisant les peines qui peut-être pesaient sur quelques âmes, il leur a enlevé sans doute ce qu'elles avaient de trop amer :

LA SERA.

Forse perchè della fatal quiete
  Tu sei l'imago, a me sì cara vieni
  O sera! E quando ti corteggian liete
  Le nubi estive e i zeffiri sereni,
E quando dal nevoso aere inquiete
  Tenebre lunghe all' Universo meni,
  Sempre scendi invocata, e le secrete
  Vie del mio cor soavemente tieni.
Vagar mi fai co' miei pensier sull' orme
  Che vanno al nulla eterno, e intanto fugge
  Questo reo tempo, e van con lui le torme
Delle cure, onde meco egli si strugge;

E mentre guardo la tua pace, dorme
Quello spirto guerrier ch' entro mi rugge.

UGO FOSCOLO,
Mancato ai vivi in Londra, nell 1828.

4 *mars* 1828. — Nous avons passé la matinée à suivre une fouille qu'un jeune architecte français a obtenu la permission de faire près de la colonne Trajane. Il a fallu de puissantes protections, car les arts sont en défaveur sous Léon XII.

M. N*** veut donner la restauration de la basilique de Trajan, c'est-à-dire deviner la forme de l'ancien bâtiment, et nous en présenter les *plans*, *coupes* et *élévation*; mais qui jugera de la ressemblance?

Je donnerai, comme à l'ordinaire, le procès verbal de la conversation qui a eu lieu à huit ou dix pieds au-dessous du niveau du pavé, autour d'une grosse colonne que l'on venait de déterrer.

« Il faut toujours chercher l'explication des mo-
» numens antiques, » disait l'un de nous, « dans
» les habitudes des peuples qui les ont élevés. » —
« Et Paris! » s'est écrié Paul. — « A Paris, le peuple payant 100 écus commence seulement à être consulté. Les ancêtres de ce peuple-là étaient avilis il y a cent ans; quand Dancour les baffouait dans ses comédies, ils applaudissaient.

Louis XIV ne songea qu'à ses palais et à ses convenances. Louis XV, Louis XVI, placèrent un homme (M. de Marigny, M. d'Angiviliers) à la tête des beaux-arts, et suivirent ses avis. De nos jours, enfin, on ne bâtit plus de palais; qui les peuplerait? Mais on élève une Bourse, on fait des trottoirs; d'ici à vingt ans nous arriverons à l'architecture raisonnable. »

Jusqu'au temps des despotes fous, tels que Caligula et Néron, l'architecture le fut toujours à Rome, car les patriciens gouvernaient, mais avec la condition de plaire au peuple; et certaines institutions empêchaient les patriciens de tomber à ce que sont aujourd'hui les pairs d'Angleterre. Un patricien qui eût passé sa vie à chasser au renard, à marchander des tableaux et à boire, eût été accusé devant le peuple et banni, ou du moins rayé par les censeurs de la liste du sénat [1].

Un patricien n'était placé au premier rang que par le triomphe, et, pour le demander, il fallait avoir tué cinq mille hommes à l'ennemi (on compte trois cent vingt-deux triomphes de Romulus à l'empereur Probus). L'opinion publi-

[1] But now i'm going to be immoral; now
I mean to show things really as they are,
Not as they ought to be.
Oh, pardon me digression!

DON JUAN, canto XII, stanza 40.

que gouvernait donc à Rome. Les famines et la guerre firent que pendant les premiers siècles de la république, on ne songea qu'à l'*utile*. Le *beau* parut en même temps que la *corruption* parmi les riches. C'est pourquoi les Caton et autres vieux Romains bourrus, qui, comme De Thou en France, avaient plus d'attachement aux anciens usages que de vertu, et plus de vertu que de lumières, furent toujours en colère contre le *beau*, et par suite contre les richesses et contre la *Grèce*, pays d'où le *beau* était venu.

Le Panthéon, bâti par le gendre d'Auguste, fut le premier grand monument d'architecture non utile. Les jeux du cirque préparaient à la guerre; les temples, formés de quatre murs et couverts par des poutres de chêne prises dans le bois voisin, suffisaient à la première des nécessités, celle d'apaiser la colère du maître du tonnerre et de donner une garantie aux sermens. (Voyez le temple de la Fortune virile.)

Auguste songea toute sa vie à n'être pas assassiné par tous les grands seigneurs de Rome qu'il privait du pouvoir. (Voir les *Lettres de Cicéron* quoique antérieures, et *Suétone*.) La tragédie de *Cinna* peint fort bien sa position. Il portait des robes filées par sa femme. Enfin, il parvint à mourir dans son lit, l'an 14 de Jésus-Christ, et laissa à Tibère un pouvoir affermi qui bientôt

produisit ce que tout le monde sait, les meurtres de Rome et les turpitudes de Caprée.

Le plaisir de bâtir est, avec celui de la chasse, le seul qui soit laissé à l'homme qui peut tout. Comme les empereurs avaient d'ailleurs une certaine envie de plaire au peuple, ils se mirent à bâtir de grands édifices qui pussent être agréables aux Romains. C'est ainsi que Vespasien eut l'idée d'élever le Colysée.

La société de Paris commence à s'apercevoir que le portique de la rue de Rivoli est une ressource en hiver. Dans la révolution on se promenait sous les arcades du Palais-Royal. Le besoin de promenades à couvert se fait sentir bien davantage en Italie, où pendant six mois le soleil donne la fièvre. Les pluies d'orage sont d'ailleurs si subites et si extraordinaires à Rome, qu'au bout de six minutes on est mouillé comme si l'on sortait du Tibre.

De là la nécessité de promenades à couvert. La basilique *Portia*, près du Forum, qui brûla lors de la mort de Claudius, fut la première bâtie à Rome.

La forme de ces vastes édifices, nommés *basiliques*, était un carré long. L'intérieur était divisé en plusieurs nefs par des rangées de colonnes; ordinairement les colonnes de la grande nef du milieu étaient surmontées par d'autres colonnes

d'un ordre plus léger, qui formaient un premier étage en tribunes. La *basilique* se terminait par une niche de forme demi-circulaire; là siégaient les juges du tribunal. Les Romains se donnaient rendez-vous dans les *basiliques* pour traiter de toutes sortes d'affaires; on y vendait une foule de menus objets; c'était un lieu de ressource pour les oisifs.

L'an 704 de Rome, Paul-Émile fit bâtir la basilique *Æmilia*, dans le voisinage du Forum, elle coûta près de cinq millions de francs. César, qui était dans les Gaules, envoya cette somme, et sa popularité en fut augmentée. Les basiliques les plus vastes et les plus commodes furent élevées dans les premiers siècles du gouvernement impérial, et contribuèrent à faire oublier la liberté. Napoléon faisait peur aux Parisiens par sa garde et par le souvenir du 13 vendémiaire; les empereurs romains, tant qu'ils n'eurent pas une garde dévouée, firent la cour au peuple. Souvent ils faisaient tuer un homme riche, et sous un prétexte quelconque distribuaient sa fortune aux prolétaires.

L'un des grands plaisirs de ce peuple, devenu oisif depuis la tyrannie, était d'aller dans les basiliques; rien n'était plus amusant pour lui. Du temps de la république, toutes les affaires, grandes comme petites, pouvaient finir par un jugement.

Un consul qui avait malversé, comme un citoyen qui avait volé un bœuf à son voisin, finissaient également par être appelés en jugement. Les jeunes gens des plus grandes familles plaidaient; l'éloquence était le chemin des honneurs. Voir juger était pour les Romains ce que lire le journal est aujourd'hui pour nous. A Rome, on prenait beaucoup plus d'intérêt à la chose publique, parce qu'on était beaucoup moins occupé de sa famille. Les femmes n'étaient que des servantes occupées à filer la laine et à soigner les enfans. Les Romains, comme les Anglais d'aujourd'hui, avaient eu l'adresse de persuader à leurs femmes que s'ennuyer était le premier devoir d'une matrone respectable. Ce ne fut guère que vers le temps de César que les femmes riches sentirent la duperie de ce système, alors Caton cria que tout était perdu.

Je suis convaincu que les Romains, contemporains de César, vivaient dans la rue, comme on le fait encore à Naples : fréquenter les basiliques et les portiques, était, comme aujourd'hui aller au café, lire le journal, aller à la bourse, aller dans le monde.

Si vous examinez, avec les idées que je viens de rappeler, la basilique découverte par l'administration française auprès de la colonne Trajane, vous la comprendrez mieux. L'intérieur de cette immense salle était partagé en cinq nefs, par

quatre rangs de colonnes. Le pavé était formé de marbre jaune et violet. Un riche revêtement de marbre blanc couvrait les murs. Le lambris était de bronze doré; la plus grande longueur de ce magnifique promenoir était de l'est à l'ouest. Trois grandes portes, décorées chacune d'un portique, formaient l'entrée principale vers le sud, du côté du nord, la basilique était fermée par un mur.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on pense que Apollodore de Damas, architecte célèbre, que Trajan avait admis à sa familiarité, éleva cette basilique immense (115 de J.-C.), d'après laquelle on peut prendre une idée des autres.

Les fouilles ordonnées par Napoléon ont donné la possibilité d'atteindre à la certitude pour les détails matériels de ce monument. La partie historique n'a d'autres fondemens que quelques phrases obscures pour nous, échappées à divers auteurs. Il faudrait les réunir et en déduire un sens, travail bien au-dessus de mes connaissances. Peut-être un jour quelque savant allemand et *consciencieux* viendra-t-il changer tout ce que l'on répète sur les ruines de Rome.

A mesure que le voyageur s'instruira, je lui prédis qu'il sera étonné du petit nombre de choses qu'il est permis de croire sur les antiquités ro-

maines. Les écrivains les plus graves sont dupes d'une équivoque ou d'un mot mal lu. Le savant Rollin, ce professeur de l'ancienne université si renommé parmi nous, parlait du groupe de Laocoon comme d'un monument perdu. Les résultats des recherches raisonnables ne sont guères que des conclusions générales et des probabilités; ils ne satisfont point la curiosité qui veut des faits individuels, qui veut savoir ce que tel mur de brique informe était du temps de César. Cette disposition jette dans le roman : on prend un cicérone romain, et il vous inonde de certitudes qu'on *aime à croire.*

Nous sommes allés au portique d'Octavie : à la place qu'avait occupé le portique de Métellus, Auguste en construisit un nouveau auquel il donna le nom de sa sœur Octavie. Ce portique était formé de quatre galeries couvertes formant un carré. Chacune était soutenue par deux rangs de colonnes. Celles que nous voyons encore formaient l'entrée du portique. Il y a une inscription qui annonce, qu'après un incendie il a été restauré par Septime-Sévère et Caracalla, c'est pourquoi on l'appelle souvent le Portique de Sévère. Les colonnes ont trente-deux pieds et demi de hauteur, et trois pieds quatre pouces de diamètre. (Toutes les mesures sont données en pieds romains.)

7 *mars* 1828. — Ce matin, au moment de partir pour Ostie, il s'est trouvé qu'on voulait voir le palais du Vatican.

Là se trouvent les quatre grands ouvrages de Raphaël : les *stanze*, les *loges*, les *arazzi* ou tapisseries, et enfin le tableau de la Transfiguration, la Vierge au donataire, et cinq ou six autres chefs-d'œuvre.

Le Vatican renferme aussi le Jugement dernier, et la voûte de la chapelle Sixtine. Quel que soit le rang que l'opinion du voyageur assigne à ces tableaux, la manière dont ils ont été produits fait anecdote dans l'histoire de l'esprit humain. (Voir Taja, *Descrizione del Vaticano.*)

Le Vatican a plusieurs parties d'une fort belle architecture, dix mille chambres et pas de façade. Il faut chercher sous la colonnade de Saint-Pierre, la porte qui y conduit. Le voyageur remarque à l'extrémité de la partie ronde de la colonnade à droite, certaines figures grotesques, vêtues de bandes de draps jaune, rouge et bleu; ce sont de bons Suisses armés de piques, et habillés comme on l'était au quinzième siècle. Les Suisses formaient alors la moitié de toute l'infanterie existant en Europe, et la moitié la plus brave; de là vint l'usage d'avoir des Suisses.

Un escalier obscur et fort beau, qui est au bout du portique de Saint-Pierre (*la Scala regia*)

conduit à l'entrée du Vatican. Pendant la Semaine Sainte il est illuminé avec une admirable magnificence; le reste de l'année il est solitaire. On sonne à une porte de bois vermoulue; une vieille femme vient ouvrir au bout de dix minutes; et vous vous trouvez dans une antichambre immense; c'est la *Sala reale* qui sert de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline.

Nous avons examiné de grands tableaux qui représentent les faits mémorables de l'histoire des papes; par exemple, Charlemagne qui signe la fameuse donation à l'Église romaine, par Zuccheri, et l'assassinat de l'amiral Gaspard de Coligny, par Vasari. Ceci est tout simplement la Saint-Barthélemy, qui, comme on voit, est encore classée à Rome parmi les événemens glorieux au catholicisme. Il y a trois tableaux, voici l'inscription du premier:

GASPARD COLIGNIUS AMIRALLIUS. ACCEPTO VULNERE. DOMUM REFERTUR. GREG. XIII. PONTIF. MAX. 1572.

On voit en effet Coligny blessé d'un coup d'arquebuse : on porte l'amiral dans sa maison.

C'est dans cette maison que, deux jours après, l'amiral fut assassiné avec Téligny, son gendre, et quelques autres. Ce meurtre sacré fait le sujet du second tableau, sous lequel on lit :

CÆDES COLIGNII ET SOCIORUM EJUS.

Le troisième représente Charles IX, qui reçoit la nouvelle de la mort de Coligny, et qui en témoigne sa joie :

REX COLIGNII NECEM PROBAT.

Je n'ai pas vu la médaille que Grégoire XIII fit frapper en l'honneur de la Saint-Barthélemy, mais je crois qu'elle existe ; d'un côté est la tête de Grégoire XIII, fort ressemblante, avec ces mots :

GREGORIUS XIII. PONT. MAX. AN. I.

Le revers présente un Ange exterminateur, qui de sa main gauche tient une grande croix, et de l'autre une épée dont il perce de malheureux Huguenots déjà blessés.

On lit, dans le champ de la médaille, ces mots :

VGONOTTORVM STRAGES. 1572.

Ainsi, il est un lieu en Europe où l'assassinat est publiquement honoré. Ces honneurs sont d'autant plus dangereux, que de nos jours des assassinats du même genre ont eu lieu à Nîmes : sont-ils punis ? (Voir la Bibliothéque historique de 1816.)

8 *mars*. — Les étrangers vont à la chapelle Sixtine le dimanche, pour voir le pape entouré

des cardinaux, c'est un spectacle imposant; il y a messe avec musique de castrats, et quelquefois un sermon en latin. Le fond de la chapelle Sixtine est occupé par le Jugement dernier de Michel-Ange; le plafond est rempli de fresques du même auteur. L'étranger, qui désire les voir de plus près, peut se faire ouvrir la tribune étroite le long des fenêtres; il ne faut pas y aller après avoir pris du café, on ne songerait qu'à la peur de tomber. Lorsqu'on veut regarder le Jugement dernier de Michel-Ange, on achète dans le *Corso* une gravure au trait, qui aide à comprendre ce tableau, composé de neuf groupes principaux.

C'est dans la chapelle Pauline, ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie par Paul III, qu'a lieu la superbe cérémonie des quarante heures. La fumée des cierges a rendu invisibles deux grands tableaux de Michel-Ange; l'un représentait la Conversion de saint Paul, et l'autre le crucifiement de saint Pierre.

Après avoir traversé, en sortant de la chapelle Pauline, plusieurs salles désertes et toujours ouvertes au public, nous sommes arrivés aux fameuses *loges* de Raphaël. C'est un portique donnant sur la magnifique cour de Saint-Damaze; on aperçoit de là toute la ville de Rome, et plus loin les montagnes d'Albano et de l'Abruzze.

Cette vue est délicieuse, et ce me semble unique au monde.

Lorsque le roi Murat vint à Rome en 1814, il s'étonna que le pavé et les côtés du portique où sont les chefs-d'œuvre de Raphaël fussent exposés à la pluie, il y fit placer des vitrages. Les *montans* en bois sont trop larges et interceptent la lumière, qui ne peut arriver aux fresques que par *réflexion*.

Les petits plafonds, en forme de coupole, placés au-dessus de chaque arc, sont ornés chacun de quatre petites fresques représentant des traits de la Bible. La création est le sujet du premier tableau. La figure du Tout-Puissant, tirant du néant la terre et les eaux, est, dit-on, de la main même de Raphaël. Je n'ai rien à dire au spectateur qui doit juger de tout par sa propre impression; quant à moi, je crois que la peinture ne peut aller plus loin. Nous avons vu cinquante-deux fresques, toutes dessinées par Raphaël, peintes sous ses yeux, et quelques-unes retouchées par lui. Le portique immortalisé par ces plafonds sublimes est orné d'arabesques charmans et qui donnent souvent la sensation de l'imprévu. Le siècle aimable de Léon X est là tout entier; le monde alors n'était point gâté par le puritanisme génevois ou américain. Je plains les puritains, ils sont punis par l'ennui.

J'engage les gens tristes à ne pas trop regarder ces arabesques; leur âme n'est pas accessible à cette grâce sublime. Trois siècles de pluie n'ont pas assez effacé les amours de Léda ; il serait peut-être *moral* de les faire détruire par le marteau d'un maçon. Quoi ! Léon X, un pape ! faire placer les amours de Léda à côté des traits les plus célèbres de l'histoire sainte ! Il y a loin de Léon X à Léon XII. Notre siècle est plus correct ; mais aussi quel ennui ! et partout !

Au troisième étage de ces portiques, on sonne à une petite porte, et un portier fort obligeant vous fait voir le musée du pape, composé d'une cinquantaine de tableaux, tels que la Transfiguration, la Communion de saint Jérôme, etc., etc. Ces tableaux sont beaucoup mieux placés pour être vus qu'ils ne le furent jamais au musée de Paris ou dans les églises de Rome avant leur voyage.

9 *mars*. — A côté de l'entrée du musée se trouve une fresque fort curieuse, qui représente Saint-Pierre à demi construit. Les jours de pluie j'aime à errer seul dans les trois étages de ce portique charmant ; on y respire le siècle de Léon X et de Raphaël. Le pape habite à cent pas d'ici, et la présence de sa cour ne trouble en aucune manière la solitude et le profond silence ;

à Rome nulle jactance gasconne, nul faste, nulle ostentation, tout le monde a l'air simple. On s'attache uniquement à la *réalité* du pouvoir.

En descendant au premier étage, on trouve la porte de l'immense musée *Pio-Clémentin*. C'est l'ouvrage de Clément XIV et de Pie VI. Monsignor Braschi le commença lorsqu'il était ministre des finances, *tesoriere*, et lui donna un fort grand accroissement lorsqu'il fut monté sur le trône. Là se trouvent l'Apollon du Belvédère; le Torse, le Laocoon, le Persée et les Athlètes de Canova, les moins bons de ses ouvrages. Le Persée est cependant bien joli, il plaît aux femmes bien plus que l'Apollon; c'est une figure dans le genre du saint Michel des capucins de la place Barberini. Canova ayant été *romantique*, c'est-à-dire ayant fait la sculpture qui convenait réellement à ses contemporains (et qui leur faisait le plus de plaisir, puisque elle était taillée à leur mesure), ses ouvrages sont compris et sentis bien long-temps avant ceux de Phidias.

Du vivant de Canova, deux hommes envieux, intrigans, fort actifs, fort répandus dans le monde, empêchaient cet effet. Depuis la mort du grand homme dont la gloire les vexait, leur crédit tombe, et les choses commencent à être laissées à leur pente naturelle.

Les curieux réunis chez M. de D.... débattaient ce soir ces deux questions :

1°. Admirera-t-on les statues de Canova aussi long-temps que celles de Phidias?

2°. Un homme de génie plus hardi que Canova ne pourrait-il pas faire des statues encore plus *adaptées* aux goûts et aux passions du dix-neuvième siècle?

A mes yeux une simple femme, mademoiselle de Fauveau, l'auteur du groupe de Monaldeschi, a résolu en partie cette question.

10 *mars*. — Ce matin, au Vatican, nous avons été arrêtés par une fresque moderne d'un jeune peintre allemand. Un des torts de la suffisance parisienne est de ne pas connaître cette école. Quelque ministre, ami des beaux-arts, pourrait faire acheter un tableau de M. Cornelius, un tableau de M. Hayez de Venise, une statue de M. Rauch de Berlin, un buste de M. Daneker de Munich. On placerait tout cela au Louvre, comme avertissement, à côté de ce *Déluge*, de M. Girodet, que la France a adoré dix ans de suite, par l'effet de dix mille articles de journaux. Car nous sommes un peuple que l'on prend par l'esprit, et nous trouvons *beau ce qui est à la mode*. Voilà ce qui m'afflige. — La vanité de mes amis se moque de ma douleur.

M. Quirino Visconti a fort bien décrit les statues du musée Pio-Clémentin. Ce savant n'admet dans son livre que les mensonges absolument indispensables. Son ouvrage est la source de toute bonne érudition sur les statues. Rappelez-vous toujours que l'auteur était pauvre et salarié par le pape. Pourquoi un homme indépendant comme Forsyth n'a-t-il pas eu la science et le goût de Visconti ? Il faudra donc désormais naître avec de la fortune pour inspirer quelque confiance ! Dans la suite nous parlerons plus en détail de cette immense réunion de choses curieuses. Une de celles qui frappent le plus l'étranger à cette époque de son séjour à Rome, c'est le tombeau original de Scipion Barbatus. Quel plaisir de lire cette inscription tracée il y a tant d'années ! Après avoir parcouru toutes les salles du musée Pio-Clémentin, et vu par les croisées tous les jardins du Vatican, l'on passe à une immense galerie, dont les deux murs sont couverts de cartes géographiques, peintes à fresque par Danti ; rien de plus amusant. Voilà ce qui aujourd'hui nous a fait le plus de plaisir. La mer est d'un bleu superbe ; on prend ici une idée fort nette de l'Italie. Les batailles des anciens Romains sont peintes à la place où elles eurent lieu. Après avoir marché dix minutes sur les briques mal jointes de la galerie géographique, on arrive à plusieurs salles

où sont tendus vingt-deux morceaux de tapisserie exécutés d'après les dessins de Raphaël. Enfin, l'on se trouve dans les fameuses chambres du Vatican, peintes à fresque par ce grand homme.

Lorsque l'armée du connétable de Bourbon prit Rome d'assaut en 1527, sept ans seulement après la mort de Raphaël, des soldats allemands établirent leur bivouac dans les stanze. Les feux qu'ils allumèrent au milieu de ces salles enfumèrent les fresques sublimes que nous avons revues aujourd'hui pour la sixième fois.

La plupart des étrangers qui arrivent à Rome préfèrent, à toutes les figures de Raphaël, les jolies lithographies enluminées que l'on vend à Paris sur le boulevart (l'alphabet de M. Grévedon) ou les petites gravures fines et soignées du *Keepsake*, et autres almanachs anglais. C'est peut-être un malheur d'avoir reçu du ciel une âme peu propre à sentir les beautés divines de Raphaël ou du Corrège; mais c'est un ridicule bien facile à deviner que de feindre pour elles un sentiment que l'on n'éprouve pas. On se moque encore à Rome du goût que certain grand personnage se donnait pour les beaux-arts. Ne désespérez pas de votre cœur; telle femme n'inspire rien le jour où on lui est présenté, dont six mois après vous voyez qu'on est amoureux fou.

11 *murs* 1828. — A Paris, dès que l'on a l'idée de faire un voyage en Italie, on pourrait acheter et placer dans la chambre où l'on se tient le plus habituellement, quelques gravures de Morghen, d'après les tableaux de Raphaël au Vatican. C'est une triste vérité : on n'a beaucoup de plaisir à Rome que lorsque l'éducation de l'œil est achevée. Voltaire eût quitté les salles de Raphaël en haussant les épaules et faisant des épigrammes, car l'esprit n'est pas un avantage pour jouir de l'espèce de plaisir que ces peintures peuvent donner. J'ai vu les âmes timides, rêveuses, et qui, souvent, manquent d'assurance et d'à-propos dans un salon, goûter plus vite que d'autres les fresques de Luini à Sarono près Milan, et celles de Raphaël au Vatican.

La plupart des Français ne peuvent s'élever jusqu'à sentir les fresques du Corrège à Parme; ils s'en vengent par des injures. C'est quelque chose dans le genre des fables les plus délicates de La Fontaine. Pour moi, j'ai beaucoup d'estime pour un brave Génevois, M. *Simond*, qui se moque franchement de Michel-Ange et de son jugement dernier, où l'on voit des hommes *arrangés à la crapaudine.* M. Simond place dans ce tableau le Tasse, qui, à la vérité, n'était pas né; mais la bonne foi et la hardiesse du Génevois n'en sont pas moins fort remarquables. Genève,

ville fort instruite, est faite pour gagner de l'argent et brûler Servet. Dans les mœurs du dix-neuvième siècle, au lieu de brûler Servet, les femmes sortent d'un salon quand lord Byron y entre [1]. Lord Byron *payait* son titre par être affligé de la scène qu'on lui avait faite. Un homme de génie italien en eût bien ri.

Raphaël travaillait dans la salle de Constantin, où il avait déjà peint *à l'huile* la figure de la *Justice* et celle de la *Mansuétude*, lorsque la mort arriva, et tout fut fini pour l'école romaine. Les sots s'emparèrent de sa manière, et la peinture ne fut grande de nouveau que lorsque un homme de génie (Louis Carrache) osa abandonner le style de Raphaël. C'est donc le sec et dur Jules Romain qui a peint à fresque cette grande bataille de Constantin contre Maxence, qui ce matin nous a arrêtés. Tous les peintres modernes, chargés de représenter des batailles, ont pillé à plaisir le dessin de Raphaël. Probablement jamais on ne se battit ainsi; mais c'est *un beau mensonge*. Ce tableau ressemble à une bataille des Romains, comme l'Iphigénie de Racine ressemble à l'histoire tragique qui se passa en Aulide. Il a encore été imité par MM. Gros et Girodet. La bataille de Montmirail, de M. Horace Vernet, est enfin venue

[1] Historique.

arrêter ce mouvement d'imitation. Pour la première fois un tableau a osé représenter la manière dont on se bat aujourd'hui. (L'amour du *laid*, qui caractérise nos jeunes peintres, ne paraît pas trop dans cette bataille).

Nous avons terminé notre visite au Vatican par l'examen de la bibliothéque. Il est singulier de voir le chef d'une religion, qui voudrait anéantir tous les livres, avoir une bibliothéque. Aussi, il faut voir de quelle façon on y reçoit les étrangers curieux, les Français surtout. Monsignor Majo m'y a refusé avec impolitesse l'exemplaire de Térence, célèbre à cause des miniatures; on croit y retrouver quelques traces de l'habillement des Romains. Monsignor Majo est le seul homme grossier que j'aie trouvé à Rome; il sera bientôt cardinal, et, si l'on voit durer le système de Léon XII, les plaintes des étrangers hâteront son avancement.

La découverte des manuscrits palimpsestes était faite bien long-temps avant M. Majo. Les moines du moyen âge grattaient une feuille de parchemin sur laquelle était écrit un morceau de Cicéron, et sur cette feuille de parchemin grattée transcrivaient une homélie de leur abbé. Il s'agit de retrouver le passage de Cicéron à l'aide des traces laissées par le grattoir sur le parchemin. Malheureusement les palimpsestes ne nous ont donné jusqu'ici que

des phrases de l'orateur romain ; on n'a pas été assez heureux pour découvrir un récit de Salluste, de Tite Live ou de Tacite.

12 *mars*. — Nicolas V, cet homme singulier, qui ne voulait pas accepter le pontificat, et dont j'ai déjà parlé à l'occasion de *Saint-Pierre*, établit cette bibliothéque vers l'an 1450. On sortait à peine de l'époque pendant laquelle le clergé avait formé la classe la plus instruite, et, à force de savoir-faire, dompté la force grossière par la perspective de l'enfer. Nicolas V, malgré son esprit supérieur, ne pouvait prévoir que, des livres même qu'il rassemblait sortirait l'idée de soumettre la croyance à l'*examen personnel*, idée si fatale au Saint-Siége.

Arrêtons-nous un moment à cet *examen personnel*; à Rome, c'est comme l'idée de *république* à Paris, le grand croquemitaine du gouvernement. Il faut, pour être sauvé, suivre en aveugle les pratiques indiquées par le pape; telle est la théorie de la religion *romaine*. Bossuet, malgré sa triste histoire des conversions opérées par les dragons de Louis XIV, est presque regardé comme un hérétique, et tous les chrétiens français de 1829, comme étant plus d'à moitié protestans, il n'y a d'exception que pour la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus. M. le cardi-

nal S., qui daignait m'expliquer cette théorie, peut se tromper au fond, mais son raisonnement est *logique*. Suivant la doctrine romaine, le pape, vicaire de Jésus-Christ, est chargé du salut de tous les fidèles; il est général en chef. Chaque fidèle, au lieu d'obéir avec humilité, veut-il *examiner*, il y a désordre dans l'armée, et tout est perdu. Que sont les quatre propositions de Bossuet? Une excitation au *désordre*, un acheminement à la lecture de Voltaire et de Bentham; de là à prêcher la religion comme *utile* même dans ce monde, il n'y a qu'un pas. L'écrivain qui a répandu cette damnable rêverie est Montesquieu. Les chrétiens de France ont pris cette plaisanterie au sérieux; ne sert-elle pas d'épigraphe au *Génie du christianisme*? Du moment que vous admettez l'utilité des bonnes actions, comme ces actions peuvent être *plus ou moins* bonnes, plus ou moins utiles, il y a *examen personnel*; vous arrivez au protestantisme.

Le chrétien qui examine la plus ou moins grande utilité des actions, est, sans le savoir, un disciple de Jérémie Bentham et d'Helvétius. Vous n'échappez à ce malheur, ajoutait S. E. M. le cardinal S***, que par la légèreté de l'esprit français. Le comble de l'abomination, me disait un jour un *fratone* (nom romain pour désigner un moine intrigant, alerte et fort puis-

sant), le comble de l'abomination, c'est de voir défendre la religion comme *utile*. Il est une chose plus triste encore, c'est de la voir défendre comme belle, c'est-à-dire comme *utile à nos plaisirs*. La cérémonie des Rogations est belle comme le serait un joli ballet (voir la charmante description dans le *Génie du christianisme*). Telle est la substance de vingt conversations que j'ai eues à Rome avec des gens graves de toutes les opinions. La plupart regardent une révolution comme inévitable en Italie; serait elle prévenue quant à la religion, en donnant aux curés l'élection des évêques?

14 *mars* 1828. — Une révolution serait prévenue ou adoucie dans ses fureurs par les réformes; mais ces réformes diminueraient le bien-être de gens âgés qui sont convaincus qu'elle n'osera paraître qu'après eux. Le mécanisme social des états romains est arrangé pour accumuler toutes les jouissances sur la tête d'une quarantaine de cardinaux et d'une centaine de généraux d'ordre, d'évêques, de prélats, ce sont gens sans famille, la plupart fort âgés, et dont la vie entière semble calculée de façon à augmenter en eux cette habitude d'égoïsme si naturelle aux prêtres de toutes les religions. Les trois quarts de ces personnages heureux sont choisis dans les familles nobles;

et, comme vous le savez, la noblesse actuelle est assez libérale en Toscane, et carbonari à Naples. L'esprit du clergé romain sera donc forcément changé plus tôt qu'on ne pense. Je crois qu'il n'existe plus que deux cardinaux de ceux que je vis en 1802. On n'est fait cardinal que vers cinquante-cinq ans. La majorité de ce corps change tous les sept ans; sept ans forment aussi la durée moyenne du règne d'un pape.

Quelque éclairé que soit un souverain pontife, réunît-il les lumières du cardinal Spina au grand caractère de Pie VII, il est impossible qu'il ne soit pas un peu troublé par la haute position à laquelle il arrive, et qui toute sa vie a formé l'objet secret de ses vœux.

A moins d'être un politique du premier ordre, et de réunir à des lumières toujours fort rares un caractère de fer, ce pape n'apercevra pas la nécessité d'une réforme dans la religion catholique. Si la religion ne prend pas une nouvelle forme, nous allons être témoins d'une guerre à mort entre le papisme ou la *croyance*, et le gouvernement représentatif fondé sur l'*examen* et la *défiance*.

Quelques lumières qu'aient les papes du dix-neuvième siècle, s'ils ne sont pas des hommes tout-à-fait supérieurs, ils protégeront le *sacré-cœur* et le *jésuitisme*, comme le seul moyen de ramener à l'*unité*. L'Autriche, qui a neutralisé

le poison et qui ne craint nullement chez elle ses ligoristes ou jésuites, va faire tout au monde pour en embarrasser les autres souverains. Les jésuites seront ses espions en France, en Belgique, en Suisse, etc.

Mais, disais-je à mon habile antagoniste, M. l'abbé *Ranuccio*, la religion a eu l'imprudence de se faire *ultra* en Espagne, en Portugal, en France; si ce parti succombe sous la mode des constitutions, que deviendra-t-elle ?

Je ne sais ce qui se passe en Espagne; mais je puis vous assurer que le *Constitutionnel* est le catéchisme de tous les Français nés vers 1800. Ils font bien pis que de ne pas croire au catholicisme, ils l'ignorent. Si vous ne vous exécutez de bonne grâce, quelque philosophe éloquent, comme M. Cousin, se lèvera, ira habiter une solitude affreuse à deux lieues de Paris, et se donnera le plaisir de fonder une religion.

A cela, mon antagoniste a répondu que l'an passé les dévots de France ont légué huit millions à la religion; et comme je lui faisais observer que les vieillards ne pouvaient entrer dans nos calculs, il m'a fait entendre que la piété ne conférait pas l'immortalité physique, que chaque homme n'était responsable que de ce qui se passait de son vivant, etc., etc., en un mot, le mot de Louis XV : *Ceci durera plus que moi.*

Le 18 mars 1829, M. le cardinal Castiglioni, maintenant Pie VIII, qui se trouvait ce jour-là chef des cardinaux évêques, a répondu, au nom du conclave, à M. de Châteaubriand, ambassadeur de France. Ce grand écrivain avait fait entrevoir dans son discours certaines idées raisonnables sur le gouvernement de l'Église; voici quelques fragmens de la réponse:

« Le sacré collége connaît la difficulté des temps auxquels le Seigneur nous a réservés. Toutefois, plein de » confiance dans la main toute-puissante du divin auteur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue » au désir immodéré de se soustraire à toute autorité, » et que par un rayon de sa sagesse il éclairera les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect pour » les lois humaines en dehors de la puissance divine.

» Tout ordre de société et de puissance législative venant de Dieu, la seule véritable foi chrétienne peut » rendre sacrée l'obéissance, parce que seule elle consolide le trône des rois dans le cœur des hommes, » parce que seule elle offre un appui inébranlable auquel » la sagesse humaine s'efforce en vain de substituer » d'autres motifs fragiles, et des causes de collision.

» Le sacré collége, pénétré de l'importance de l'élection qui intéresse la grande famille de toutes les nations » réunies dans l'unité de la foi et dans l'indispensable » communion avec le centre de cette même unité, adresse » les prières les plus ferventes au Saint-Esprit, de concert avec les pieux et édifians catholiques de la France, » pour obtenir un chef qui, revêtu de la suprême puis-

» sance, dirige heureusement le cours de la nacelle
» mystique.

» Fort des paroles de notre seigneur Jésus-Christ,
» qui nous a promis d'être avec son Église non-seulement
» aujourd'hui et demain, mais jusqu'au dernier des
» jours, le conclave espère que Dieu accordera à cette
» Église un pontife saint et éclairé, lequel, avec la pru-
» dence du serpent et la simplicité de la colombe, gou-
» vernera le peuple de Dieu, et qui, plein de son esprit
» et à l'exemple du pontife défunt, règlera sa conduite
» selon la politique de l'Évangile; politique découlant
» des Saintes Écritures et de la vénérable tradition,
» unique école d'un bon gouvernement, politique par
» conséquent aussi élevée au-dessus de toute politique
» humaine, que le ciel l'est au-dessus de la terre.

» Ce pontife, donné par Dieu, sera certainement le
» père commun des fidèles; sans acception des per-
» sonnes, son cœur, animé de la plus vaste charité, s'ou-
» vrira à tous ses enfans; émule de ses prédécesseurs les
» plus illustres, il veillera à la défense du dépôt qui lui
» sera confié; du haut de son siége il montrera aux
» admirateurs étrangers de la gloire ancienne et nouvelle
» de Rome, outre un grand nombre d'autres monumens,
» le Vatican et le vénérable institut de la Propagande,
» pour démentir celui qui accuserait Rome d'être l'en-
» nemie des lumières et des arts. Le Vatican prouvera
» que tous les arts, dans leur union fraternelle, ont
» atteint, à Rome, le comble de la perfection; et, dans
» l'institut de la Propagande, on reconnaîtra le secours
» qu'il a prêté aux découvertes scientifiques, au progrès
» des connaissances, et à la civilisation des peuples les
» plus sauvages. »

15 *mars*. — Revenons à la bibliothéque du Vatican. Vers 1587, Sixte V, homme de génie, qui aurait dû comprendre le danger des livres, fit élever, sur les dessins de Fontana, l'édifice où nous sommes. On ne voit pas de livres ; ils sont renfermés dans des armoires. Il est des cabinets remplis de manuscrits où l'on ne peut entrer sans être excommunié *ipso facto*. Un libéral nous disait qu'on a détruit plusieurs manuscrits de 1826 à 1829.

Je vous ai déjà engagé à remarquer au-dessus d'une porte la vue de Saint-Pierre de Rome, tel qu'il eût été si l'on avait suivi le plan de Michel-Ange. On trouve dans le cabinet des Papyrus plusieurs fresques de Raphaël Mengs, qui, pendant un demi-siècle, a passé pour un grand peintre, grâce au charlatanisme adroit de M. d'Azara. En 1802, on admirait encore le Moïse de Mengs.

Monsignor N***, qui expliquait la bibliothéque à nos compagnes de voyage, leur raconte ce trait de sévérité de Sixte-Quint. Après qu'il eut renouvelé la défense d'avoir sur soi des armes cachées, il fut averti que le jeune prince Ranuce, fils et héritier d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Pays-Bas pour l'empereur, avait l'habitude de porter des pistolets. Un jour que ce jeune prince s'était présenté pour avoir une audience du pape, on l'arrêta dans une des salles du Vatican, on lui trouva des pistolets et sur-le-champ

il fut conduit au château Saint-Ange. Le cardinal Farnèse, instruit de ce qui venait d'arriver, se hâta de solliciter une audience du pape pour demander la grâce de son neveu ; il essuya un refus. Le cardinal, qui connaissait Sixte-Quint et tremblait pour les jours du prince, revint à la charge, et obtint enfin sur les dix heures du soir l'audience demandée.

Pendant que le cardinal tombait aux genoux du pape, le gouverneur du château Saint-Ange recevait l'ordre de faire couper la tête à Ranuce. Sixte V prolongea pendant quelques instans l'audience accordée au cardinal, et enfin se débarrassa de lui, en signant l'ordre nécessaire pour la liberté du prince. Heureusement, sans perdre un moment, le cardinal courut au château Saint-Ange ; il y trouva son neveu, qui se lamentait entre les bras d'un confesseur. Sa mort n'avait été retardée que parce qu'il avait voulu faire une confession générale. Le gouverneur, voyant la signature du pape, rendit le prisonnier. Le cardinal avait des chevaux tout prêts, et, en peu d'heures, Ranuce fut hors des états de l'Église. Pendant long-temps on a montré ses pistolets au château Saint-Ange.

C'est par des mesures analogues que les généraux de Napoléon avaient supprimé l'assassinat dans les Calabres et en Piémont. Vers 1802,

on envoya au supplice plusieurs centaines d'assassins en Piémont, ce qui semblait le comble de l'horreur aux habitans. Je vis alors le célèbre Maino, voleur héroïque.

16 *mars* 1828.—L'on entre par une porte grillée dans un charmant petit musée, bâti par les ordres de Pie VII. Ce prince avait un goût réel pour les beaux arts. Raphaël Sterni fut l'architecte; c'est le dernier homme de cette profession à qui l'on ait vu du talent. Dans ce petit musée, qu'on appelle *Braccio nuovo*, se trouvent la *Minerva Medica*, achetée de Lucien Bonaparte par Pie VII; et plusieurs excellentes statues. Le buste de Pie VII, par Canova, est, de tout ce que nous avons vu aujourd'hui, ce qui a fait le plus de plaisir à nos compagnes de voyage. Nous avons cherché dans le jardin *Boscareccio* du Vatican, un petit casin élevé par Pirro Ligorio. Nous étions fort curieux de l'examiner, car c'est une copie d'un édifice antique qu'on voyait sur la rive du lac Gabinius : ceci peut donner quelque idée de la manière dont les anciens se logeaient.

17 *mars*. — Nous sommes venus lire quelques articles de l'ouvrage de Quirino Visconti, en présence des statues qu'ils décrivent. Nous nous sommes arrêtés long-temps devant celle de Ti-

bère, elle a été parfaitement comprise. En revanche le *Torse* n'a produit aucun effet réel ; on a reconnu que c'était là ce morceau de marbre si admiré par Michel-Ange et par Raphaël, qui l'a reproduit dans le *Torse* du Père éternel de la *Vision d'Ézéchiel*; on l'a étudié comme un caractère chinois, mais il n'a créé ni peine ni plaisir. Ce fragment appartenait probablement à une statue représentant Hercule élevé au rang des dieux ; on y lit le nom du sculpteur Apollonius, fils de Nestor athénien. Les premières statues furent rassemblées sous des remises, près du jardin du Belvédère, par Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces papes possédaient déjà l'Apollon, le Laocoon, le Torse, l'Antinoüs, et la statue couchée, à laquelle son bracelet à la forme de serpent a fait donner le nom de Cléopâtre.

Ce n'est pas à cause de leur *beauté*, mais bien de leur vénérable antiquité, que nous avons été touchés, à la vue de tous les monumens extraits en 1780 de l'antique tombeau des Scipion, découvert près la porte de Saint-Sébastien. Ce site, qui est maintenant compris dans les murs, était autrefois en dehors de la porte *Capena*. Nous ne pouvions nous éloigner du grand sarcophage de *L. Scipion Barbatus*. Quels souvenirs il rappelle ! Pourquoi ne le replace-t-on pas dans le lieu où on l'a trouvé ?

La forme de ce monument et l'inscription sont également remarquables. La pierre est celle de la montagne d'Albano; l'architecture est dorique, et atteste la conquête de la Lucanie.

Les peintures qui ornent les murs sont de Jean d'Udine, restaurées par Unterperger.

Après avoir passé devant quelques fragmens de statues remarquables par les draperies, nous avons revu le fameux Méléagre, dont les Tuileries ont une copie.

Nous sommes entrés dans la petite cour, autour de laquelle sont disposés, dans des cabinets élevés en 1803, 1°. le Persée et les Athlètes de Canova; la figure de Persée, et surtout celle de Méduse, nous ont plu; 2°. le Mercure, appelé autrefois l'Antinoüs du Vatican, qui fut trouvé dans le seizième siècle sur le mont Esquilin; 3°. le Laocoon trouvé en 1506 dans les Thermes de Titus: (Michel-Ange reconnut que ce groupe est formé de trois blocs de marbre. Le bras droit qui manquait fut fait en marbre par Montorsoli et ensuite en stuc par Cornacchini, et toujours fort mal); 4°. l'Apollon du Belvédère trouvé à Antium vers la fin du quinzième siècle, et placé ici par Jules II: (On a cru que le dieu était représenté au moment où il vient de lancer un dard contre le serpent Python; on pense maintenant que cette statue est un Apollon *destructeur des maux*);

la vue des marbres d'*Elgin*, dont les plâtres existent à vingt pas d'ici nuira beaucoup me semble au rang qu'occupait cette statue. La majesté du dieu semble un peu théâtrale à nos compagnes de voyage. Nous avons lu la description de Winkelmann; c'est du Phébus allemand, le plus plat de tous. N'y a-t-il pas une description de l'Apollon dans Corinne?

Nous avons regardé avec plaisir deux ou trois sarcophages que nos yeux ont distingués parmi la foule de ceux qu'on a placés sous les portiques de cette petite cour. On sent bien vite ici la nécessité de se faire une idée du *beau antique*, le plaisir que donnent les statues en est centuplé. Il faut d'abord écarter toutes les phrases vides de sens empruntées à Platon, à Kant et à leur école. L'obscurité n'est pas un défaut quand on parle à de bons jeunes gens avides de savoir, et surtout de *paraître savoir*; mais dans les beaux-arts elle tue le plaisir. Jérémie Bentham conduit à l'intelligence du *beau antique* cent fois mieux que Platon et tous ses imitateurs.

La salle des animaux fait un joli contraste avec ce que nous venons de voir; plusieurs sont modernes, presque tous sont restaurés. Le beau Centaure fut trouvé près de l'hôpital de Saint-Jean en 1780. Nous avons été frappés d'un lion de marbre gris qui tient dans ses ongles une tête de

taureau; il fut trouvé en même temps que le Centaure. Au milieu de la pièce se trouve une belle table du plus beau vert antique.

Nous avons remarqué dans l'autre salle une belle chèvre trouvée auprès de l'église de Saint-Grégoire; une truie avec ses douze petits, trouvée sur le Quirinal; le groupe d'Hercule qui tue Gérion.

Pour délasser nos yeux de la blancheur du marbre, nous avons levé les yeux dans la galerie des statues sur quelques peintures du Pinturicchio et de Mantègne; nous nous sommes arrêtés devant un bas-relief de Michel-Ange, qui représente l'infâme Come Ier., qui rétablit Pise; nous avons vu le Pâris du palais Altemps; une statue de femme assise, *style étrusque*, ce qui veut dire style grec des premiers temps; la statue de Caligula trouvée à Otricoli; un charmant groupe un satyre avec une nymphe; l'amazone Mastée; la belle statue de Junon; la charmante petite Uranie assise.

La vérité parfaite de la statue du poëte comique Posidippe nous a délassés de l'idéal, elle fut trouvée à Rome sous Sixte-Quint. Nous avons remarqué la tête de Ménélas, dont les Romains ont fait *Pasquin;* la statue d'Auguste, déjà vieux, avec le front orné d'un camée, qui représente Jules-César; la statue colossale de Jupiter assis autrefois au palais Verospi; une belle tête de

Nerva, trouvée près de l'arc de Constantin; une tête de Corbulon, qui a passé pour un portrait de cet aimable Brutus le héros du *Jules-César*, de Shakspeare.

20 *mars* 1828. — Je crains d'abuser de la patience du lecteur. Je ne citerai plus que les bustes en demi-relief, connus sous le nom de *Caton et Porcie*; une statue nue de Septime Sévère, dont Canova s'autorisait pour avoir représenté Napoléon dans le même costume; un Apollon étrusque; un Adonis blessé à la cuisse droite par le sanglier, ce qui a permis au sculpteur d'exprimer la douleur et la crainte; une Vénus nue sortant du bain, copie de la Vénus de Gnide; enfin, un fragment qui a pu appartenir à un groupe d'Hémon soutenant le corps de son Antigone et se donnant la mort. Nous avons comparé ce fragment au fameux groupe de la villa Ludovisi (la chambre des députés à Paris en a une copie.)

Enfin, nous avons trouvé au fond d'une grande salle cette Ariane abandonnée, qu'on appelait autrefois Cléopâtre. Je serais inintelligible si j'écrivais la centième partie de la discussion que cette statue a provoqué. L'habitude de vivre ensemble donne un dictionnaire commun, et fait qu'on est compris à demi-mot en parlant de *nuances* qui demanderaient

deux pages pour être placées sous les yeux d'un lecteur.

L'extrême fatigue nous a empêchés d'examiner les statues du *Gabinetto delle Maschere.*

Ce qui fatiguait surtout nos amis, c'était la contemplation des statues nues et du *beau idéal.* Pourquoi se faire un devoir d'admirer l'Apollon? Pourquoi ne pas avouer que le Persée de Canova fait beaucoup plus de plaisir? En descendant des hauteurs de l'admiration obligée pour le Torse et le Thésée, j'ai remarqué que nos compagnes de voyage ont senti tout le mérite de plusieurs bustes représentant des gens comme il faut de la cour d'Auguste et de celle de ses premiers successeurs. Rien ne faisait plus de plaisir à ces dames que la facilité avec laquelle elles reconnaissaient dans ces têtes l'*habitude du désir de plaire* et des goûts élégans. La tête de *Musa*, le médecin d'Auguste, nous a surtout frappés (Braccio Nuovo).

On retrouve au contraire toute la rudesse antique dans la plupart des bustes antérieurs à l'époque de César. La tête de *Scipion l'Africain* (qui probablement voulut faire un 18 brumaire, ne réussit pas, et prit le parti de l'exil de crainte de pis) a toute la physionomie d'un grand seigneur moderne, je veux dire l'habitude de la représentation et la crainte du sarcasme dans les êtres devant qui l'on représente (Voir l'*Essai sur les Mœurs*, de

Duclos.) Le plus beau buste de ce grand général est aux *Studj*, à Naples; il est de bronze.

25 *mars* 1828. — Plusieurs papes ont agrandi le palais du Vatican, dans lequel Charlemagne prit son logement lorsqu'il se fit couronner empereur par Léon III. Sixte V, qui trouva le secret de faire tant de choses en cinq ans de règne, a bâti l'édifice immense qui est du côté oriental de la cour de Saint-Damase.

Depuis mille ans tous les architectes célèbres de l'école romaine ont travaillé au Vatican. On nous a montré des ouvrages de Bramante, Raphaël, Ligorio, Fontana, Charles Maderne; et enfin de ce cavalier Bernin, homme d'esprit, homme de talent, qui dans tous les genres a été le précurseur de la décadence. Me permettra-t-on un mot bas? Le Bernin fut le père de ce mauvais goût, désigné dans les ateliers sous le nom un peu vulgaire de *rococo*. Le genre *perruque* triompha en France sous Louis XV et Louis XVI. Nos statues du dix-neuvième siècle se rapprochent du Bernin lui-même, bien supérieur à ses plats élèves. Ce grand artiste n'eût pas désavoué le Louis XIV de la place des Victoires. Nous sommes allés chercher dans l'*appartement Borgia* cette fresque antique, si célèbre au dix-huitième siècle sous le nom de *Noces Aldobrandines*,

Vous trouverez au Musée de Naples des fresques antiques bien plus importantes ; elles ressemblent au Dominiquin quand il est faible. Les *Noces* ne nous ont fait aucun plaisir. Nous étions encore occupés à rire de certaines fresques représentant les principaux événemens de la vie de Pie VI dans la galerie de la bibliothèque du Vatican. Ces fresques, que la faction anti-française a osé placer à cent pas de celles de Raphaël, sont inférieures, pour le mérite, à ces papiers peints qui, à la porte des petits cafés de Paris, représentent une bouteille de bière en effervescence qui d'elle-même va remplir le verre d'un dragon. Le peintre qui a été choisi pour faire ces tableaux devait avoir un *bien bon esprit*. Il nous a rappelé certaines croix distribuées aux dernières expositions.

26 *mars* 1828. — Quelle est la meilleure manière d'aller de Paris à Rome ? nous demande-t-on de France. D'abord, la poste ; mais il faut avoir une calèche construite à Vienne et fort légère. Prenez peu de bagages ; en traversant ces petits états soupçonneux, chaque caisse ou malle est une source de vexations à la douane ou à la police. Nous avons fait voyager nos caisses par la voie du roulage qui nous a bien servis. Toutes les dépenses sont doublées en Italie pour un voyageur que l'on voit arriver en poste, et souvent les

brigands n'arrêtent que les voitures en poste, et dédaignent les autres.

On peut prendre la malle-poste jusqu'à Béfort et Bâle, si l'on passe par le nord de la Suisse; et jusqu'à Pontarlier ou Ferney, si l'on veut arriver directement au Simplon. On prend la malle-poste jusqu'à Lyon ou Grenoble, si l'on passe par le Mont-Cénis; et enfin jusqu'à Draguignan, si l'on veut éviter les montagnes et entrer en Italie par le beau chemin en corniche, chef-d'œuvre de M. de Chabrol. On arrive de Nice à Pise en passant par Gênes; cette dernière route est de beaucoup la plus longue; on trouve, en côtoyant la plus jolie mer du monde, des aspects délicieux. Rien ne ressemble moins à l'Océan.

La plus expéditive, et suivant moi l'une des plus jolies routes, commence par quarante-huit heures de malle-poste; on arrive à Béfort; une petite voiture conduit à Bâle (12 fr.). On peut prendre la diligence pour Lucerne; on navigue ensuite sur ce lac singulier et dangereux, théâtre des exploits de Guillaume Tell; on voit le lieu où il repoussa du pied la barque de Gessler. On arrive à Altorff; c'est sous les tilleuls de la grande rue de ce bourg que Guillaume Tell fit tomber la pomme placée sur la tête de son fils. On entre en Italie par le Saint-Gothard, Bellinzona, Como et Milan.

Comme le Simplon est à mon gré plus beau

que le Saint-Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Louech, et à Tourdemagne j'ai retrouvé mes malles qui avaient fait le tour par Lausanne, Saint-Maurice et Sion.

On rencontre une excellente diligence qui conduit de Lausanne à Domo d'Ossola, au-delà du Simplon. Le conducteur est un homme parfait; le seul aspect de la mine tranquille de ce bon Suisse éloigne toute idée de danger. Depuis dix ans il passe le Simplon trois fois la semaine. Il n'y a de danger par les avalanches qu'à l'époque des dégels, au mois d'avril. La route du Simplon n'est pas bordée de précipices comme celle du Mont-Cénis, ou plutôt le côté du précipice est garni d'arbres qui retiendraient la voiture en cas de chute. Il est beaucoup plus sûr de passer la montagne dans la diligence que dans sa propre calèche. Enfin je crois que depuis l'ouverture de la route du Simplon, quatorze voyageurs seulement ont péri, et encore neuf étaient de malheureux soldats italiens revenant de Russie, et qui se hasardèrent avec imprudence.

On trouve au village du Simplon, du côté de l'Italie, une des meilleures auberges d'Europe; elle est tenue par un Lyonnais. Rien n'est plus pittoresque que les aspects de la vallée d'Izèle qu'il

faut suivre pour arriver au pont de la Crevola, où commence la belle Italie.

Une petite voiture qu'on fait payer douze francs conduit de Domo d'Ossola à *Baveno*, sur le lac Majeur, vis-à-vis les îles Borromées. En vingt minutes une barque transporte le voyageur à l'auberge *del Delfino*, dans l'*Isola bella*; c'est un des plus beaux lieux du monde; là vous pouvez vous reposer des fatigues du Simplon. Le fameux jardin bâti par le comte *Vitaliano Borromeo*, 1660, est à cinquante pas de l'auberge *del Delfino*. Un bateau à vapeur offre un moyen facile de visiter la statue colossale de Saint-Charles, près d'Arona, et les rives délicieuses d'un des plus beaux lacs de l'univers.

En quatre heures le bateau à vapeur conduit des îles Borromées à *Sesto Calende*; en cinq heures un vélocifère transporte à Milan.

Je trouve plus joli d'arriver à Milan par *Varèse*; une barque vous transporte des îles Borromées à *Laveno*; on prend la poste jusqu'à *Varèse*. Ce trajet me semble comparable à celui de Naples à Pompéia, qui est ce que je connais de plus sublime au monde. Un vélocifère conduit en cinq heures de Varèse à Milan. Si l'on se permet une excursion d'un jour, on peut de Varèse aller voir le lac de Como. On suit des collines délicieuses, au-delà desquelles, à gauche, on voit les neiges éternelles.

On trouve à Milan des diligences régulières pour Venise et Mantoue. De Mantoue une petite voiture mène à Bologne, où l'on rencontre une excellente malle-poste récemment établie par le ministre des finances du pape. Elle conduit à Rome par la superbe route d'Ancône et de Lorette.

Je trouve plus amusant de venir de Milan à Rome par voiturin.

On est abordé, dans une certaine rue de Milan, près de la poste aux lettres, par une foule de *vetturini* qui, pour huit ou dix francs par jour, vous offrent une place dans le fond d'une calèche ouverte, ou d'une voiture faite comme un fiacre avec la différence que le siége du cocher tient à la caisse. Pour ces huit ou dix francs par jour le *vetturino* paye le dîner qui a lieu à sept heures du soir en arrivant, et la chambre à l'auberge. On emploie trois jours et demi pour faire les quarante lieues qui séparent Bologne de Milan.

On peut trouver mauvaise compagnie dans la *vettura;* alors on la quitte à la première ville par laquelle on passe, en payant le prix convenu pour le voyage jusqu'à Bologne, trente ou trente-cinq francs; mais si l'on est bien tombé ou si l'on a la patience de supporter les façons un peu agrestes des compagnons de voyage, on peut saisir une excellente occasion de connaître le caractère

italien. Souvent l'on trouve des voitures fort bien composées. Tel homme riche et dédaigneux a couru toute l'Italie en poste, et ne doit les trois ou quatre idées justes qu'il rapporte de son voyage qu'aux petites courses que la nécessité l'a obligé de faire en *vetturino*. J'ai voyagé une fois avec trois prédicateurs qui allaient prêcher des carêmes en différentes villes d'Italie, et qui, le premier jour, me firent faire la prière le matin, à midi et le soir. Je fus sur le point de les quitter à la première couchée. Le désir de faire le métier de voyageur l'emporta; bientôt la société de ces messieurs me parut fort agréable. Je leur dois les idées les plus justes sur la manière d'être des femmes dans les différentes villes d'Italie. Au bout de deux jours, quand ils eurent pris quelque confiance en moi, ils me racontèrent les anecdotes les plus gaies et les plus certaines. Elles leur avaient été confiées au tribunal de la pénitence. La protection pateline de ces saints personnages m'exempta de toute vexation de la part de la douane, et l'un d'eux, prédicateur vraiment éloquent, est resté mon ami. Quand je vais en Italie, je me détourne de ma route pour aller le voir.

On trouve assez bonne compagnie dans les voiturins de Bologne à Florence; il faut deux jours pour faire ces vingt-deux lieues (vingt fr.).

Toutes les auberges de Florence sont bonnes et les *vetturini* très-attachés à l'argent, mais honnêtes. On paye quarante ou quarante-cinq francs, et l'on emploie quatre ou cinq jours pour aller de Florence à Rome; je préfère la route de Pérouse à celle de Sienne. On voit Arezzo, dans laquelle on dirait que rien n'a été changé depuis le siècle du Dante. Les abords du lac de Trasimène sont de la première beauté. En approchant de Rome, les auberges deviennent tellement exécrables, que l'on fera bien de se munir de vivres à Castiglione ou à Perouse. Il faut apporter de Toscane quelques bouteilles de vin. A la frontière, la barbarie sauvage et méfiante remplace en un instant la politesse la plus exquise.

J'ai vu quelquefois un *vetturino* devenir l'ami de ses voyageurs; l'un d'eux, Giovanni Costa, de Parme, est un homme remarquable que je reverrais avec un grand plaisir et que je recommande à tous les curieux. A Florence il faut traiter directement avec MM. *Menchioni* ou *Polastro*, qui ont un grand nombre de voitures sur les routes de Rome et de Bologne. On signe un petit traité qui descend à des détails minutieux en apparence; on spécifie qu'on aura un lit seul et le *posto buono*, c'est-à-dire au fond de la voiture. Les gens soigneux ont des modèles de traités contenant une foule de petites clauses.

Il faut, pendant ce voyage en Italie, être vêtu avec beaucoup de simplicité et ne pas porter de bijoux. Dès qu'on aperçoit un gendarme ou un douanier on prend une pièce de vingt sous, avec laquelle on joue de façon à ce qu'ils la voient. Toute la férocité de l'animal ne tient pas contre cette vue décevante. Le dimanche il faut aller à la messe, quand ce ne serait pas un devoir ce serait un plaisir. C'est à l'église *de' Servi*, à Milan, que nous avons entendu le mieux exécuter la musique de Rossini; à l'élévation, d'excellentes clarinettes allemandes nous donnèrent le duo d'*Armide*. On se fait conduire à l'église à la mode par le garçon d'auberge auquel on donne 10 sous. Je conseille de payer comptant tous les petits services de ce genre. L'argent le mieux dépensé de notre voyage, ce sont trente ou quarante pièces de dix sous distribuées ainsi.

Dans les pays où la police est terrible on peut jouer le malade; dire qu'on voyage pour sa santé, et s'asseoir en entrant dans le repaire. L'examen qu'on y subit dure quelquefois trois ou quatre heures, et l'on est obligé de répondre aux plus étranges questions.

« Que venez-vous faire en ce pays? » — « Je » viens pour voir les monumens de l'art et les » beautés de la nature. » — « Il n'y a rien de » curieux ici, il faut que vous ayez un autre motif

» que vous me cachez. Avez-vous été dans ce pays
» du temps de Napoléon ? »

Puis tout à coup on regarde vos habits avec une attention singulière. « Quels sont vos moyens
» de subsistance? car il en coûte pour voyager.
» Êtes-vous recommandé à un banquier ici ? Quel
» est son nom? Vous a-t-il engagé à dîner? Avec
» qui ? Qu'a-t-on dit à table? »

Cette question a pour but de vous mettre en colère et de vous faire oublier la prudence. Nous avons répondu d'un air très-froid; « Je suis un peu sourd, et n'entends pas ce qu'on dit quand je ne vois pas la personne qui parle. » — « Avez-vous
» des lettres de recommandation? » Si on répond, oui. « Montrez-les; » si l'on dit n'en pas avoir, on peut faire visiter votre malle. En arrivant à Domo d'Ossola nous avons mis nos lettres de recommandation à la poste, avec notre nom sur l'adresse et celui de la ville où nous en aurons besoin.

Un de nos amis a voyagé seul en poste en se faisant précéder par un courrier, il a des croix et un titre. Doit-il rendre grâces à ces avantages, ou est-ce par hasard qu'aucun bureau de police n'a demandé à le voir ? Il a voyagé en Lombardie comme en France. D'un autre côté nous avons vu vexer indignement des Anglais fort riches et de jeunes commis voyageurs suisses, âgés de dix-huit ans.

On se tire de partout en se disant malade, en allant à la messe chaque jour et ne prenant jamais d'humeur; l'air gai déconcerte les commis de la police; ce sont des renégats italiens.

27 *mars* 1828. — Nous venons de voir la Descente de Croix à la Trinità de' Monti. C'est une fresque célèbre de Daniel de Volterre, que l'on citait autrefois après la Transfiguration et la Communion de saint Jérôme.

A je ne sais quelle invasion des Napolitains, vers 1799, je crois, on plaça un bataillon dans cette église; ils abîmèrent cette fresque. En 1811 je la vis chez le célèbre Palmaroli, restaurateur de tableaux, dans l'ancien palais de France au Corso, vis-à-vis le palais Doria. Le général Miollis, gouverneur des états romains, le pressait de rendre le tableau qui devait être envoyé à Paris. Palmaroli répondait que son travail n'était pas fini; il l'a fait durer de 1808 à 1814. Il disait à ses amis: « On n'a déjà enlevé que trop de tableaux à notre pauvre Rome, tâchons de sauver celui-ci. » Il y a réussi. Nous étions huit ou dix voyageurs à la Trinità de' Monti; cette fresque savante n'a fait plaisir qu'à M. Falciola, qui nous la montrait. Les autres spectateurs auraient préféré une bonne copie à l'huile. M. Falciola indigné, a mis quelque malice à nous réciter le beau son-

net de Monti, sur les chefs-d'œuvre des arts enlevés par les Français en 1798 :

SOPRA I MONUMENTI DELL' ARTE PRESI A ROMA DAI FRANCESI.

SONETTO.

Questi che dalle vinte attiche arene
Sull' agreste passar Lazio guerriero,
Famosi marmi, e al vincitor severo
Gli error portaro, e le virtù d' Atene;
Or nuovo a Roma ad involarli viene
Fatal nemico con possente impero;
E lo mertammo, che il valor primiero
Perse Italia incallita alle catene.
Ma Gallia un giorno pentirassi : erede
Dell' arti Greche straccierà la chioma,
Se inerte il brando allo scalpello cede;
Che, ov' è fasto e mollezza, ivi alfin doma
Muor Libertade; e dolorosa fede
Il cenere ne fan d'Atene e Roma.

Resté seul avec M. Falciola, il m'a dit : « Pendant quatre ans et demi que la France nous a gouvernés nous n'avons eu à nous plaindre que des mesures de détails; la conscription était faite avec ménagement; nous n'avions des droits-réunis français que l'octroi, et la marque de garantie pour les matières d'or et d'argent. »

Ces Romains ont une intelligence incroyable,

me disait M. Falciola, qui ne les aime pas. L'administration des droits-réunis leur envoyait de Paris des circulaires avec des registres imprimés extrêmement difficiles à remplir; en trente-six heures ils comprenaient ce qu'on leur demandait et faisaient réponse; le même travail exigeait six mois à Cologne.

Ce qui exaspéra la haute société de ce pays, c'est que tout à coup, en 1811, le prince Lante, le prince Spada et huit ou dix jeunes gens de la même volée reçurent des brevets de sous-lieutenant, et, pour comble d'horreur, plusieurs devaient rejoindre leurs régimens en Espagne. En même temps l'empereur avait désigné quinze ou vingt enfans de huit à dix ans choisis dans les familles *principesche*, on les plaça dans les lycées de Paris. Quelle horreur! — Vous voyez bien, Monsieur, que Napoléon était le seul homme qui pût sauver le principe monarchique; sa main de fer eût défendu la noblesse jusqu'au moment où elle aurait eu assez de caractère pour se défendre elle-même.

Je me promenais ce soir dans le Corso avec un noble Piémontais de beaucoup d'esprit; il a rencontré un bourgeois de son pays fort riche, qui lui a dit, avec le sourire d'un esclave et de l'air le plus bas :

« I eu ben l'ounour de riverilo. » Le noble a

répondu : « Cerea, monsu Magi. » Ces mots dédaigneux étaient accompagnés d'un mouvement de deux doigts de la main droite. Jamais je ne vis de salut montrant davantage la différence du rang.

28 *mars*. — La peinture est au fond une bien petite chose dans la vie. Tout ce qui me paraît admirable en ce genre semble laid à mes amis, *et vice versâ*. Je n'en sens pas avec moins de vivacité le plaisir de trouver des soirées charmantes et qui délassent des admirations du matin. La société avec des Italiens rappelle les chefs-d'œuvre de leur pays; l'amabilité française fait un contraste parfait. Parmi les Italiens la louange de Raphaël est un lieu commun *permis*; car on s'adresse à l'âme plus qu'à l'esprit, et une phrase sans nouveauté peut exprimer ou faire naître un sentiment. Parmi nous il faut satisfaire à la fois ces deux grands rivaux, l'esprit et le cœur.

Paul, mon adversaire éternel, ne prise Rome qu'à cause des bals délicieux de M. Torlonia; il aime ce vieux banquier, et va le matin causer avec lui. Pour moi, quand j'ai été obligé de regarder une figure à argent, pendant vingt-quatre heures Raphaël me devient invisible. En 1817, quand j'étais fou des arts, j'aurais quitté mes

amis. Il y a un fonds d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée.

1er. *avril* 1828. — Le plus beau reste de l'antiquité romaine, c'est sans doute le Panthéon; ce temple a si peu souffert qu'il nous apparaît comme aux Romains. En 608, l'empereur Phocas, celui-là même à qui les fouilles de 1813 ont rendu la colonne du *Forum*, donna le Panthéon au pape Boniface IV, qui en fit une église. Quel dommage qu'en 608 la religion ne se soit pas emparée de tous les temples païens! Rome antique serait presque debout tout entière.

Le Panthéon a ce grand avantage: deux instans suffisent pour être pénétré de sa beauté. On s'arrête devant le portique; on fait quelques pas, on voit l'église, et tout est fini. Ce que je viens de dire suffit à l'étranger; il n'a pas besoin d'autre explication, il sera ravi en proportion de la sensibilité que le ciel lui a donnée pour les beaux-arts. Je crois n'avoir jamais rencontré d'être absolument sans émotion à la vue du Panthéon. Ce temple célèbre a donc quelque chose qui ne se trouve ni dans les fresques de Michel-Ange, ni dans les statues du Capitole. Je crois que cette voûte immense suspendue sur leurs têtes sans appui apparent, donne aux nigauds le sentiment de la peur; bientôt ils se rassurent et

se disent : « C'est cependant pour me plaire que » l'on a pris la peine de me donner une sensation » si forte ! »

N'est-ce pas là le sublime? Après avoir admiré le Panthéon, peut-être un jour serez-vous curieux d'apprendre son histoire. Si le lecteur n'est pas à Rome, je l'invite à chercher dans le recueil de M. *Lesueur*, les lithographies qui représentent la vue du portique et celle de l'intérieur.

Une charmante copie du Panthéon, c'est le temple de Canova, à Possagno; il a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, le fronton est remplacé par une colonnade. A qui n'a pas vu Rome, l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré, peut donner une idée bien imparfaite de la forme intérieure du Panthéon.

On voit à Berlin une jolie petite église qui en est la miniature. Pourquoi, dans le besoin d'églises qui se fait sentir vers la partie occidentale de Paris, ne nous donnerait-on pas une copie du Panthéon? Ce temple si célèbre n'a que cent trente-trois pieds de diamètre et cent trente-trois pieds de haut. Il fut bâti par Marcus Agrippa, pendant son troisième consulat, c'est-à-dire l'an 727 de Rome, vingt-six ans avant l'ère chrétienne (il y a 1854 ans). On lit sur la frise du portique :

M. AGRIPPA L. F. COS. TERTIVM. FECIT.

Il fut restauré par les empereurs Adrien et Marc-Aurèle, et enfin par Septime Sévère et Antonin Caracalla. Il n'y a pas le moindre doute à cet égard; on lit l'inscription suivante sur l'architrave du portique :

IMP. CAESAR. LVCIVS. SEPTIMIVS. SEVERVS.
PIVS. PERTINAX
ARABIC. ADIABENIC. PARTHIC. PONT. MAX.
TRIB. POT. XI. COS. III. PP. PROCOS.
ET. IMP. CAES. MARCVS. AVRELIVS. PIVS.
FELIX. AVG. TRIB. POT. V. COS. PROCOS.
PANTHEVM. VETVSTATE. CORRVPTVM.
CVM. OMNI. CVLTV. RESTITVERVNT.

Agrippa était gendre d'Auguste; il dédia ce temple à Jupiter Vengeur, en mémoire de la célèbre victoire que son beau-père avait remportée près d'Actium, sur Marc-Antoine et Cléopâtre (il y a 1859 ans). On y voyait les statues de Mars, protecteur de Rome, et de Vénus, protectrice de la famille des Jules.

Vous avez peut-être remarqué au Musée, à Paris, salle de la Diane, la figure pensive d'Agrippa. Ce fut le principal ministre d'Auguste. Il jouait auprès de ce prince *le rôle raisonnable*, à peu près celui de M. Cambacérès auprès de Napoléon.

Comme le lecteur est à Rome depuis plusieurs

mois, je lui dois un abrégé des longues controverses auxquelles l'histoire du Panthéon a donné lieu.

On a prétendu qu'originairement la vaste rotonde qui est sous vos yeux fut le vestibule, ou du moins une grande salle des Thermes d'Agrippa; mais bientôt et avant que l'édifice ne fût terminé, on aurait changé cette destination pour en faire un temple; car on ne trouve aucune communication entre la rotonde et les Thermes qui sont derrière. D'autres connaisseurs (*intelligenti*), disent qu'Agrippa ne fit que le portique; le temple aurait été construit à une époque antérieure; on soutient cet avis par trois raisons:

On voit sur la façade du temple un fronton entièrement détaché du portique.

L'entablement du portique ne correspond pas à celui du temple.

Enfin, l'architecture du portique est bien meilleure, *à nos yeux*, que celle du temple; mais la salle ronde est liée au mur des Thermes, et, comme Agrippa a construit ceux-ci, on peut regarder comme extrêmement probable que la rotonde a été élevée par ses ordres. Jamais on n'avait vu à Rome de voûte aussi hardie que celle du Panthéon; peut-être les voûtes étaient-elles fort rares dans les temples. Le toit était soutenu par des pièces de bois, comme on le voyait à Saint-Paul hors des

murs. Si cette conjecture était prouvée, elle expliquerait la fréquence des incendies. Des temples voûtés et fermés, comme les nôtres, auraient rendu insupportable l'odeur de viande brûlée.

La beauté de la voûte que nous examinons, engagea peut-être Agrippa à consacrer cette salle aux dieux. Dans cette supposition, il aurait fait ajouter le portique pour donner plus de majesté à l'entrée de son temple, et se serait servi d'un architecte plus habile.

Le portique du Panthéon a huit colonnes de front.

Les rites sacrés des anciens exigeaient qu'après le portique et avant le temple, il y eût une sorte de vestibule. La religion chrétienne imita cette disposition; certains pécheurs, non encore réconciliés, se tenaient durant la prière dans le vestibule de l'église [1]. Le vestibule du Panthéon est extrêmement petit.

Les huit colonnes du portique portent un fronton, orné autrefois d'un bas-relief et de statues, ouvrages de *Diogène*, sculpteur athénien.

Ce portique, le plus beau qui existe en Italie, a quarante-un pieds de large et cent trois de longueur. Il est formé par seize colonnes corinthien-

[1] J'aime mieux encourir le blame de quelques répétitions, que de faire des renvois.

nes; les huit colonnes de la façade sont d'un seul morceau de granit oriental blanc et noir. Elles ont quatre pieds quatre pouces de diamètre et trente-huit pieds dix pouces de hauteur, non compris la base et le chapiteau. Les entre-colonnemens sont d'un peu plus de deux diamètres, et celui qui est vis-à-vis la porte, est un peu plus large que les autres.

On a remarqué que les entre-colonnemens vont toujours en diminuant, à partir de celui du milieu. Les colonnes des extrémités du portique ont, au contraire, un diamètre un peu plus fort que celles entre lesquelles on passe pour arriver à la porte du temple.

Dion nous apprend que dans le vestibule placé entre le portique et le temple, on voyait les statues d'Auguste et d'Agrippa. Ce vestibule est formé par des pilastres cannelés de marbre, et orné d'une frise sur laquelle sont sculptés divers instrumens servant aux sacrifices.

La porte de bronze que l'on voit au Panthéon n'est pas celle qu'Agrippa y avait fait placer et qu'on dit avoir été enlevée par Genseric, roi des Vandales. C'est dans la grosseur du mur, à droite, qu'on trouve l'escalier de cent quatre-vingt-dix degrés, par lequel on monte sur la coupole. Il existait à gauche un escalier tout semblable, maintenant détruit.

L'intérieur du temple, que les anciens appelaient *Cella*, forme un cercle parfait de cent trente-trois pieds de diamètre; il n'y a pas de fenêtres. La lumière descend d'une ouverture circulaire placée au haut de la voûte; elle a vingt-sept pieds de large, et laisse pénétrer la pluie dans le temple. C'est le vestige le plus frappant que l'on trouve dans une église chrétienne, d'un culte où l'on brûlait certaines parties des victimes.

La hauteur totale du Panthéon (cent trente-trois pieds), est divisée en deux parties égales; la moitié supérieure est occupée par la courbe de la grande voûte; l'architecte a divisé la moitié inférieure en cinq parties. Les trois premiers cinquièmes, à partir du pavé, sont occupés par un ordre corinthien parfaitement semblable à celui du portique. Les deux autres cinquièmes forment un attique avec sa corniche.

Cet espace fut gâté par Septime Sévère, qui y fit construire de petits pilastres en marbre coloré, qu'on a remplacés vers 1750 par un ornement encore plus mesquin.

Après le premier moment de respect, lorsque vous voudrez vous occuper des détails de ce temple admirable, vous remarquerez le long du mur circulaire quatorze colonnes cannelées; les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc et appartiennent à l'ordre corinthien. La plupart de ces colonnes, qui

ont vingt-sept pieds de haut, sont d'un seul bloc; leur diamètre est de trois pieds six pouces. On en compte huit en marbre jaune; les six autres, sont en *pavonazzetto*. Chaque colonne a son contre-pilastre du même marbre. Dans le mur, qui a dix-neuf pieds d'épaisseur, l'architecte d'Agrippa pratiqua deux niches en demi-cercle et quatre rectangulaires, où l'on voit maintenant des chapelles; un septième intervalle est occupé par la porte, et celui qui est vis-à-vis, par une *tribune* semi-circulaire. C'est là probablement que l'empereur Adrien, grand amateur de belle architecture, avait placé le tribunal où, assisté de certains magistrats, il avait coutume de rendre la justice.

Huit petits autels chrétiens ont remplacé les statues des dieux d'Agrippa. Quatre de ces autels conservent leurs colonnes de jaune antique cannelées; deux autres ont des colonnes de porphyre; on les croit mises ici par Septime Sévère. Enfin, des colonnes de granit ordinaire sont placées devant les deux dernières chapelles, cet arrangement fut fait, dit-on, par les chrétiens.

Pline nous apprend que ce temple avait des cariatides célèbres qui ont péri, ainsi que tous les ouvrages du sculpteur *Diogène*. La statue de Jupiter Vengeur occupait, sans doute, la place du

grand autel vis-à-vis la porte. On peut supposer que les cariatides s'élevaient vers le centre du temple, à peu près comme celles du temple d'*Erechtée* à Athènes. Ces cariatides servaient à séparer du reste du temple, ce que nous appellerions aujourd'hui la chapelle de Jupiter. On dit que les *cariatides* furent ainsi nommées, parce que ces statues qui soutiennent des fardeaux expriment le châtiment d'une trahison dont les Cariens s'étaient rendus coupables.

Le Panthéon est ce qui nous reste de plus parfait de l'architecture romaine : nous demandons la permission, comme pour Saint-Pierre, de suivre son histoire avec quelques détails.

L'an 732 de Rome, la foudre frappa le sceptre placé dans la main de la statue d'Auguste. L'an 80 de Jésus-Christ, il y eut un incendie dont les ravages furent réparés par Domitien. Mais à quoi le feu put-il s'attacher ? Il faut convenir qu'il nous reste de grandes incertitudes à ce sujet. La foudre alluma un autre incendie sous Trajan, et le temple fut réparé successivement par Adrien, par Antonin-le-Pieux, et enfin par Septime Sévère et Caracalla, nommés dans l'inscription.

En 608, lorsque Bonifice IV changea ce temple en église, il fit enlever non-seulement toutes les idoles, mais probablement aussi les cariatides, dont la forme humaine pouvait rappeler les

idoles aux chrétiens fervens. L'on déplaça quatre des petites colonnes de porphyre. Constance II dépouilla cette église de toutes les plaques de métal qui la couvraient, lorsqu'en 662 il fit embarquer pour Constantinople tout ce qu'il put arracher aux édifices de Rome.

En 713, Grégoire III fit remplacer les tuiles de bronze par des lames de plomb. Grégoire IV, en 830, consacra cette église à tous les saints, et ordonna que cette fête serait célébrée le 1er. novembre. Eugène IV ordonna divers changemens dans l'église. À cette époque l'on voyait, sous le portique, la belle urne de porphyre que Clément XII a fait transporter dans la chapelle Corsini à Saint-Jean-de-Latran. La colonne angulaire du portique, dans le chapiteau de laquelle on voit une abeille, a été élevée par les ordres d'Urbain VIII; il employa ailleurs le bronze qui restait dans la couverture et fit construire les deux mauvais clochers. Alexandre VII compléta le portique en faisant élever les deux colonnes qui manquaient au côté droit.

On démolit les petites maisons bâties contre le Panthéon. Ce pape commença une restauration bien plus essentielle; il fit enlever une petite partie de la terre tombée sur la place antique; mais l'on n'arriva point jusqu'à l'ancien pavé.

L'aimable Lambertini, Benoît XIV, eut le tort

de ne pas savoir choisir son architecte; il gâta bien des choses dans ce temple, et surtout la partie qui est entre les colonnes et la voûte. On dit que la grande statue de marbre blanc représentant la Madone que l'on voit ici fut faite par Lorenzetto, d'après les dernières intentions de Raphaël. Winkelmann, qui en sa qualité d'Allemand est un peu sujet à faire du phébus, la regarde comme un des meilleurs ouvrages modernes.

Ce qui nous reste à raconter est l'abomination de la désolation. A l'époque de la mort de Raphaël ses restes furent déposés au Panthéon, plus tard le peintre Charles Maratte plaça le buste de ce grand homme sur son tombeau. De nos jours un certain parti a obtenu sur Raphaël le même triomphe que nous lui avons vu remporter à Paris sur Voltaire et Rousseau. Le buste de Raphaël a été enlevé à son tombeau et relégué dans une petite chambre basse du Capitole. Au Panthéon il était éclairé par la lumière religieuse qui descend de l'ouverture de la voûte; dans le lieu obscur où on l'a placé, il est comme invisible. Qui aurait dit, lors de la chute de Napoléon, que la réaction religieuse atteindrait Raphaël mort en 1520! Le buste d'Annibal Carrache a suivi celui du grand homme qu'il avait tant étudié. Vous remarquerez ces deux tombeaux mutilés,

auprès d'un autel à gauche en entrant. Je ne sais pourquoi on n'a pas effacé les vers charmans du cardinal Bembo, assurément fort peu catholiques :

Ille hic est Raphael, etc.

L'inscription du tombeau d'Annibal Carrache est touchante, elle rappelle avec simplicité la mauvaise fortune qui ne cessa de poursuivre ce grand réformateur de la peinture. S'il eût vécu quelques années de plus, il aurait vu s'accomplir la révolution à laquelle il avait travaillé avec tant de courage. Le Guide et Lanfranc, deux de ses élèves, vécurent riches et honorés.

A quelques pas de l'inscription qui raconte la mort prématurée et la pauvreté d'Annibal, vous remarquerez un buste qui donne une bien fausse idée de la physionomie si fine du cardinal Consalvi; M. Thorwaldsen en a fait un curé de campagne. Le parti rétrograde n'a pu empêcher que ce buste ne fût placé ici; le cardinal Consalvi était titulaire de Sainte-Marie *ad martyres;* c'est le nom latin du Panthéon, qui lui fut donné en 608, quand Boniface IV y fit transporter vingt-huit charretées d'ossemens des saints martyrs.

Le cardinal Consalvi a eu pour successeur, dans

ce titre de Sainte-Marie *ad martyres*, le fameux cardinal Rivarola, contre lequel a eu lieu, aux portes de Ravenne, cette tentative d'assassinat qui a fait tant de bruit à Rome et dans toute l'Italie, et dont à Paris personne n'a entendu parler. Le 6 mai 1828, il y a eu des exécutions à ce sujet; la terreur règne dans la Romagne. C'est le pays qui a fourni les plus braves soldats à l'armée italienne de Napoléon, les Schiassetti, les Severoli, les Nerboni, etc.

La satue de marbre blanc élevée à M. le cardinal Rivarola, de son vivant, est placée sur le pont du Santerno, près d'Imola; nous l'avons vue criblée de petites taches grises, qui indiquent les balles qu'on lui a tirées, et maintenant elle est gardée par une sentinelle qui a grand'peur. Nos postillons nous ont engagés à descendre pour voir cette statue; ils nous ont raconté beaucoup de détails que je ne puis redire. Le peuple de la Romagne abhorre les prêtres, et les flatte pourtant avec la dernière bassesse. Nous avons rencontré au pied de la statue du cardinal Rivarola, deux voitures remplies de carbonari enchaînés. Paul est allé leur offrir des secours et deux exemplaires du Constitutionnel. Silence profond dans cette foule de paysans qui est accourue pour voir les carbonari : ce sont des martyrs à leurs yeux.

Les Thermes d'Agrippa contenaient cent soixante-dix bains, et furent les premiers que l'on vit à Rome; ce fut un signe de décadence dans les mœurs; César et Caton allaient se baigner au Tibre.

Les restes des Thermes d'Agrippa touchent le mur extérieur du Panthéon, du côté opposé au portique. En mourant l'heureux gendre d'Auguste laissa ces Thermes au peuple romain, ainsi que les vastes jardins arrosés par l'*Acqua Vergine*. Ils étaient situés dans le lieu où est maintenant l'arc *della Ciambella*.

Clément XI a fait placer devant le portique du Panthéon un petit obélisque chargé d'hiéroglyphes; cet ornement est on ne peut pas plus mal entendu. Au lieu de charger la place qui enterre le Panthéon, il faudrait en faire enlever douze pieds de terre. Lorsque le Tibre inonde Rome, tous les rats du quartier se réfugient sur la partie du pavé du Panthéon qui est placée au-dessous de la lanterne, où on les fait attaquer par des troupes de chats [1].

[1] Chaque monument de Rome a donné naissance à deux ou trois volumes in-4°. On voit, dans ces ouvrages, la *mode* qui régnait dans la science de l'antiquité du temps de l'auteur. Ces gros volumes ne sont pas même d'accord sur les mesures des monumens qu'ils décrivent. M. de la Condamine, Français fort exact, a mesuré

Une réparation qui ne serait pas très-coûteuse rendrait le Panthéon à sa beauté première, et nous ferait jouir exactement du coup d'œil qu'il présentait aux Romains. Il faudrait exécuter pour ce temple, ce qu'un préfet, homme d'esprit, a fait pour la Maison Carrée à Nîmes, enlever les terres jusqu'au niveau du pavé antique. On pourrait laisser une rue de quinze pieds de largeur le long des maisons de la place, vis-à-vis du portique. Cette rue serait soutenue par un mur de douze ou quinze pieds de haut, dans le genre de celui qui est autour de la basilique près la colonne Trajane.

Plusieurs jeunes prélats dans les mains des-

plusieurs monumens de Rome (Mémoires de l'Académie des Inscriptions pour 1757). Suivant MM. de la Condamine et Desgodets, l'intérieur du Panthéon a cent trente-sept pieds deux pouces de diamètre entre les axes des colonnes, cent trente-trois pieds dix pouces entre la surface ou le vif des colonnes. L'ouverture de la voûte a vingt-sept pieds cinq pouces de diamètre. Le portique du Panthéon a quatre-vingt-dix-huit pieds dix pouces entre les axes des colonnes. Les colonnes ont quinze pieds dix pouces de circonférence.

Le pied antique dont se servaient les Romains, comparé au pied de roi de Paris, a dix pouces dix lignes, et trente-sept centièmes de ligne.

Le pied romain actuel est au pied de roi, comme 11, 82 est à 10, 83, ou comme 11 est à 10.

quels le pouvoir arrivera *nécessairement* d'ici à un demi-siècle, sont tout-à-fait dignes de concevoir cette façon de restaurer l'antique.

En 1711 on croyait qu'il fallait *orner* l'antique, et l'on mettait un obélisque vis-à-vis le Panthéon. En 1611 on démolissait les arcs de triomphe anciens pour élargir les rues, et l'on pensait bien faire. Chose singulière, le despotisme de Napoléon a retrempé le caractère d'un peuple étiolé par trois cents ans d'un despotisme tranquille et pacifique! C'est que Napoléon n'était pas ennemi de *toutes* les idées justes.

5 *avril* 1828. — Enfin nous avons reçu de Paris la traduction française de la vie de Benvenuto Cellini, écrite par lui-même. Nous l'avons lue jusqu'à trois heures du matin. Avant la publication des mémoires de *Casanova de Seingalt*, l'ouvrage de Cellini était le plus curieux de ce genre. Le traducteur de Cellini a sagement supprimé les passages les plus scabreux. Ce seul volume en apprend plus sur l'Italie que MM. Botta, Sismondi, Roscoe, Robertson *e tutti quanti*.

Frédéric est enchanté des *Villani*, historiens florentins originaux, il vient d'en acheter une superbe édition faite à Florence il y a deux ans.

Milan est une colonie dont la maison d'Autriche a peur; les rigueurs de sa police sont célèbres

en Europe ; cependant on y imprime une foule d'ouvrages originaux. Florence jouit d'une honnête liberté, et toutefois la presse n'y produit rien de neuf. Telle est la force du levain de civilisation jeté en Lombardie par Napoléon et par les deux ou trois mille hommes distingués qu'il mit dans les emplois. Le noble milanais le plus rétrogade par sa position dans le monde, s'il avait cinq ans en 1796, a été élevé au milieu d'une ville passionnée pour le grand homme qui a tiré l'Italie du néant. Le privilégié que je prends pour exemple, né vers 1791, a aujourd'hui trente-huit ans, et sous peu d'années entrera en possession de la fortune de sa famille. Voilà pourquoi la librairie de Milan l'emporte sur celle de Florence.

Paul nous raconte qu'un de ses nouveaux amis lui a fait voir une clef avec laquelle un prince Savelli empoisonnait ceux de ses gens dont il voulait se défaire. La poignée de cette clef a une petite pointe imperceptible. On la frottait d'un certain poison, le prince disait à un de ses gentilshommes, en lui remettant cette clef: Un tel, allez chercher un papier dans telle armoire. La serrure ne jouait pas bien, le gentilhomme serrait la main et faisait un petit effort auquel la serrure cédait. Mais, sans s'en apercevoir, il s'était un peu écorché la main avec la petite pointe du manche

de la clef, et vingt-quatre heures après il n'était plus.

Nos compagnes de voyage ont eu une grande discussion sur les poisons avec M. Agostino Manni, le premier chimiste de Rome; c'est un homme de beaucoup d'esprit, que M. Demidoff nous a fait connaître.

M. Agostino Manni pense que l'*acqua tofana* existait encore il y a quarante ans, du temps de la célèbre princesse Giustiniani, qui fut sur le point d'en être la victime. L'*acqua tofana* était inodore et sans couleur; un goutte administrée toutes les semaines faisait périr au bout de deux ans. Si la moindre maladie survenait dans l'intervalle, elle était mortelle, et c'est sur quoi comptaient les empoisonneurs. L'*acqua tofana* pouvait être mêlée au café et au chocolat sans perdre de sa force. Le vin la neutralisait en partie.

M. Manni a connu un diseur de bonne aventure dont le père vivait dans l'aisance sans industrie apparente; il suppose que cet homme vendait des poisons. Cet art est heureusement perdu. Il croit que dans les beaux temps de l'empoisonnement, vers 1650, il a été possible de couper une pêche en deux moitiés avec un couteau d'or empoisonné seulement d'un côté. On partageait cette pêche avec la femme dont on était jaloux; on pouvait manger sans danger la moitié

qui avait été touchée par la partie saine du couteau ; l'autre moitié donnait la mort. M. Manni pense que presque toujours le premier breuvage que l'on donnait à un malheureux qui éprouvait les premières douleurs de l'empoisonnement était préparé de façon à assurer l'effet du poison. Les plus chers étaient ceux dont l'effet ne se manifestait qu'au bout de plusieurs années. Il pense qu'une personne affaiblie par l'*acqua tofana* était beaucoup plus sujette à prendre la fièvre, et dans ce cas le kinkina devait être fatal.

M. Manni nous dit que l'*acqua tofana* et d'autres poisons d'un effet presque surnaturel, sont comme

L'araba Fenice
Che vi sia ognun lo dice,
Dove sia nessun lo sa.

A force de discuter avec cet homme d'esprit, il a cependant fini par nous en apprendre plus qu'il ne voulait; par exemple comment expliquer la mort des cardinaux M et M?

M. Manni est bien plus à son aise quand il nous parle de la *bague de mort*. Il ne nie point avoir vu cet instrument singulier qui se compose de deux griffes de lion fabriquées avec l'acier le plus tranchant. Ces deux griffes, longues de plu-

sieurs pouces, se placent dans l'intérieur de la main droite; elles tiennent au doigt par deux bagues. Lorsque la main est fermée, rien ne paraît que ces deux bagues. Les griffes suivent la direction des deux doigts du milieu. Elles sont rayées profondément, et probablement l'on plaçait du poison dans les rainures.

Dans une foule, au bal par exemple, on saisissait avec une apparence de galanterie la main nue de la femme dont on voulait se venger; en la serrant et retirant le bras, on la déchirait profondément, et en même temps on laissait tomber la *bague de mort*. Comment, dans une foule, trouver le coupable? Qui aurait voulu accuser un prince romain, un neveu du pape, ou tel autre grand personnage sans avoir des preuves à donner? Il ne restait que la maxime célèbre :

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Au seizième siècle un empoisonnement était vengé par un autre. On pense maintenant que le plus grand empêchement pour ces sortes de crimes, c'est la crainte de voir l'opinion de Rome divulguée deux mois après dans quelque journal anglais. On cite plusieurs *Reporters* de journaux anglais, dont le voyage en Italie est défrayé par les lettres qu'ils font insérer dans le *Times* ou le

Morning Chronicle. Ainsi, la liberté de la presse est utile même dans les pays qui en sont privés. M. Manni aura la bonté de faire voir à une partie de notre société plusieurs instrumens singuliers destinés à guérir de leurs terreurs certains maris du moyen âge. Ils remplissaient parfaitement leur objet.

Obsédés par toutes ces idées de mort et de poison, nous avons cherché, dans Bandello, l'histoire de la belle *Pia Tolomei*, de Sienne, que le Dante a crue innocente.

Voici ces vers si touchans du cinquième chant du Purgatoire, poëme que l'on a tort de ne pas lire autant que l'*Inferno*.

Deh! quando tu sarai tornato al mondo,
. . . . . .
Ricordati di me, che son la Pia.
Sienna mi fè : disfecemi Maremma;
Salsi colui, che inannellata pria,
Disposando, m'avea con la sua gemma.

PURGATORIO, c. V [1].

La femme qui parle avec tant de retenue, avait

[1] Hélas! quand tu seras de retour au monde des vivans, daigne aussi m'accorder un souvenir. Je suis la Pia, Sienne me donna la vie, je trouvai la mort dans nos maremmes. Celui qui, en m'épousant, m'avait donné son anneau, sait mon histoire.

eu en secret le sort de Desdemona, et pouvait par un mot faire connaître le crime de son mari aux amis qu'elle avait laissés sur la terre.

Nello della Pietra obtint la main de madonna Pia, l'unique héritière des Tolomei, la famille la plus riche et la plus noble de Sienne. Sa beauté, qui faisait l'admiration de la Toscane, et une grande différence d'âge firent naître dans le cœur de son époux une jalousie qui, envenimée par de faux rapports et des soupçons sans cesse renaissans, le conduisit à un affreux projet. Il est difficile de décider aujourd'hui si sa femme fut tout-à-fait innocente, mais le Dante nous la représente comme telle.

Son mari la conduisit dans la maremme de Sienne, célèbre alors comme aujourd'hui par les effets de l'*aria cattiva*. Jamais il ne voulut dire à sa malheureuse femme la raison de son exil en un lieu si dangereux. L'orgueil de Nello ne daigna prononcer ni plainte ni accusation. Il vivait seul avec elle, dans une tour abandonnée, dont je suis allé visiter les ruines sur le bord de la mer; là il ne rompit jamais son dédaigneux silence, jamais il ne répondit aux questions de sa jeune épouse, jamais il n'écouta ses prières. Il attendit froidement auprès d'elle que l'air pestilentiel eût produit son effet. Les vapeurs de ces marais ne tardèrent pas à flétrir ces traits, les

plus beaux, dit-on, qui dans ce siècle eussent paru sur la terre. En peu de mois elle mourut.

M. Demidoff nous a procuré un professeur fort instruit, M. Dardini, qui nous donne d'excellentes leçons sur le Dante. Il nous fait sentir les moindres allusions de ce poëte qui, comme lord Byron, vit d'allusions aux événemens contemporains.

17 *avril* 1828. — M. *Von* ***, que nous avons rencontré à la Villa Pamfili, nous disait ce matin qu'il regarde comme fort douteux que saint Pierre soit jamais venu à Rome. La vérité sur ce point restera à jamais hors de notre portée. Non-seulement les contemporains, mais tous les copistes de manuscrits ont eu intérêt à mentir pendant quatorze siècles. Il en est de l'histoire des premiers temps de l'Église comme de celle des Carthaginois, qu'il faut chercher dans les récits des Romains leurs ennemis. Quiconque à Rome osait démentir le *Bulletin officiel* du consul, était regardé comme ennemi de la patrie et puni par l'exécration publique. Si l'indiscret avait un ennemi, cet ennemi pouvait le tuer impunément, assuré d'être absous par le peuple, si on le traduisait en jugement. *Il faut savoir ignorer*, nous répète souvent le savant Von ***.

18 *avril* 1828. — Nous avons fait aujourd'hui

la plus jolie promenade, jamais peut-être nos compagnes de voyage n'avaient été aussi contentes d'être à Rome. Nos lettres de Paris ne parlent que de mauvais temps et de froids tardifs; ici, depuis le milieu de février nous jouissons d'un printemps plus agréable que l'été.

Nous avons eu ces jours-ci d'assez jolis bals donnés par des dames anglaises; là se voyaient les figures les plus grotesques et quatre ou cinq jeunes filles de la plus céleste beauté. Ce qu'il y avait de mieux, à ce que prétend Paul, ce sont les figures d'*honnêtes gens*. Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté de caractère; ce sont des gens que l'être le plus méfiant choisirait pour exécuteurs testamentaires ou pour juges. Plusieurs pousseraient la probité jusqu'à l'héroïsme; c'est ce qu'ils ont prouvé quand il l'a fallu, et jamais ils n'y font la moindre allusion. Ces hommes d'un âge mûr ne sont pas plus moroses que de jeunes lords de vingt-cinq ans. En un mot ils approchent beaucoup de la perfection sociale. Mais si l'on peut compter sur eux pour la pratique des vertus les plus difficiles, rien n'est plus comique que leurs théories. Le plaisant de leurs raisonnemens nous frappe surtout à cause de la gravité qu'ils y mettent. Quelque esprit qu'aient ces messieurs, ils ne

peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs *autrement qu'en Angleterre*. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers.

Mais qu'importent les théories d'un homme quand on est sûr de sa conduite? Au-dessous de ces Anglais, qui seraient parfaits sous les rapports sociaux, s'ils avaient des mines moins sévères et l'air moins découragé, nous avons distingué deux classes d'hommes, malheureusement trop nombreuses chez ce peuple.

1°. Les ministériels éhontés, qui louent le pouvoir toujours et de tout, sont hypocrites sur tout, et avides de jouissances chères, comme l'homme qui n'est pas accoutumé à avoir de l'argent. Ces gens nient les vérités les plus évidentes avec une impudence qui quelquefois pourrait donner un mouvement de vivacité.

2°. Nous voyons des hommes riches, nobles, parfaitement honnêtes, qui ne trouvent de *plaisir qu'à se fâcher*. Le plus mauvais tour qu'on puisse leur jouer, c'est de leur ôter toute occasion de se mettre en colère; c'est ce que nous avons bien vu ces jours-ci, pendant une course que nous avons faite à Pesenta sur le lac de Fucino, et à Subiaco. Paul, l'ordonnateur de la partie, et qui avait ses raisons pour plaire, voyant que les femmes anglaises sont toujours les victimes de la mauvaise

humeur de leurs pères ou de leurs maris, avait réussi à écarter toute occasion de contrariété. Pour y parvenir il avait étudié jusqu'aux bizarreries des Anglais qui voyageaient avec nous. A la fin, ces messieurs avaient de l'humeur de ne pouvoir en prendre contre rien.

Les hommes de cette race ne sentent la vie que lorsqu'ils se mettent en colère. Comme ils ont beaucoup de prudence, de sang-froid et de résolution, leurs accès de colère sont presque toujours suivis d'une petite victoire, mais ils n'y sont guère sensibles. C'est avoir un *obstacle à surmonter* qu'il leur faut. Ils ne peuvent conserver de liberté d'esprit pendant le combat qu'ils livrent à l'obstacle; on les voit entièrement absorbés, et ils réunissent toutes leurs forces. Ils ne savent rien faire en riant. Les met-on en présence d'une chose charmante, ils se disent : « Je ne jouis pas de ce plaisir, et cependant combien je serai malheureux lorsque je serai hors d'état de le goûter! quels regrets atroces troubleront mon âme! » Ce sont des gens incapables de sentir la joie, et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*. Si on laisse sa liberté à un Anglais qui est dans cette disposition et qu'on ne s'occupe pas de lui, son chagrin redouble, et le

soir il est capable de faire une scène à sa femme. Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et d'amitié cherchez-vous à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'*animation* que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais, en lui montrant clairement que son âme *manque* de ce feu qu'il voit dans la vôtre et dont il est jaloux. Nous sommes parvenus à égayer un de nos Anglais, ou du moins à le tirer de son humeur massacrante, en lui donnant un mulet rétif qui, trois fois, l'a jeté par terre. Nous l'en avions prévenu; mais il ne l'a monté qu'avec plus d'empressement, il trouvait *une difficulté à combattre.* Au fond, c'est là le seul plaisir de cette nation morose, et ce qui l'appelle aux plus grands succès. — Ils seront les derniers en Europe à croire à l'enfer.

M. le duc de L*** a donné un bal déguisé charmant, comme tout ce qui se fait au palais de France; le maître de la maison a été d'une grâce et d'une amabilité parfaites. Paul dit que dans ce grand seigneur il n'y a rien du *parvenu*, ce qui est fort rare en France. Rien de plus difficile que de porter un cordon bleu. Au fait, en 1829, ne sommes-nous pas un peuple de parvenus? Personne dans la société n'occupe la place

que son père aurait devinée pour lui lorsqu'il avait douze ans.

Une jolie Bohémienne, madame de R***, était la reine de la fête, au grand chagrin d'autres dames à hautes prétentions. Comme il y avait beaucoup plus de gens du Nord que d'Italiens au bal de M. de Laval, l'opinion s'est décidée pour les beautés anglaises qui ont obtenu la préférence sur les Romaines. La jolie madame de R*** a été prise pour une Espagnole. Nous n'avons peut-être jamais vu douze femmes plus séduisantes réunies dans un salon. Ce bal ne s'est point passé sans amener de ces grands événemens dont toute une ville s'occupe pendant deux jours; ces bons petits caquets nous ont délassés de l'admiration.

Le voyageur solitaire et puritain qui refuse les invitations de son ambassadeur et se prive du spectacle des petits événemens de la société, peut dire n'avoir pas vu Saint-Pierre. Au bout d'un an qu'est-ce qu'avoir vu Saint-Pierre? C'est *un souvenir*. Le voyageur est-il arrivé à Saint-Pierre, morose et fatigué d'admirer: le souvenir qu'il en garde est terne et sans plaisir.

Le but de notre promenade d'aujourd'hui était de jouir d'un temps voluptueux (couvert avec des bouffées de chaleur, et de tous côtés une légère odeur de fleur d'orange et de jasmin). Nous avons porté des cafetières, des petits pains et du café

au tombeau de Menenius Agrippa. Ce patricien jovial et bonhomme est connu de nos compagnes de voyage, à cause de Shakspeare (tragédie de *Coriolan*).

Nous avons débuté par une visite, la vingtième peut-être, à l'église de Santa-Maria-degli-Angeli, et par un acte d'admiration pour Michel-Ange. De là nous sommes allés voir une citerne ornée de marbres, dans le jardin attenant à l'église de Sainte-Suzanne. Les cicerone romains attribuent cette citerne à Michel-Ange. Nous sommes restés une heure peut-être dans ce délicieux jardin, souvent on passait cinq minutes sans parler. Non, il n'est point dans le Nord de sensation semblable; c'était une flânerie tendre, noble, touchante; on ne croit plus aux méchans; on adore le Corrège, etc., etc.

J'en ai tiré un petit prône impromptu sur le peu de cas que l'on devait faire de vingt vexations essuyées à propos de nos passe-ports, et de deux ou trois réceptions *meno civili* de la part de nos agens français. Que nous importe maintenant, disais-je à nos compagnes de voyage, d'avoir été pris pour des jacobins par de pauvres diables à 6,000 fr. d'appointement et mourant de peur d'être destitués?

La fontaine de' Termini n'a pu obtenir de nous un moment d'attention, elle est grossière. Nos

âmes étaient à la hauteur des beautés les plus délicates, il nous aurait fallu des arabesques de Raphaël ou des fresques du Corrège.

Nous sommes entrés dans l'église de Santa-Maria-della-Vittoria. L'intérieur fut décoré comme un boudoir par Charles Maderne; mais ce n'était pas pour l'architecture que nous avions fait appeler le frère-portier. Toutes ces églises peu fréquentées des hauteurs de Rome, sont fermées après les messes à onze heures du matin. Trois *paoli* font d'un pauvre moine l'être le plus heureux du monde, et il nous fait avec grâce les honneurs de son église.

« Où est le *San-Francesco* du Dominiquin? » lui avons-nous dit. Il nous a conduits dans la seconde chapelle à droite. Enfin, nous sommes arrivés au fameux groupe du Bernin, et à la chapelle célèbre élevée par un des grands-oncles de notre ami l'aimable comte Corner.

Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin, c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle. Un ange qui tient en main une flèche semble découvrir sa poitrine pour la percer au cœur, il la regarde d'un air tranquille et en souriant. Quel art divin! quelle volupté! Notre bon moine, croyant que nous ne comprenions pas, nous expliquait ce groupe. « *È un gran peccato*, a-t-il fini par nous dire, que ces statues

puissent présenter facilement l'idée d'un amour profane.

Nous avons pardonné au cavalier Bernin tout le mal qu'il a fait aux arts. Le ciseau grec a-t-il rien produit d'égal à cette tête de sainte Thérèse? Le Bernin a su traduire, dans cette statue, les lettres les plus passionnées de la jeune Espagnole. Les sculpteurs grecs de l'Illissus et de l'Apollon ont fait mieux, si l'on veut; ils nous ont donné l'expression majestueuse de *la Force* et de *la Justice :* mais qu'il y a loin de là à sainte Thérèse!

Un tableau du Guerchin et deux tableaux du Guide, dans la chapelle voisine, ne nous ont fait aucun plaisir; nous avions besoin de prendre l'air.

Nos petits chevaux noirs et malins nous ont conduits bien vite à l'angle de la rue du Macao. Là, on enterrait les pauvres vestales coupables; c'étaient encore des âmes passionnées comme sainte Thérèse. Deux d'entre nous avaient vu jadis l'immortel ballet de Viganò. Frédéric a ouvert un volume du Tite-Live si plaisamment traduit par M. Dureau, et nous a lu le récit du supplice de deux vestales, l'an 536 de Rome. Nous avons répété les noms de *Opimia* et de *Floronia*, plus de deux mille années après la mort cruelle qu'elles souffrirent en ce lieu. Tous les détails nous en ont été donnés par Frédéric: Madame Lampugnani

et moi, qui avions vu le ballet de Viganò, étions touchés profondément.

Nous nous sommes promenés dans les jardins des Sciarra et des Costaguti, parmi des orangers en fleurs; tout cela est encore dans Rome. Enfin, nous sommes sortis de la ville par la porte Pia, architecture de Michel-Ange.

Sur le trottoir de la grande route au-delà, nous avons rencontré trois ou quatre cardinaux qui se promenaient; c'est un des lieux que les éminences fréquentent le plus volontiers. M. le cardinal *Cavalchini* nous a fait l'honneur de nous indiquer *la villa Patrizj*, sur la hauteur à droite de la route. Son éminence nous en a très-bien raconté l'histoire, avec esprit, et sans importance; en revanche, nous lui avons donné nos voix pour être pape à la première occasion. Il protégerait les arts, qui en ont bon besoin.

Au sortir de la villa Patrizj, nous sommes allés à deux milles de là monter sur *le Monte-Sagro* (le Mont-Sacré). Nous avons trouvé ce lieu célèbre tout couvert de grandes herbes et d'arbrisseaux très-verts, dont la végétation vigoureuse lui donne un aspect singulier.

Ici, le peuple de Rome se retira, abandonnant la ville aux patriciens qu'il regardait comme ses tyrans, mais sans les attaquer; il *n'osait pas;* (an de Rome 260). La religion, toujours si utile

aux puissans, l'en empêchait [1]. Les plébéiens furent ramenés dans Rome par l'ingénieux apologue de Menenius Agrippa.

Quarante-cinq ans plus tard, émus par le spectacle atroce d'un père tuant sa fille pour la soustraire aux désirs du décemvir Appius, les plébéiens revinrent au *Mont Sacré*; mais ils imitèrent la modestie de leurs pères; *Modestiam patrum suorum nihil violando imitati.* Le peuple, cette fois, obtint des tribuns inviolables. (C'est notre chambre des députés). Il ne fut plus possible d'attenter à la liberté qu'en *corrompant* les tribuns. Parmi douze cents députés qui ont siégé depuis 1814, n'est ce pas mille qui ont obtenu des places ou au moins un ruban?

Rien ne pouvait toucher ces Romains si durs, que le sang d'une femme : Lucrèce et Virginie leur donnèrent la liberté.

En descendant du *Mont Sacré*, nous songions beaucoup au tombeau du jovial Menenius. Nous étions à trois milles de Rome, nous sommes revenus sur nos pas, et, avant de repasser le Teverone sur le pont *Lamentano*, détruit par *Totila* et refait par *Narsès*, nous avons trouvé, en des-

[1] Voir l'admirable fragment de Montesquieu intitulé : *Politique des Romains dans la religion.* Primavera dell Ventinove; L. forsanscrit and jea. 46.

cendant un peu dans la vallée, de très-bon café préparé par notre domestique italien, l'excellent Giovanni. Les vaches qui habitent maintenant le tombeau de Menenius avaient fourni le lait.

Nous sommes allés voir *la villa Albani*. Il faudrait ici vingt pages de descriptions, et nous avions de grands projets. M. le cardinal S. nous avait procuré un billet qui nous permettait de voir une des plus belles choses du monde, *la villa Ludovisi*. Ce qui n'est que curieux nous semblait froid. Nous avons bien regardé le buste d'Annibal, les statues de Brutus et de César. L'architecture de cette villa, quoique tout-à-fait moderne, n'est point ridicule. Rien de plus singulier, pour des gens du Nord, que ces jardins remplis d'architecture dont les Tuileries et Versailles sont une imitation affaiblie.

Le style étrusque du bas-relief de Leucothé, nourrice de Bacchus, nous a plu. Nous avons trouvé dans le Parnasse de Mengs les portraits bien froidement exécutés des beautés célèbres à Rome sous le règne de Pie VI; le portrait de madame *Lepri* nous a intéressés à cause de l'anecdote si connue [1].

[1] Le mari, fort âgé, de cette femme charmante, vient à mourir; quinze jours après elle annonce qu'elle est grosse, et lui donne un héritier neuf mois et quelques

La statue de Junon méritait d'être vue avec recueillement, mais il fallait partir. Nous voulions voir *la villa Ludovisi*; elle a surpassé l'attente de nos compagnes de voyage.

VILLA LUDOVISI.

Le cardinal Ludovico Ludovisi (en Italie, on aime que le nom de baptême ressemble au nom de famille), le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, bâtit cette villa sur la partie nord du *Monte Pincio* (1622).

Ce siècle était, à Rome, celui de la décadence complète des beaux-arts; mais Ludovisi

jours après sa mort. Le frère du marquis Lepri, privé d'une succession fort considérable par cette naissance, intente un procès scandaleux à sa jolie belle-sœur. Au moment de le perdre, il lègue ce procès au pape régnant, Pie VI, qui le fait Monsignore. Les juges condamnent le pape; il leur fait défense de se présenter devant lui, et s'empare de l'immense succession Lepri. Quand M. Janet administrait les finances à Rome, en 1811, il me semble que cette affaire n'était pas encore terminée. Voir *Gorani, Mémoires sur les Cours d'Italie.*

La figure de la belle marquise Lepri a quelque chose de mélancolique : on attribue son aventure à un sentiment de délicatesse. Du vivant de son mari, elle n'avait pas voulu le tromper tout-à-fait, et avait su résister à un amant qu'elle adorait.

était de Bologne et les Carraches y avaient rallumé le feu sacré. Notre billet a été obtenu de M. le duc de Sora, prince de Piombino je crois, de la maison Buoncompagni. On blâme beaucoup ce grand seigneur de ne pas recevoir chaque jour chez lui trente ou quarante Anglais. Si j'avais le bonheur de posséder ce lieu charmant, on me blâmerait plus sévèrement encore. Jamais, moi présent, personne n'y mettrait les pieds; et, en mon absence, le billet d'entrée se paierait deux piastres au profit des artistes pauvres.

Nous avons erré avec délices dans d'immenses allées d'arbres verts; ce jardin a un mille de tour. Nous ne nous pressions point, nous nous disions, si la nuit vient avant que nous ne soyons entrés dans le casin, nous solliciterons un autre billet.

Que demandons-nous à ce beau lieu? du plaisir; si nous le trouvons dans le jardin, pourquoi l'aller chercher devant l'Aurore du Guerchin? peut-être n'y est-il pas.

Cependant tout naturellement, sans nous presser, nous sommes arrivés, vers les cinq heures, au chef-d'œuvre de Jean-François Barbieri, surnommé *le Guerchin*, parce qu'il louchait un peu. Né à Cento près de Bologne, en 1590, il mourut en 1666.

(Nous avons lu sa vie en rentrant, dans *la Fel-*

sina Pittrice de Malvasia, tom 2, pag. 143.) Vous voyez que Louis XIV aurait pu employer ce grand homme. Quelle différence pour l'école française! Le fat nommé Lebrun nous a confirmés dans nos défauts naturels: une vaine pompe et la haine du clair-obscur et de tous les grands effets. Le Guerchin avait justement des défauts contraires aux nôtres.

Mais, hélas! trop aimer le beau donne le ton misanthrope; et le mot de méchant se présente à la pensée des gens froids. Heureux les tempéramens à la hollandaise qui peuvent aimer le *beau* sans exécrer le laid!

Au grand détriment de nos habits, nous nous sommes couchés sur le plancher de la salle où est l'Aurore du Guerchin, la tête appuyée sur des chaises renversées. Giovanni avait eu l'idée d'apporter les serviettes du déjeûner que l'on a étendues par terre pour les dames.

Le char de l'Aurore est attelé de deux chevaux pleins de feu. Le vieux Titon paraît dans un angle du tableau; il soulève un voile. Cette tête exprime la surprise de voir partir l'Aurore, qui répand des fleurs; elle est précédée des Heures et dissipe les ténèbres.

La Nuit, qui dort ayant un livre ouvert devant elle et la tête appuyée sur la main, nous a semblé au-dessus de tous les éloges. Ce *naturel*

délasse de la fiction hardie représentée par l'étonnement du vieux Titon qui voit partir l'Aurore. Malgré sa froideur apparente, on voit que le Guerchin avait la sublime intelligence de son art.

Le Lucifer est charmant : c'est un génie ailé qui tient un flambeau.

Nous avons remarqué dans les deux côtés de la grande fresque, des enfans de la composition la plus piquante. Est-il besoin de dire que la vigueur du clair-obscur est portée presque aussi loin que possible, dans le chef-d'œuvre d'un maître si célèbre pour ce genre de mérite?

On nous a fait voir dans une salle voisine quatre paysages peints à fresque par le Dominiquin et plusieurs autres par le Guerchin. Nous avons eu le bon esprit de monter au premier étage, où nous avons trouvé une voûte peinte à fresque par ce grand maître; c'est une Renommée qui porte un rameau d'olivier et sonne de la trompette.

Un Mars en repos, restauré par le Bernin, et un buste de Jules-César nous ont frappés dans la salle des statues. Nous nous souviendrons de la forme de la bouche et des yeux d'une grande tête de Bacchus; ce bas-relief en marbre rouge peut donner quelqu'idée de la façon dont les prêtres païens s'y prenaient pour rendre des oracles.

Nous n'avons donné que peu d'instans à ces idées curieuses; nous apercevions de loin ce fameux groupe d'Électre reconnaissant Oreste dont nous avions une bonne copie aux Tuileries. (On vient de la remplacer par cet Hercule de M le baron Bosio, qui se tient debout par un si grand miracle.) Ce groupe d'Électre montre bien l'horreur qu'avait la sculpture ancienne, non-seulement pour les poses exagérées, mais encore pour l'imitation exacte de la nature dans les momens d'extrême agitation. Il faut voir madame Pasta dans Médée, à l'instant où elle résiste à l'horrible tentation de tuer ses enfans. Voilà l'art qui peut s'emparer avec succès des points extrêmes des passions; il n'est pas immobile et éternel comme la sculpture. Les artistes qui ont plus d'esprit que de talent ne savent pas respecter les limites des arts.

Nous avons admiré le groupe d'Hémon et d'Antigone, dont on voit une copie dans les couloirs de la chambre des députés, à Paris. Antigone venait de donner la sépulture à son frère Polynice, chose d'un intérêt capital dans l'antiquité. Cette coutume, très-protégée par les prêtres qui ne peuvent influer sur la vie présente qu'en parlant de la vie future, fut probablement importée d'Égypte dans la Grèce. L'Égypte la tenait peut-être de la Chine, où l'on rend,

comme vous savez, un culte aux ancêtres; mais le pouvoir civil y a supprimé les prêtres. Nous voyons, au Père Lachaise, la vanité des tombeaux rendre un peu de vie réelle à la sculpture qui, autrement, ne se soutiendrait que par les tristes encouragemens du gouvernement. Je dis *tristes*, non pas qu'ils ne soient fort chers pour le budget: mais les commis qui ordonnent les statues ont en horreur les gens de génie impertinens, c'est-à-dire les Michel-Ange, les Canova, les Mignard; ils aiment les intrigans tels que Lanfranc, Lebrun, etc. Beaucoup de gens riches ne songent à la sculpture, que lorsqu'il s'agit d'enterrer un des leurs; maintenant la seule vanité est un principe d'action; chez les anciens, donner la sépulture à un parent était un devoir rigoureux.

J'avoue que voilà une terrible digression, mais elle rend raison de l'histoire de l'art. Malgré les ordres de Créon, Antigone vient de rendre les derniers devoirs à son frère Polynice; elle lui a consacré ses cheveux. Ce signe certain de l'action qu'elle vient de faire, l'a conduite à la mort. Hémon, fils de Créon, l'adorait; il soutient le corps inanimé d'Antigone et se perce la poitrine avec son glaive. Cette anecdote, sans intérêt pour nous, qui n'avons pas le préjugé de la sépulture, était tellement touchante pour les anciens, que

Sophocle et Euripide en ont fait le sujet de trois tragédies, dont une seule nous est parvenue. Properce l'a indiqué dans ces vers célèbres :

Quid? non Antigones tumulo Bœotius Hæmon
Conruit ipse suo saucius ense latus ;
Et sua cum miseræ permiscuit ossa puellae
Quâ sine Thebanam noluit ire domum?

PROPERT, lib. II, v. 335.

Les anciens n'auraient pas compris le point d'honneur du soufflet, dont l'infamie vint dans l'origine de ce qu'on ne pouvait le donner qu'à un homme qui avait la figure découverte, qui ne portait pas de casque, qui n'était pas noble.

Les archéologues font remarquer les moustaches d'Émon; c'est un signe caractéristique des Thébains. La science de ces messieurs consiste à connaître tous ces petits usages. L'un d'eux nous parlait hier des dix-huit manières dont les sculpteurs anciens arrangeaient les cheveux de Minerve.

Il était presque nuit; nous avons encore pu examiner un groupe célèbre du Bernin, c'est Pluton enlevant Proserpine. La figure de Pluton rappelle les poses comiques de certaines statues du pont Louis XVI. Le Bernin avait un rare talent pour tailler le marbre.

29 *avril* 1828. — Un Romain, âgé d'une cinquantaine d'années, voit assez souvent depuis un mois une jeune femme française fort jolie. Il n'en est point épris. Il n'en est pas moins allé chez le banquier de la dame pour savoir au juste ce qu'elle dépensait chaque mois.

La dame a su ce procédé et s'en est plainte vivement à Paul, qui lui a répondu : On m'a fait bien pis à Florence; par simple curiosité de petite ville, on avait chargé un cordonnier, dont l'échoppe était vis-à-vis de ma porte, de tenir la liste des visites que je recevais. On s'est informé chez M. Fenzi mon banquier du nombre d'écus que je prenais chez lui chaque mois. Enfin on est allé en mon nom demander mes lettres à la poste, et tout cela sans intérêt d'amour ni envie de me voler, par curiosité de petite ville effet de l'ennui profond. A Florence, on a quelquefois la tête étroite; on s'occupe surtout de petites choses comme celles que je viens de noter, mais jamais on ne pourra reprocher à un Florentin de la légèreté ou un manque de logique. Rarement il se trompe sur ce que son voisin a dépensé pour faire un habit, ou sur le nombre de visites que madame une telle a reçues de monsieur un tel. Il entre dans vingt boutiques (sans rien acheter il est vrai) plutôt que de manquer la vérité faute d'un renseignement.

30 *avril.* — Ce matin nous avons revu la villa Ludovisi ; nous sommes plus charmés que jamais des fresques du Guerchin ; c'est une passion subite et qui, chez une de nos amies, va jusqu'à l'exaltation. C'est un peu ce qu'en amour on appelle le *coup de foudre*. Un instant vous révèle ce dont votre cœur avait besoin depuis long-temps sans se l'être avoué à lui-même. Elle aimait beaucoup la délicatesse des femmes du Guide, et voilà que tout à coup elle adore le Guerchin, qui est tout l'opposé!

Il y a ici tout un système de peinture à discuter. Vaut-il mieux être avare de la lumière, comme le Guerchin, Rembrandt, Léonard de Vinci, le Corrège, ou la prodiguer comme le Guide ?

En revenant de la villa Ludovisi, nous nous sommes arrêtés long-temps sur la place de Monte-Cavallo, qui nous semble l'une des plus belles de Rome et du monde. Elle est fort irrégulière, c'est là le reproche que lui font les nigauds à *goût appris*. On a devant soi la façade latérale du palais du pape avec la grande porte devant laquelle sont assis sur des bancs les huit ou dix soldats suisses qui gardent le souverain. A droite le palais de la Consulta, à gauche une pente rapide, au-delà de laquelle on aperçoit les sommets de tous les grands édi-

fices de Rome, car nous sommes sur l'extrême bord du mont Quirinal, à peu près à la hauteur de la coupole de Saint-Pierre que l'on voit parfaitement bien de l'autre côté de Rome, et qui produit un effet étonnant. (Elle est bien moins pointue que la coupole du Panthéon, à Paris).

Auprès des fameux chevaux de grandeur colossale que Constantin fit venir d'Alexandrie, se trouve une fontaine admirable élevée par les ordres de Pie VII, et qui donne cette sensation si rare dans les beaux-arts : *l'imagination ne peut rien concevoir au-delà.* Rome est le pays des fontaines charmantes. Au milieu des chaleurs extrêmes que nous éprouvons déjà, le bruit des eaux et leur admirable limpidité produit un effet dont on ne peut se faire d'idée dans les pays froids. Un préfet de police, raisonnable comme M. de Belleyme, en supprimant les mauvais usages et les mauvaises odeurs, ferait de Rome une ville parfaite.

J'ai vu aux fenêtres du palais du pape qui donnent sur la rue *Pia*, des serviettes étendues pour les faire sécher. Cette simplicité me touche. Suivant ma façon de sentir, elle n'exclut nullement la grandeur; Cincinnatus et Washington étaient ainsi, mais non pas le maréchal de Villars. — La fausse grandeur de la cour de Louis XIV gâte les ouvrages de Mignard.

Madame Lampugnani a obtenu d'une dame romaine le journal du marquis Targini ; cet homme d'esprit, qui au retour de Paris s'est tué dernièrement parce que sa maîtresse était devenue amoureuse de son cocher. (Explication singulière de cet amour, cristallisation involontaire et invincible. Combats de la maîtresse).

M. Targini a fort bien connu la cour du pape Pie VII. Voici ce qu'il en écrit : — 20 mai 1821...

(Anecdote très-favorable à Pie VII, mais que je ne puis traduire à cause des tribunaux ; ensuite) :

« Telle est l'admirable simplicité de l'homme » d'esprit souverain de fait, et du bon moine » ami des arts souverain de droit. Je viens de » rencontrer Pie VII qui rentrait à Monte-Cavallo, » après avoir passé une heure chez un sculpteur » médiocre assis devant une statue colossale. L'a- » telier du sculpteur où j'écris ceci, assis sur le » banc que sa sainteté occupait il y a quelques » instans, est une sorte de remise qui ouvre sur » la rue. Rien de plus inculte. Pendant trois quarts » d'heure le pape s'est entretenu avec le sculp- » teur et avec M. le marquis *Melchiori*, officier » de sa garde noble, qui, aujourd'hui, com- » mandait le détachement de service. (Ce jeune » officier, membre de la Légion-d'Honneur, est

» l'un des antiquaires les plus distingués de » Rome) ».

Et plus loin, page 230 : — « Une âme épuisée » pour avoir rêvé pendant une heure à la beauté » céleste de la Vénus nue de Canova, ou à un » regard que sa maîtresse fixait sur un rival, est » incapable de parler même à un bottier pour » commander une paire de bottes. »

Au milieu de notre civilisation parisienne rien de plus odieux, ce me semble, que ce genre de rêverie. En 1850, il y aura moins d'artistes à Paris qu'à Berlin ou à Madrid. Il faut être tout entier à l'homme à qui l'on parle, ou il vous punit de votre préoccupation par une plaisanterie, et personne ne veut être ridicule, pas même Werther. Les petites passions de nos amis nous donnent au moins des distractions. Artistes, vivez à Rome comme le Poussin et Shnetz.

1er. *mai* 1828. — Dégoûtés des arts du dessin par l'effet des mauvaises statues et des croûtes sur lesquelles nous sommes tombés ce matin, et qui nous ont empoisonnés, nous sommes descendus du mont Quirinal à la rue du Cours, en passant devant la fontaine de Trevi et une petite église bâtie par le cardinal Mazarin. M. Agostino Manni nous disait ce matin que, près le palais Sciarra, on a trouvé le pavé de la Rome

antique à vingt-trois palmes au-dessous du pavé actuel.

Madame de Staël dit que lorsque les eaux de la fontaine de Trevi cessent de jouer par suite de quelque réparation, il se fait comme un grand silence dans tout Rome. Si cette phrase se trouve dans Corinne, elle suffirait à elle seule pour me faire prendre en guignon toute une littérature. On ne peut donc obtenir d'effet sur le public en France que par une plate exagération! L'architecture de cette fontaine de Trevi, adossée au palais Boncompagni, n'a de bien que sa masse et le souvenir historique qui nous apprend que cette eau coule ainsi depuis dix-huit cent quarante-six ans. La chute de ces nappes d'eau assez abondantes au fond d'une place entourée de hautes maisons, fait un peu plus de bruit que la fontaine de Bondi sur le boulevard. Agrippa, le gendre d'Auguste, dont l'admirable buste du Capitole nous montrait hier la figure réfléchie et sérieuse, fit bâtir un aquéduc de quatorze milles pour amener cette eau à Rome. On l'apelle *aqua vergine*, parce qu'une jeune fille l'indiqua à des soldats altérés. Elle arriva pour la première fois dans les Thermes d'Agrippa derrière le Panthéon, le 9 de juin l'an 735 de Rome (vingt-neuf ans avant Jésus-Christ); la décoration actuelle de la fontaine de Trevi exécutée en 1735, sous Clé-

ment XII, est de l'architecte Salvi. Les statues et les bas-reliefs sont de Bracci, Valle, Bergondi et Grossi, artistes fort inférieurs à ceux qui ont contribué au monument de M. de Malesherbes.

LES STANZE DE RAPHAEL AU VATICAN.

5 *mai.*—Ce n'est pas moi qui ai parlé de ces fresques, nos compagnes de voyage ont absolument voulu les voir.

—Hier et aujourd'hui nous avons passé plusieurs heures dans ces grandes salles obscures, le temps est délicieux; la chaleur est assez forte pour qu'on trouve un extrême plaisir à s'exposer au courant d'un air frais. Un homme puissant, ami de ces dames, nous avait recommandés au concierge des *Stanze*, personnage que les insolences des Anglais ont rendu insolent. Il y a un mois, un Anglais tira de sa poche, dit le concierge, un petit couteau et se mit sans façon à détacher du mur un petit morceau de peinture, probablement pour le placer comme *souvenir* dans sa bibliothéque.

Les quatre salles ou *Stanze* que les fresques de Raphaël ont rendues si célèbres, appartiennent à cette partie du Vatican, qui fut bâtie par Nicolas V, ce prince ami des arts. Elles prennent

des jours assez sombres sur la fameuse cour du Belvédère. L'architecture annonce bien un pays chaud, et ces temps d'énergie où il fallait souvent qu'un prince se défendît dans son palais.

Alexandre VI fit orner de peintures le second étage de ce bâtiment; aussi est-il appelé l'*appartement Borgia*. Plusieurs voûtes de cet appartement ont été peintes par le Pinturicchio. C'est là que l'on voit les *noces Aldobrandines*, ce tableau antique si célèbre au dix-septième siècle, avant la découverte de Pompeïa et d'Herculanum.

A l'exemple d'Alexandre VI, Jules II voulut faire peindre à fresque ce troisième étage dans lequel nous entrons. Il employait les artistes les plus célèbres de son temps, Pietro Perugino, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca et Lucca da Cortona. Le Bramante parla au pape d'un jeune parent à lui qui, disait-il, était une merveille et venait de faire des choses étonnantes à Sienne. Jules II consentit à ce que ce jeune homme vînt, c'était vers le commencement de 1508. Raphaël fit la Dispute du Saint-Sacrement. En la voyant, Jules II ordonna que des maçons détruisissent à coups de marteau les fresques des autres peintres. Il voulut n'avoir dans ces salles que des ouvrages de l'homme qui avait ému sa grande âme.

En entrant dans la *salle de Constantin*, on remarque un grand soubassement qui règne tout autour. Polydore de Carravage y a peint avec un rare talent des bas-reliefs qui simulent le bronze doré; la plupart des figures sont imitées de celles de la colonne Trajane. Ces bas-reliefs représentent des siéges, des batailles et autres actions de guerre d'une armée romaine. Au-dessus de ce soubassement et dans l'espace laissé vide par les grands tableaux, sont représentés dans leurs habits pontificaux huit des papes les plus célèbres. Ils sont assis sur des trônes surmontés de baldaquins. Ce sont, en commençant par la gauche, saint Pierre, saint Clément, saint Grégoire, *saint Urbain*, saint Damase, saint Léon Ier, saint Sylvestre et saint Alexandre. Suivant l'usage on voit, auprès de chaque pape, deux figures assises qui représentent ses vertus, et il est assisté de deux anges faisant les fonctions de chambellans. Le mot *svave*, qu'on lit en divers endroits, appartenait aux armes de Léon X et de Clément VII.

Raphaël a peint à l'huile sur un enduit préparé à cet effet deux vertus, la *Mansuétude* et la *Justice*; c'était un essai: il avait le projet de peindre de cette manière la grande bataille de Constantin contre Maxence. Quelques connaisseurs lui attribuent aussi la tête de *saint Urbain*.

Le tableau qui est à droite en entrant représente l'apparition de la croix à Constantin. On y lit ces mots célèbres :

IN HOC SIGNO VINCES.

Sans doute le dessin est de Raphaël ; mais ce tableau ne fut peint qu'après sa mort ; on l'attribue à Jules Romain. Nous avons remarqué dans les lointains le château et le pont Saint-Ange tels que Raphaël se figurait qu'on les voyait du temps de Constantin. On aperçoit aussi le mausolée d'Auguste (c'est aujourd'hui une tour ronde qui sert de théâtre. Le dimanche le peuple va voir au *Mausoleo di Augusto* un combat de taureaux, et les étrangers vont voir le peuple.)

L'immense fresque vis-à-vis les fenêtres représente la fameuse bataille de *Ponte-Molle* et la victoire de Constantin sur Maxence. Raphaël mourut au moment de se mettre à l'ouvrage ; déjà la muraille était préparée pour recevoir des couleurs à l'huile ; ce tableau fut exécuté à fresque par Jules Romain ; il a soixante-quatre pieds de long, et quinze de hauteur. Les personnages sont de grandeur naturelle. La mêlée est effroyable ; chaque figure est admirablement dessinée ; mais si tout à coup la baguette d'un magicien donnait la vie à ces soldats et à ces chevaux, la plupart

tomberaient. Je regarde ce tableau comme une des grandes erreurs de Raphaël; très-probablement il n'avait jamais vu de bataille.

Il s'est trouvé parmi nous, ce matin, plusieurs personnes qui préfèrent l'*élégance* à la vérité. Tout ce que je dis ici doit sembler bien absurde si le lecteur n'a pas une gravure de cette bataille sous les yeux.

Deux grandes armées se choquent sur les bords du Tibre. Le combat est fort animé: on se bat sur le *ponte Molle*; les vaincus tombent dans le Tibre et y trouvent la mort; tel est le sort de Maxence. Constantin à cheval s'avance *avec majesté*; il est secouru par trois anges qui paraissent dans le ciel, l'épée à la main. Dans le lointain, on aperçoit le *monte Mario*. Je suis loin de blâmer l'intervention des anges; songez chez qui nous sommes.

Le baptême de Constantin est le sujet du tableau suivant. L'empereur, dépouillé de ses vêtemens et un genou en terre, reçoit l'eau sainte que le pontife saint Sylvestre verse sur sa tête. On reconnaît dans le *champ* de ce tableau plusieurs parties du baptistère qui existe encore près Saint-Jean-de-Latran. Très-probablement cette fresque a été exécutée d'après les dessins de Raphaël. Le peintre fut *Francesco Penni*, appelé *il Fattore* parce qu'il avait la direc-

tion des affaires pécuniaires de Raphaël. La date est 1524 (trois ans avant le sac de Rome, sous le règne de Clément VII.)

Le dernier tableau de cette salle représente une action dont l'existence a été soutenue dans des milliers de volumes. Constantin donne la ville de Rome à saint Sylvestre. En douter était hardi il y a cent ans ; aujourd'hui il serait hardi d'avouer qu'on y croit. Constantin présente au pape une petite figure d'or, c'est l'image de la ville de Rome. Cette action se passa dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre telle qu'elle existait avant Bramante et Michel-Ange. On voit au fond l'ancienne tribune, et sur le devant la *confession* sous laquelle repose le corps de l'apôtre saint Pierre. La *confession* est entourée de ces colonnes torses *vitineæ* dont nous avons souvent parlé, et que l'on croyait avoir appartenu au temple de Jérusalem. La *donation* fut exécutée par *Raffaël del Colle*, d'après les dessins du grand Raphaël.

Les peintures de la voûte de cette salle furent commencées sous Grégoire XIII, dont on y voit les armes, et terminées sous Sixte V. Le tableau du milieu brille par la perspective. Une idole s'est brisée et est tombée par morceaux au pied d'un crucifix d'or. L'auteur est Lauretti. Les autres ornemens de cette voûte montrent à quel point de décadence la peinture était déjà arrivée un

demi-siècle après la perte qu'elle avait faite en 1520.

SECONDE SALLE.

Ici tous les tableaux sont de Raphaël. Le soubassement est formé de dix-sept figures *in chiaroscuro* (d'une seule couleur). Ces figures, allusives aux vertus de Jules II, soutiennent la corniche. On remarque plusieurs bas-reliefs qui imitent le bronze doré, comme dans la première salle. On les dit faits par Polydore de Carravage, et renouvelés par le Maratte. On distingue les *Quatre Saisons*. Polydore, comme les autres élèves de Raphaël, peignait d'après les dessins de ce grand homme.

Le premier tableau représente le châtiment d'Héliodore, préfet du roi Séleucus. Par l'ordre de son maître, il a pénétré dans le temple de Jérusalem; il vient y enlever les dépôts appartenant aux veuves et aux pupilles. Ce voleur des lieux saints est renversé par le cheval d'un guerrier céleste qui a paru tout à coup : deux anges s'apprêtent à le frapper de verges. Dans une partie reculée du temple, on aperçoit le grand-prêtre Onias ; il ne voit point le châtiment d'Héliodore : plongé dans l'immobilité d'une douleur profonde, entouré des prêtres et du peuple, il in-

voque le secours du Très-Haut. Vers la gauche, quelques femmes qui se trouvent plus rapprochées du lieu où s'opère le prodige que le grand-prêtre demande encore, paraissent éperdues de ce qui se passe sous leurs yeux ; il faut admirer ce parti pris par Raphaël pour représenter la soudaineté du miracle. La figure du cavalier qui *charge* Héliodore a été long-temps pour les peintres de l'école romaine, ce que l'Apollon du Belvédère est encore pour les sculpteurs.

Un peintre chrétien ne peut aller plus loin. Raphaël peignit le groupe principal ; celui des femmes fut ébauché, dit-on, par Pierre de Crémone, élève du Corrège. Je le croirais assez ; il y a quelque chose de suave. La magnificence de l'intérieur de l'édifice, le candélabre, le voile, l'autel, tout contribue à représenter à notre imagination ce fameux *temple* de Jérusalem détruit par Titus.

Par une fiction pleine de hardiesse, Jules II, libérateur des états de l'Église, arrive dans le temple, porté dans sa chaise *gestatoria* par ses officiers (*seggettarj*) ; on remarque parmi ces derniers deux portraits, celui du fameux graveur *Marc-Antoine* Raimondi, élève de Raphaël, et celui de *Fogliari*, de Crémone, un des ministres de l'époque qui alors, sans doute, l'emportait de beaucoup sur Marc-Antoine.

Jules II regarde avec sévérité Héliodore abattu. Probablement les têtes de cette fresque sont presque en entier de la main de Raphaël : car elle fut terminée avant 1512. Jules Romain, qui l'aida si souvent par la suite, n'avait pas vingt ans, et n'était encore chargé que d'ébaucher les draperies et l'architecture. Sous la direction de Raphaël, des hommes médiocres ont exécuté de fort belles choses.

On aperçoit au-dessus de la fenêtre le miracle de Bolsena. Un prêtre, en disant la messe, a le malheur de douter de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'hostie consacrée. Aussitôt des gouttes de sang s'échappent de l'hostie et tombent sur le *corporal*. Les assistans sont pénétrés de la foi la plus vive à la vue d'un si grand prodige. Jules II est présent, on le voit à genoux environné de sa cour. La *componction* du prêtre, la profonde dévotion et la curiosité des spectateurs chrétiens, sont les expressions que Raphaël avait à rendre. Très-probablement il croyait à ce miracle, avantage immense.

Quel beau contraste entre ce sujet et l'Héliodore chassé du temple! Une fenêtre coupait de la manière la plus gênante la muraille sur laquelle Raphaël devait placer le miracle de Bolsena. Il dispose son sujet avec tant d'adresse, que l'espace qui lui manque *paraît inutile*. Raphaël n'avait pas

trente ans. Cet ouvrage, tout de sa main, est regardé comme l'un des plus vigoureux. Le talent du peintre d'Urbin est plus vigoureux, parce qu'il y a une grâce plus divine, parce que rien n'est *forcé*, parce qu'il est plus *lui-même*. Quand Raphaël est *déclamateur*, il l'est, comme Fénelon dans certains morceaux du Télémaque. A droite du miracle de Bolsena, d'un effet si tranquille, un grand tableau représente la confusion et le tumulte. C'est la marche d'une armée barbare commandée par un roi furieux. Les massacres et les incendies marquent tous ses pas et forment le fond du tableau.

Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, s'avançait vers Rome pour la détruire. Saint Léon-le-Grand, digne cette fois du nom que lui donnèrent ses contemporains, ose aller à la rencontre d'Attila. Il s'agissait de toucher cette âme féroce ou d'être massacré. Le pontife arrive sur le Mincio (entre Mantoue et Peschiera); il va parler au roi barbare. Attila est persuadé, c'est-à-dire rempli de terreur, par la vue des saints apôtres Pierre et Paul, qui, armés d'une épée, paraissent dans le ciel. Admirable invention de Raphaël, pour *représenter aux yeux* la *persuasion* telle qu'elle pouvait entrer dans le cœur d'un sauvage furieux envahissant la belle Italie.

Au milieu du tableau, Attila frappé de terreur retient son cheval. Vis-à-vis de lui, au-dessous des saints Apôtres, paraît Léon X, dans ses habits pontificaux. Ce qui eût tué un autre peintre augmente l'intérêt des tableaux de Raphaël; je veux parler des portraits. Ce grand homme a su les élever juste au degré d'expression qui convient à chacun de ses ouvrages.

On nous a donné depuis des têtes superbes bien imitées des Grecs, mais qui ont l'air un peu bête (le Romulus des Sabines), c'est le pire des défauts. Souvent la vérité, qui à l'insu du peintre brille dans un portrait, délasse de l'idéal.

Léon X paraît au lieu de saint Léon-le-Grand. Le cortége est celui de la cour de 1518. Il me semble que la figure d'Attila n'est pas assez singulière; il fallait une tête de sauvage comme le Chactas, de Girodet, mais blonde.

La *pacatezza* de la cour du pape, je veux dire la manière tranquille, simple, naturelle, avec laquelle elle s'avance, fait un admirable contraste avec ce soldat barbare qui, de l'autre côté du tableau (à droite du spectateur), peut à peine retenir son cheval. Il est couvert du *giacco*, ou chemise de mailles, fort en usage au quinzième siècle, mais bien inconnu aux barbares du septième. Les armures commencent sous saint Louis, atteignent à la perfection d'utilité et de beauté

sous Louis XII; après la mort de Bayard, elles deviennent à la fois inutiles et laides. Probablement Léon X, lui-même, avait porté le *giacco* à la bataille de Ravennes, un an avant son élection.

Le champ du tableau, derrière l'armée barbare, est occupé par les incendies qu'elle a allumés. On croit que cette fresque est de 1513; Raphaël avait trente ans. Le *mazziere* près de Léon X est le portrait du Pérugin son maître.

Sur la fenêtre, vers la cour du Belvédère, on voit saint Pierre que l'ange fait évader de prison.

Au centre du tableau, et à travers des barreaux de fer, on voit le saint apôtre chargé de chaînes et plongé dans un profond sommeil; deux soldats dorment à ses côtés et tiennent le bout de ses chaînes; un ange remplit de sa lumière céleste tout l'intérieur de cette prison.

Raphaël, s'emparant du privilége de la poésie lyrique, a représenté dans le même tableau, à droite, saint Pierre hors de la prison; l'ange le conduit par la main; ils passent, sans être entendus, au milieu des gardes endormis. La sécurité de saint Pierre, qui vient de la fermeté de sa foi, et l'air de puissance de l'ange, sont rendus avec une finesse, un naturel et une absence de toute exagération, qui fait le désespoir des artistes dignes de ce nom.

La lumière qui émane de l'ange, se réfléchit sur les armures brillantes des soldats. Le peintre a osé représenter une troisième période de ce même sujet. A la gauche du spectateur, les gardes viennent de s'apercevoir de la fuite de l'apôtre; ils ont allumé une torche, l'un est épouvanté de la nouvelle, l'autre en est encore à demander à son voisin ce qui est arrivé, un troisième accourt. Cette scène est éclairée à la fois par la lumière de la torche qu'on vient d'allumer et par la clarté de la lune. Raphaël exécuta cette fresque en 1514, la première année du règne de Léon X. Il fallait ici une extrême finesse de ton que le temps a détruit ou qui jamais n'exista. J'aime mieux la Nuit du Corrège à Dresde.

On laissa subsister l'ornement de la voûte de cette salle tel que l'avaient fait les peintres que remplaçait Raphaël; il y ajouta quatre grands morceaux de tapisserie qu'il suppose avoir été tendus contre le plafond, et sur lesquels on voit quatre sujets pris dans la Bible.

Dieu promet à Abraham une postérité innombrable : ce fanatique sacrifie son fils Isaac! Jacob voit en songe l'échelle mystérieuse, par laquelle des anges montent au ciel et en descendent. Le même sujet est traité dans les Loges; on peut comparer. Moïse à la vision du buisson ardent. Ces tableaux ont souffert.

TROISIÈME SALLE.

C'est celle de la *signature*. Le soubassement est moins élevé que dans les autres pièces. La corniche est soutenue par des cariatides à *chiaro-scuro*; ce sont des figures d'hommes barbus et de femmes. Entre ces cariatides, on a peint des bas-reliefs qui simulent le bronze doré. Les sujets ont du rapport avec les grands tableaux placés au-dessus du soubassement.

Le premier bas-relief, à gauche de la fenêtre, représente Moïse qui donne les tables de la loi; dans le second, on voit un prêtre qui fait un sacrifice; plus loin, saint Augustin médite sur le mystère de la Trinité; et, enfin la Sibylle montre à l'empereur Auguste la Vierge, mère de Dieu. Nous rencontrons ici une croyance du quatorzième siècle, maintenant abandonnée par l'Église.

On voit dans un autre bas-relief une réunion de philosophes qui, placés autour d'un globe céleste, discutent sur la forme de la terre; plus loin, Archimède est tué par un soldat romain, pendant qu'il est occupé à tracer des figures de géométrie sur le pavé de sa chambre; Marcellus triomphe de Syracuse; et enfin, sous le tableau du *Parnasse*, on a représenté l'histoire de la décou-

verte des livres sibyllins dans le tombeau de Numa. La sagesse du sénat les fait jeter au feu, et évite ainsi toute hérésie. En 1828, les convenances ne permettraient pas ce sujet.

Nous arrivons enfin à la grande fresque, qui est le premier ouvrage de Raphaël au Vatican, et dont il a été parlé à l'époque de notre première visite au *Stanze* (page 80 de ce volume).

Nous étions loin alors de pouvoir saisir tous les détails des tableaux de Raphaël, et surtout les nuances d'expression de ses personnages. Accoutumés comme de vrais Parisiens, aux expressions chargées des figures des peintres modernes qui ambitionnent *le suffrage du vulgaire*, et continuent le système de Pierre de Cortone, la plupart de ces têtes de Raphaël nous semblaient *froides*. Huit mois de séjour à Rome commencent à nous *guérir* de ce mauvais goût que nous reprendrons à Paris. Un des grands traits du dix-neuvième siècle, aux yeux de la postérité, sera l'absence totale de la hardiesse nécessaire pour n'être pas comme tout le monde. Il faut convenir que cette idée est la grande machine de la civilisation. Elle porte tous les hommes d'un siècle à peu près au même niveau, et supprime les hommes extraordinaires, parmi lesquels quelques-uns obtiennent le nom d'hommes de génie. L'effet de l'idée *nivelante* du dix-neuvième siècle va plus loin; elle

défend d'*oser* et de travailler, à ce petit nombre d'hommes extraordinaires qu'elle ne peut empêcher de naître. Toute leur vie, on les voit sur le rivage se préparant à oser se lancer à l'eau. Cloués sur la rive, ils jugent de là les nageurs, qui souvent valent moins qu'eux.

Le tableau qui fait le mieux connaître le talent de Raphaël c'est la *Dispute du saint Sacrement*. Jamais il ne travailla avec un aussi grand désir de bien faire. Jeune, à peine arrivé dans Rome, entouré de huit ou dix peintres célèbres jaloux de sa faveur naissante, il est très-probable qu'il ne se fit aider par personne.

L'École allemande actuelle pense que la peinture eût gagné à ne jamais se départir du soin extrême et de la sécheresse qu'on aperçoit en plusieurs parties de cette fresque. La peinture porte dans l'âme du spectateur les mouvemens les plus nobles et les plus agréables, en donnant l'idée des objets qu'elle représente. Indépendamment du choix des objets, jusqu'à quel point, pour atteindre à ce but, *cette représentation doit-elle être exacte?*

Voilà toute la question : j'ai cherché à la résoudre dans la vie de Raphaël.

Qui ne connaît l'*École d'Athènes?* C'est une réunion idéale des philosophes de tous les temps de la Grèce. La scène se passe sous le portique

d'un grand édifice orné de statues et de bas-reliefs. Sur une plate-forme placée assez loin du spectateur, et à laquelle on arrive par des gradins, on aperçoit Aristote et Platon (ou la raison et l'imagination). Ces grands hommes peuvent être regardés comme les fondateurs des deux explications des choses inexplicables, dont l'une entraîne les âmes tendres et l'autre les esprits secs. L'une a pour représentant Kant, Steding, Fichte, M. Cousin et tous les Allemands. La triste raison à laquelle il faut bien en revenir quand il s'agit de raisonner, nous offre pour nous guider dans la recherche si difficile du vrai les ouvrages de Bayle, de Cabanis, de MM. de Tracy et Bentham. Une certaine explication philosophique fort honorable sans doute, et qui perçoit un grand nombre de millions, penche pour la philosophie allemande qui, dans certains pas difficiles où elle ne peut satisfaire la raison de ses auditeurs, les prie d'avoir de la foi et de croire sur parole. Ces idées nous ont fait oublier l'*École d'Athènes*, pour quelques instans.

Les principaux disciples de Platon et d'Aristote sont groupés autour de leurs maîtres. A côté de ces hommes célèbres, on aperçoit celui dont la renommée ne peut périr : Socrate, debout, parle au jeune Alcibiade, qui est vêtu de l'habit militaire. Du même côté, mais plus près de

nous, vous voyez Pythagore qui écrit sur les proportions harmoniques; Empédocle, Épicharme, Archytas, sont auprès de lui. Ce jeune homme qui porte un manteau blanc et s'éloigne de Pythagore comme pour se rapprocher de Platon, présente, dit-on, le portrait de François-Marie della Rovere, duc d'Urbin et neveu de Jules II.

Vers le bord du tableau, Épicure, couronné de pampres, tout occupé à écrire ses préceptes éclaircis de nos jours par Jérémie Bentham, semble faire peu de cas de la secte de Pythagore. Cet Épicure ne ressemble point au buste auquel on donne ajuourd'hui le nom de ce philosophe; probablement il n'était pas découvert du temps de Raphaël.

Au milieu des gradins, on aperçoit un homme seul et à demi nu; c'est le cynique Diogène. Un jeune homme semble vouloir se rapprocher de lui; mais un vieillard l'en détourne en lui indiquant Aristote et Platon.

A la droite du spectateur, vous voyez le célèbre groupe des mathématiciens. Archimède, courbé sur une table, trace un hexagone avec un compas: on dit qu'Archimède est le portrait du Bramante, et ce jeune homme qui, les bras ouverts, semble regarder avec admiration la figure géométrique que vient de tracer son maître, est Frédéric II, duc de Mantoue.

Le tableau se termine à la droite du spectateur par deux figures qui portent un globe; elles représentent Zoroastre, roi des Bactriens, et l'astronome Ptolémée. Des deux têtes placées derrière Zoroastre, la plus jeune est le portrait de Raphaël et l'autre celui du Pérugin.

Nos compagnes de voyage ont saisi du premier coup d'œil toutes les nuances de physionomie des personnages de ce tableau, grâce à une copie de la grandeur de l'original dont s'occupe un artiste russe. Elle serait excellente, suivant moi, si quelquefois le copiste ne se permettait de suppléer à ce que le temps a effacé dans l'ouvrage de Raphaël, ou même aux petits détails qu'il n'a pas jugé convenable d'introduire dans un tableau qui doit être vu à sept ou huit pas de distance.

Les couleurs brillantes de cette copie russe ont été pour nous comme un excellent commentaire qui fait parfaitement comprendre le texte d'un ancien auteur. Les femmes ont une sympathie naturelle et que je croirais instinctive pour les couleurs fraîches et brillantes; elles ont besoin d'un acte de courage pour regarder long-temps des couleurs ternies par trois siècles d'existence, et qui, pour tout dire, ont un aspect sale.

Afin de ne pas manquer à la vérité historique, Raphaël consulta l'Arioste. Nous avons vu long-

temps au Louvre, dans la galerie d'Apollon, le carton de l'École d'Athènes. Le passage du pont de Lodi nous l'avait donné, Waterloo nous l'a ravi, et il faut maintenant le chercher à la bibliothéque Ambrosienne, à Milan.

Le troisième côté de cette salle présente trois tableaux; celui qui est au-dessus de la fenêtre est composé de trois figures assises, que l'on appelle *la Prudence, la Force* et *la Tempérance*. La *Prudence* est au milieu. Raphaël a osé exprimer cette vertu, en lui donnant deux visages, l'un de jeune homme, et l'autre de vieillard avec de la barbe; l'un est tourné vers un flambeau et l'autre vers un miroir. La *Force* tient à la main un rameau de chêne et a un lion près d'elle. La *Tempérance* tient un mors de cheval. Ces Vertus sont environnées d'enfans ailés; jamais Raphaël n'eut un style plus élevé.

L'un des tableaux voisins représente Grégoire IX, qui remet le livre des décrétales à un avocat consistorial, qui est à genoux. La tête du pape est le portrait de Jules II : on remarque auprès de lui le cardinal del Monte, le cardinal Jean de Médicis, qui fut Léon X, et le cardinal Alexandre Farnèse, qui fut Paul III.

De l'autre côté de la fenêtre, Justinien remet le Digeste à des jurisconsultes. Ce tableau a beaucoup souffert.

Vis-à-vis, du côté de la cour du Belvédère, est la célèbre fresque du Parnasse; Apollon paraît environné des Muses; il y a quelques lauriers qui, ce me semble, devraient être plus grands et donner de l'ombre, ce qui eût pu amener un bel effet de *clair-obscur*, comme dans le tableau de saint Romuald, d'André Sacchi. Il faut avouer qu'Apollon joue du violon; on prétend que le pape voulut que Raphaël représentât un fameux joueur de violon alors vivant. On aperçoit auprès des Muses le vieil Homère, figure inspirée; le Dante, couronné de lauriers et revêtu d'un manteau rouge, semble guidé par Virgile. On prétend que cette figure couronnée de lauriers près de Virgile est le portrait de Raphaël. Ce serait le seul trait de fatuité de ce grand homme, je l'en crois incapable.

A la gauche du spectateur, Sapho, assise, tient un livre dans lequel son nom est écrit; elle est tournée vers un groupe de quatre figures. Là se trouvent Pétrarque et madonna Laura, qui représente Corinne. Les deux autres figures sont inconnues. De l'autre côté du tableau, Pindare chante; Horace, debout, l'écoute attentivement. Plus loin, on aperçoit Sannazar, figure sans barbe. L'une des têtes couronnées de lauriers représente Boccace; il est sans barbe, et ses mains sont cachées par les draperies. Raphaël exécuta

cette fresque en 1511, d'après les avis de l'Arétin. On peut comparer ce Parnasse avec celui que *Mengs* a peint à la villa Albani, près de Rome, et avec le Parnasse d'*Apiani*, à la villa Bonaparte, à Milan.

Les ornemens de la voûte de cette salle sont, dit-on, de *Balthazar Peruzzi*; mais les quatre tableaux ronds et les quatre petits sujets qui simulent la mosaïque sont de Raphaël. Là se trouvent ces figures célèbres dont le burin de Raphaël Morghen a placé des copies dans toutes les collections de l'Europe. Qui ne connaît la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence et la Poésie?

Le Titien, Paul Véronèse, et tous les peintres de l'école de Venise, Fra Bartolommeo, André del Sarto, et tous les peintres de l'école de Florence, n'avaient pas assez d'âme pour n'être pas *insignifians* en peignant de tels sujets. La Jurisprudence, la Théologie, etc., n'eussent été tout au plus sous leur pinceau que de belles filles plus ou moins fières et bien portantes. Raphaël et le Corrège étaient seuls capables de s'élever à ce degré de sublimité. Mais j'avouerai que ces figures sévères n'ont rien du mérite qui distingue un vaudeville. Si on ne les comprend pas, il faut baisser les yeux et repasser deux ans plus tard.

Avant Raphaël, les plus grands maîtres, et

même le Mantègue, homme supérieur, quand ils voulaient représenter une Vertu, écrivaient son nom dans une sorte de ruban qui semblait agité par l'air au-dessus de sa tête.

De petits anges, remplis d'une grâce modeste, placés auprès des figures allégoriques de Raphaël, présentent des tablettes sur lesquelles sont tracés, non pas des noms, mais deux ou trois mots qui font reconnaître la figure allégorique.

Le petit tableau dans l'angle du plafond près de la Théologie, représente Adam et Ève trompés par le serpent. Près de la Philosophie, on aperçoit la *Réflexion* et un globe étoilé. Le jugement de Salomon est placé auprès de la Jurisprudence ; et du côté de la Poésie, on voit Marsyas écorché vif pour avoir osé le disputer à Apollon, image énergique des jalousies de métier.

Une autre fois, car aujourd'hui nous sommes horriblement fatigués, nous verrons la dernière salle. Raphaël la peignit toute entière sous le règne de Léon X, vers l'an 1517.

2 *juin.* — Il fait une chaleur étouffante. Le besoin de trouver quelque fraîcheur nous ramène au Vatican, où nous ne pensions pas revenir sitôt.

Le soubassement de la quatrième *chambre* de Raphaël est composé de quatorze figures nues,

peintes en *chiaroscuro* (d'une seule couleur) et qui se terminent en gaînes. Ces figures supportent la corniche. On remarque de distance en distance des figures supposées de métal doré; elles représentent les souverains qui ont bien mérité de l'Église : Charlemagne; Astolphe, roi de Lombardie, si connu par le conte de l'Arioste et par son amitié pour Joconde; Godefroi de Bouillon, le héros du tasse; l'empereur Lothaire; et Ferdinand II, *roi catholique*. Sur la cheminée, on voit le nom seulement de Pepin, roi de France.

Au-dessus de chacune de ces figures, en *chiaroscuro*, se trouve une inscription historique; quelques antiquaires prétendent que ces figures ayant beaucoup souffert dans le sac de 1527, elles furent refaites par Charles Maratte, qui, par ordre de Clément XI, *restaura* toutes les peintures des *stanze*.

J'ai oublié de dire que les petits tableaux exécutés en *chiaroscuro*, dans les premières salles, sont toujours en rapport avec les grands, ce qui en 1509 passait pour fort spirituel; par exemple, au-dessous du tableau de la Théologie, on voit saint Augustin au bord de la mer, là un ange lui apprend ce qu'il doit penser du mystère de la Trinité; sous le tableau de la Philosophie, Archimède est tué par un soldat.

Rien de plus grandiose que ces petits ouvrages; je suis enchanté qu'ils existent; mais pour la place qu'ils occupent autour des grandes fresques, une simple couleur grise valait mieux. Mais en 1509, on était amoureux de la peinture; et l'amour ne connaît pas d'excès.

Vous avez peut-être remarqué à Paris, dans le grand salon du Musée, une belle copie de l'incendie du Borgo; c'est la fresque la plus estimée de la salle où nous sommes. M. le président Dupaty en a donné une description animée. Vers le milieu du neuvième siècle, un incendie éclata dans les maisons du Borgo Vaticano, et menaçait la Basilique de Saint-Pierre. Saint Léon IV s'approche d'un balcon consacré (la loggia della benedizione), fait le signe de la croix, et l'incendie s'éteint. On aperçoit dans le fond, à gauche, la façade de l'antique basilique de Saint-Pierre. Ce qui nous a choqués dans ce tableau, c'est qu'il représente un incendie et non pas un miracle. Rien ne montre que le feu s'éteint au moment du signe de croix du pape.

Le trouble et la terreur sont à la gauche du spectateur. A droite, on songe déjà à apporter de l'eau. Les détails sont magnifiques; c'est à la droite du spectateur que l'on aperçoit cette célèbre figure de jeune fille portant sur la tête

un vase plein d'eau et appelant au secours. La sculpture antique n'a rien fait de mieux. Que d'affectation ne mettrait-on pas de nos jours dans une telle figure, placée sur le premier plan ! Les trois colonnes isolées sont une copie des restes de la Græcostasis dans le Forum.

A gauche, le spectateur voit un jeune homme qui porte sur ses épaules un vieillard, apparemment son père. Ce jeune homme est suivi de son fils et de sa femme ; c'est Énée sauvant le vieil Anchise durant l'incendie de Troie (2°. *livre de l'Enéide*). Du haut d'un mur, un homme, qui se retient à peine par l'extrémité des mains, va se laisser tomber à terre; une femme nue donne son fils à son père qui étend les bras pour le recevoir.

Le milieu du premier plan du tableau est occupé par une troupe de femmes et d'enfans, images vivantes du trouble, de la crainte, de la consternation. L'une de ces femmes, à genoux, les cheveux épars, les mains élevées vers le ciel, implore son secours : une autre serre son jeune fils contre son sein, et regarde l'incendie ; une troisième exhorte sa petite fille, qui est à genoux et les mains jointes, à implorer le secours du pape. La dernière presse la marche de ses deux enfans qui, égarés par la peur, ne savent ce qu'ils font.

On voit dans ces figures combien Raphaël était éloigné du goût actuel qui exige avant tout des tailles sveltes ; il pensait apparemment que ce n'est que dans des corps robustes que peuvent se rencontrer les passions fortes et toutes leurs nuances, domaine des beaux-arts. Sans doute un corps faible et décrépit, tel que ce Voltaire, si laid, que l'on voit à la bibliothéque de l'Institut, peut être lié à l'âme la plus ardente. On peut même dire que l'effet le plus assuré des passions vives est d'imprimer au corps des signes de décadence. Mais c'est une des imperfections des arts de ne pouvoir exprimer cette triste vérité. Pour la peinture, une femme passionnée doit d'abord être belle, ou du moins ne pas frapper le spectateur par son manque de beauté.

Pour rendre les âmes, la sculpture n'a que la forme des muscles, et il lui faut le nu. La peinture a de plus la couleur et le *clair-obscur*; mais ceci nous entraînerait à nommer le Corrège, duquel mes amis m'accusent de parler sans cesse. Le *clair-obscur* est une des parties faibles de Raphaël. Ce grand homme n'a été *affecté* en rien ; il n'a manqué de raison en rien; mais pour le clair-obscur, non-seulement il est fort au-dessous du Corrége, mais il n'a pas atteint au degré de mérite de son ami Fra Bartolommeo della Porta.

Si vous vous souvenez de la sainte Pétronille et de l'Aurore du Guerchin, vous verrez qu'en ce genre Raphaël est fort inférieur au Guerchin qui, comparé à ce grand homme, ne fut qu'un simple ouvrier.

A droite de l'incendie du Borgo est la victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins; ces barbares, partis de l'île de Sardaigne, voulaient débarquer à Ostie et piller Rome. On présente des prisonniers au pape, qui est sur son trône, près du rivage. Raphaël triomphe dans les figures de soldats romains; il exprime admirablement le vrai courage *qui n'est pas de l'exaltation.* La douleur et le désespoir morne des prisonniers forment un beau contraste avec la victoire. On voit d'un côté la ville d'Ostie, et de l'autre la mer, des vaisseaux désemparés, et toutes les suites d'un combat naval. Raphaël eut peu de part à ce tableau, sans doute exécuté sur ses dessins. Peut-être était-il las de ce genre de travail; souvent la fin d'un livre est fort inférieure au reste.

L'autre fresque représente saint Léon III, qui couronne Charlemagne dans la basilique du Vatican. Le pape, assis sur son trône, va poser la couronne sur la tête de Charles, qui est placé plus bas. Singulier épisode d'un enfant et d'un chien; qui oserait le placer dans un couronnement moderne? de là l'ennui. Ce tableau ne vaut

point de le faire cardinal lorsque la mort enleva ce grand peintre. Une fois élevé à cette haute dignité, Léon X eût pu accumuler sur sa tête une immense quantité de bénéfices ecclésiastiques, et le payer ainsi, sans qu'il en coûtât rien au trésor.

CHRONOLOGIE

DES EMPEREURS ROMAINS.

Octavien Auguste *fonde l'empire après les victoires de Philippes et d'Actium, l'an* 30 *avant l'ère chrétienne, et après avoir régné* 44 *ans il meurt, laissant l'empire à Tibère.*

Ère chrét.
Ans.

14 Tibère.
37 Caligula.
41 Claude.
54 Néron. Saint Pierre établit le siége de l'Église à Rome en 54. *Sic dicitur.*
68 Galba.
69 Othon.
69 Vitellius.
69 Vespasien. Bâtit le Colysée.
79 Titus.
81 Domitien.
96 Nerva.
98 Trajan. Colonne et basilique de Trajan.
117 Adrien. Alexandre Ier., pape. Molle Adriana.
138 Antonin le Pieux. Pie I.
161 Marc-Aurèle et Lucius Vérus. Anicet, pape.
180 Commode.
193 Pertinax.
193 Didius Julianus.
193 Septime Sévère.

Ère chrét.
Ans.

198 Antonin Caracalla, et Geta son frère.
217 Macrin.
218 Héliogabale.
222 Alexandre Sévère.
235 Maximin I.
237 Gordien I et Gordien II.
237 Maxime et Balbin.
238 Gordien III.
244 Philippe le père et le fils.
249 Décius.
251 Gallus et Volusien.
253 Émilien.
253 Valérien.
253 Gallien.
268 Claude II.
270 Aurélien.
275 Tacite et Florien.
276 Probus.
282 Carus.
283 Carin et Numérien.
284 Dioclétien.
286 Maximien.
305 Constance Chlore, et Maximien Galère.
306 Constantin le Grand. Se fait chrétien, bâtit Saint-Pierre. *Voir* Gibbon.
306 Maxence.
308 Maximin II.
308 Licinius.
337 Constantin le jeune, Constance, et Constant.
361 Julien, homme singulier.
363 Jovien.
364 Valentinien I, et Valens.

Ère chrét.
Ans.

367 Gratien.
375 Valentinien II.
379 Théodose I.
383 Arcadius.
393 Honorius.
402 Théodose II.
421 Constance II.
425 Valentinien III.
450 Marcien.
455 Avitus.
457 Majorien et Léon.
461 Lybius Sévère.
467 Anthème.
472 Olybrius.
473 Glycerius.
474 Népos et Zénon.
475 Romulus, ou Augustule, qui l'année suivante fut détrôné par Odoacre roi des Hérules. Avec lui finit l'empire d'Occident. Simplice était pape.

CHRONOLOGIE OFFICIELLE

DES PAPES.

Depuis saint Pierre jusqu'à nos jours.

Ère chrét.
Ans.

54 Saint Pierres de Bethsaïs en Galilée, établit le siége à Rome [1]. Néron régnait.
65 Lin, Toscan.
78 Clet, ou Anaclet, Athénien; fin du règne de Vespasien.
91 Clément I, Romain.
96 Évariste, Grec.
108 Alexandre I, Romain.
119 Sixte I, Romain.
128 Telesphore, Grec.
139 Hygin, Athénien.
142 Pie I, Aquileïen; règne d'Antonin le Pieux.
157 Anicet, Syrien. Marc-Aurèle.
168 Soter, de la Campanie.
177 Éleuthère, Grec.
193 Victor I, Africain. Pertinax et Julianus, empereurs.
202 Zéphyrin, Romain.
218 Callixte I, Romain. Alexandre Sévère.
223 Urbain I, Romain.
230 Pontien, Romain.
235 Anthère, Grec.

[1] Les écrivains protestans élèvent bien des doutes sur ces papes des premiers siècles, ils prétendent que saint Pierre n'est jamais venu à Rome.

Ère chrét
Ans.

236 Fabien I, Romain.
250 Cornelius, Romain.
252 Luce I, de Lucques.
253 Étienne I, Romain.
257 Sixte II, Athénien.
259 Denis, Grec.
269 Félix I, Romain.
275 Eutychien, Toscan. Probus, empereur.
283 Caïus, Dalmate. Dioclétien.
296 Marcellin, Romain. Constantin.
308 Marcel I, Romain.
310 Eusèbe, Grec.
310 Melchiade, Africain.
314 Sylvestre I, Romain.
336 Marc I, Romain.
337 Jules I, Romain.
352 Libère, Romain.
355 Félix II, Romain. Julien, empereur.
366 Damase I, Espagnol.
385 Sirice, Romain.
398 Anastase I, Romain.
401 Innocent I, d'Albano.
417 Zosime, Grec.
418 Boniface I, Romain.
422 Célestin I, de la Campanie.
432 Sixte III, Romain.
440 Léon I ou le Grand, Toscan.
461 Hilaire, de Sardaigne.
468 Simplice, Tiburtin. L'empire d'Occident finit en 476.
483 Félix III, Romain.
492 Gélase I, Africain.

Ère chrét.
Ans.

496 Anastase II, Romain.
498 Symmaque, Romain.
514 Hormisdas, de Frosinone.
523 Jean I, Toscan.
526 Félix IV, Samnite.
530 Boniface II, Romain.
532 Jean II, Romain.
535 Agapit I, Romain.
536 Sylvère, de Frosinone.
538 Virgile, Romain.
555 Pélage I, Romain.
560 Jean III, Romain.
574 Benoît I, Romain.
578 Pélage II, Romain.
590 Grégoire I ou le Grand, Romain.
604 Sabinien, de Blère.
607 Boniface III, Romain.
608 Boniface IV, des Marses.
615 Deusdedit, Romain.
619 Boniface V, Napolitain.
625 Honorius I, de la Campanie.
640 Sévérin, Romain.
640 Jean IV, Dalmate.
642 Théodore, Grec.
649 Martin I, de Todi.
655 Eugène I, Romain.
657 Vitalien, de Segni.
672 Adeodat, Romain.
676 Domnus I, Romain.
678 Agathon Sicilien.
682 Léon II, Sicilien.
684 Benoît II, Romain.

Ère chrét.
Ans.

685 Jean V, Syrien.
686 Conon, Sicilien.
687 Serge I, Syrien.
701 Jean VI, Grec.
705 Jean VII, Grec.
708 Sisinnius, Syrien.
708 Constantin, Syrien.
715 Grégoire II, Romain.
731 Grégoire III, Syrien.
741 Zacharie, Grec
752 Étienne II, Romain.
757 Paul I, Romain.
768 Étienne III, Sicilien.
772 Adrien I, Romain.
795 Léon III, Romain.
816 Étienne IV, Romain.
817 Pascal I, Romain.
824 Eugène II, Romain.
827 Valentin, Romain.
827 Grégoire IV, Romain.
844 Serge II, Romain.
847 Léon IV, Romain.
855 Benoît III, Romain.
858 Nicolas I, Romain.
867 Adrien II, Romain.
872 Jean VIII, Romain.
882 Marin I ou Marin II, Toscan.
884 Adrien III, Romain.
885 Étienne V, Romain.
891 Formose, Romain.
896 Boniface VI, Romain.
896 Étienne VI, Romain.

Ère chrét.
Ans.

897 Romain I, Toscan.
898 Théodore II, Romain.
898 Jean IX, Tiburtin.
900 Benoît IV, Romain.
903 Léon V, Ardéatin.
903 Christophe, Romain.
904 Serge III, Romain.
911 Anastase III, Romain.
913 Landon, Sabin.
914 Jean X, de Ravenne.
928 Léon VI, Romain.
929 Étienne VII, Romain.
931 Jean XI, Romain.
936 Léon VII, Romain.
939 Étienne VIII, Allemand.
942 Marin II, ou Martin III, Romain.
946 Agapit II, Romain.
956 Jean XII, Romain.
964 Léon VIII, Romain.
965 Jean XIII, Romain.
972 Benoît VI, Romain.
974 Domnus II, Romain.
975 Benoît VII, Romain.
983 Jean XIV, Italien.
985 Jean XV, Romain.
985 Jean XVI, Romain.
996 Grégoire V, Romain.
999 Sylvestre II, d'Auvergne.
1003 Jean XVII, Romain.
1003 Jean XVIII, Romain.
1009 Serge IV, Romain.
1012 Benoît VIII, Romain.

Ère chrét.
Ans.

1024 Jean XIX, Romain.
1033 Benoît IX, Romain.
1046 Grégoire VI, Romain.
1047 Clément II, Saxon.
1048 Damase II, Bavarois.
1049 Léon IX, Allemand.
1055 Victor II, Allemand.
1057 Étienne X, de la Lorraine.
1058 Nicolas II, Bourguignon.
1061 Alexandre II, Milanais.

1073 Grégoire VII, Hildebrand, grand homme et saint, régna 12 ans, il était né en Toscane.
1086 Victor III, de Benevent.
1088 Urbain II, de Lagery.
1099 Pascal II, Toscan.
1118 Gélase II, Gaëtan.
1119 Callixte II, Bourguignon.
1124 Honorius II, Bolonnais.
1130 Innocent II, Romain.
1143 Célestin II, Toscan.
1144 Luce II, Bolonnais.
1145 Eugène III, Pisan.
1150 Anastase IV, Romain.
1154 Adrien IV *Breakspeare*, Anglais.
1159 Alexandre III, Siennois.
1181 Luce III, Lucquois.
1185 Urbain III *Crivelli*, Milanais.
1187 Grégoire VIII, de Benevent.
1187 Clément III, Romain.

Ère chrét.
Ans.

1191 Célestin III, Romain.
1198 Innocent III *Conti*, d'Anagni.
1216 Honorius III *Savelli*, Romain.
1227 Grégoire IX *Conti*, d'Anagni.
1241 Célestin IV, Milanais.
1243 Innocent IV *Fieschi*, Génois.
1254 Alexandre IV *Conti*, d'Anagni.
1261 Urbain IV, de Troyes.
1264 Clément IV *Foucauld*, Languedocien.
1271 Grégoire X, de Plaisance.
1276 Innocent V, Savoyard.
1276 Adrien V *Fieschi*, Génois.
1276 Jean XIX ou XXI, Portugais.
1277 Nicolas III *Ursin*, Romain.
1281 Martin IV, de Montpincé.
1285 Honorius IV *Savelli*, Romain.
1287 Nicolas IV, d'Ascoli.
1292 Célestin V, Napolitain.
1294 Boniface VIII *Caëtani*, d'Anagni.
1303 Benoît XI *Boccasini*, de Trévise.
1305 Clément V *de Gouth*, Gascon. Lettres de Pétrarque.
1316 Jean XXII *d'Euse*, de Quercy.
1334 Benoît XII *Fournier*, du pays de Foix.
1342 Clément VI, Limousin.
1352 Innocent VI, Limousin.
1362 Urbain V *de Grimoard de Grissac*, du Gévaudan.
1380 Grégoire XI, Limousin.
1398 Urbain VI *Prignani*, Napolitain.
1399 Boniface IX *Tomacelli*, Napolitain.
1404 Innocent VII *Meliorati*, Abruzzois.
1406 Grégoire XII *Coriario*, Vénitien.
1409 Alexandre V *Philarge*, Crétois.

Ère chrét.
Ans.

1410 Jean XXIII *Cossa*, Napolitain.
1417 Martin V *Colonna*, Romain.
1431 Eugène IV *Condulmere*, Vénitien.

LISTE

DES QUARANTE-SIX DERNIERS PAPES,

De 1447 à 1829.

(382 ans : terme moyen de la durée de chaque règne, 8 ans 5 mois et 26 jours.)

212 Nicolas V, 212e. pape, né à Sarzane, fut élu en 1447, et gouverna l'Église 8 ans et 19 jours. Ce prince, ami des arts, jeta les fondemens du Saint-Pierre actuel.

213 Calixte III *Borgia*, Espagnol, élu en 144, régna 3 ans 3 mois 29 jours.

214 Pie II *Piccolomini*, de Sienne, les traits de sa vie sont représentés dans la sacristie de Sienne, régna 5 ans et 11 mois.

215 Paul II *Barbo*, de Venise, élu en 1464, gouverna l'Église 6 ans 10 mois et 26 jours. Épigramme de Pasquin :

Pontificis Pauli testes ne Roma requiras,
Filia quam genuit sat docet esse marem.

216 Sixte IV *della Rovere*, oncle du grand homme Jules II, né dans un château peu éloigné de Savone, fut élu en 1471 Il gouverna l'Église 15 ans et 4 jours.

217 Innocent VIII *Cibo*, de Gênes, élu en 1484, régna 7 ans 10 mois et 27 jours. Épigramme de Pasquin :

Octo nocens pueros genuit, totidemque puellas ;
Hunc meritò poteris dicere Roma patrem.

Alexandre VI *Lenzoli Borgia*, de Valence en Espagne, l'un des plus grands hommes de son siècle, voulut faire du

pape le souverain prépondérant en Italie, comme l'empereur l'a été long-temps en Allemagne. Élu en 1492, il gouverna l'Église 11 ans et 8 jours; son tombeau est caché dans les souterrains de Saint-Pierre; il meurt par le poison. Nous donnerons l'histoire de sa mort.

Pie III *Piccolomini*, de Sienne, élu en 1503, régna 27 jours.

Jules II *della Rovere*, né au bourg de Albizzola, près de Savone, élu en 1503, gouverna l'Église 9 ans 3 mois et 20 jours. Ce prince, comparable à Napoléon, est le véritable auteur de Saint-Pierre. Il apelle à Rome Michel-Ange et Raphaël. Le Bramante, son architecte, était un peu voleur et employait de mauvais matériaux; il joua des tours pendables à Michel-Ange; du reste, homme du plus grand talent. Quelle ville que celle où les arts étaient dirigés à la fois par Jules II, Michel-Ange, Bramante et Raphaël!

Léon X *Médicis*, d'une famille de marchands, dont l'alliance est considérée comme une tache pour la famille de B***, élu en 1513, fut malheureusement empoisonné après un règne de 8 ans 8 mois et 12 jours. M. *Roscoe*, en le louant toujours, lui ôte beaucoup de sa grandeur véritable.

Adrien VI *Florent*, né à Utrecht, élu en 1522. Heureusement il ne régna qu'un an 8 mois et 6 jours. Ce prêtre haïssait les statues antiques qu'il prenait pour des idoles; du reste, fort honnête homme et très-scandalisé des mœurs qu'il trouva dans Rome.

223 Clément VII *Médicis*, avait été militaire, et sur le trône fut le plus faible de tous les princes. Cet homme commit le plus grand crime possible, en plaçant Florence sa patrie sous le despotisme le plus avilissant. Il régna 10 ans 10 mois et 7 jours.

Paul III *Farnèse*, Romain, élu en 1534, gouverna l'Église 15 ans et 29 jours; il ne songea qu'à donner un trône à son fils, l'infâme Pierre-Louis, assassiné à Plaisance par ses courtisans. Viol de l'évêque de Fano.

Jules III *del Monte*, Romain, élu en 1550, régna 5 ans

1 mois et 16 jours. Il assura la grandeur de la famille Farnèse.

Marcel II *Cervini de Montepulciano*, élu en 1555, régna 21 jours.

Paul IV *Carafa*, Napolitain, élu en 1555, régna 4 ans 2 mois et 27 jours. Ce vieillard furibond, mais de bonne foi, ne songea qu'à supprimer l'hérésie par les supplices ; décadence des arts.

Pie IV des *Médicis*, de Milan, élu en 1559, régna 3 ans 11 mois et 15 jours.

Saint Pie V *Ghislieri*, Piémontais, était grand inquisiteur quand il fut élu en 1566. Il gouverna l'Église 6 ans et 24 jours. Son zèle sanguinaire l'a fait *saint*. Voir ses lettres publiées par M. de Potter.

Grégoire XIII *Buoncompagni*, de Bologne, élu en 1572, gouverna l'Église 12 ans 10 mois et 28 jours. Il se réjouit de la Saint-Barthélemy. Voir les fresques du Vatican.

231 Sixte V *Peretti*. Ce grand prince naquit sous le chaume, dans le village de Grotte-a-Mare, dans la Marche. Élu en 1585, il ne gouverna l'Église que 5 ans 4 mois et 3 jours. Ce règne si court lui suffit pour remplir Rome de monumens et pour supprimer les brigands. Il donna à la cour de Rome des statuts que l'on peut considérer comme une sorte de constitution. Par exemple, il fixa à 70 le nombre de cardinaux, et voulut que quatre de ces messieurs fussent toujours choisis parmi les moines.

232 Urbain VII *Castagna*, Romain, ne régna que 13 jours, élu en 1590.

Grégoire XIV *Sfrondati*, Milanais, élu en 1590, régna 10 mois et 10 jours. Voir la belle villa Sfrondati dans la position la plus pittoresque du lac de Como ; c'est un des plus beaux lieux du monde.

234 Innocent IX *Facchinetti*, de Bologne, élu en 1591, régna un peu plus de deux mois.

Clément VIII *Aldobrandini*, de Fano, élu en 1592, régna 13 ans 1 mois et 3 jours. Vous vous rappelez la belle Villa Aldobrandini à Frascati.

Léon XI *Médicis*, de Florence, élu en 1605, ne régna que 27 jours.

Paul V *Borghèse*, Romain, élu en 1605, régna 15 ans 8 mois et 13 jours. Il finit Saint-Pierre, dont il changea la forme, en ajoutant les trois chapelles les plus voisines de l'entrée. Il laissa d'immenses richesses à sa famille, qui est devenue française.

238 Grégoire XV *Ludovisi*, de Bologne, élu en 1621, régna 2 ans et 5 mois.

Urbain VIII *Barberini*, Florentin, élu en 1623, régna 21 ans moins 7 jours. Il a immortalisé son nom et celui du Bernin, en remplissant Rome de monumens.

Innocent X *Pamphili*, Romain, élu en 1644, régna 10 ans 3 mois et 23 jours.

Alexandre VII *Chigi*, de Sienne, élu en 1655, régna 12 ans 1 mois et 16 jours.

Clément IX *Rospigliosi*, de Pistoja, élu en 1667, régna 2 ans 5 mois et 19 jours. Le prince R***. actuel dit la messe sans toutefois être prêtre.

Clément X *Altieri*, Romain, élu en 1670, régna 6 ans 2 mois et 24 jours. Sa douleur profonde quand il apprend les exactions de ses neveux.

Innocent XI *Odescalchi*, de Como, élu en 1676, gouverna l'Église 12 ans 10 mois et 23 jours.

Alexandre VIII *Ottoboni*, de Venise, élu en 1689, régna 16 mois moins 4 jours.

Innocent XII *Pignatelli*, Napolitain, élu en 1691, régna 9 ans 2 mois et 16 jours.

Clément XI *Albani*, d'Urbin, élu en 1700, régna 20 ans 3 mois et 25 jours. M. le cardinal Albani, secrétaire d'état de Pie VIII, est le dernier rejeton de cette famille.

Innocent XIII *Conti*, Romain, élu en 1721, régna 2 ans et 10 mois.

Benoît XIII *Orsini*, Romain, élu en 1724, régna 5 ans 8 mois 23 jours.

Clément XII *Corsini*, Florentin, élu en 1730, régna 9 ans 6 mois et 23 jours.

Benoît XIV *Lambertini*, de Bologne, élu en 1740, régna 17 ans 8 mois et 6 jours. *Se volete un buon c..... pigliatemi.*

Clément XIII *Rezzonico*, fils d'un banquier, élu en 1758, régna 10 ans 6 mois et 28 jours. Immortel par son tombeau. L'argent le fait cardinal et peut-être pape.

Clément XIV *Ganganelli*, de S. Angelo in Vado, élu en 1769, régna 5 ans 4 mois et 3 jours. Il supprima les jésuites, qui peut-être l'empoisonnèrent.

254 Pie VI *Braschi*, de Césène, élu en 1775, régna 24 ans 6 mois et 14 jours. Il mourut à Valence en Dauphiné. — Affaire Lepri dans l'ouvrage de Gorani. — Les marais Pontins. Voir la statue de Pie VI par Canova, à Saint-Pierre.

255 Pie VII *Chiaramonti*, de Césène, évêque d'Imola, élu à Venise le 14 mars 1800, peu de temps avant la bataille de Marengo, qui rend l'Italie à la France, a gouverné l'église 23 ans 5 mois et 6 jours. Etant évêque de Césène, il avait publié un mandement singulièrement *libéral.*

256 Léon XII, né à la Genga près Spoleto le 2 août 1760. Monseigneur de la Genga a été employé dans les légations, et entre autres à Munich et à Paris. M. le cardinal Annibale della Genga était *vicario* lorsqu'il fut élu le 28 septembre 1823. Couronné le 5 octobre 1823, Léon XII prit possession le 13 juin 1824. Léon XII a eu deux ministres, le cardinal della Somaglia, le plus âgé des cardinaux, et le cardinal Bernetti, né en 1779.

257 Pie VIII François-Xavier *Castiglioni*, né à Cingoli dans la Marche, le 20 novembre 1761, élu le 31 mars 1829. M. le cardinal Castiglioni était grand pénitencier. Il nomme *segretario di stato* M. le cardinal Albani, qui succède à M. le cardinal Bernetti. Que Dieu inspire à Pie VIII l'idée d'octroyer à ses états le Code civil des Français !

CATALOGUE CHRONOLOGIQUE

DES ARTISTES CÉLÈBRES.

PEINTRES.

Naissance.

1230 Cimabue, Florentin, mort en 1300.
1276 Giotto de Bondone, Florentin. — 1336.
1401 Masaccio, Florentin. — 1442. Homme de génie.
1421 Gentil Bellini, Vénitien. — 1500.
1424 Jean Bellini, Vénitien. — 1514.
1430 André Mantegne, de Padoue. — 1505.
1446 Pierre Vannucci, dit le *Perugin*, de Città della Pieve. — 1524.
1452 Léonard, de Vinci en Toscane. — 1519.
1454 Bernardin Pinturicchio, de Pérouse. — 1513.
1469 Fra Bartolommeo de St.-Marc, Florentin.— 1517
1471 Albert Durer, de Nuremberg. — 1528.
1474 Michel-Ange Buonarotti, Florentin. — 1563.
1477 Titien Vecelli, Vénitien. — 1576.
1478 George Barbarelli, dit le *Giorgione*, de Castelfranco. — 1511.
1479 Jean-Antoine Razzi, de Verceil, dit le *Sodome*. — 1554.
1481 Balthasar Peruzzi, Siennois. — 1536.
1481 Benvenuto Tisi, dit le *Garofolo*, de Ferrare. — 1559.
1483 Raphael Sanzio, d'Urbin. — 1520.
1484 Jean-Antoine Licinio, dit le *Pordenon*, Vénitien. — 1540.
1485 Sébastien del Piombo, Vénitien. — 1547.

Naissance.

1488 Jean-François Penni, dit le *Fattore*, Florentin, mort en 1528.

1488 André del Sarto, Florentin. — 1530.

1490 François Primaticcio de Bologne. — 1570.

1492 Jules Pippi, dit *Jules Romain*. — 1546.

1494 Antoine Allegri, de Corrège en Lombardie. — 1534.

1494 Mathurin, Florentin. — 1528.

1494 Jean Nanni, d'Udine. — 1561.

1495 Polydore Caldari, de Carravage. — 1542.

1500 Pierre Buonaccorsi, dit *Perin del Vaga*, Toscan. — 1547.

1500 Daniel Ricciarelli, de Volterre. — 1557.

1500 Jacques Palma, dit *Palma vecchio*, Vénitien.—1568.

1501 Angelo Bronzino, Toscan. — 1570.

1510 Jacques da Ponte, de Bassano. — 1592.

1510 François Salviati, Florentin. — 1563.

1512 Jacques Robusti, dit le *Tintoret*, Vénitien. — 1594.

1512 George Vasari, d'Arezzo. — 1574. Écrivain.

1528 Frédéric Barroche, d'Urbin. — 1612.

1528 Jérôme Mutien, d'Acquafredda dans le Bressan. — 1590.

1529 Thadée Zuccari, de S.-Angelo in Vado. — 1566.

1532 Paul Caliari, dit le *Veronese*. — 1588.

1543 Frédéric Zuccari, d'Urbin. — 1609.

1544 Jacques Palma, dit le *jeune*. — 1626.

1550 Scipion Pulsone, dit le *Gaïetan*, de Gaïete. — 1588.

1550 Dominique Passignani, Florentin. — 1638.

1550 François da Ponte, de Bassano. — 1595.

1555 Louis Carrache, de Bologne. — 1619. Réformateur de la peinture.

1556 Paul Bril, d'Anvers. — 1626.

Naissance.

1557 Frère Côme Piazza, de Castelfranco, mort en 1621.
1557 Venture Salimbeni, Siennois. — 1613.
1558 Augustin Carrache, de Bologne. — 1601.
1560 Michel-Ange, de Carravage. — 1609.
1560 Annibal Carrache, de Bologne. — 1609.
1560 Joseph Cesari, dit le *chevalier d'Arpin*. — 1640.
1560 Jean de Vecchis, Florentin. — 1610.
1563 Raphaël, de Reggio près de Modène. — 1620.
1565 François Vanni, de Sienne. — 1609.
1570 Barthélemi Schedoni, Modenais. — 1615.
1575 Guido Reni, de Bologne. — 1642.
1577 Pierre-Paul Rubens, de Cologne. — 1640.
1578 François Albani, Bolonais. — 1660.
1581 Dominique Zampieri, dit le *Dominiquin*, Bolonais. — 1641. Caractère timide.
1581 Jean Lanfranc, Parmesan. — 1647. Intrigant heureux, ennemi du pauvre Dominiquin.
1585 Maxime Stanzioni, Napolitain. — 1656.
1585 Charles Saraceni, dit *Charles Vénitien*. — 1625.
1588 Joseph Ribera, dit l'*Espagnolet*, de Xativa. — 1659.
1590 Jean-François Barbieri, de Cento, dit le *Guerchin*. — 1666. L'Aurore du palais Ludovisi.
1592 Gérard Honthorst, d'Utrecht, connu sous le nom de *Gherardo delle Notti*. — 1660.
1594 Nicolas Poussin, d'Andelys en Normandie. — 1665.
1596 Pierre Berettini, de Cortone. — 1669.
1599 Antoine Van-Dyck, d'Anvers. — 1641.
1600 André Sacchi, de Neptune dans le Latium. — 1661.
1600 Claude Gellée, le *Lorrain*. — 1680.
1600 Pierre Valentin, Français. — 1632.
1602 Michel-Ange Cerquozzi, Romain. — 1650.
1606 Rembrandt, de Leyden. — 1674.

Naissance.

1610 Jean Both, Français, mort en 1650.

1612 Pierre-François Mola, de Coldri près de Lugano. — 1660.

1612 Luc Giordano, Napolitain. — 1705.

1613 Gaspard Dughet, dit *Gaspard Poussin*, Romain. — 1675. Excellent paysagiste.

1613 Matthias Preti, surnommé le *Calabrois*. — 1699.

1615 Salvator Rosa, Napolitain. — 1673.

1616 Benoît Castiglione, Génois. — 1670.

1617 Pierre Testa, Lucquois. — 1632.

1617 Jean-François Romanelli, de Viterbe. — 1662.

1618 Barthélemi Esteban Murillo, de Séville. — 1682.

1621 Jacques Courtois, dit le *Bourguignon*. — 1676.

1623 Hyacinthe Brandi, de Poli. — 1701.

1625 Charles Maratte, de Camerano. — 1713.

1628 Charles Cignani, de Bologne. — 1719.

1634 Cyro Ferri, Romain. — 1689.

1638 Louis Garzi, de Pistoïe. — 1721.

1643 Pierre Molyn, dit le *Tempesta*, de Harlem. — 1701.

1656 François Trevisani, Romain. — 1746.

1657 François Solimène, Napolitain. — 1747.

1658 Jean-Baptiste Gauli, dit le *Baciccio*, Génois. — 1709.

1684 Marc Benefiale, Romain. — 1764.

1699 Pierre Subleyras, d'Uzès. — 1747.

1708 Pompée Battoni, Lucquois. — 1787.

1728 Antoine-Raphaël Mengs, d'Ausig en Saxe. — 1779.

1795 M. Hayez, de Venise. —

1785 M. Cammucini. —

1783 M. Pelagio Palaggi, de Bologne. —

1780 M. Benvenuti, d'Arezzo. —

1790 M. Agricola, à Rome. —

SCULPTEURS.

Naissances.

Donatello, Florentin, mort en 1466.
Simon frère de Donatello, Florentin. —
1474 Michel-Ange Buonarotti, Florentin. — 1563.
1477 Jacques Tatti, de Sansovino, dit le *Sansovino*. — 1570.
1487 Baccio Bandinelli, Florentin. — 1559.
1500 Benvenuto Cellini, Florentin. — 1570. Ses mémoires, le livre le plus curieux d'Italie.
Guillaume de la Porta, Milanais. — Tombeau de Paul III.
1524 Jean Bologna, de Douai. — 1608.
1590 Jacques Sarasin, de Noyon. — 1660.
1594 François de Quesnoy, dit le *Flamand*, de Bruxelles. — 1646.
1598 Jean-Laurent Bernini, né à Naples. — 1680.
1602 Alexandre Algardi, de Bologne. — 1654.
Jean Teodon, Français. — 1680.
1624 Antoine Raggi, Milanais. — 1686.
1628 Dominique Guidi, de Massa. — 1701.
1656 Pierre Le Gros, Parisien. — 1719.
1658 Camille Rusconi, Milanais. — 1728.
1671 Ange Rossi, Génois. — 1715.
1705 Michel-Ange Slodz, Parisien. — 176
1757 Antoine Canova, de Possagno. — 1822.
1780 Torwaldsen. —
1795 Finelli. —

ARCHITECTES.

Naissances.

1291 Etienne, dit *Massuccio* le second, mort en 1388.
1300 Thadée Gaddi, Florentin. — 1350.
1377 Philippe Brunelleschi. — 1444. Cathédrale de Florence.
1407 Julien, de Majano, Florentin. — 1477.
Bernard Rossellini, Florentin. —
Baccio Pintelli, Florentin. —
1435 Fra Giocondo, Véronais. —
1443 Julien Giamberti, de Sangallo. — 1517.
1444 Bramante Lazzari, d'Urbin. — 1514. Saint-Pierre.
Antoine Picconi, de Sangallo. — 1546.
1454 Simon Pollaïuolo, Florentin. — 1509.
1460 André Contucci, de Monte Sansovino. — 1529.
1474 Michel-Ange Buonarotti, Florentin. — 1563.
1476 Jérôme Genga, d'Urbin. — 1551.
1479 Jacques Tatti, dit le *Sansovino*, Florentin. — 1570.
1481 Balthasar Peruzzi, Siennois. — 1536.
Sébastien Serlio, Bolonais. — 1552.
1483 Raphaël Sanzio, d'Urbin. — 1520.
1484 Michel Sammicheli, Véronais. — 1559.
1492 Jules Pippi, *Jules Romain*. — 1546.
Pyrrhus Ligorio, Napolitain. — 1580.
1507 Jacques Barozzi, de Vignola dans le Modenais. — 1573.
1511 Barthélemi Ammannati, Florentin. — 1586.
1518 Barthélemi Genga, d'Urbin. — 1558.
1518 André Palladio, Vicentin. — 1580.
François, de Volterre. — 1588.
1522 Pélegrin Pellegrini, de Bologne. — 1592

Naissance.

1540 Jean Fontana, de Mili près de Come, mort en 1614.
1543 Dominique Fontana son frère. — 1607.
Jacques de la Porte, Romain. —
1551 Pierre-Paul Olivieri, Romain. — 1599.
1552 Vincent Scammozzi, de Vicence. — 1616.
1556 Charles Maderne, de Bissone près de Come. — 1669.
Martin Lunghi l'ancien, de Vigiu dans le Milanais. —
1559 Charles Lombardi, d'Arezzo. — 1620.
1559 Louis Cardi, de Cigoli. — 1613.
Flaminius Ponzio, Lombard. —
1569 Honorius Lunghi, Milanais. — 1619.
1570 Jérôme Rainaldi, Romain. — 1655
Martin Lunghi, le jeune, Milanais. — 1657.
1581 Jean-Baptiste Soria, Romain. — 1651.
1596 Pierre Berrettini, de Cortone. — 1669.
1598 Jean-Laurent Bernini, né à Naples. — 1680.
1599 François Borromini, de Bissone près de Come. — 1667.
1602 Alexandre Algardi, de Bologne. — 1654.
1611 Charles Rainaldi, Romain. — 1641.
1613 Claude Perrault, Parisien. — 1688.
1616 Jean-Antoine De Rossi, Romain. — 1695.
1634 Charles Fontana, de Bruciato près de Come. — 1714.
1637 Matthias de Rossi, Romain. — 1695.
1642 André Pozzi, Trentin. — 1709.
1653 Antoine Desgodets, Parisien. — 1728.
1659 François Galli Bibbiena, de Bologne. — 1739.
1677 Jérôme Teodoli, Romain. — 1766.
1681 Antoine Canevari, Romain. —

Naissances.

1691 Alexandre Galilei, Florentin, mort en 1737.
1699 Ferdinand Fuga, Florentin. —
1699 Nicolas Salvi, Romain. — 1751.
1700 Louis Vanvitelli, Romain. — 1773.
1708 Paul Posi, Siennois. — 1776.
1780 Raphaël Sterni. — 1817. Homme de talent.

ÉCRIVAINS

QUI TRAITENT DE LA PEINTURE.

Le jésuite Lanzi, plein de sens. Vasari, Malvasia, Ridolfi, Baldinucci, Condivi, élève de Michel-Ange, publie la vie de ce grand homme lui vivant.

Zanetti, Felibien, Mengs Reynolds, Richardson, Cochin bien plaisant.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE.

CINQ ÉCOLES.

Pour que l'imagination du voyageur ne soit pas rebutée du nombre presque infini de peintres qu'a produits l'Italie, je lui présente la liste des cinq grandes familles pittoresques que l'on appelle les cinq écoles. Les peintres médiocres de ces cinq écoles en ont presque toujours imité le chef; quelquefois ils voyageaient, et alors ils se conformaient au style à la mode dans le pays où ils se trouvaient.

Il est remarquable qu'un seul homme eût pu connaître tous les grands peintres. Si on le fait naître en 1477, la même année que le Titien, il eût pu passer toute sa jeunesse avec Léonard de Vinci et Raphaël, morts, l'un en 1520 et l'autre en 1519; vivre de longues années avec le divin Corrège, qui mourut en 1534, et avec Michel-Ange, dont la longue carrière ne se termina qu'en 1563.

Cet homme si heureux, s'il eût aimé les arts, aurait eu trente-quatre ans à la mort du Giorgion (à mes yeux égal ou supérieur au Titien); il eût connu le Tintoret, le Bassan, Paul Vero-

nèse, le Garofolo, Jules Romain, le Frate, mort en 1517, l'aimable André del Sarto, qui vécut jusqu'en 1530, en un mot, tous les grands peintres, excepté ceux de l'école de Bologne, venus un siècle plus tard. Voir *Lanzi*, *Malvasia*, *Ridolfi*, le P. *Affò*.

ÉCOLE DE FLORENCE.

Michel-Ange, né en 1474, mort à Rome en 1563.
Léonard de Vinci (chef de l'école lombarde), né en 1452, mort en 1519.
2 Le Frate.
2 André del Sarto.
3 Daniel de Volterre.
4 Le Bronzino.
4 Pontormo.
4 Le Rosso.
4 Le Cigoli.
Cimabue, Giotto, Masaccio, Ghirlandajo, Lippi, } Intérêt historique.
Vasari, écrivain rempli de préjugés florentins.

ÉCOLE ROMAINE

Raphael, né en 1483, mort en 1520.
2 Jules Romain.
2 Le Poussin.

3 Le Fattore.
3 Perino del Vaga.
3 Salvator-Rosa.
3 Le Lorrain.
3 Gaspard Poussin.
3 Polydore de Carravage.
3 Michel-Ange de Carravage, copie la nature sans choix, par haine de l'affectation de noblesse.
3 Le Garofolo.
4 Frédéric Zuccari.
4 Pierre Perrugìn.
5 Baffaellino da Reggio.
5 Le cavalier d'Arpin.
2 Le Baroche, imite le pastel.
4 Andrea Sacchi.
4 Carle Maratte.
3 Pierre de Cortone.
4 Raphaël Mengs.
6 Battoni.

ÉCOLE LOMBARDE.

Léonard-de-Vinci, né en 1452, mort en 1519.

Imitateurs de Léonard à Milan.

3 Luini (Bernardino). Belles fresques à Sarono.
4 Césare da Sesto.
4 Salaï.
3 Gaudenzio-Ferrari.
4 Marco d'Oggione, duquel les meilleures copies de la Cène de Léonard de Vinci, voir *Il Cenacolo* de Bossi.

5 Le Morazzone.
4 Le Mantègne, (probablement le maître du Corrège) 1430 — 1506.
Le Corrège (1494 — 1534). Fresques de Parme.
3 Le Parmigianino.
4 Daniel Crespi.
4 Camille Procaccini.
4 Hercule Procaccini.
5 Jules-César Proccacini.
6 Lomazzo, écrivain.

ÉCOLE VÉNITIENNE

Giorgion, mort d'amour en 1511, à 34 ans. Morto da Feltre, un de ses élèves, lui avait enlevé sa maîtresse.
Le Titien — 1477 — Mort de la peste en 1576.
2 Paul Veronèse.
2 Le Tintoret. Mouvement de ses figures.
2 Jacques Bassan.
3 Paris-Bordone.
3 Sébastien Fra del Piombo.
4 Palma vecchio.
4 Palma giovine.
4 Le Moretto.
4 Jean d'Udine.
4 Le Padovanino.
5 Le Liberi.
6 Les deux Bellin, maîtres du Giorgion et du Titien.

ÉCOLE DE BOLOGNE.

Annibal Carrache, né en 1560, mort à Rome en 1609.
Guido Reni (1575 — 1642).
Le Dominiquin (1586 — 1614).
Le Guerchin (1590 — 1666).
2 Louis Carrache.
2 Augustin Carrache.
2 L'Albane (1578 — 1660).
2 Lanfranc, le peintre des Coupoles (1581 — 1647).
3 Simon Cantarini, detto il Pesarèse, mort jeune.
4 Tiarini.
4 Lionello Spada.
4 Lorenzo Garbieri.
4 Le Cavedone.
4 Le Cignani.
5 Le Primatice, appelé en France par François Ier.
5 Élisabeth Cirani.
5 Bagnacavallo.
5 Francia.
5 Inocenzo da Imola.
5 Melozzo.
5 Dosso Dossi.
5 Le Bonone.

Pour guider l'attention du voyageur pendant les premiers mois de son séjour à Rome, j'ai osé indiquer par un chiffre le rang des peintres que je viens de nommer. Je n'ai point mis de numéro à ces noms, dont le rang changeait à nos yeux comme les dispositions de notre âme.

On regarde RAPHAEL, LE TITIEN et LE CORRÈGE comme les trois plus grands peintres d'Italie.

Le voyageur doit se rappeler que, dans ce qui plaît, nous ne pouvons aimer que ce qui nous plaît. La nature humaine est faite ainsi, le même homme ne peut pas adorer Raphaël et Rubens. Quand vous approcherez les artistes célèbres, vous serez surpris d'une chose, leurs jugemens les uns sur les autres ne sont que des CERTIFICATS DE RESSEMBLANCE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Voyage de Paris à Rome. 1
Ordre à suivre pour se faire une idée de Rome. . 4
Le pape et les Romains actuels. 5
Première journée à Rome. 10
Manière de ne pas se brouiller avec ses compagnons de voyage. 15
Douze choses principales à voir dans Rome. 18
Le Colysée. 21
La cour des papes au quinzième siècle. 41
Premières visites à Saint-Pierre. 42
Salons de Rome. 46
La fièvre et Grotta-Ferrata. 50
Les brigands. 53
Galerie Borghèse. 55
Les vingt-neuf peintres qu'il faut regarder. 57
Le crâne de Raphaël. 59
La chute du jour dans Saint-Pierre. 61
Forêt de la Riccia. 63
Les fresques. 65
Vie de Raphaël. 66

Pages.
Les esprits forts d'Italie. 74
Quatre formes d'église. 77
Stanze de Raphaël au Vatican. 80
La musique en Espagne. 82
Liste des ouvrages de Raphaël aux Stanze. 85
Le *style* dans les arts. 88
Influence des noms de baptême sur la peinture. . 91
Histoire de la foi en Italie. 93
Bonheur de la campagne. 103
Histoire du Latium avant Rome. 105
Histoire de Rome. 107
Les quatorze *Rioni* ou quartiers de Rome. 111
Caractère calabrois; le préfet et le paysan. 112
Enceintes de Rome. 117
Sept ou huit centres de civilisation en Italie. . . . 121
Les assassinats de Modène. 131
M. de Lalande et le *beau idéal*. 137
Longue description de Saint-Pierre. 138
Histoire de l'ancienne basilique. 142
Façade. 148
Intérieur. 150
La coupole. 161
Côté du nord dans Saint-Pierre. 165
Dieu dans un tableau peut-il intéresser? 173
Côté du midi dans Saint-Pierre. 178
Les Grâces, groupe de Canova. 192
Apreté du réel de la vie. 197
Dialogue de la Madone et de saint Grégoire. . . . 200
Temple d'Antonin le Pieux ou la Douane. 209
Le collége romain et Léon XII. 211
Galerie Sciarra. 212
Le banquier Torlonia, duc de Bracciano. 216

Pages.
Église *del Giesu* et M. de Fortis, général des jésuites. 221
Le *Ponte Molle* et la porte *del Popolo*. 225
Santa Maria del Popolo. 226
Jardin du Monte Pincio. 229
Le Corso et les enterremens du bon ton. 232
Le palais Chigi et la colonne de Marc-Aurèle. . . . 234
Les *piferari* réveillent à quatre heures du matin. . 235
Le Capitole antique. 241
La Campidoglio ou Capitole moderne. 243
Le Forum. 255
Arc de Septime-Sévère déterré par Pie VII 257
M. Demidoff a l'idée d'enlever les douze pieds de terre qui couvrent le Forum. 259
Temple de Jupiter tonnant, trois colonnes. 260
Temple de la Fortune, huit colonnes. 262
Colonne de Phocas. 263
La Græcostasis ou temple de Jupiter Stator, trois colonnes cannelées magnifiques. 264
Temple d'Antonin et de Faustine. 265
Temple de Rémus et Romulus, forme ronde, une colonne enterrée. 266
Basilique de Constantin ou temple de la Paix. . . 267
Temple de Vénus et de Rome, l'empereur Adrien architecte, manière de répondre aux critiques. . 269
Thermes de Caracalla. 273
Deux assassinats cette nuit. 275
Pauvre éducation des riches. 279
La noblesse en Italie. 281
Une fouille au nord de la basilique de Trajan. . . . 286
Basiliques et besoin de promenades à couvert. . . . 289
Portique d'Octavie. 293

Pages.
Le Vatican. 294
Tableaux relatifs à la Saint-Barthélemi. 295
M. Simond et Michel-Ange. 304
Bibliothéque du Vatican. 307
Révolution vers 1850. 309
Réponse de S. E. Mgr. le cardinal *Castiglioni*, maintenant Pie VIII, à M. de Châteaubriand. 312
Sixte-Quint et le jeune prince Farnèse. 314
Braccio nuovo, musée bâti par Pie VII. 316
Musée Pio-Clémentin et M. Visconti. 317
Manière d'aller de Paris à Rome. , ... 324
Se préparer à l'interrogatoire de la police. 331
Descente de croix de Daniel du Volterre. 333
Rome sous Napoléon. 335
Longue description du Panthéon. 337
La réaction réligieuse mutile le tombeau de Raphaël au Panthéon. 347
Les poisons. 353
La *bague de mort*, manière de s'en servir. 355
Histoire de Pia Tolomei de Sienne. 357
Saint Pierre est-il venu à Rome ?. 359
Caractère anglais. 360
Le mulet rétif. 363
Sainte Thérèse, groupe du Bernin. 366
Supplice des vestales Opimia et Floronia. 367
Le *Monte sacro*. 368
La villa Ludovisi. 371
Rome et Florence petites villes. 378
Place de Monte-Cavallo. 379
Caractère de Pie VII. 381
La Fontaine de Trevi. 383
Les stanze de Raphaël au Vatican. 384

Pages.
Appartement Borgia et *noces Aldobrandines*. . . . 385
Noms des peintres employés par Jules II avant l'arrivée du jeune Raphaël. . . . . *ibid.*
Salle de Constantin. 386
Combat du taureau. 387
Bataille de Ponte-Molle. 388
Châtiment d'Héliodore. 390
Miracle de Bolsena. 392
Attila, roi des Huns, arrêté par saint Léon. . . . 393
Saint Pierre sort de la prison. 395
Dispute du Saint-Sacrement. 399
L'école d'Athènes. 400
La *Prudence*, la *Force* et la *Tempérance*. 403
Le Parnasse. 404
Adam et Ève. 406
L'incendie du Borgo. 408
Énée sauvant le vieil Anchise. 409
Corps robustes. 410
Victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins. 411
Couronnement de Charlemagne. . . . . *ibid.*
Justification de Léon III. 412
Dernières années de Raphaël. 413
Chronologie des empereurs romains. 415
Chronologie officielle des papes. 418
Liste des quarante-six derniers papes. 425
Catalogue chronologique des artistes célèbres. . . . 430
Peintres. . . . . *ibid.*
Sculpteurs. 434
Architectes. 435
Écrivains qui traitent de la peinture. 437
Histoire de la peinture en Italie. 438

Pages.
École de Florence. 439
École romaine. . . . . *ibid.*
École lombarde. 440
Imitateurs de Léonard à Milan. . . . . *ibid.*
École vénitienne. 441
École de Bologne. 442

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 22, ligne pénultième, *lisez :* ..... Vespasien, triomphant des Juifs, a passé sur la *Voie Sacrée*, près de cet arc de triomphe élevé à son fils Titus, et que de nos jours encore.....

TOME SECOND.

Aux titres courans des pages 39 à 45, lisez : *Sac de Rome en* 1527.
Page 238, lisez : *vedi Napoli e poi mori.*
Page 290, titre courant, lisez : *Changement de direction.*
Page 473, ligne 11, lisez : *et on lui dit.*
Page 512, lisez partout : *Michel-Ange Buonarroti.*

roient-elles pas nées ; on veut donc parler du manque total d'application, alors c'est *le peu* qui occupe la pensée.

AVEC ACCORD : *Le peu de lumières* QUE *j'ai* ACQUISES *me font connoître....* Il est évident que je veux dire que j'ai acquis des lumières, quoique je convienne que j'en ai acqu[illegible] *peu*, en petite quantité ; *le peu* n'est donc là qu'une c[illegible] constance, et l'objet dominant, *les lumières acquises.*

SANS ACCORD : LE PEU *d'exactitude que j'ai* TROUVÉ : *cet ouvrage ne m'a pas prévenu en faveur de l'auteu[illegible]* parce que je n'ai pas trouvé d'exactitude que je n'[illegible] prévenu en faveur de l'auteur; il est évident qu[illegible] dire qu'il y a défaut, manque d'exactitude, c'e[illegible] *peu* qui occupe la pensée, et alors c'est ce mot qui détermine l'accord.

Enfin, si *Marmontel* (pag. 258 de sa Gramm.) a écri[illegible] AVEC ACCORD : *Le peu de troupes qu'il a* RASSEMBLÉES *ou tenu ferme dans leur poste*, c'est parce que *le peu* n'est qu'une circonstance, *troupes* est l'objet dominant.

Et s'il a écrit SANS ACCORD : *Le peu d'instruction qu'* EU *le fait tomber dans mille erreurs*, c'est parce que ce [illegible] certainement pas l'instruction qu'il a eue qui le fait [illegible] ber dans l'erreur ; mais bien le défaut, le manq[illegible] d'instruction ; *le peu* alors est le mot qui occupe la [illegible] donc c'est lui qui a dû déterminer l'accord.

De même, si *Racine* (dans la préface d'Androm[illegible] dit AVEC ACCORD : *Je ne croyois pas que j'eusse besoin [illegible] exemple pour justifier le peu* DE LIBERTÉ *que j'ai* PR[illegible] c'est parce que la liberté qu'il a prise nécessite sa ju[illegible] cation ; *le peu* n'est là qu'une circonstance, *liberté* [illegible] vrai régime.

Les phrases suivantes consacrent les mêmes pr[illegible] nous nous contenterons de les présenter à nos lec[illegible] les analyser :

Je ne parlerai point du peu de capacité que j'a[illegible] dans les armées. (*Ve[illegible]*

Déjotarus gagne le port de P[illegible]

OUVRAGES DE M. DE STENDHAL,

QUI SE TROUVENT

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL.

De l'Amour, 2 vol. in-12. 6 fr.
Vie de Rossini, deuxième édition, 2 vol. in-8°. 12
Racine et Shakspeare, première partie. In-8°. 3
Racine et Shakspeare, deuxième partie, ou Réponse au manifeste de l'Académie française. In-8°. 3
Armance, 3 vol. in-12. 10
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, 1 vol. in-8°. 7 fr.
Histoire de la Peinture en Italie. 2 vol. in-8°. 15
Rome, Naples et Florence, 3e. édition, 2 v. in-8°. 10
D'un nouveau complot contre les Industriels. In-8°. 1

OUVRAGES DE M. LACRETELLE.

Histoire de France pendant les guerres de religion. 4 vol. in-8°. 28 fr.
—— de France pendant le 18e. siècle. 6 vol. in-8°. 30
—— de l'Assemblée constituante. 2 vol. in-8°. 14
Histoire de l'Assemblée législative et de la Convention nationale. 4 vol. in-8°. 28 fr.
—— du Directoire exécutif. 2 vol. in-8°. 14
—— de France, depuis la Restauration. 4 v. in-8°. 28

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

10 JUL 8 1913